00100850

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 April, 2016

00K 83

Les Deux Reines

by

1.00850 ac

A. Dumas.

Vols I, II Paris. 1870

Gocl
Fo 843.8
Dumil Deu
100850

l'on m'avait enlevée, interrogea l'hôte, qui ne répondit point; se fit montrer ma chambre, l'auberge tout entière, et se livra à toutes les folies du désespoir.

Ma lettre, au lieu de l'exciter, le calma. Il la lut assez tranquillement; ensuite, il retourna à Turin, et dit aux princesses, comme une nouvelle indifférente :

— La comtesse de Verrue a été enlevée par les Français.

— Et elle ne reviendra plus? demanda vivement la duchesse régnante.

— Je ne pense pas : ils ne sont pas gens à la rendre.

Les deux princesses se regardèrent, étonnées de cette tranquillité, de ce calme; elles n'ajoutèrent rien, car elles ne voulaient point s'attirer d'observations : la duchesse ne savait si elle devait se fâcher ou se réjouir. Quant à la marquise de Saint-Sébastien, qui entendait la conversation, son cœur tressaillit d'aise; elle voyait son règne poindre, et la façon dont Son Altesse annonçait mon départ la persuada facilement qu'elle n'était point inconsolable.

Le prince ne laissa jamais voir à personne, même à ses plus intimes confidents, quelles étaient ses pensées cet égard. Il voulut me répondre, et sa lettre est à

coup sûr un monument véritable de la grandeur de son âme et de ses sentiments généreux.

« Vous étiez libre, madame : si vous m'avez quitté, c'est que notre commerce vous était à charge, c'est que votre chaîne vous semblait pesante; dès lors, vous avez bien fait de la rompre.

» Vous pouvez être tranquille sur vos enfants, ils sont les miens; c'est vous dire que leur sort n'aura rien à envier à celui de personne. Ils se souviendront, comme moi, qu'ils vous appartiennent, et ne vous oublieront jamais.

» Quant à vos biens, quant à vos meubles et effets, vous n'en devez rien perdre. Tout vous sera envoyé à Paris, à l'endroit que vous désignerez. J'ai donné votre villa à votre fille; elle ne pouvait appartenir qu'à elle. Je vous en ferai passer le prix en espèces, avec celui de toutes les autres terres que vous possédez, tant en Piémont qu'en Savoie.

» Si vous avez des torts envers moi, je ne veux pas les connaître ; mais je ne puis oublier que, pour moi, vous avez abandonné votre famille, sacrifié votre renommée : quelques fautes que vous ayez commises, elles disparaîtraient devant ce souvenir. Soyez heureuse, si vous pouvez l'être, et comptez sur moi, autant qu'il me sera permis de vous le prouver.

» VICTOR-AMÉDÉE. »

Cette lettre écrite et partie, le duc ne prononça plus mon nom. Il se donna tout entier, pendant les premiers mois, aux affaires de son peuple, et se montra toujours au-dessus de sa fortune.

Le prince Eugène vint à son secours; mais le duc de Vendôme était là, empêchant leur jonction et les tenant tous les deux en échec.

Quoi qu'en ait dit ici une certaine faction, Vendôme était un grand général; s'il n'était pas un homme délicat, il avait un coup d'œil admirable, un courage merveilleux, et, sans sa paresse, il n'eût pas eu de rival. Le prince Eugène, son adversaire, me l'a souvent répété.

Le duc de Savoie vit ses forteresses tomber les unes après les autres entre les mains des ennemis, malgré la résistance magnifique qu'elles opposèrent. Verceil seul coûta aux Français plus d'un mois de tranchée. Dès lors, le duc de Vendôme et M. de la Feuillade joignirent leurs deux armées, et il ne resta bientôt plus à Victor-Amédée que sa capitale, avec quelques villes sans importance, des troupes décimées, et des finances détruites.

Pourtant, il ne céda pas.

Il se renferma dans un camp retranché, près de Crescentin, sur la rive gauche du Pô, et s'y maintint cinq

mois entiers par son habileté et son courage. En vain le prince Eugène essaya-t-il de le rejoindre et de le délivrer; le duc de Vendôme et la Feuillade le surveillaient, et gagnèrent contre lui la bataille de Cassano.

Louis XIV fit raser les forteresses de la Savoie, pour n'avoir pas la peine de les garder, et pour ne les jamais rendre, si la paix venait à se faire: ce qui ne semblait guère probable, car les deux partis étaient plus acharnés que jamais.

Les princesses, la duchesse Marie-Anne, entre autres, écrivirent lettres sur lettres à Versailles, pour obtenir qu'on ne poursuivît pas davantage un prince ruiné, perdu, réduit à ses dernières ressources.

Le duc ignorait cette démarche, car il ne l'eût pas soufferte, et il en eût été fort offensé. Mais Louis XIV était inflexible; j'eus moi-même l'occasion de m'en assurer.

Madame la duchesse de Savoie me connaissait bien : elle m'envoya secrètement une lettre pour son auguste fille, madame la duchesse de Bourgogne, en me chargeant de la lui remettre à elle-même, et de prendre la réponse, que je lui ferais passer par la même voie secrète.

Je fis parler à la jeune princesse par une femme piémontaise que je connaissais, et qu'elle avait à son

service. Elle daigna me donner une audience le soir, après son coucher public, c'est-à-dire à l'heure où elle était le plus libre et le plus débarrassée.

En m'apercevant, elle se jeta à mon cou, me fit l'honneur de me baiser, comme une duchesse, en pleurant beaucoup.

— Ah! mon pauvre père! mon pauvre père! me dit-elle ; il est donc perdu sans ressources, que l'on a recours à moi? Je suis bien malheureuse, et il me faut avoir l'air de me réjouir... Quel bonheur de pouvoir causer avec vous! Qu'y a-t-il?

Je lui remis la lettre de Son Altesse royale. Elle la lut en hochant la tête.

— Hélas! je ne suis plus princesse de Savoie ; je suis duchesse de Bourgogne, et je n'ai plus le droit de rien faire pour ma maison. Ma mère doit connaître le roi : je suis dans ses bonnes grâces, il est vrai ; je l'amuse, et je puis obtenir de lui, en l'amusant, ce que nulle autre n'obtiendrait, mais non pas pour mon père. Je ne hasarderais point une démarche dans ce but, et M. le duc de Bourgogne me désapprouverait de la tenter.

— Il faut donc laisser périr la Savoie et son prince, votre père et votre pays, madame? m'écriai-je.

Elle se mit à sangloter, à jeter des cris, en répétant :

— Je ne suis pas la maîtresse, et le roi ne veut entendre à rien.

— Faites un effort, madame; ne craignez pas de vous compromettre; songez quel intérêt immense doit vous guider!

— Songez aussi que je ne serai avouée ni par mon père, ni par mon mari.

— Vous le serez par votre cœur, madame, et par tous les gens qui peuvent sentir une situation telle que la vôtre.

— Eh bien, j'essayerai.

— Que Dieu vous en récompense!

— Vous qui me parlez si bien pour mon père, pourquoi l'avez-vous donc quitté? Il en a écrit quelques mots à son chargé d'affaires, en lui donnant ordre de vous remettre vos hardes, votre argent et vos meubles, qu'il vous a envoyés; mais il ne donne aucun motif...

— Madame, j'ai quitté Son Altesse royale parce que ma position n'était plus tenable; permettez-moi de n'en pas ajouter davantage.

La princesse m'ordonna de revenir le lendemain à la même heure.

— J'aurai parlé, dit-elle

Je revins, et elle avait parlé, en effet, mais sans succès, et sans avoir pu prononcer dix paroles.

— Madame, avait interrompu Louis XIV, je vous aime beaucoup, mais ne me parlez jamais de monsieur votre père; sans cela, je me rappellerais que vous êtes sa fille, et je ne vous aimerais plus.

Telle fut la constante haine que le roi porta toujours au duc de Savoie; même après leur réconciliation factice, il ne lui pardonna pas de lui avoir résisté.

La position de Victor-Amédée était des plus critiques; il lui fallait toute sa force d'âme pour y résister. J'en étais sans cesse occupée, et je me repentais sincèrement de l'avoir quitté. J'aurais pu, croyais-je, l'aider à porter ce poids, qu'il ne porta pas longtemps seul, néanmoins.

Dom Gabriel m'écrivit que, peu de jours après mon départ, madame de Saint-Sébastien avait eu une nouvelle audience, et qu'on ne lui connaissait pas d'affaires à la cour. — J'ai su, il y a six mois, par une amie et confidente à elle, tout ce qui s'était passé. Du temps de sa puissance, on a été discret; mais, à présent, on ne la craint plus.

Cette dame m'a montré, m'a laissé même entre les mains des lettres de la Maintenon piémontaise qui prouvent, jusqu'à l'évidence, avec quelle adresse et quelle astuce son plan fut conduit, comme elle sut

attendre, profiter de tout, et se conformer à son modèle, pour arriver au même but.

Elle ne démasqua ses batteries qu'au moment de réussir. Jusque-là, elle fut humble, souple, soumise, obséquieuse envers tous. On m'accusait de fierté, elle voulut présenter le contraste. C'était une façon de m'accuser. Elle affectait, cependant, de me louer partout, en regrettant de ne m'avoir pas connue davantage. Elle consola le prince de mon départ, par des paroles pleines de douceur et de conciliation.

— Elle était pourtant bien heureuse! répétait-elle.

Le duc devait comprendre qu'elle eût apprécié ce bonheur-là autrement que moi.

II

Une circonstance terrible se présenta bientôt, qui resserra les nœuds de la marquise et du prince. Il faut lui rendre la justice de dire qu'en cette circonstance elle se conduisit admirablement, et qu'elle justifia la confiance de Victor-Amédée en toute manière.

Je crois qu'elle l'aimait véritablement; mais je crois aussi que cet amour n'était pas dénué d'ambition et

d'égoïsme. Hélas! quel est l'amour où il n'y a pas d'égoïsme? quel est celui d'entre nous qui aime uniquement pour l'objet aimé? Je n'en ai pas connu, de ma vie, qui pussent résister à un examen approfondi, et je n'ai pas la prétention de me faire meilleure que les autres.

La fortune avait entièrement abandonné le duc de Savoie. Il avait défendu, pied à pied, son territoire; mais aussi, on le lui avait enlevé pied à pied! il ne lui restait que Turin, dont le siége était imminent. Dès longtemps il le prévoyait, et la ville fut ravitaillée, approvisionnée de tout, autant que le permirent les faibles ressources du pays ruiné.

On sut que les ingénieurs français s'étaient procuré, par surprise ou par trahison, un plan des fortifications de la citadelle; aussitôt les remparts intérieurs, tous les ouvrages à l'abri des observations furent changés; de sorte que les plans ne servirent plus rien.

La garnison était peu nombreuse, mais choisie, et les bourgeois, organisés en milice, ne furent pas les moins courageux : ils mouraient comme des héros, sans se plaindre. Un corps d'impériaux, sous le commandement du comte de Chaun, était parvenu à s'introduire dans la place, et les aida fort.

Le duc ne quitta pas le siége; il était partout à la

fois, ne ménageant ni sa santé ni son repos. Aussi l'amour de ses peuples pour lui allait-il jusqu'au délire.

Ce fut alors que la marquise de Saint-Sébastien fit agir ses grandes mécaniques.

Un soir, le prince rentrait excédé de fatigue, et, en se laissant tomber sur un fauteuil, il lui échappa de dire à quelques-uns de ses familiers :

— Ah! c'est maintenant que j'aurais besoin d'une femme aimée pour me soutenir, d'une amie qui me consolât de mes afflictions en les partageant.

Un maladroit, ou un audacieux prononça le nom de la duchesse Marie-Anne.

— Oui, sans doute, reprit Victor-Amédée; mais la duchesse est Française, Louis XIV est son oncle, son frère est dans l'armée ennemie; quelque tendresse qu'elle ait pour ses enfants et pour moi, son cœur ne peut sympathiser entièrement avec le mien. C'est comme mes pauvres filles en France et en Espagne... Ah! la condition des princesses est bien malheureuse!

Le lendemain, lorsque Son Altesse rentra, elle fut avertie mystérieusement, par un huissier de service, qu'une dame l'attendait dans son arrière-cabinet, dont on n'avait pas cru devoir lui refuser l'entrée, tant elle avait insisté pour voir le prince et pour lui communiquer des choses de la plus grande importance.

— Et quelle est cette dame? la connais-tu?

— Certainement, monseigneur: c'est madame la marquise de Saint-Sébastien.

— Ah! fit Victor-Amédée avec un mouvement de surprise et de joie. Messieurs, je vous remercie, je suis fatigué, je rentre chez moi.

Les courtisans se retirèrent. Ils n'avaient pas entendu, mais ils comprirent : les courtisans comprennent toujours.

La marquise jouait un coup hardi, qui devait, où la perdre, ou lui donner ce qu'il lui donna.

Lorsque le prince entra, elle était tremblante; cette émotion ne fut pas jouée, on le comprend de reste. Elle se leva; elle était fort belle et vêtue de noir, ce qui lui allait admirablement bien.

— Qu'y a-t-il donc, madame? lui dit Victor-Amédée, et qui me procure le bonheur inespéré de vous voir?

La marquise eut un instant d'hésitation qui l'embellit encore; puis elle s'avança franchement et résolûment vers le prince.

— Monseigneur, Votre Altesse me pardonnera et m'excusera...

— Je pardonne et j'excuse tout ce que vous voudrez; vous supplie seulement de ne pas me faire lan-

guir, car je meurs d'impatience; c'est un bonheur si grand et si rare, que j'en suis encore tout ébloui.

— Eh bien, monseigneur, permettez-moi... Vous souvenez-vous du passé?

— Si je m'en souviens, madame! Vous ne m'avez pas permis de vous le dire; sans cela, vous le sauriez depuis longtemps.

— Votre Altesse serait étrangement changée, si elle était satisfaite de vivre ainsi uniquement pour l'extérieur; après la perte qu'elle a faite d'une affection si longue et si douce, elle doit être seule, sans particuliers intimes, autres que ceux d'une famille à laquelle elle ne peut confier toutes ses pensées.

— Ah! c'est vrai!

— Monseigneur, la jeune fille d'autrefois, en devenant femme, en devenant veuve, n'a pas changé de cœur. Vous avez besoin d'une amie, d'un dévouement de tous les jours, me voici; je suis venue, j'ai passé par-dessus la modestie imposée à mon sexe, et je ne l'eusse pas fait si Victor-Amédée eût été le puissant prince qui, jadis, m'honorait de ses bontés; mais à un prince malheureux, que tout abandonne, une femme peut offrir son existence et son respectueux attachement. Ce n'est pas une flatterie, alors, ce n'est pas une audace...

— C'est une charité, c'est une bonne œuvre; et avec quelle reconnaissance le pauvre prince accepte cette noble et franche amitié qui le vient trouver ainsi dans sa misère et son abandon! D'autres m'ont laissé à mes douleurs; vous me cherchez, soyez bénie! et, près de vous, je ne me souviendrai que de vous seule.

Madame de Saint-Sébastien n'en demandait pas d'avantage pour ce jour-là; elle feignit de vouloir se retirer, dans l'espoir d'être retenue, ce qui ne manqua pas d'arriver.

A dater de ce jour, elle fut, non pas maîtresse en titre, car ils ont soutenu l'un et l'autre la chasteté de leur commerce, mais une amie, une conseillère, une manière d'Égérie de ce Numa guerrier. Elle lui montra un attachement plein de courage, en ne le quittant pas un seul jour, au milieu des dangers. Elle se fit aimer et estimer des princesses, qui prirent son honnêteté au pied de la lettre, sans approfondir une question dangereuse.

Je crois, pour dire mon sentiment, qu'elle ne résista pas toujours; mais je crois aussi qu'elle céda rarement et à propos, de manière à tenir en émotion les désirs d'un homme insatiable, impatient au dernier degré, et dont on obtenait tout, en sachant le dominer avec adresse. Ce qui est certain, c'est que son empire a duré

jusqu'à la mort du duc, et durerait encore, s'il avait vécu.

M. de la Feuillade mit donc le siége devant Turin, et monseigneur le duc d'Orléans, qui avait un commandement dans l'armée, envoya un officier en parlementaire, pour s'informer du quartier choisi par le duc de Savoie, afin qu'on ne tirât point dessus; il offrait, de plus, des passe-ports pour les princesses, pour les enfants de Son Altesse, afin qu'ils pussent se retirer sans danger où il leur conviendrait de se rendre. Le roi Louis XIV avait eu toutes ces générosités pour plaire à madame la duchesse de Bourgogne, sans nuire en rien au succès de ses armes et à ses intérêts politiques.

Le duc reçut parfaitement le parlementaire.

— Monsieur, dit-il, répondez à M. le duc d'Orléans et à M. de la Feuillade que je suis sensible, comme je le dois, au procédé de Sa Majesté le roi de France. Je n'accepte rien de tout cela. Mon quartier est partout où ma présence sera nécessaire à la défense de la ville; d'ailleurs, je ne consentirais point à ce qu'on m'épargnât en accablant mes sujets. Quant à ma mère, à ma femme et à mes enfants, le jour où il me conviendra de les faire sortir, ils sortiront sans qu'il soit besoin d'autre protection que la mienne. Remerciez, en mon

nom, le général, monsieur, je vous en prie. Maintenant, nous allons à l'église rendre grâce à Dieu pour la levée du siége de Barcelone, et ensuite nous aurons une fête à laquelle vous nous ferez le plaisir d'assister; vous pourrez dire que la cour de Turin n'est pas moins brillante sous les boulets français qu'aux temps de sa splendeur. On vous montrera aussi que les dames de ce pays peuvent rivaliser avec les plus belles du monde, et j'espère que vous en rendrez témoignage à nos amis comme à nos ennemis.

Le parlementaire a retenu ces fières paroles et les a rendues à M. le duc d'Orléans, de qui je les tiens; il assista aux fêtes et y fit bon visage, avec cette merveilleuse facilité des Français à se plier à toute chose. Les dames de la cour déployèrent pour lui leurs plus beaux atours et leurs plus séduisants sourires; elles prétendaient qu'il devait emporter un parfum de leur beauté, de manière à rendre toutes les dames de France jalouses et tous les seigneurs français amoureux. Ce qui est sûr, c'est qu'il en rapporta une charmante aventure pour M. le duc d'Orléans, qui me la raconta et ne me fit point défense de la répéter. Le pauvre prince, d'ailleurs, en eut bien d'autres depuis, que tout le monde sut, et qui ne furent ni aussi charmantes, ni aussi honorables.

Il avait grande envie de voir la princesse sa sœur, qu'il aimait si fort, qu'on a commencé par la lui donner pour maîtresse, avant de lui donner ses filles. Ce n'était pas plus vrai pour les unes que pour les autres; jamais prince ne fut plus calomnié que ce régent, qui, cependant, avait bien assez de vices pour qu'on ne lui en prêtât point.

En ce temps-là, c'était un beau prince, tout jeune, déjà corrompu, mais encore romanesque, très-spirituel, très-instruit, très-brave et très-bon, celui des descendants de Henri IV qui lui ressemblait le plus, même au physique; on ne saurait le flatter davantage que de lui dire cela.

Il fit demander à son beau-frère un sauf-conduit pour aller passer une journée avec la princesse Marie-Anne, en donnant sa parole d'honneur qu'il ne verrait rien dans la place que ce qu'il devait voir, et qu'il n'y aurait personne dans sa confidence; il devait se déguiser de façon à n'être pas reconnu.

Le duc connaissait la loyauté de ce pauvre calomnié; il lui envoya le sauf-conduit, en ajoutant qu'il espérait le voir plus d'une fois en faire usage. M. le duc d'Orléans, dès le soir même, prit un costume de miquelet (il y en avait dans les deux armées), se présenta à la porte, absolument seul, entra avec son sauf-conduit, et demanda le chemin du palais.

On ne l'attendait que le lendemain; aucun ordre n'était donné pour son introduction. Comment arriver jusqu'à la duchesse, à une pareille heure, sous un pareil costume, sans se trahir?

Le prince s'abandonna au hasard, entra dans les jardins, encore ouverts à cause de la chaleur et parce que Victor-Amédée donnait asile à tous ceux dont les maisons étaient les plus menacées, il y avait donc une foule considérable.

Il passa inaperçu, allant toujours, cherchant parmi ces visages celui qui lui inspirerait assez de confiance pour s'adresser à lui.

M. le régent a toujours aimé les aventures, celles surtout qui ne ressemblent point aux autres. Il lui semblait très-amusant d'être ainsi perdu au milieu de ces gens, qui l'ignoraient en le détestant.

L'effet que son nom, prononcé, eût produit dans ces groupes, si agités déjà de leurs craintes, ne peut se calculer. Il en eût peut-être été victime, la duchesse avec lui, et la confiance aveugle que ces peuples avaient en leur souverain en eût certainement été ébranlée. Aussitôt M. de Savoie tremblait-il à l'idée d'une imprudence.

A force de regarder parmi les jolies filles, qu'il avait grande envie d'aborder, le duc en avisa deux assez

lestement mises, fort agréables, qui cheminaient ensemble en causant. Il les suivit, écoutant leur caquetage, non pour y puiser des renseignements sur ce qu'il cherchait, mais pour y puiser des renseignements sur elles-mêmes.

Il trouva les uns et les autres, et le hasard, son dieu, le servit à merveille. C'étaient justement deux filles attachées à la duchesse; elles étaient de sa chambre, et l'une d'elles surtout, la plus jolie, semblait tout à fait dans ses bonnes grâces. Elles se racontaient mille petites aventures de palais, riant à gorge déployée, malgré la tristesse générale, habillant la Saint-Sébastien en fidèles servantes, plus jalouses du bonheur de leur maîtresse que celle-ci ne l'était elle-même.

Au bout du jardin, elles se séparèrent; la plus jolie embrassa sa compagne et retourna au palais pendant que l'autre continuait sa course.

Le prince attendait ce moment et aborda la promeneuse.

Bien que d'une naïveté relative, elle n'était pas sauvage, et ne se sauva point devant ce beau jeune homme, très-poli, qui lui demanda, chapeau bas, si elle ne pouvait point l'introduire dans l'appartement de madame la duchesse et lui faire parler à une de

ses filles d'honneur, ou à une des personnes de son service intime.

L'enfant le regarda avec soupçon et répondit en hésitant :

— J'en suis, moi, de son service intime; mais que lui voulez-vous, monsieur, à Son Altesse royale?

— Elle récompensera certainement la personne qui m'introduira près d'elle : j'apporte un message qu'elle attend.

— Une lettre?

— Non, un message verbal; il faut que je lui parle à elle-même.

— De la part de qui venez-vous?

— De la part de son frère, dit-il très-bas.

— Chut! suivez-moi, et taisez-vous!

— Voici un sauf-conduit de M. le duc de Savoie, pour que je puisse entrer dans la ville et en sortir librement. Vous voyez que je ne vous trompe point.

La jeune fille fit un sourire qui signifiait beaucoup et qui lui donna de l'importance à ses propres yeux par l'idée d'être initiée à un grand secret. Elle marcha devant, faisant signe au prince de la suivre, et ils arrivèrent ainsi à un escalier conduisant chez la duchesse et descendant directement dans le parterre.

Josefa passa la première, recommandant à son

compagnon de marcher doucement; puis, après avoir monté deux étages, elle l'introduisit dans une petite chambre toute blanche, en ferma la porte derrière eux, et lui demanda alors d'un ton décidé :

— Voyons, maintenant, que lui voulez-vous, à madame la duchesse?

Le prince se mit à rire.

— C'est à elle que je veux parler, non pas à vous, la belle enfant.

— On ne lui parle pas comme cela si facilement, à notre princesse, toute bonne qu'elle est.

— Je viens de la part de M. le duc d'Orléans; je suis porteur d'un message verbal pour madame la duchesse: elle m'attend; il s'agit seulement de la prévenir que je suis là, petite curieuse.

Josefa hésitait toujours et faisait une moue qui l'embellissait encore. Le prince la trouvait plus joli que les grandes dames; il se mourait d'envie de le lui dire, et Philippe d'Orléans n'était pas homme à ne pas satisfaire un désir, quand l'occasion lui semblait favorable.

— Mademoiselle... Votre nom, s'il vous plaît?

— Josefa, monsieur.

— Mademoiselle Josefa, vous me paraissez aussi obligeante que vous êtes jolie. et j'ai grande envie de

me confier à vous, si vous êtes aussi discrète que vous êtes obligeante et jolie.

— Oh! oui, monsieur, je suis bien discrète.

— Eh bien, mon message n'est pas tellement pressé, que je ne puisse songer un peu à moi, avant de le remplir. Depuis longtemps je vague par la ville, je suis très-fatigué, je me meurs de faim. N'y aurait-il pas moyen de souper un peu avant d'aller chez Son Altesse royale, qui me tiendra longtemps, peut-être, et ne me renverra à mon maître que fort tard?

— Je vais vous conduire à l'office sur-le-champ, monsieur.

— Bon! mais à l'office on se demandera: « Quel est cet étranger? que vient-il faire? » Et, de deux choses l'une; vous compromettez ou votre maîtresse, ou vous-même.

— C'est vrai! Dame, en ce cas, allez souper ailleurs.

— Non pas... On ne doit point me voir ailleurs. Si on me reconnaissait pour Français, on me mettrait en morceaux.

— Vous avez raison!

— Il y a bien un autre moyen, mais vous ne le voudrez jamais.

— Lequel?

— Si vous alliez me chercher à manger, et que vous l'apportiez ici...

— Dans ma chambre, monsieur!

— Oui, dans votre chambre, belle Josefa; et où est le mal? J'y suis bien en ce moment; qu'importe que j'y sois assis ou que j'y sois debout?

Le raisonnement fut appuyé d'un sourire, d'un regard croisé avec le regard de la jeune fille, qui se fixait sur un visage, bien franc, bien loyal, bien ouvert, rempli de promesses, et disant aussi clairement que les plus belles phrases : « Je vous trouve charmante, et je vous aime! »

Josefa était une honnête fille; mais elle était coquette, elle aimait à plaire; elle avait grande confiance en elle-même, et puis il y avait une certaine importance à traiter chez elle le messager de M. le duc d'Orléans, son confident, peut-être. L'imagination d'une jeune fille fait beaucoup de chemin en peu de temps, et le mariage est au bout de tous ses rêves. Le Français, si bien tourné, pouvait être un bon parti; sa maîtresse et son frère pouvaient les unir, les doter, que sais-je?

— Et, enfin, se disait Josefa, c'est une bonne action que d'empêcher ce jeune homme de souffrir, ou de tomber entre les mains de ces méchants qui veulent tuer les Français... Il y en a de très-aimables, après tout.

Elle se décida.

Le prince l'espérait bien, et la bonne fortune lui semblait appétissante au suprême degré.

Il s'installa près d'une fenêtre ouverte sur le parc. La nuit commençait à descendre, une nuit parfumée, étincelante, une nuit d'Italie au mois de juin. Il jeta de côté et manteau et chapeau, pour être plus à son aise, et remercia la jeune fille avec une ardeur dont elle ne s'effraya pas, et qui la réjouit, au contraire : ses projets prenaient une figure de réussite.

— Attendez ici, dit-elle; je reviens bientôt, je vais voler pour vous. J'apporterai ce que je pourrai, il faudra vous en contenter. Par exemple, vous souperez sans lumière, au clair de la lune... Une lumière nous trahirait, et je serais perdue... Attendez!

Elle laissa M. le duc d'Orléans seul, un quart d'heure à peine, et revint, chargée d'un souper délicat, qu'elle avait maraudé à l'office; elle raconta au duc, avec toute la grâce et la gentillesse de son âge, les ruses employées par elle pour se procurer chaque chose, qu'elle plaçait, au fur et à mesure, sur une petite table devant Philippe, qui se confondait en remercîments.

— Vous mettez deux couverts, j'espère? dit-il.

— Il le faut bien, ou je me coucherais à jeun. J'ai annoncé que je resterais dans le cabinet de Son Altesse,

à attendre ses ordres, et que je ne descendrais point.

Ils s'établirent tous les deux, jeunes, beaux, riants; l'un, si corrompu, qu'il jouait l'innocence à s'y méprendre; l'autre, si innocente, qu'elle ne soupçonnait absolument rien.

Le duc étourdit sa compagne de compliments, de folies; il l'intéressa, il la fit rire, il la toucha ensuite; il lui parla des dangers qu'il courait, de la mort suspendue sur sa tête pendant ce siége terrible.

— Et si j'étais heureux, encore! ajouta-t-il, si j'avais quelques beaux moments en ce monde avant de le quitter!

La pauvre Josefa avait apporté, pour son malheur, deux bouteilles de vin de Sicile, ce vin qui porte si vite au cœur et au cerveau; pour son malheur, encore, elle en avait bu, elle accoutumée à la sobriété; pour son malheur, surtout, le prince était jeune, beau, éloquent, passionné.

La soirée avait de ces émanations énivrantes que les climats chauds connaissent seuls : Josefa comprit que ce jeune homme avait bien droit à un peu de bonheur sur la terre, et qu'il serait cruel, barbare, de lui refuser le baiser qu'il lui demandait avec tant d'instances. Et puis il lui persuada qu'il l'aimait, qu'il ne

vivrait pas sans elle désormais; il lui persuada ce que les amoureux persuadent si bien aux filles qui les écoutent, et qui se laissent tromper, parce qu'elles commencent par se tromper elles-mêmes.

Il en résulta qu'au lieu d'aller souper avec madame sa sœur, de la voir ce soir-là, le duc ne parut que le lendemain, comme s'il arrivait. Il n'osait plus lever les yeux devant Josefa, qui, en apprenant son rang, fut bien confuse et bien malheureuse.

Le prince n'en vint pas moins la voir en secret, fort souvent, même au milieu des batailles et de la mousqueterie. Son caprice pour elle fut assaisonné par ce sel dangereux, qui le rendit plus violent et plus durable. Il paraît que la jeune fille s'humanisa.

En quittant l'Italie, Philippe se confessa à la duchesse, et la pria de marier sa jolie suivante, en se chargeant de la dot. On a prétendu qu'il était résulté une petite fille de ce joli commerce. Il est sûr que M. le régent protégeait beaucoup une personne qu'il m'a recommandée, laquelle venait de Turin, et voulait se placer ici, près d'une grande dame. Il lui a fait une petite fortune, et la voyait souvent. Elle est entrée, comme maîtresse de la lingerie, chez madame la duchesse de Berry. A la mort de celle-ci, elle est revenue au Palais-Royal, et je crois qu'elle a suivi madame de

Modène, lorsqu'elle alla dans ses États, après son mariage. Son âge correspondait à peu près à la date de cette aventure.

Revenons au siége de Turin.

III

L'attaque marchait bien lentement, et le siége menaçait de devoir être long. Victor-Amédée était encore maître d'une des portes, et pouvait ravitailler la ville. Par une manœuvre habile, M. de la Feuillade se rapprocha des lignes du prince et investit ainsi presque toute la place.

Le duc alors comprit que le danger devenait sérieux.

Il fit partir pour Cherasco les princesses et ses enfants, les miens, dont je ne laissais pas que d'être inquiète, le chancelier, les personnes âgées de sa cour; le vieux prince et la vieille princesse de Carignan s'y prirent si mal, qu'ils furent enlevés par les Français, et qu'on les conduisit au quartier général, où ils furent déclarés prisonniers de guerre.

Madame de Saint-Sébastien résista aux ordres, aux

prières, et déclara qu'elle ne quitterait pas le prince d'une minute. Elle vint s'établir tout à fait au palais près de lui, et, lorsqu'il allait aux remparts, elle le suivait sans affectation, de façon à ne pas le perdre de vue, et à se trouver là, en cas d'accident.

Victor-Amédée avait à la fois trop de bravoure et trop d'habilité pour ne pas essayer tous les moyens possibles de sortir d'une position aussi critique.

Il imagina une manière de sorties quotidiennes, à l'aide desquelles il inquiéta M. de la Feuillade et l'attira à sa poursuite plusieurs fois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il lui échappait toujours, grâce à la vivacité de ses mouvements et à la connaissance parfaite qu'il avait du pays, ou aux intelligences qu'il s'y ménageait.

Ces manœuvres lui servirent aussi à jeter des secours dans quelques petites places qui tenaient encore pour lui, et qu'il soutint.

Dans une de ces rencontres, il fut blessé, foulé aux pieds des chevaux, et faillit perdre la vie.

Madame de Saint-Sébastien, à la nouvelle de cet accident, sortit de la ville, presque seule, et courut au-devant du prince, en s'exposant à se laisser prendre par nos troupes, qui, certainement, ne l'eussent point rendue sans une rançon de plusieurs natures. Elle eut

le bonheur de le rejoindre, et le bonheur, plus grand encore, de le soigner, autant qu'il voulut le lui permettre, car, dès le lendemain, il recommença ses courses.

La disette devenait grande dans la ville; on y fit son profit de tout ce qui se pouvait manger, même du petit chien de la marquise, que ses gens laissèrent sortir, et qui fut mis à la broche par un pauvre ménage, ni plus ni moins que les Chinois, qui, dit-on, mangent ces animaux.

Je regarde ce fait comme aussi monstrueux que l'anthropophagie; les chiens sont nos vrais amis, et il est infâme de les réduire à la condition de gibier ou de bêtes de basse-cour. Manger un chien, fi donc! Je ne comprends même pas comment on a le courage de le tuer.

Les Allemands et les Suisses désertaient par bandes; ils trouvaient la cuisine mauvaise. Tout était à l'extrémité, quand on apprit l'heureuse nouvelle que le prince Eugène, à force d'habileté et de courage, avait percé les lignes ennemies, traversé le Pô, et arrivait au secours de la ville.

Le duc alla au-devant de lui, et je vous laisse à penser tout ce qu'ils se dirent.

Le prince Eugène aimait peu son cousin, je suis forcée de l'avouer; mais il aimait fort sa maison, et il

haïssait les Français; deux raisons qui, sans compter sa gloire, l'engageaient à tout mettre en œuvre pour réussir.

Il ne put cependant arriver assez à temps pour retarder l'assaut général, que le marquis de la Feuillade, impatienté, donna, un peu à la hâte, dans l'espoir d'empêcher sa jonction avec le duc de Savoie, et d'emporter la place avant qu'il pût la secourir.

Les Français furent repoussés sur tous les points; ils perdirent beaucoup de monde. Le prince fit des prodiges de valeur : il se battit comme un lion.

Un pauvre homme que j'ai bien connu, qui venait souvent chez moi, où il travaillait à mes jardins, et que mon fils aimait particulièrement, à cause des beaux jouets qu'il lui fabriquait : un nommé Pierre Micca, simple ouvrier mineur, se fit, à cet assaut, un nom immortel, un nom à placer à côté de ceux de Curtius et de Scævola. Il venait de charger une contre-mine, et il voyait l'ennemi prêt à l'éventer; il ne lui restait pas le temps nécessaire pour se retirer : il y mit le feu et, se retournant vers ses compagnons :

— Allez, leur dit-il, sauvez-vous, vous autres, vous le pouvez; recommandez au duc ma femme et mes enfants. Quant à moi, je meurs ici; mais je n'y mourrai pas seul!

Et il jeta un tison sur la poudre, qui, au même instant éclata, et l'engloutit, lui et tous ceux qui se trouvaient au poste ennemi voisin.

Victor-Amédée ordonna que, pour récompense, la famille de Micca recevrait, à perpétuité, deux rations de pain par jour, par individu; récompense tout antique et toute spartiate, mais que l'on ne trouva pas généralement suffisante. Je l'ai dit, Victor-Amédée était fort économe.

Dès le commencement du siége, les Français furent découragés par un présage qui, en même temps, releva beaucoup les espérances des assiégés.

Il y eut une éclipse de soleil presque totale, et, comme cet astre était l'emblème de Louis XIV, on y vit pour lui un signe de ruine et de déchéance.

— Il va donc pâlir et s'éteindre, cet astre qui, au lieu d'éclairer, brûle, disait le duc de Savoie; c'est la volonté de Dieu, et c'est ma main qui l'accomplira.

Le présage ne se vérifia que jusqu'à un certain point; cependant, les revers et les pertes successives qu'éprouva le grand roi, pendant la dernière partie de son règne, peuvent bien justifier l'éclipse.

Je retrouve, dans mes papiers, des vers qui coururent en ce temps-là, ou à peu près, lors de la bataille d'Hochstedt, quand les Anglais, enchantés de leur

victoire, firent construire une pyramide sur le champ de bataille, avec une inscription pompeuse.

Je vais citer ces vers, parce que la postérité ne les connaîtrait peut-être point, la pyramide ayant été détruite depuis :

Maugrebleu du fat qui t'a *fait*,
Vaine pyramide d'Hochstedt.
Ah! si, pour pareilles vétilles,
Pour chaque assaut, chaque prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avait fait dresser une pile,
Le pays ennemi serait un jeu de quilles.

Cette victoire d'Hochstedt n'en donna pas moins beaucoup de gloire au duc de Malborough, beaucoup d'espoir aux Italiens.

Le prince Eugène arrivait d'ailleurs à grands pas; tous les yeux étaient fixés, à Turin, sur la colline de la Superga, où l'on devait arborer les signaux annonçant l'arrivée des secours.

Ils parurent enfin. Ce furent des cris de joie dans toute la ville et des réjouissances à ne point finir. On s'embrassait dans les rues, on se montrait de loin ces bienheureux signaux; ce fut une ivresse générale.

M. le duc d'Orléans, qui n'était venu qu'en voyageur, et presque en officier d'aventure, les premières fois, arrivait alors, avec son corps d'armée, pour renforcer

celui de la Feuillade, et, dès le lendemain, on tint un conseil de guerre, sous un peuplier dont ma fille me parlait hier encore, et qui est devenu célèbre dans le pays, où on le conserve avec soin.

Chacun y donna son avis. Le meilleur était celui du jeune prince, qui voulait lever le siége à l'instant même et marcher au-devant de l'armée qui s'avançait.

— Si la bataille est gagnée, disait-il, la place tombera d'elle-même ; si elle est perdue, il sera indispensable de se retirer.

Mais Louis XIV, qui ne permettait pas aux princes de son rang, pas même à Monseigneur, pas même à ses petits-fils, d'acquérir trop de gloire, avait donné un tuteur à son neveu. Le maréchal de Marsin exhiba un ordre du roi de lui obéir en tout.

Il fallut céder.

— Messieurs, s'écria le jeune prince courroucé, j'ai un tuteur! Ma chaise de poste... Je pars.

Il ne partit pas, il aimait trop à se battre ; mais il maugréa de toutes ses forces. Il n'en parlait pas encore de sang-froid, bien des années après.

Le prince Eugène et Victor-Amédée montèrent à la Superga pour examiner le pays, la ville et les armées. Avec un coup d'œil d'aigle, le prince de Savoie dit sur-

le-champ, à la vue de quelques mouvements incertains de l'ennemi ;

— Mon cousin, ces gens-là sont à demi battus.

La bataille commença presque sur-le-champ; elle fut terrible et disputée des deux côtés avec un acharnement sans exemple; mais la fortune était en ce moment pour Victor-Amédée. Jamais victoire ne fut plus complète.

Le maréchal de Marsin fut tué, le duc d'Orléans blessé assez grièvement; l'armée dut s'enfuir jusqu'à Pignerol. Vous savez ce que sont nos retraites, quand la panique s'en mêle.

On prit tout ce qu'elle laissa, canons, caissons, tentes, argent, bestiaux, sans compter des prisonniers innombrables. Ce fut magnifique à voir pour les vainqueurs, et encore plus à empocher, car on trouva dans le camp de vrais trésors, en vaisselle et en joyaux.

Les deux princes rentrèrent dans Turin en triomphateurs; le peuple ne les laissait pas avancer, tant il les entourait, en baisant jusqu'aux crins de leurs chevaux.

On chanta un *Te Deum*, et l'église Saint-Jean retentit des cris d'enthousiasme et de joie.

La marquise de Saint-Sébastien reçut les hommages des grands et même ceux des petits, car une vingtaine

de polissons la voulurent porter en triomphe. Elle fut assez modeste pour s'y refuser, en disant qu'elle n'avait pas gagné la bataille.

Le duc conduisit, le soir, chez elle, son valeureux cousin; ils y soupèrent. Le prince parla peu, et se montra fort réservé; et, comme Son Altesse royale lui en demandait, le lendemain, la raison :

— J'aimais mieux madame de Verrue, lui dit-il; elle était franchement vôtre maîtresse, on pouvait plaisanter avec elle. Cette dame-ci fait la prude et m'a l'air d'une fine mouche. Prenez-y garde, mon cousin! j'ai vu commencer madame de Maintenon, elle avait de ces airs-là.

La prédiction s'est accomplie. Le prince Eugène se l'est rappelée lorsque les derniers événements sont arrivés; il me l'a écrit. Ce n'en fut pas moins un beau moment pour elle que cette victoire et la levée du siége; l'absence des princesses la rendait la première dame du pays, et les plus grands honneurs lui furent prodigués; elle les goûtait fort, et il lui en coûta de descendre.

Victor-Amédée voulut conserver le souvenir de cette belle journée, la plus belle de son règne, assurément. Il fonda des solennités annuelles pour le jour de la Nativité de la Vierge, anniversaire de cette victoire,

et, avec les dépouilles enlevées à l'ennemi, il fit bâtir un magnifique monument à la Superga, au lieu même où le prince Eugène et lui avaient décidé le plan de la bataille. Il ordonna que ce temple devînt le Saint-Denis de la Savoie, et voulut y reposer, ainsi que ses successeurs; il établit des prêtres et des moines pour y dire des messes et pour y demander à Dieu le salut de la Savoie. Cet édifice coûta des sommes folles: on le comprendra, quand on saura qu'il n'y avait pas une goutte d'eau sur ces hauteurs et que toute celle dont on se servit dut y être transportée à dos de mulets. Les pierres et le marbre vinrent aussi de carrières éloignées. Ce furent des frais immenses; mais on assure que cela est magnifique, et qu'il n'y a guère, en Europe, de plus beau monument.

Les Français durent quitter l'Italie, à la grande joie des Italiens, et aussi à la leur; ils maudissaient ce pays, de tout temps funeste à nos armes. Dieu ne veut pas que nous nous y établissions apparemment; ce serait trop de deux joyaux semblables à une seule couronne.

Il y avait, dans l'armée du prince Eugène, deux Français transfuges, qui ont fait bien du bruit dans le monde, un surtout, le comte de Bonneval.

Après avoir été au service de toutes les puissances,

après s'être fait chasser de tous les pays, y compris le sien, où il ne pouvait rentrer sous peine de condamnation à mort, il s'est allé faire pacha, et il tient un rang distingué en Turquie, où l'on parle fort de lui.

Il était d'une bravoure magnifique, que le prince Eugène admirait lui-même, et dont il entretenait ses amis, car il m'en a écrit plusieurs fois. Son esprit était au niveau de son courage; il avait bien le défaut d'être un peu escroc, un peu voleur : il fut pendu, en effigie, en Grève, pour avoir malversé les deniers du roi, à son régiment; mais cela ne l'occupait guère ; il en riait de tout son cœur, et ne se cachait pas de corriger la fortune aux dépens de ceux dont l'adresse n'était pas à la hauteur de la sienne.

L'autre Français que le prince Eugène accueillit, pour faire pièce, disait-il, au roi de France, était M. de Langallerie, devenu lieutenant général, homme d'un esprit charmant et d'un caractère étrangement particulier. Il avait dans l'imagination toutes les folies de la terre, et il les mit à exécution les unes après les autres.

D'abord, il quitta le service de l'empereur pour entrer à celui du czar, lequel ne le satisfit pas davantage. Il s'en alla alors en Hollande, où il s'établit à Amsterdam, ne trouvant rien de mieux que de se faire

protestant et d'aller au prêche. Il se fit ainsi donner la charité, s'il vous plaît, car il ne lui restait pas le sou.

Lorsqu'il eut fini d'épuiser les bourses, il s'associa avec un autre aventurier qui se faisait appeler le comte de Linange, et se mettait en officier de marine, ayant servi pour le roi. Tous deux s'engagèrent à une manière de corsaire, pour commander en chef et aller établir, l'un par terre, l'autre par mer, une république et une nouvelle religion je ne sais où. Mais ils prirent mal leurs mesures, tombèrent entre les mains d'agents dépêchés à leur poursuite, et l'empereur les fit tout bonnement pendre, sans autre forme de procès. J'avais connu ce Langallerie à Turin, où il était déjà venu une première fois.

Le duc porta la guerre dans le Milanais, où la victoire le suivit encore. La chance avait tourné. Une campagne en Provence et en Dauphiné fut résolue. Le prince Eugène et Victor-Amédée y entrèrent, et allèrent mettre le siége devant Toulon. Ils furent contraints de le lever, aussi bien que, l'année suivante, à Briançon. Ils eurent même quelque peine à s'en tirer.

— Il est aisé d'entrer en France, disait Eugène ; seulement, il est difficile d'en sortir.

La guerre continuait, mais faiblement. On négociait

sous main. Louis XIV essaya plusieurs fois de détacher Victor-Amédée de la ligue : celui-ci refusa toujours de traiter sans ses alliés; il espérait de plus belles conditions en les dictant avec eux, ce qui ne manqua pas d'arriver, en effet. Les intrigues se croisaient en tout sens : plusieurs projets furent repris et abandonnés; l'Angleterre, surtout la reine Anne, soutenait le duc de Savoie, et voulait lui donner la Sicile avec le titre de roi, qu'il ambitionnait par-dessus tout. On hésitait à lui donner le royaume au nord de l'Italie; le roi le voulait, l'Angleterre ne le voulait point. Celle-ci l'emporta. Le traité d'Utrecht, d'abord, celui de Rastadt, ensuite, lui assurèrent ce royaume, objet de tous ses vœux. Il obtint encore de grands avantages, des forteresses, pour remplacer celles qu'il avait perdues, des concessions de tout genre; il ne fut jamais si content de sa vie.

— Eh! eh! disait-il, il y a loin de Turin à Palerme; mais qui sait ? avec du temps et de la patience, la maison de Savoie parviendra peut-être à s'y rendre par ses domaines. L'Italie est un artichaut qu'il faut manger feuille à feuille.

Il était alors à l'apogée de son bonheur. Madame de Saint-Sébastien tenait plus largement sa place que jamais, et les princesses en étaient venues à compter

sérieusement avec elle. Elle se donna beaucoup de mouvement dans toutes ces négociations; elle était plutôt l'homme d'affaires que la maîtresse du prince, et jamais procureur diplomatique ne parla mieux qu'elle le langage de la chicane.

Elle connaissait bien son royal amant, sans doute; car nous voyons comment tout cela lui a réussi.

IV

Le roi voulut aller sur-le-champ se faire couronner à Palerme. Il laissait à Turin le prince de Piémont, son fils aîné, aidé ou plutôt conduit par un conseil administratif. Madame Royale se mourait d'envie de retremper un peu le bout de ses doigts dans le pouvoir; mais Victor-Amédée n'était plus le fils soumis d'autrefois: il se douta des prétentions de sa mère, et, pour y couper court, il ne voulut même pas lui laisser le temps de les énoncer.

— Je connais votre éloignement pour les affaires du gouvernement, madame; aussi, j'ai nommé un conseil administratif qui doit s'en occuper en mon absence. Vous n'aurez donc rien à faire qu'à vous bien porter

et à vivre dans le repos qui vous est si cher. A mon retour, j'espère vous trouver heureuse et engraissée.

L'épigramme était trop forte pour que la princesse ne la sentît pas. Elle dut se taire et renfermer son mécontentement.

Le prince s'embarqua à Villefranche, escorté d'une flotte anglaise. Il emmenait la reine Marie-Anne, le duc d'Aoste, son second fils, et la marquise de Saint-Sébastien, la véritable reine en ce temps-là

Il déploya un luxe et une magnificence auxquels ses sujets savoyards n'étaient pas accoutumés; mais, en même temps, il montra une fermeté, une volonté, invincible qui effraya ces peuples habitués à la mollesse du gouvernement espagnol.

Le nouveau roi ne resta qu'un an en Sicile; il n'eut pas le temps d'exécuter la moitié des plans qu'il avait conçus pour le bien du pays; il retourna en Piémont, où de grands malheurs l'attendaient.

Pendant cette année de séjour à Palerme, madame de Saint-Sébastien s'acquit encore de nouveaux droits à sa tendresse par l'habileté qu'elle déploya dans ses rapports avec la reine et avec les Siciliens, qu'elle trouva moyen de ramener au prince sans choquer la jalousie de Marie-Anne d'Orléans, ni laisser trop voir la main qui les conduisait.

J'ai dit qu'en partant Victor-Amédée avait confié la régence au prince de Piémont, son fils aîné, sous la surveillance et la direction d'un conseil. Ce fils avait seize ans; il était grand, formé comme un homme et étonnant par son intelligence et ses manières. Souvent, pendant sa régence, et cela par ordre de son père, on le laissa décider seul les affaires épineuses; il s'en tirait toujours à merveille. Il était adoré de ses peuples et de la cour, adoré de madame Royale, adoré de ma fille, qu'il aimait tendrement et dont il avait fait sa confidente intime : c'est d'elle que je tiens tout ce qu'on va lire. Elle venait de se marier alors, et la tendresse de son frère n'avait pas peu contribué à l'établissement magnifiquement trompeur qu'on lui fit faire.

Pendant l'absence de son père, le jeune prince tint sa cour chez madame Royale. Il reçut avec une grâce, une aménité et des façons superbes, auxquelles la stricte économie et le sérieux un peu rogue de Victor-Amédée n'avaient point accoutumé les dames. J'avais vu cet enfant très-jeune; il me conservait un bon souvenir, que ses relations avec ma fille entretenaient; il ne pouvait souffrir madame de Saint-Sébastien, qui le lui rendait avec usure. Elle le desservait à plaisir dans l'esprit de son père, et, lorsqu'elle apprit qu'il faisait si bien en son absence, elle ne cessa de lui répéter, avec

un air de componction, que c'était fort heureux pour l'avenir, mais qu'il était dangereux pour un père de voir un prince de seize ans si capable.

— Il voudra prendre part à tout maintenant, et vous ne serez plus le maître.

— C'est ce que nous verrons, répondait le roi.

Aussi, lorsqu'il revint, il traita son fils avec la plus grande froideur, affectant de l'écarter exprès des conseils, et défendant aux ministres de l'instruire de rien. Lorsque madame Royale lui parlait de sa joie d'avoir un tel fils, il répondait :

— Oui, il promet beaucoup, il promet trop; il faut qu'il se modère. Je ne suis pas encore en âge d'abdiquer ni de mourir, je suppose, et je n'ai que faire d'un remplaçant, d'un suppléant, pendant que je puis tenir les rênes de mon État.

Ces paroles furent répétées au jeune prince, déjà abreuvé de dégoûts, déjà désolé de la manière dont le roi l'avait reçu et des froideurs inouïes qu'il lui montrait. Il était d'une santé faible, comme tous les enfants précoces, d'intelligence sérieuse. Il commença à prendre une petite fièvre lente, dont il ne se plaignait qu'à sa sœur, qui ne put jamais le faire soigner; mais il changeait à vue d'œil. La cour lui témoignait des empressements infinis, malgré la disgrâce dans la-

quelle le roi le tenait; ce qui acheva d'exasperer celui-ci. Il n'est sorte d'avanies que ne lui fît subir Victor-Amédée, au point de ne lui plus parler lorsqu'il le voyait, et de ne pas lui répondre quand le prince lui adressait les questions ordinaires, que le respect et la déférence lui ordonnaient.

On était, alors, dans le carnaval. Les dames se souvenaient des bals qu'il avait donnés l'hiver précédent, lorsqu'il était le maître. Elles le prièrent d'en ordonner un autre. Il ne crut pas trop s'avancer en leur promettant de demander au roi l'autorisation de les recevoir chez lui; mais, lorsqu'il en ouvrit la bouche, il fut repoussé avec une dureté sans égale.

— Un bal chez vous, monsieur, quand je suis ici et que je n'en donne pas! Vous voulez achever de prendre de l'importance, et vous vous croyez un personnage parce que vous avez été un an sous la tutelle de mes conseillers, avec une ombre de pouvoir. Apprenez que je suis le maître et que, tant que je vivrai, vous n'êtes rien ici, entendez-vous? rien que le premier de mes sujets, le plus soumis, celui sur lequel mes droits sont doublés par mon droit de père. Ne me demandez donc point ce que je ne veux pas vous accorder, et tenez-vous pour averti que vous avez encore de longues années à m'obéir.

Le prince n'avait pas murmuré une fois depuis trois mois que durait cette tyrannie; il ne murmura pas davantage. Il baissa la tête, salua profondément et se retira chez lui, où il pleura beaucoup avec sa sœur.

— Ceci est mon dernier coup, dit-il, je n'en reviendrai pas. Mon père m'a blessé au cœur par sa défiance et sa dureté; rappelez-vous ce que je vous dis, avant huit jours, je ne serai plus en vie.

Le soir, il se mit au lit, avec une fièvre ardente et d'affreuse douleurs; il ne dit rien et n'appela personne. A son réveil, ou plutôt au réveil des autres, il ne se put lever et pria qu'on lui fît venir la reine, madame Royale et la princesse de Carignan. Quand il les vit toutes les trois, il fondit en larmes et leur dit :

— Il faut nous quitter.

Vous jugez les cris et les désolations. On appela tous les médecins; ils trouvèrent le mal grave et jugèrent qu'il en fallait instruire le roi. Celui-ci ne s'en alarma pas d'abord et répliqua qu'ils se trompaient, que son fils étaient seulement contrarié et boudeur. Pourtant, sur leurs assurances réitérées, il commença à s'inquiéter, et courut chez le prince de Piemont, où il trouva toute la cour rassemblée dans les dernières craintes. Madame de Saint-Sébastien l'y avait précédé et criait plus que les autres. Quand le malheureux

père vit que le danger était réel, il sentit des remords et prodigua à son fils des marques de repentir et de tendresse, le conjurant de se guérir, et l'assurant qu'il aurait part sous lui à toute chose.

— Ce n'est pas cela, mon père; aimez-moi, et je tâcherai de vivre; mais je crains qu'il ne soit trop tard.

On ne se peut figurer le désespoir du roi, ni tout ce qu'il fit pour rappeler ce fils à l'existence. Il ne le quitta plus un seul instant, l'accablant de présents, de caresses, lui offrant ce qui pouvait tenter ses désirs et même ses caprices. Le pauvre enfant n'acceptait que l'amour de son père, dont il avait été privé si longtemps et dont il ne pouvait se rassasier.

Il mourut le sixième jour de sa maladie, dans les meilleurs sentiments, entouré de sa famille, de toute la cour, qui jour et nuit remplissait ses appartements, pendant que le peuple était autour du palais, à pleurer, ou dans les églises, à prier Dieu pour lui.

Cette mort fut une calamité publique et le deuil fut général; mais personne ne fut frappé comme le père, qui pouvait se dire qu'il en était la cause et qui le sentit aussi vivement que possible. Sa maîtresse était trop adroite pour rester dans ce mauvais pas. Elle s'empara de son chagrin, ainsi qu'elle s'emparait de ses travaux et de ses victoires. A peine si madame

Royale et la reine eurent la consolation de pleurer avec lui; pour pleurer à son aise, il s'enfermait seul, disait-il, mais en réalité avec la Saint-Sébastien, qui, par l'affliction qu'elle lui montrait, les remords et les regrets qu'elle afficha, sut lui inspirer une confiance nouvelle. Elle se plaignait tant d'avoir méconnu le jeune prince, de ne lui avoir pas rendu justice, qu'à la fin il fut obligé de la consoler. C'est le comble de l'adresse, ce me semble, et, quant à moi, je le confesse, je n'aurais jamais imaginé celui-là.

A peine si le roi de Sicile était remis de cette grande douleur, qu'il lui en arriva deux autres aussi violentes, presque coup sur coup. Il perdit, d'abord, notre charmante duchesse de Bourgogne, très-peu après la reine d'Espagne, adorée de ses peuples et de son mari, et, qui eût été une des souveraines illustres du monde, si elle eût vécu.

V

Cependant les événements marchaient, et les hommes changeaient de fortune avec eux et par eux.

Mon petit Alberoni, mon faiseur de plats au fro-

mage, qui m'avait tant flatiée autrefois, pour obtenir un canonicat par ma protection, était devenu premier ministre et maître de l'Espagne ! Il avait été la cheville ouvrière du second mariage de Philippe V avec Élisabeth Farnèse, fille du duc de Parme, son maître, et il gouverna avec elle et par elle ce prince, dont toutes les capacités étaient dans les sens et dont la reine obtenait tout par les roulettes de son lit plus ou moins rapprochées.

La première chose qu'ils firent, ce fut de déchirer le traité d'Utrecht et de s'emparer par trahison de la Sicile, hors d'état de résister à un coup de main, si loin qu'elle était de son roi et de tout secours. En vain le roi, dépouillé, invoqua la garantie promise par la France et par les autres puissances; l'empereur seul lui répondit efficacement en s'emparant de la Sicile et en la gardant pour lui : les autres se bornèrent à quelques lettres échangées, jusqu'au traité de Londres, qui fit naître la quadruple alliance, et qui donna enfin à Victor-Amédée la Sardaigne en dédommagement. Elle ne valait certainement pas la Sicile; mais elle avait un avantage ; c'était la proximité. Il fallut bien s'en contenter, d'ailleurs, et changer ses titres et ses écussons.

Ce fut encore un grand coup pour Victor-Amédée,

que cette perte; il s'était bercé de l'idée qu'il aurait l'Italie, et il vit, au contraire, l'empereur et l'Espagne s'en emparer de nouveau, se la partager, en lui laissant seulement une petite part du gâteau.

Une fois sûr de la paix, il aspira à une autre gloire : celle du législateur. Ce prince avait de la capacité en tous les genres; il régla, d'adord, l'organisation du service militaire, puis l'administration intérieure du royaume, les finances, le commerce, la justice, les sciences, les arts; il fit un concordat avec le pape : il n'y eut si petit détail dont il ne s'occupât dans ses États réunis.

— Je voudrais, disait-il cependant, les amener à parler tous la même langue; mais ce serait là un tour de force, je crains de ne pas l'accomplir. Les Savoyards n'oublieront pas le français, et, tant qu'ils se serviront de cette grammaire, le roi de France les croira toujours un peu ses sujets.

Lorsqu'il eut tout fait, tout accompli, Victor-Amédée songea à jouir du repos, ce rêve de tous les esprits agités, qu'ils s'efforcent de rejeter bien vite aussitôt qu'ils l'ont obtenu. Il se voyait tranquille possesseur de ses États; il avait marié son second fils le duc d'Aoste, devenu prince de Piémont par la mort si regrettable de son frère. Ce prince, quoique bien jeune, en était déjà à sa seconde femme.

La première, princesse de Bavière, était morte un an après son mariage, en couches d'un enfant qui ne vécut pas. Il épousa en secondes noces une Hesse-Reinfeld-Rottembourg, parente de mon cher prince de Hesse. Elle avait des enfants; la succession directe était donc assurée. La reine Marie-Anne mourut en 1728; elle mourut jeune et sans avoir été heureuse; pour ma part, je la regrettai fort : elle m'avait toujours été si bonne et si indulgente!

La marquise de Saint-Sébastien avait dès longtemps projeté de régner tout à fait et sans partage. Elle n'eût pas osé penser à ce que Dieu lui envoyait pourtant, à la possibilité d'une union légitime, à devenir la femme de son souverain.

Dès que la reine eut fermé les yeux, elle ne songea pas à moins et dressa ses batteries en conséquence. Ses conversations tendaient toutes au même but. Elle changea tout à fait de conduite avec le prince, et, par une tactique commune à toutes les femmes astucieuses qui visent à consacrer des liens illicites, elle devint sévère, elle prit des scrupules, elle déclara qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, que sa conscience avait des murmures continuels, et qu'elle était effrayée de l'enfer; puis, l'instant d'après, entraînée par sa passion, elle cédait, elle prodiguait des trésors de bonheur qu'elle

retirait aussitôt, plaçant le crucifix et le confesseur entre ces transports et son amant. Victor-Amédée n'était plus jeune, il est vrai; mais il avait un de ces tempéraments qui ne vieillissent point et que rien ne satisfait. Madame de Saint-Sébastien le savait bien, et l'exemple de madame de Maintenon et de la reine d'Espagne Élisabeth Farnèse ne furent pas perdus pour elle.

Mais en vain s'y prit-elle de mille manières; elle acquit la certitude que jamais Victor-Amédée ne consentirait à appeler sur le trône une de ses sujettes ne pouvant s'élever jusqu'à lui, elle le fit descendre jusqu'à elle. Après de mûres réflexions, elle entreprit ce qui semblait presque impossible à exécuter: elle voulut faire quitter le sceptre au prince le plus jaloux de son autorité, le plus ambitieux de sa domination, le plus amoureux de sa puissance. Elle s'y prit avec tant d'adresse, avec tant de douceur, d'esprit, de bonté même; elle lui remontra si bien le charme de la retraite, de la tranquillité, après une vie agitée; elle lui éleva si haut les exemples de Charles-Quint, de Christine, de Casimir, de Philippe V, qu'elle lui inspira le désir d'en faire autant.

— Il faut, disait-elle, un grand courage, une grande âme, pour abdiquer ainsi de soi-même ce pouvoir que

tout le monde envie. Voyez ces souverains, quelle renommée ils ont acquise par cette action !

—Dont ils se sont presque tous repentis.

— Non pas. Demandez au roi Casimir s'il n'a pas été plus heureux avec la maréchale de l'Hospital que sur le trône de Pologne.

Elle lui persuada, enfin, que c'était l'action la plus magnifique, la plus merveilleuse qu'il pût faire et le bonheur le plus assuré qu'il pût goûter; mais, en le lui persuadant, elle eut l'air d'être seulement de son avis et de se rendre à une pensée inspirée par lui : il ne fallait pas montrer la chaîne; sans quoi, l'esclave se fût révolté bien vite.

Lorsqu'elle eut produit l'effet désiré, la marquise se tut subitement et n'en parla plus; elle obligea le roi à mettre de lui-même ce discours sur le tapis; il s'en occupa d'autant plus qu'on cessa de le tourmenter; il en vint à quitter de lui-même Turin pour aller s'enfermer trois jours à sa villa de Rivoli, qu'il avait rebâtie et qu'il préférait aux autres. Lorsqu'il en revint, sa résolution était prise.

Madame de Saint-Sébastien tremblait de ce qu'elle allait apprendre; car elle savait qu'une fois décidé, rien ne le ferait revenir. Quand on lui dit qu'il était de retour, qu'il la mandait sur-le-champ près de lui, elle

s'évanouit trois fois de suite avant de trouver le courage de s'y rendre. Comme on lui vint apprendre qu'il l'attendait impatiemment dans son cabinet, elle s'y traîna avec peine et arriva presque mourante.

— Mon Dieu! madame, vous êtes bien pâle, lui dit le roi dès qu'il la vit.

— Je suis, en effet, très-malade; c'est ce qui m'a empêchée de me rendre tout de suite aux ordres de Votre Majesté; je la prie de m'excuser si...

— Je vous apporte une nouvelle qui, si vous m'aimez toujours comme autrefois, doit vous consoler et vous guérir. Je suis décidé irrévocablement : j'abdique.

— Ah! sire, quel moment! quelle joie!

— J'abdique, je me retire, je laisse à mon fils le fardeau que j'ai porté tant d'années, et, maintenant, je vais ouir un peu de la vie calme que je désire depuis si longtemps.

— Les grands esprits ont besoin de recueillement.

Ce lieu commun, placé comme une virgule au discours du prince, passa inaperçu. Victor-Amédée reprit, et arriva, sans y être provoqué, au point le plus important pour la marquise.

— Aurez-vous le courage de me laisser partir seul, madame? le roi détrôné trouvera-t-il en vous la même amie que le puissant prince? Si je vous offrais un lieu

éternel; si je vous demandais d'accepter ma main, de devenir ma femme, me refuseriez-vous?

— Ah! sire, s'écria-t-elle, si émue, qu'elle pouvait à peine parler, et fléchissant le genou comme si elle eût voulu baiser le bas de son justaucorps.

— Relevez-vous, madame, et embrassez-moi, si vous consentez à consacrer le reste de votre vie à un roi sans couronne et sans pouvoir, à vous exiler avec lui loin de la cour et des plaisirs.

Vous comprenez qu'elle ne se fit pas prier; et, comme elle tremblait qu'il ne changeât d'avis, elle lui fit insinuer doucement qu'il fallait faire la cérémonie le plus tôt possible.

Le mariage eut lieu la nuit dans la chapelle du château, sans autre assistance que les témoins nécessaires, et à la grande joie de la dame, qui faillit suffoquer pendant la messe; il fallut la délacer.

Le lendemain même de ce mariage, ignoré de tous, le roi fit venir le prince de Piémont, et, après lui avoir ordonné de s'asseoir, il lui demanda s'il avait grande envie de régner.

— Que Dieu donne longue vie à Votre Majesté! répliqua le jeune homme étonné; je ne saurais désirer une couronne qu'il me faudrait acheter si cher.

— Mais, si vous pouviez l'avoir tout en me conservant, le voudriez-vous?

Le prince hésita, ne sachant que penser; il répondit en balbutiant.

— Tranquillisez-vous, mon fils; tout est facile lorsqu'on le veut bien et qu'on connaît le néant des choses de ce monde. Vous allez être roi : j'abdique.

— Est-il bien possible, sire! et pourquoi?... pourquoi abandonner ce royaume qui a si grand besoin de vous pour prospérer?

Le roi lui détailla toutes les raisons qu'il avait, ou croyait avoir. Le prince s'empressa de les combattre et ne se laissa pas vaincre en arguments; il alla jusqu'à se jeter aux genoux de son père pour le supplier de changer de résolution.

— Non, non, mon fils, reprit Victor-Amédée, et vos généreuses prières ne font que me confirmer dans le dessein que j'ai pris; vous régnerez.

Il ne voulut point faire les choses légèrement, et il envoya un ordre au sénateur Roberti de lui présenter un mémoire sur les formes des différentes abdications qui avaient précédé la sienne. Il se décida pour le cérémonial de celle de Charles-Quint.

En conséquence, il manda au château de Rivoli les chevaliers de l'Annonciade, les ministres, les prési-

dents des cours souveraines, tous les grands enfin, et personne, hors le prince de Piémont et le marquis de Borgo, ne se doutait de quoi que ce fût.

L'assemblée se forma comme à l'ordinaire : le roi alors, au milieu du silence, ordonna au marquis de faire la lecture de l'acte par lequel Victor-Amédée renonçait au trône et remettait le pouvoir entre les mains de Charles-Emmanuel, ordonnant à tous ses sujets de lui obéir uniquement comme à leur souverain légitime. Cette pièce était copiée sur l'abdication de Charles-Quint, et le roi donnait les mêmes motifs ; il ajoutait des phrases pleines de tendresse et de louanges pour son fils, dont il vantait la capacité et le mérite, et sur lequel il se reposait désormais du bonheur de ses peuples.

Chacun se regarda stupéfait ; quelques-uns pleurèrent, d'autres s'abstinrent prudemment.

Le roi descendit de son fauteuil et se montra plus affable, plus aimable pour les seigneurs, qu'il n'avait coutume de l'être, leur recommandant bien d'être aussi fidèles à son fils qu'ils l'avaient été à lui-même. Il descendit ensuite dans les jardins, où la curiosité d'une réunion si extraordinaire avait amené une grande foule. Il parla à tout le monde, rassura ceux qui semblaient craindre, et se retira entouré des regrets et

des bénédictions de tous. C'était le 3 septembre 1730 ; on voit que cela n'est pas ancien et que les événements qui me restent à raconter sont d'une date très-récente.

Le roi passa ensuite dans l'appartement de la princesse de Piémont ; il lui mena sa nouvelle épouse, et, la prenant par la main, il la lui présenta.

— Ma fille, lui dit-il, je vous présente une dame qui veut bien se sacrifier pour moi, et je vous prie d'avoir des égards pour elle et pour sa famille.

La princesse, qui savait tout, se montra fort aimable pour la comtesse, mais sans la faire sortir de sa position d'infériorité. Elle lui fit des compliments remplis de grâce et de vide en même temps, et ne lui promit, par le fait, rien du tout pour l'avenir. On se rendit au salut, dans l'église des Capucins.

Au moment de la prière pour le roi, le prêtre s'arrêta, ne sachant quel nom il devait y mettre.

Victor-Amédée s'écria d'une voix forte :

— *Carolum-Emmanuelem.*

Trois jours après, le roi réunit de nouveau sa famille et quelques-uns de ses anciens conseillers. Ils le trouvèrent ayant à sa gauche la comtesse de Saint-Sébastien, fort parée et rayonnante.

Quand tout le monde fut arrivé, il dit très-gracieusement que tout le monde pouvait s'asseoir.

— Je ne suis plus roi, ajouta-t-il ; il n'y a donc plus chez moi de cérémonial.

Puis, se tournant vers le jeune roi et la jeune reine, placés tous les deux à sa droite, il leur dit :

— Je dois faire à Vos Majestés la déclaration d'un acte important ; je le dois, également à madame la marquise de Spino, ici présente. Elle est maintenant ma légitime épouse devant Dieu et devant les hommes. Je lui ai acheté et donné en toute propriété, à elle et aux siens, le marquisat de Spino, dont elle portera désormais le nom. Quant à moi, je me réserve cinquante mille écus de rente ; il ne m'en faut pas davantage pour vivre heureux à Chambéry, où j'ai fixé ma retraite.

— Mais, sire, interrompit vivement le nouveau roi, pourquoi vous retirez-vous si loin? pourquoi ne pas rester pour m'aider de vos conseils?

— Mon fils, l'autorité suprême ne souffre aucun partage. Je pourrais désapprouver ce que vous feriez, et ce serait mal. Il vaut mieux n'y plus penser. Je ne veux point que nous nous attendrissions ; cela ne vaut rien pour les gens de condition royale, qui conduisent les autres ; je vous fais donc ici mes adieux, ainsi qu'à vous, messieurs, qui m'avez si bien servi. Je ne vous reverrai plus, car je désire vivre seul ; mais mes

vœux vous suivront toujours. Mes carrosses sont prêts, je pars.

Il y eut bien quelques cris et quelques larmes que le sérieux sang-froid du vieux roi arrêta. Tous le conduisirent à sa voiture de voyage.

Son train était peu de chose : il se composait d'un seul attelage, avec quatre valets de pied, un valet de chambre et deux cuisiniers. Il montra cette suite modeste à son fils en souriant, et lui dit :

— C'est assez pour un gentilhomme de province.

La Spino n'était ni gaie ni contente ; elle n'avait pas compté s'en aller si loin, et le séjour de la Savoie ne lui plaisait pas du tout. Elle se garda bien d'en rien montrer ; elle avait ses projets, étant convaincue qu'il y a remède à tout, excepté à la mort.

Ils allèrent, d'abord, s'établir au château ducal de Chambéry, vieil édifice tombant à moitié en ruine, et d'une habitation fort incommode. En y entrant, le cœur de la marquise se serra ; elle eut, peut-être, un regret ; mais ses espérances ambitieuses se réveillèrent : elle n'était pas femme à les abandonner ainsi.

L'hiver entier se passa pour eux dans une solitude à peu près complète, Victor-Amédée prenant sa retraite tout à fait en sage, et se bornant à étudier, à lire, recevant chaque semaine par un courrier un bulletin

du gouvernement que Charles-Emmanuel lui envoyait en même temps que ses dépêches. Il en raisonnait avec sa femme et deux ou trois personnes, tout au plus, admises dans leur intimité. La Spino s'ennuyait à loisir. Elle entretenait des intelligences avec sa famille, avec quelques amis, méditant ce qu'elle exécuta depuis, mais n'en faisant confidence à personne.

L'ex-roi se trouvait fort mal logé dans ce vieux château, où l'air perçait de toute part et qui n'avait pas été habité depuis si longtemps.

— Je le veux réparer, dit-il un jour; car, en vérité, il n'est pas possible d'y pouvoir passer un hiver de plus : j'y tomberais malade.

— Réparer cette bicoque! y pensez-vous?... Ce serait une folie, sire, répliqua la marquise; les murailles ne supporteraient certainement pas les dépenses que vous y feriez, et nous serions bientôt entourés de décombres. D'ailleurs, pourquoi y passer l'hiver? pourquoi vous obstiner à rester ainsi, loin de tout, dans le domaine des chouettes et des araignées? N'êtes-vous pas le maître de choisir entre toutes les maisons royales du Piémont et de retourner dans le seul climat qui convienne à votre santé?

— Cela est vrai; mais je n'y tiens point, je veux rester ici.

— Vous êtes dans votre droit, sire; et, cependant, ne voyez-vous pas que tout va mal à Turin depuis que vous n'y êtes plus?

Le roi poussa un soupir.

— N'aurez-vous pas à rendre compte à Dieu de ce qui arrive à vos pauvres sujets? ajouta la Spino.

— Ah! madame, cela nous mènerait trop loin : changeons de thème, s'il vous plaît.

Mais le mot était jeté, et il porta ses fruits. La marquise eut soin, d'ailleurs, de remettre souvent le même sujet sur le tapis, avec cette main légère d'une femme adroite, qui donne juste la dose voulue et s'arrête quand il le faut.

Au printemps, il allèrent s'établir dans une campagne appartenant au marquis Costa du Villard, et située à Saint-Alban, près de Chambéry. Le roi s'ennuyait fort, et ne trouvait pas à occuper son temps, malgré les travaux qu'il s'imposait. Il se mit à faire des acquisitions de terrain autour de ce lieu et à y élever des constructions qu'il allait surveiller. Ce qu'il y eut de beau, c'est qu'il ne paya point, et que, comme il s'en alla précipitamment, cela resta à la charge du propriétaire.

Les deux reclus bâillaient à qui mieux mieux. La Spino ne manqua pas l'occasion de répéter son an-

tienne, de la répéter sans cesse. Elle eut bientôt un auxiliaire puissant sur lequel elle était loin de compter : le roi tomba tout à coup en apoplexie, et, cela, au moment où, cédant aux instances de sa femme, il commençait à dresser ses plans pour ressaisir la couronne.

La veille même de ce jour, il lui disait après une longue conversation :

— Le souvenir de ce que j'ai fait dans ce pays et pour ce pays ne peut s'effacer ainsi, madame. Ils seront heureux de me revoir. Le caractère timide de mon fils, sa déférence pour moi, me sont un garant de son obéissance. Il me rendra le trône que je lui ai donné, et je suis décidé à le lui redemander promptement. Je me suis trompé, je ne puis vivre sans les soucis dont j'ai souhaité de me délivrer, et, si je restais longtemps ainsi, je perdrais tout à fait ma santé; l'oisiveté me tue.

Dans la nuit, il fut pris de cette attaque qui le mit à deux doigts de la mort et laissa des traces, non-seulement sur son visage, qui demeura tout contourné, mais encore dans ses facultés, qu'on trouva singulièrement baissées. Un courrier fut dépêché par madame de Spino à Charles-Emmanuel pour l'instruire de l'accident arrivé à son père. On était au mois de février : le

passage des montagnes était dangereux pour les voitures. En revenant à lui, quand Victor-Amédée apprit qu'on avait mandé son fils, il lui écrivit de sa propre main pour lui défendre de se mettre en route dans cette saison glaciale, assurant, d'ailleurs, qu'il allait mieux, qu'il était hors de tout danger.

Peut-être le jeune roi ne fut-il pas très-fâché de rester à Turin; quoi qu'il en soit, il répondit une lettre pleine de déférence et de respect, disant qu'il obéissait à regret aux ordres de son père et de son roi; qu'il n'irait pas lui faire visite en ce moment, puisque sa présence ne lui serait pas agréable, mais qu'au retour de la belle saison, il s'empresserait d'aller lui présenter ses respects. Il ajoutait que, si l'air du Piémont convenait mieux à Sa Majesté que celui de la Savoie, il mettait à sa disposition telle résidence qu'il lui plairait de choisir.

Le roi se montra satisfait de cette lettre, et dit à madame de Spino :

— Vous le voyez, mon fils fera tout ce que je voudrai.

Le printemps arriva, et avec lui les neiges fondirent et les chemins devinrent praticables. Le roi et la reine se mirent en route et vinrent rendre leurs devoirs à leur père. Ils le trouvèrent fort changé, fort triste, bien

décidé à leur reprendre la couronne, et ils en furent en somme assez mal reçus. Pour comble, lorsque la reine arriva, madame de Spino se fit apporter un fauteuil semblable au sien et s'établit sur un pied d'égalité parfaite avec elle. Charles-Emmanuel fronça le sourcil, et la reine surtout se montra tellement blessée, que la visite s'en abrégea fort.

Il se trouve que je fus la cause indirecte de ce qui arriva ensuite et de la destruction des projets du roi, — sans m'en être doutée, bien entendu, à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose.

Ma fille écrivait souvent à son père (elle était venue s'établir à Paris avec son mari); depuis quelque temps, elle n'en recevait pas, ou presque pas de réponse. Nous étions inquiets de ce silence, et nous cherchâmes le moyen de le faire cesser. Le bon curé Petit s'était retiré à Chambéry, ainsi qu'on le sait. Je pensais bien à m'adresser à lui; mais son grand âge ne me présentait guère de ressource. L'idée me vint alors de recourir à mon petit Michon, qui serait heureux de nous rendre service.

Il allait souvent voir son ancien maître, et il était resté si jeune de visage et de façons, qu'on le traitait toujours comme un enfant. Le départ de M. Petit, le mien, lui avaient fait prendre Turin en dégoût; il sol-

licitait la cure de Saint-Ombre, près de Chambéry, et il avait grand espoir de l'obtenir : il l'obtint, en effet, l'année dernière. On laissait entrer le public dans le château ducal; je lui écrivis de profiter de cette circonstance, de s'introduire ainsi sans demander une audience qu'on ne lui accorderait probablement pas, et de tâcher d'arriver jusqu'au roi sans que la marquise s'en aperçût; car, autrement, elle ferait tous ses efforts pour l'éloigner. Michon était intelligent, il était fort dévoué à nos intérêts, et j'étais sûre que nous pouvions compter sur lui.

Il reçut ma lettre, s'en alla à Chambéry, prit conseil du curé, sans lequel il ne faisait jamais rien, et arrêta avec lui son plan. Il fallait attendre le départ du jeune roi, qui ne tarda guère; ensuite l'exécution devenait beaucoup plus facile. Ils convinrent de leurs faits, et Michon, un beau soir, bien vêtu, bien peigné, comme un abbé de cour, et se croyant sûr de son éloquence, arriva juste au moment où le roi et la marquise de Spino étaient partis pour une promenade. Il se mêla aux curieux qui, en l'absence des maîtres, visitaient le château, regardant ce qui ne l'intéressait guère et épiant le moyen de se cacher quelque part, afin de parvenir jusqu'au roi au moment opportun.

Ils entrèrent dans la chambre à coucher; on leur

détailla les portraits, les tableaux et les curiosités anciennes, dont Victor était très-friand. Michon n'y pensait point, il guignait tous les recoins; enfin, il avisa une portière cachant une manière d'armoire dans un renfoncement, et rien ne lui parut plus propice; il s'y fourra sans prendre le temps de réfléchir. Au même instant, les gens arrivèrent tout effarés en criant :

— Hors d'ici! hors d'ici bien vite! voici Sa Majesté et madame la marquise; ils reviennent plus tôt que de coutume; dépêchez vous!

On chassa presque les visiteurs; mais nul ne songea à Michon, déjà fâché de s'être ainsi avancé et n'osant sortir, dans la crainte d'être pris pour voleur qui cherchait à dissimuler sa présence. Il était fort troublé et eût voulu être bien loin : mais ce ne fut pas tout! Le roi et la marquise entrèrent, fermèrent leur porte et vinrent s'asseoir à côté de sa cachette?

— Quoi donc! dit Victor-Amédée, vous reculeriez devant un coup de main?

— Bien au contraire, et mon opinion est que, pour réussir, vous n'avez qu'un parti à prendre : partir dès demain et le devancer. Il s'amuse en route, par les chemins; brûlez-les au contraire; arrivez à Turin avant qu'il se doute même que vous soyez parti; convoquez les ministres, dictez vos volontés, annoncez votre in-

tention positive de reprendre votre couronne, et que, lorsqu'il arrivera, il soit reçu par vous comme votre premier sujet! Vous connaissez sa faiblesse, sa déférence pour vous; il est incapable même d'un murmure, et vous en aurez raison, si vous en prenez la peine.

— Vous dites vrai, cela est sûr, mon fils ne tient pas à la puissance; il a un caractère doux et poli, il aime le repos, et peut-être, si je lui témoignais mon désir de reprendre le sceptre que j'ai quitté, peut-être me le rendrait-il de lui-même et sans y être forcé par une surprise.

— Et sa femme, croyez-vous qu'elle accepterait pour reine, pour supérieure, celle qui a été sa servante, celle qui a tenu place dans la maison de sa belle-mère et dans la sienne? le croyez vous, sire?

— Non, elle est trop fière, et là serait la difficulté; ma volonté imposée parlera plus haut que tout. C'est une chose décidée, nous partirons demain, nous irons comme le vent et nous arriverons comme la tempête. Ah! cela fera du bruit en Europe!

— Oui, l'Europe vous croit retiré de la lice; l'Europe a vu passer en des mains inexpérimentées ces rênes de l'État que vous teniez d'une main si ferme. Vous étiez à la tête des conseils; Charles-Emmanuel est le der-

nier des souverains, vos peuples en souffrent, et votre royaume serait bientôt attaqué et démembré de nouveau. C'est un devoir que vous allez remplir.

— L'essentiel est qu'on ne se doute de rien; si on nous prévenait, tout serait perdu. Allons donc à ce sermon, auquel nous ne penserons guère, ni vous ni moi, et j'en demande pardon à Dieu! Donnez vos ordres en secret, ou plutôt n'en donnez pas : demain, nous partirons à l'heure de notre promenade, et nous irons droit à Turin, en nous servant de la poste, comme de simples particuliers : nous aurons soin d'emmener deux de vos femmes, mes valets de chambre, sous un prétexte quelconque, mais pas même un coffre; avec de l'argent, on trouve partout ce que l'on veut. Mon avis est que nous ne fassions pas un préparatif; l'ombre d'un soupçon, et nous sommes découverts : ainsi, ne changeons rien à nos coutumes.

On entendait justement sonner la cloche de la chapelle ; un gentilhomme vint prévenir qu'on attendait Leurs Majestés; car c'était une grande flatterie que d'appeler ainsi la marquise, dans le particulier, bien entendu. Pour le public et les cérémonies, Victor-Amédée ne l'aurait pas souffert, en ce temps-là du moins.

Enfin, ils s'en allèrent, Michon ne soufflait plus. Il

écouta le bruit de leurs pas, tant qu'il put les entendre; puis il sortit, plus mort que vif, possesseur d'un secret d'État bien lourd et ne sachant trop ce qu'il en allait faire.

Comme tous mes amis, il détestait la Spino, laquelle, surtout depuis son mariage, affectait à mon égard des airs de dédain qu'on n'était nullement disposé à lui passer. Le brave garçon avait grande envie de déjouer ses plans, et puis il prévoyait de grands malheurs pour son pays ; il sentait le poids au-dessus de ses forces, il ne pensa plus qu'à s'échapper le plus vite possible pour aller tout conter à M. Petit.

Michon a toujours été d'une finesse extrême, et fort adroit de toute sa personne. Il trouva le moyen de sortir sans être aperçu, par des passages qu'il découvrit, et fut bientôt dehors, non sans prendre la précaution, toutefois, de s'informer, comme en manière de conversation et de curiosité simple, où se trouvait, en ce moment, Charles-Emmanuel. Il apprit qu'il était à Évian, et ce fut une bonne précaution.

Le pauvre abbé se sentait tourner le sang, de la frayeur qu'il avait eue, et de tout ce qu'il éprouvait encore. Il courut chez son ancien maître, sans prendre le temps de respirer, et lui conta tout.

— Mon Dieu ! s'écria le bon curé, est-il bien possible

qu'une calamité semblable tombe sur le royaume! Vous n'avez qu'un parti à prendre, mon enfant : allez sur l'heure, sur la minute, à Évian, et dites au roi Charles ce que vous avez entendu. Comment une femme ambitieuse peut-elle égarer à ce point un esprit aussi ferme et aussi immense que celui du roi Victor? En vérité, j'admire, une fois de plus, où nous conduisent les passions... Mais partez! partez!

Michon prit son courage, et partit, en effet, avec une telle hâte, qu'il n'en mangea pas.

Il arriva à Évian au moment où tout se préparait pour une fête que donnait la reine. On refusa absolument de l'introduire auprès du roi, et le Piémont allait être à deux doigts de sa perte, lorsque le hasard amena un des principaux officiers de la garde. L'insistance de Michon, ses traits décomposés, donnèrent à penser à celui-ci : il prévint Charles-Emmanuel, qui voulut voir sur-le-champ cet abbé importun.

Michon fut introduit. Il se jeta aux pieds du roi, pouvant à peine parler, et lui demanda grâce, d'avance, pour ce qu'il allait lui dire sur la très-sacrée majesté de son père; puis il lui répéta, mot pour mot, ce qu'il avait entendu.

Le roi Charles poussa des exclamations de surprise, interrogea Michon par mille questions diverses et con-

tradictoires, pour voir s'il ne se couperait pas, et, enfin, s'écria sur tous les tons que cela était impossible et qu'il s'était trompé.

Michon assura, jura sur l'Évangile. On le remercia fort, et on lui dit qu'on ne l'oublierait jamais. Toutefois, il n'a point été récompensé encore, et ne le sera pas: dans le premier moment, on avait autre chose à faire; depuis, le roi Charles n'a pas voulu en entendre parler. Il résulte de là que le pauvre Michon les a obligés gratis. Il en est souvent ainsi avec les grands, si l'on ne sait pas saisir le moment où ils ont besoin de vous.

La fête ne fut point manquée; la reine la donna, malgré tout. Le roi partit à cheval, une heure après, suivi d'un petit nombre de gens fidèles et sûrs, sans que nul se doutât de ce qui se passait.

Il traversa le petit Saint-Bernard, et fit une diligence si extraordinaire, qu'il entra dans Turin presque en même temps que son père arrivait au château de Rivoli, où il comptait se reposer quelques heures, pour aller ensuite tenter son coup de fortune, se croyant bien sûr de l'absence du jeune roi.

Des hauteurs d'Avillane, Victor-Amédée entendit le canon annonçant la rentrée de Charles-Emmanuel dans sa capitale.

— Ah! dit-il à la Spino, tout est perdu! nous sommes arrivés trop tard.

VI

L'escapade était manquée, en effet, et la réussite devenue impossible. Victor-Amédée et madame de Spino passèrent la nuit à se lamenter et à chercher les moyens de réparer ce qu'ils appelaient leur faute, et ce qui n'était, en réalité, que celle du hasard : ils n'en trouvèrent point. Ils s'attendaient à des questions, à des étonnements, mais ils ne croyaient pas être soupçonnés; leur dessein était de ceux qu'on ne devine point, et ils étaient sûrs du secret, puisqu'ils ne l'avaient pas confié même à leurs plus fidèles domestiques.

Charles-Emmanuel arriva chez son père de très-bonne heure. Il ne laissa point paraître une vive sollicitude d'un voyage si prompt et si extraordinaire.

— Je me trouvais trop mal logé, trop à l'étroit dans ce donjon, et l'air de la Savoie ne me vaut rien, dit le vieux roi; il m'a semblé que j'allais avoir une nouvelle attaque... J'ai eu peur.

— Peur! vous, mon père?

— En vieillissant, le courage faiblit; et puis je suis si heureux, que je tiens à la vie.

— Je le comprends, et nous y tenons surtout beaucoup pour vous, sire; je ne vous laisserai donc plus vous éloigner, et, si Votre Majesté y consent, le château de Moncalier sera prêt immédiatement pour la recevoir.

Victor-Amédée se mordit les lèvres jusqu'au sang : c'était une manière de congé poli; il ne répliqua point.

L'entrevue fut froide; le père et le fils se séparèrent, très-convaincus qu'ils se reverraient peu, et très-éloignés d'en avoir même le désir.

Le vieux roi se rendit, en effet, à Moncalier, et y reçut la cour, avec humeur, désagréablement, blâmant tout ce qui se faisait depuis son départ, et ne pouvant cacher sa déconvenue. Il essaya de sonder les dispositions des personnages qui le visitaient, surtout celles de ses anciens ministres et conseillers. Nul ne le comprit ou ne voulut le comprendre; on lui témoigna des regrets, ou plutôt des souvenirs, car les regrets auraient pu inquiéter le présent; mais, quant à des espérances de retour, on n'y songeait même pas.

Voyant qu'il fallait se prononcer hautement, sans

quoi on ne viendrait point à lui, il s'y détermina avec cette promptitude de décision qui est le propre des caractères altiers, quand leur orgueil est compromis.

Il manda le marquis del Borgo, et le retint jusqu'à ce que les autres courtisans fussent partis.

La Spino avait grande envie d'assister à cette entrevue : le roi, je ne sais pourquoi, ne le voulut point souffrir; il la pria de s'éloigner.

— Monsieur, dit Victor-Amédée dès qu'il fut seul avec le marquis, je vous ai envoyé querir pour un parti fort extraordinaire que je compte prendre.

— Je suis, comme toujours, aux ordres de Votre Majesté, répondit del Borgo.

— Monsieur, l'oisiveté n'est point faite pour un homme de mon espèce, reprit le roi; il m'ennuie de vivre ainsi, et j'ai résolu de changer de condition.

— Comment, Votre Majesté...?

— J'ai essayé de la retraite : elle ne me convient pas; d'ailleurs, tout va mal depuis que je ne m'en mêle plus. Je vous prie donc, et, au besoin, je vous commande de me rapporter mon acte d'abdication; je le regarde comme non avenu.

— Mais, sire, le roi Charles...; balbutia le ministre épouvanté d'une énormité de ce genre.

— Le roi Charles redeviendra le prince de Piémont

comme devant, ou bien il pourra garder son titre, s'il y tient; cela ne fera pas une difficulté entre nous. C'est vous que je charge de lui signifier ma volonté, à laquelle il ne se montrera point rebelle, je suppose; il sait trop ce qu'il me doit et ce que je suis.

— Sire!

— Vous me rapporterez cet acte, entendez-vous, monsieur! Je vous trouve bien tiède devant une pareille nouvelle, qui devrait vous combler de joie, vous, mon ancien serviteur. Aurais-je donc eu tort de compter sur vous?

— Sire, vous et votre illustre maison pouvez compter sur moi tant qu'il me restera un souffle de vie.

— C'est bien, répliqua Victor-Amédée d'un ton sec; parlez donc à mon fils et rapportez-moi ce papier.

Del Borgo se retira, extrêmement troublé. Le roi ne l'était pas moins que lui : il se repentait de sa démarche; il se repentait d'avoir parlé à cet homme, dont il ne se croyait plus assez sûr; il réfléchissait aussi que son fils, peut-être, ne serait point charmé de rendre le pouvoir, et qu'à sa place, lui, Victor-Amédée, eût refusé la proposition, en se vengeant sur ceux qui auraient osé la lui faire.

Il était donc fort agité, se promenant par sa chambre et ruminant dans sa tête ce qu'il avait à tenter pour

conjurer l'orage. La marquise partageait ses craintes; tous deux se lamentaient, lorsque, vers minuit, le vieux roi se décida tout à coup à reprendre son premier projet, autant que cela était possible, et à risquer la partie.

— Point d'indécision, point d'intermédiaire, point de demi-mesure, madame! s'écria-t-il; tout se décidera cette nuit même. J'ai la force, j'ai le droit, j'ai le courage; qui m'arrêterait donc? Je vais aller immédiatement à la citadelle de Turin; Saint-Rémi, qui y commande, qui me doit tout, m'en ouvrira les portes; les soldats de la garnison, qui me connaissent et qui m'aiment, viendront à moi tout naturellement, et, demain, avant que personne soit éveillé, je serai maître de la ville et de tout le pays, en ayant à moi cette place importante, dont tout dépend.

— Cela est admirablement bien conçu, dit la marquise; vous avez raison, hâtez-vous! mais ne prenez pas une suite trop nombreuse; sans quoi, M. de Saint Rémi, qui est un rude compagnon, refuserait peut-être de vous admettre.

Les ordres furent donnés sur-le-champ; le roi prit avec lui un seul aide de camp, embrassa tendrement la marquise, qui pleurait à sanglots; puis il monta à cheval et partit.

La route se fit en silence et sans accident. Arrivé à

la porte de secours de la citadelle, l'aide de camp y frappa et y fit transmettre au baron de Saint-Rémi l'ordre de Victor-Amédée, qui le sommait de venir ouvrir la porte incontinent.

Le baron se hâta de descendre, alla se mettre au guichet, présenta ses hommages à son ancien maître; mais, avec une fermeté qui n'était pas exempte d'humeur, il lui assura qu'il n'ouvrirait pas la porte sans un ordre écrit du roi Charles-Emmanuel, qu'il était dans son devoir de prévenir sur-le-champ d'une demande aussi extraordinaire.

— Mais cela n'est pas possible, Saint-Rémi! vous vous souviendrez de ce que j'ai fait pour vous, et vous ne me refuserez pas une chose aussi simple que de m'introduire dans une citadelle qui m'appartient, dont je suis le maître, après tout.

— Sire, j'en suis au désespoir; je sais ce que je vous dois et je ne l'oublierai jamais; mais rien ne me fera manquer à mon devoir : j'ai fait un serment, je le tiendrai; personne n'entrera dans la citadelle sans l'ordre écrit de Sa Majesté.

Il fallut bien se retirer devant une réponse aussi positive, mais dans quelle furie!

— Ah! disait Victor-Amédée à la Spino, quelle rage insensée m'a poussé à abdiquer le pouvoir!

Del Borgo, pendant ce temps, avait fait éveiller le roi, et lui avait conté la scène de Moncalier dans tous ses détails; à sa grande surprise, le roi ne s'en montra point étonné et lui donna seulement l'ordre d'envoyer chercher les membres du conseil, pour délibérer à l'instant sur ce qu'il y avait à faire.

L'ordre fut exécuté et bientôt les trois ministres d'État, l'archevêque de Turin, le chancelier et les grands de la couronne accoururent au palais.

Le roi exposa ce qui s'était passé, et demanda aux seigneurs réunis autour de lui de l'aider de leurs lumières. Frappés d'étonnement, ceux-ci ne répondirent que par le silence, jusqu'au moment où l'archevêque, prenant la parole, exprima, dans un long discours, combien il était surpris de ce qu'il venait d'entendre. Il dit que le vieux roi ne pouvait plus revenir sur son abdication; il démontra le droit du jeune souverain à conserver une couronne que son père lui avait remise de son plein gré, ajoutant qu'en conscience il n'était pas permis à Charles-Emmanuel de résigner le pouvoir, qu'il appartenait maintenant à ses peuples et à ses serviteurs.

Tout le conseil se rangea à cet avis d'un homme aussi éminent par ses vertus que par ses lumières.

La discussion se prolongeait néanmoins, lorsqu'un

officier se présenta de la part du baron de Saint-Rémi, et raconta la tentative qui venait d'avoir lieu contre la citadelle.

Cette action audacieuse apprit au jeune roi de quoi son père était capable, et combien il aurait encore à se défendre contre lui. Les membres du conseil, qui le connaissaient bien, avaient une frayeur plus grande encore : en cas de réussite, il se vengerait certainement sur eux des obstacles qu'il avait rencontrés; ils défendaient donc leur propre cause avec celle du roi et du pays.

Le marquis del Borgo osa le premier prononcer un mot qui fit frissonner Charles-Emmanuel jusqu'au fond du cœur.

— Une seule mesure est à prendre, dit le marquis, et, quelque pénible qu'elle soit pour la piété filiale de Votre Majesté, il ne faut pas hésiter un instant : le roi Victor-Amédée doit être mis en état d'arrestation.

— Monsieur, interrompit le monarque, c'est mon père, c'est un roi.

— C'est un rebelle, sire! et nous ne pouvons malheureusement lui donner un autre nom; il faut, je le répète, s'assurer de sa personne.

— Jamais je n'y pourrai consentir.

— J'avoue, sire, insista l'archevêque, que c'est une

nécessité pénible; je comprends tout ce qu'il en coûte au cœur de Votre Majesté; mais l'intérêt de vos peuples commande, il faut obéir...

Charles-Emmanuel combattit longtemps; il fallut lui arracher son consentement, qu'il laissa prendre plus qu'il ne le donna; mais, lorsqu'on lui présenta la plume pour signer l'ordre, il la repoussa.

— Je ne puis rien écrire; c'est assez de ce que j'ai dit.

— Il n'existe pas un de vos sujets, sire, qui veuille mettre la main sur le roi Victor-Amédée sans un ordre écrit de la main de Votre Majesté.

— Comment, mettre la main? Je défends expressément qu'on le touche; je veux qu'on ait pour lui les égards et le respect qu'on aurait pour moi-même.

— Et s'il fait résistance, ce qui est plus que probable...?

— On le contraindra, mais sans manquer à ce qu'on doit à mon père, entendez-vous, messieurs? vous m'en répondez, dit Charles-Emmanuel.

— Signez donc sire..., reprit le marquis d'Ormea en lui présentant la plume.

— Je ne puis, je ne puis...

Et sa main tremblait tellement, qu'il ne pouvait, en

effet, former ses lettres; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Messieurs, c'est mon père! répétait-il incessamment.

Enfin, après de nouvelles instances, il signa; mais le marquis d'Ormea fut obligé de l'aider.

Munis de cet ordre, les membres du conseil partirent pour en presser l'exécution.

VII

Le marquis d'Ormea fut chargé de tout diriger; il s'acquitta de cette tâche avec un grand zèle; car il savait, comme tous les autres, que, si Charles-Emmanuel faiblissait, ils étaient perdus.

On appela des troupes, comme pour augmenter les quartiers de Turin, et, pendant la nuit du 27 au 28 septembre, le marquis fit entourer le château de Moncalier, dans le plus grand silence. Il occupa avec un gros de gens un petit degré conduisant chez le roi, tandis que le comte de la Pérouse entrait par le grand escalier et s'emparait des domestiques, après avoir au préalable enfoncé les portes.

Le comte pénétra résolûment dans la chambre où le roi et la marquise étaient couchés; celle-ci, en entendant le bruit qui se faisait, se jeta à bas du lit, et s'enfuit dans un cabinet, sans se rendre bien compte de ce que ce pouvait être. Il avait été formellement déclaré dans le conseil qu'elle était la cause de ce qui arrivait, et, comme on n'avait pas pour elle les mêmes ménagements que pour le roi, on la poursuivit sans cérémonie. On la saisit au moment où elle ouvrait une porte pour s'échapper; on l'emporta malgré ses cris et sa résistance; on la mit dans un carrosse escorté de cinquante dragons, et on l'envoya au château de Ceva, où elle fut étroitement gardée.

Cette expédition, si importante qu'elle fût, n'était pas la plus difficile. Le roi, qui n'avait rien entendu de ce tapage, dormait, suivant son habitude, d'un sommeil léthargique et presque effrayant pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir ainsi. Il devenait fort cruel de le réveiller pour ce qu'on avait à lui dire, et, cependant, cela était indispensable.

Le chevalier de Solar commença prudemment par s'emparer de son épée, placée sur un meuble, tandis que le comte de la Pérouse ouvrait les rideaux et commençait sa pénible fonction. Il n'osait toucher le monarque; il l'appela plusieurs fois en vain, et, comme

il vit que cela ne réussissait point, il se décida à lui prendre la main et à la secouer un peu vigoureusement.

— Sire! Votre Majesté!

Rien.

— Sire! que Votre Majesté se réveille!

Cela dura un quart d'heure. Puis, comme la chose menaçait de ne pas finir de sitôt, le chevalier de Solar fit tirer une arquebusade dans la cour, se doutant bien que ce bruit guerrier réveillerait le vieux soldat; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Victor-Amédée se leva précipitamment sur son lit, se frotta les yeux, et demanda :

— Qu'est-ce? que me veut-on? où est la marquise?

Le comte de la Pérouse, pour toute réponse, s'inclina profondément et lui montra l'ordre du roi.

— Lisez-moi cela, monsieur, je n'y vois point.

— Sire!... c'est que...

— Mais, enfin, qu'y a-t-il? reprit Victor-Amédée, qui commençait à s'impatienter; où est madame de Spino? de quel droit entre-t-on chez moi à pareille heure sans que j'appelle? Répondez, monsieur, répondez!

— Sire, que Votre Majesté me pardonne, mais je suis obligé d'obéir. Madame la marquise de Spino est en ce moment sur la route de Ceva.

— Est-il possible! Mais c'est un crime de lèse-majesté, le savez-vous? Je suis toujours roi, monsieur, et c'est m'offenser dans ce que j'ai de plus cher. Ramenez la marquise tout à l'heure, entendez-vous? qu'il ne lui soit rien fait, qu'elle n'ait pas à se plaindre de la plus légère insulte, ou votre tête en répondra.

— Pardon, sire, pardon; mais ce n'est pas tout encore.

— Commencez par ramener la marquise; je vous écouterai ensuite.

— Madame la marquise ne reviendra pas, et il faut que Votre Majesté veuille bien se lever immédiatement.

— Pour quoi faire?

— Pour me suivre.

— Et où cela, s'il vous plaît?

— Si Votre Majesté daignait lire cet ordre...

— Un ordre signé par mon fils... pour m'arrêter! Est-il bien possible? m'arrêter, moi!

Le roi entra dans un accès de colère qui ressemblait, par sa violence, à de la folie: ses cris, ses imprécations, les horribles menaces qu'il proférait, faisaient trembler les plus hardis. Il invoqua Dieu, les saints, le diable, toutes les puissances, pour appeler la malédiction du ciel sur la tête de son fils ingrat et sur les lâches qui le secondaient dans son parricide.

S'il eût eu des armes, à coup sûr, il eût tué quelques-uns de ses adversaires.

Ceux-ci se regardèrent embarrassés, car cela ne prenait point de fin, et, cependant, il en fallait une.

Le comte de la Pérouse supplia encore le roi de s'habiller.

— Je ne m'habillerai point, s'écria-t-il, et le premier de vous qui me touchera, malheur à lui!

Ils se concertèrent quelques instants, et, après bien des hésitations, comme il leur était interdit de le violenter, ils se décidèrent à l'envelopper dans ses couvertures et à l'emporter ainsi jusqu'au carrosse qui l'attendait dans la cour.

Victor-Amédée se débattit de toutes ses forces; enfin, on l'attacha fortement et l'on en vint à bout.

Les officiers l'entouraient; il passa entre deux rangs de soldats qui, à l'aspect de leur vieux roi, qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient, commencèrent à murmurer. Ce traitement, dont ils ignoraient la cause, leur semblait inexplicable et infâme.

— Cela ne peut se supporter, dirent les plus vieux, presque tout haut: Victor-Amédée a été notre général, et nous ne souffrirons point qu'on le traite ainsi.

— Silence, de par le roi, sous peine de mort! s'écria le comte de la Pérouse.

On se tut; mais les regards parlaient : ceux qui portaient le vieillard doublèrent le pas. Dans la cour, Victor-Amédée aperçut un régiment qui l'avait suivi dans toutes ses guerres; il le reconnut et voulut le haranguer; mais aussitôt un roulement de tambours couvrit sa voix.

On le mit en carrosse, non sans peine, et tout enveloppé de ses couvertures; ce qui fit encore murmurer les soldats et faillit amener une révolte, aussitôt réprimée par ce mot magique :

— Le roi le veut!

Le comte de la Pérouse et le chevalier de Solar demandèrent au roi la permission de se placer auprès de lui dans le carrosse. A cette proposition, il entra dans un nouvel accès de fureur.

— Hors d'ici, bourreaux! que je ne vous voie point! vous me feriez mourir de rage.

Ils montèrent à cheval et se mirent de chaque côté de la voiture; six cents hommes formèrent l'escorte et l'on partit pour le château de Rivoli, tout prêt à recevoir le roi prisonnier. On fit même sceller des barreaux aux fenêtres, ce qui était fort nécessaire, car l'état de Victor-Amédée ne se calmait point : il avait des accès perpétuels.

Il fallut lui ôter toutes les armes et tous les moyens

d'écrire; sans quoi, il se serait blessé lui-même en blessant les autres, et il aurait fait entendre au dehors quelques plaintes capables d'amener une émotion populaire dangereuse.

On lui interdit toute société; ceux qui le gardaient avaient défense de lui parler : lorsqu'il leur adressait quelque question, ils devaient s'incliner sans répondre.

Pauvre vieux roi! l'amant de ma jeunesse! lui que j'ai vu si fier, si grand, si redouté! Ah! cela est profondément triste, cela est navrant pour mon cœur!

Quel traitement! qu'était-il devenu? C'était le lion auquel l'âge a enlevé ses forces et qui se consume en efforts impuissants. Je ne saurais écrire tout cela sans souffrir mille douleurs, et, cependant, ce sont là les grandes leçons de l'histoire; c'est là ce que je dois raconter, sous peine d'avoir fait une œuvre incomplète et inutile. Je ne veux pas accuser le roi Charles; je sais qu'il a agi suivant la nécessité de son devoir envers ses peuples; mais il a dû verser des larmes de sang, car, je le répète, c'est là une dure extrémité.

Cette grande furie, cette violente agitation se calma au bout de quelques semaines. Le prisonnier devint sombre, taciturne; il était abattu, presque anéanti. On permit à plusieurs de ses anciens serviteurs d'aller le

voir et d'y retourner; ils le trouvèrent d'une tristesse que rien ne pouvait dissiper, mais parfaitement doux. Le prince de la Cisterne, son plus ancien ami, y courut le premier; le roi se montra heureux de le voir, pendant un quart d'heure; ensuite, il retomba dans sa torpeur.

— Vous manque-t-il quelque chose, sire? lui demanda le prince. Je suis chargé de vous dire que rien ne vous sera refusé.

— C'est bien généreux, répliqua Victor-Amédée en souriant amèrement.

— Vous plairait-il d'avoir des livres? Je vous en apporterai.

— Oui, donnez-moi mes livres, que j'oublie en les lisant... Et pourtant j'y trouverai encore des ingrats, des fils parricides... Ah! mon ami, je suis bien malheureux!...

Le prince de la Cisterne essaya de répandre le baume de l'amitié sur ses blessures, mais inutilement.

— Ne désirez-vous rien de plus? dit-il au moment de se retirer.

— Je désire ce qu'on ne me donnera pas; il est inutile d'en parler.

— Je suis positivement autorisé à vous dire qu'on ne vous refusera rien, sire, rien au monde: demandez.

— On m'a séparé d'une personne... la seule qui me puisse aider à supporter mes douleurs, la seule qui me soit véritablement attachée ; me la rendrait-on?

— Oui, sire, bien que cette personne soit cause de tout ce qui arrive à Votre Majesté, des malheurs de son illustre maison.

— Ne l'accusez pas, monsieur ; vous ne me connaissez donc plus? Depuis quand Victor-Amédée n'a-t-il pas une volonté? depuis quand se laisse-t-il conduire par une femme, pour qu'on blâme cette femme de l'avoir mal dirigé? Non, monsieur, ce que j'ai fait, je l'ai fait seul, sans l'avis de personne ; je l'ai fait parce que j'ai voulu le faire ; je l'ai fait parce que cela était juste, parce que cela était dans les intérêts de tous, et, si mon fils n'avait pas cédé aux sottes vanités de sa femme, il n'eût point hésité à me rendre une couronne que j'ai toujours la force de porter.

Hélas! le pauvre roi! il ignorait qu'on l'eût déclaré fou, par une communication officieuse à toutes les cours ; il ignorait que des démarches eussent été faites, et sans succès, au nom de Louis XV, son petit-fils, pour protester contre les traitements barbares qu'on lui faisait subir.

Fou! Victor-Amédée! ce génie si vaste et si positif!

cet homme si fier, si éclairé, si brillant! oh! misères humaines!

On fit venir la Spino, qui n'en fut contente qu'à moitié; une prison ne lui plaisait guère.

Lorsqu'il la revit, le vieux roi se jeta dans ses bras en pleurant.

— O mon amie! lui dit-il, il ne me reste plus que vous.

Elle ne lui donna point un bonheur bien grand; au contraire, car son humeur devint acariâtre, désagréable; surtout lorsqu'on lui eut défendu de jouer à la reine et de se faire appeler majesté.

Pour rendre la solitude plus complète et plus triste, Victor-Amédée, détaché de tous, empêché de tous les cotés, se jeta dans une dévotion outrée; il en prit les pratiques minutieuses et les exigea de sa compagne, laquelle ne s'y soumit qu'en maugréant. Un abbé, qui n'était pas mon petit Michon, fit de ce grand génie une manière de frère, lui marmottant des prières du matin au soir, et, en quelques mois, le rendit l'ombre de lui-même.

A propos de mon petit Michon, j'ai négligé de dire qu'à la suite de sa grande aventure, il avait eu une maladie étrange, dont il a failli mourir, et dont il n'est pas encore guéri.

Il enfla et devint rouge comme une écrevisse cuite; son sang se tourna presque en eau, de la frayeur qu'il avait eue. Il m'écrivait encore, il y a huit jours, qu'il ne se rétablissait pas; cependant, il y a trois ans de cela.

Victor-Amédée ne revit plus son fils, et ne voulut même plus revoir nos enfants, fruits d'une erreur qu'il déplorait. Ma fille y a perdu gros, et surtout en considération dans les cours et en appuis dans ce pays-ci. La Spino y contribua au moins autant que le confesseur.

Enfin, il y faut arriver, le roi Victor-Amédée, ce héros, ce grand monarque, est mort l'année dernière le 31 octobre 1732, à l'âge de soixante-six ans. Il était devenu silencieux et résigné, ne sortait plus qu'en chaise à porteurs, et s'éteignit ainsi peu à peu; il ne demanda pas le roi Charles-Emmanuel, qui lui avait fait dire pourtant qu'il attendait ses ordres.

— Je n'ai rien à dire à mon fils, répondit-il. Je souhaite seulement que son règne finisse mieux qu'il n'a commencé...

Avant de rendre le dernier soupir, il fit cependant recommander la marquise Spino, à laquelle on a laissé tout ce que le feu roi lui avait donné; seulement, on a exigé qu'elle se retirât au couvent de la Visitation

de Pignerol; ce qui a été pour elle un grand chagrin. Elle n'a pas recueilli grand'chose de sa royauté de hasard; et, tout calculé, j'aime mieux ma place que la sienne, bien que je me sois souvent surprise à l'envier.

VIII

J'ai promis de continuer ces mémoires si je m'en sentais le courage et je me suis décidée à le faire après avoir causé longuement hier avec M. de Voltaire et M. Duclos.

Je me plaignais de l'ennui insupportable qui me dévore, moi, la *dame de volupté,* moi qui ai essayé de tout en ma vie et qui croyais l'avoir entourée des derniers raffinements de la jouissance; j'ai ajouté :

— Cet ennui ne vient-il pas de ce que je suis vieille? ou bien de ce que ces temps-ci ressemblent si peu à ma jeunesse?

— Je ne le crois pas, m'a répondu Duclos; vous avez trop d'esprit pour ne pas remplacer par cet esprit même la perte d'un joli visage.

— Vous ennuyiez-vous ainsi lorsque vous racontiez

à votre papier l'histoire de cette jeunesse que vous regrettez en ce moment? continua M. de Voltaire.

—Eh bien, non, il faut être franche, je ne m'ennuyais pas, je me trouvais jeune encore, j'aimais à parler de ce temps-là.

— Suivez mon conseil alors, et continuez.

— Y pensez-vous ?

— Certainement, j'y pense, et j'insiste. Vous savez tant de choses que le monde ignore! Pourquoi les cacher? C'est un crime. Pourquoi ne pas porter le flambeau sur des obscurités dont l'histoire s'embarrassera plus tard. Allons, essayez, madame; dites-nous les intrigues de la cour d'Espagne sous Charles II; utilisez les lettres, les récits de votre ami M. de Darmstadt, les confidences de la reine de Sicile, les conversations de Victor-Amédée et les indiscrétions des ministres. Vous avez un portefeuille et une mémoire pleins de faits; ouvrez-les, nous écoutons. Vous ne vous ennuierez plus ensuite, je vous en réponds.

Ils m'ont ainsi tourmentée tout en soupant, et bien longtemps encore après; moi, j'ai cédé et me voici à l'ouvrage.

J'ai, en effet, des caisses de papiers dont le classement me serait très-difficile, si M. Duclos ne m'avait

offert son secours. Depuis huit jours, il cherche, compile, il entasse.

— Ce sont des trésors! dit-il.

Il m'a débrouillé toutes les lettres de madame la duchesse de Savoie, depuis reine de Sicile et enfin de Sardaigne ; moi, je me souviens de tout ce qu'elle m'a raconté et je vais le dire.

Les filles de Monsieur n'avaient qu'une idée, surtout mademoiselle d'Orléans, plus âgée de sept ans que mademoiselle de Valois : c'était d'épouser Monseigneur. Mademoiselle de Valois n'avait eu qu'un amour de petite fille, Monseigneur s'étant marié bien avant elle.

Pour mademoiselle d'Orléans, il y eut tout autre chose, et, si le roi eût eu alors les dispositions qu'il eut plus tard, ou plutôt s'il n'eût pas eu l'intime volonté de dominer son fils jusque dans les moindres choses, le mariage se fût positivement accompli entre les deux cousins.

Mademoiselle d'Orléans était belle et charmante; elle avait infiniment d'esprit; elle tenait de sa mère, feue madame Henriette, une grâce et une manière incomparables de danser. Elle avait un goût parfait dans les ajustements et personne ne se coiffait de meilleur air.

Quant à Monseigneur, tout le monde sait quel

beau visage était le sien; sa tournure, un peu lourde, ne manquait pas d'une certaine majesté. Il avait un sourire et un regard qui rappelaient, sinon l'air de Jupiter Olympien de Louis XIV, du moins l'œil et les lèvres espagnoles de la reine Marie-Thérèse, sa mère.

Son esprit timide, et agréable cependant, n'était pas celui d'un prince appelé à de si hautes destinées. Il eût fait un triste sire; ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme agréable. Il avait de la bonté, une grande envie de plaire et une facilité d'abord très-précieuse pour ceux qui le servaient.

Le roi ne voulait pas qu'il fût quelque chose; malgré M. Bossuet et M. de Montausier, il n'eut qu'une éducation manquée. Chaque fois qu'il montrait une initiative ou une envie quelconque de se produire, il était arrêté par un ordre de Sa Majesté. Le dauphin, même lorsqu'il eut cessé d'être jeune, ne pouvait être rien sous un tel père.

Le choix d'une épouse, d'une future reine de France était une chose trop grave, pour que le roi s'en rapportât à son fils, et pour qu'il ne lui imposât pas tout d'abord sa volonté. La pensée du jeune prince n'osait donc pas aller au delà, et, sans l'amour, le plus malin des dieux, il n'eût jamais osé songer à une rébellion aussi flagrante.

Monseigneur avait huit mois de plus que sa cousine, pas davantage. Il la voyait, depuis son enfance, presque chaque jour, et ne la regardait pas autrement qu'une autre, l'habitude rendant tous les visages égaux. La princesse le regardait, elle; elle le regardait si bien, qu'il finit par s'en apercevoir et par la regarder à son tour.

Madame, la seconde femme de Monsieur, passait très-volontiers le plus de temps possible à Saint-Cloud, où elle se trouvait plus libre de ses volontés. Elle y fit un voyage par un beau mois de mai, où tout était embaumé de lilas et de jonquilles. Le roi n'aimait pas qu'on le quittât longtemps; cependant, pour cette fois, il avait donné liberté à Madame de demeurer quelques jours chez elle et d'emmener les jeunes princesses, qui s'en faisaient fête d'ordinaire.

Monseigneur, depuis huit jours environ, avait parlé plus souvent à mademoiselle d'Orléans; ils avaient rougi et baissé les yeux l'un devant l'autre, dans un des bosquets de Versailles; ils étaient restés interdits, et, depuis ce moment, ils avaient mille choses à se dire, lorsqu'ils ne se voyaient pas, sans trouver un mot quand ils se voyaient.

L'amour vrai, lorsqu'il est en jeu, est toujours muet et niais.

Le voyage de madame à Saint-Cloud vint interrompre ces sourires, ces regards et tous ces préliminaires charmants qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse perdre.

Madame d'Orléans essaya de rester sous un prétexte assez bien imaginé; elle s'attacha à madame de Montespan, dont toute la faveur était revenue, et qui venait de mettre au monde M. le comte de Toulouse. Lorsqu'il fut question de départ, elle supplia madame de Montespan d'obtenir qu'on ne l'emmenât pas : elle ne pouvait se séparer du roi, se séparer d'elle un seul jour, elle en pleurait de désespoir.

La marquise le dit au roi et tous les deux rirent beaucoup, sans se douter du dessous de cartes; ils ne cédèrent cependant pas au caprice, il fallut s'en aller.

On juge si notre jeune princesse pleura de plus belle.

Le lendemain, elle se promenait seule devant le château, sur le tapis vert, n'osant aller plus loin et regardant dans le ciel les nuages qui venaient du côté de Versailles et que peut-être il avait regardés aussi. Tout à coup un bruit de chevaux se fit du côté de la grille, des postillons et des piqueurs précédaient un carrosse et la princesse reconnut la livrée de Monseigneur.

— Ah! le voilà, dit-elle.

Et elle se mit à rougir toute seule comme si on la voyait.

Son cœur battait bien fort; elle pouvait à peine bouger de sa place; il lui semblait, d'ailleurs, qu'elle devait attendre qu'on la prévînt.

Elle attendit longtemps, personne ne venait; madame, toute heureuse de voir son neveu qu'elle aimait fort, ne songea pas à la faire querir; M. le Prince, avec la timidité d'un jeune amour, n'osa pas la demander; ce qui était pourtant bien simple, d'autant plus qu'il n'était pas venu pour autre chose.

La visite se serait passée ainsi, sans « le dieu de Cythère, » ainsi que disent les poëtes. Il envoya à point nommé un courrier de l'électrice de Hanovre, tante de Madame, qui réclamait une réponse sur-le-champ. Madame n'avait rien de si cher ni de si précieux au monde que sa correspondance, ainsi qu'il y paraît bien pour ceux qui s'y connaissent. Elle se trouva fort embarrassée; Monseigneur l'en tira bien vite,

Il voyait, de la fenêtre, la princesse sur le tapis vert et brûlait de la rejoindre. Il se leva et fit à Madame un compliment fort bien tourné pour lui rendre la liberté de son écriture, n'ignorant pas qu'elle en profiterait; puis il se retourna vers MM. d'O, de Cheverny et de Grignan, qui l'avaient accompagné, et

leur dit avec ce grand air qu'il savait prendre et qu'il tenait de son père :

— Messieurs, Madame va écrire, et moi, je l'attendrai ici en lisant. Vous pouvez vous retirer, nous ne retournerons que ce soir à Versailles.

Cela signifiait: « Je soupe avec Monsieur et Madame; allez chercher les officiers de leur maison, trouvez votre vie près d'eux; d'ici là, je veux être seul. »

Les princes sont compris d'un geste et d'un mot. Ces messieurs firent la révérence et s'en allèrent. Aussitôt qu'ils furent partis, Monseigneur ouvrit la porte du perron, se montra sur le seuil, ôta son chapeau en regardant sa cousine, et resta debout, sans oser faire un pas. Il avait appelé le moment de tous ses vœux et n'en profitait point lorsqu'il était venu.

Mademoiselle d'Orléans était femme, c'est-à-dire plus hardie, plus fine, plus spirituelle ; elle s'impatienta de cette réserve et s'ingénia à la faire cesser. Pourtant le beau plaisir qu'un entretien sur ce tapis vert, où tous les yeux la verraient, où l'on pouvait les déranger à chaque instant! Il fallait aller ailleurs, il fallait y conduire le honteux, et tout cela à distance, sans parler et sans avoir l'air de l'appeler. Ce n'était pas facile; elle en vint à bout néanmoins.

Mademoiselle rendit d'abord sa révérence à M. le

dauphin, puis elle se mit à marcher négligemment vers une charmille du labyrinthe, le lieu du monde le plus propice à un entretien amoureux : on peut s'y dérober à toutes les recherches, on peut voir et entendre ceux qui vous poursuivent, sans qu'ils s'en doutent, on peut se cacher à volonté et se montrer comme par un coup de théâtre.

Elle avait deviné tout cela, avec ses quinze à seize ans; Monseigneur était bien loin de cette science. Cependant, en la voyant disparaître, il fut si marri, qu'il songea à la rejoindre, tout en craignant fort de l'offenser. C'était une témérité soudaine venue avec la douleur.

Il descendit les marches, arriva dans le jardin et se dirigea du même côté que sa cousine, déjà disparue sous les arbres. Il tremblait qu'elle ne se cachât. Les détours du labyrinthe lui étaient familiers, il y avait joué souvent dans son enfance avec les jeunes princesses; il était donc sûr de retrouver la belle fugitive si elle prenait la route ordinaire. Le suivrait elle? Il l'espérait, en se rappelant leurs derniers regards, leurs derniers sourires.

Oh! bohheur! elle était assise sous un bosquet en fleurs, elle effeuillait une pâquerette, ses longs cils baissés voilaient ses regards, mais la rougeur de ses joues, mais sa main qui tremblait, mais les dentelles

100850

de son corsage qui s'agitaient, disaient son émotion et trahissaient le secret de sa fuite.

M. le dauphin s'approcha ; enhardi par le silence et par le trouble de Mademoiselle. Elle feignit de ne pas le voir en continuant son occupation. Les feuilles tombaient une à une sur sa robe rose ; elle resta avec la petite corolle à la main, comme plongée dans la rêverie par la réponse de l'oracle. Le bruit des pas de son cousin la fit tressaillir ; elle ne put imposer davantage à ses yeux l'obligation de rester baissés, elle l'aperçut enfin et quitta son banc, avec tout le respect qu'elle devait à Son Altesse.

— Mademoiselle !... dit-il.

— Monseigneur..., répondit-elle.

Et ils en demeurèrent là. Puis, tout à coup, comme s'il eût trouvé la plus belle chose du monde, le prince ajouta :

— Je puis bien me promener quelques instants dans ce labyrinthe, n'est-il pas vrai?

— A votre aise, monseigneur.

Elle ne bougeait point, il fallait passer. Ils restaient en face l'un de l'autre, la jeune fille s'impatientait, le prince s'embarrassait davantage ; l'une voyait devant elle une couronne, la plus belle couronne de l'univers, offerte par un charmant enchanteur, par celui qui

semblait le plus aimable entre tous ; l'autre voyait une délicieuse créature qui le recevait de bonne volonté, il ressentait pour la première fois le pouvoir de la beauté et il avait dix-sept ans! A côté de cette belle personne, il entrevoyait toujours le roi, son terrible père, son oncle, toute la famille, les séparant peut-être de par la raison d'État en leur interdisant de s'aimer si la politique ne le trouvait pas bon.

Comment faire? La princesse, comme la plus résolue, rompit bravement la glace.

— Je conduirai Votre Altesse royale, dit-elle, si elle le permet.

— Oh ! je connais bien le chemin ! nous avons couru dans ces allées, quand nous étions enfants.

— Depuis longtemps nous n'y courons plus, ajouta-t-elle, avec un long soupir, en donnant le signal de la marche.

— Ceux de notre condition cessent d'être enfants de bonne heure, mademoiselle.

— Ah! oui; l'on nous envie et nous sommes souvent bien malheureux.

— Je le trouve aussi. Il me semble que les autres pères ne sont pas comme le roi.

— Encore, vous, monseigneur, vous serez le maître un jour; vous épouserez qui vous voudrez, tandis que, moi...

— J'épouserai qui je voudrai, mademoiselle! Et le roi?

— Sans doute, le roi! interrompit-elle avec impatience; mais le roi n'est pas intraitable, et, si vous ne faites pas un choix indigne de vous, peut-être...

— Quelque choix que je fasse, mademoiselle, si le roi n'a pas choisi avant moi, il ne m'approuvera point, je le sais.

— Ah! monseigneur, si j'étais le dauphin de France!

— Que feriez-vous?

— Ce que je ferais? Je ne me soumettrais pas à la tyrannie, monseigneur; j'aurais ma volonté et je la soutiendrais.

— Cela n'est pas aussi facile que vous le croyez, mademoiselle; et l'on voit bien que vous n'y êtes pas.

— Plut à Dieu que j'y fusse en effet!

— Vous ne connaissez pas le roi.

— Je le connais.

— Et vous lui tiendriez tête?

— Je tiendrais tête à tous les rois du monde, si je devais être le roi de ce pays, le premier de l'univers.

Le dauphin eut un petit frisson de crainte, lui qui avait si grand'peur, et que l'ombre de Louis XIV irrité eût fait évanouir.

— Mademoiselle, pour trouver ce courage, il fau-

drait être soutenu reprit-il avec plus de présence d'esprit qu'on n'eût pu l'attendre de sa frayeur. Eh ! qui nous aime assez, nous autres princes, pour s'associer à une rébellion et en braver les conséquences ?

— Qui nous aime assez, nous autres princesses, poursuivit-elle, sur le même ton, pour deviner nos sentiments et nous mettre à même de les produire?

— Vos sentiments, mademoiselle! Est-il permis à une personne de notre rang d'avoir des sentiments, si ce n'est pour son malheur et le malheur des autres?

— Oui, quand on a le courage de les avouer et de s'en servir.

Le prince leva les yeux sur elle, et le feu qu'il puisa dans les siens lui mit au cœur une résolution qu'il ignorait jusque-là.

— Le croyez-vous ?

— Si je le crois! essayez plutôt.

— Hélas! avec le roi, ces essais-là sont bien dangereux, bien inutiles même!

— Si vous avez peur! un dauphin!

— Peur, mademoiselle, peur de mon père, peur de Louis XIV? Songez que ce n'est pas avoir peur.

— Comment cela s'appelle-t-il? serait-ce du courage, par hasard?

— C'est... c'est de la prudence.

— Ah! monseigneur, vous êtes bien prudent pour un prince de votre âge.

Ces jeunes filles ont des hardiesses!

— Je ne demanderais pas mieux que de l'être moins si... si j'avais quelqu'un pour me soutenir

— Qui cela?

Elle le regardait en dessous.

— Mais... quelqu'un qui m'aimerait... quelqu'un qui me promettrait une récompense de ma valeur.

— Une récompense?...

— Oui, ma cousine, une récompense.

— Et laquelle? serait-ce bien difficile?

Ils restèrent muets l'un et l'autre; en ce moment, il fallait s'expliquer, et là était le difficile, pour deux amoureux aussi inexpérimentés. La jeune fille devinait bien; monseigneur pressentait; mais comment dire?

Après un moment de réflexion, de trouble charmant, voyant que l'entretien languissait, Mademoiselle le ramena d'un bond où on l'avait laissé.

— Enfin tant y a que, si j'étais le dauphin, si j'étais le futur roi de France, je ne me laisserais pas marier malgré moi.

— C'est facile à dire.

— C'est aussi facile à faire.

— Et comment?

— Je choisirais ma femme et je déclarerais que je veux épouser celle-là, non pas une autre.

— On ne m'écouterait point.

— On vous écouterait, si votre choix était digne de vous; si on n'avait rien à vous reprocher que la raison d'État un peu froissée, on vous pardonnerait après.

— Mais, ma cousine, le roi? le roi?

— Eh! le roi... après tout, il fait bien ce qu'il veut, lui! Voyez plutôt madame de Montespan, madame de la Vallière, madame...

— C'est vrai pour cette fois.

— Si vous alliez à lui, si vous lui disiez...

— Que faudrait-il lui dire, ma cousine?

Il se rapprocha d'elle, et passa le bras de Mademoiselle sous le sien, ce qui était une grande témérité; la pauvre enfant rougit, pâlit alternativement, sentit son cœur battre, se troubla; toute son assurance tomba devant cette caresse. Le prince répéta de nouveau sa question avec un accent plus tendre, et en s'approchant de plus près encore.

— Mon cousin... il faut lui dire..

— Quoi?

— Il faut lui dire: « J'aime... j'aime... » Qui aimez-vous, mon cousin?..

— J'aime...

— « J'aime..., et je n'épouserai jamais qu'elle! » Mettez le nom, vous!... vous devez le savoir.

— J'aime... ma cousine...

— Votre... cousine!... Laquelle?

— Mettez le nom; vous devez le savoir aussi bien que moi.

— Non... je ne le sais pas.

Ces mots entrecoupés se prononçaient si bas, qu'à peine ils 'entendaient eux-mêmes; ils se devinaient.

— Eh bien, s'écria Monseigneur prenant un grand parti, je lui dirai: « Sire, j'aime ma cousine, mademoiselle d'Orléans, et je n'épouserai jamais qu'elle! »

— Ah! monseigneur, murmura-t-elle, je ne vous ai pas dit cela.

— C'est moi qui le dis, ma cousine, et vous ne m'empêcherez pas de le répéter, je l'espère ?

— Je n'ai pas le droit de rien empêcher, monseigneur: les pauvres princeses de notre maison doivent obéissance à la loi salique.

— Ainsi, vous m'approuvez :

— Le moyen de faire autrement?

— Ah! ma cousine, nous serons bien heureux, car on ne nous refusera pas. Que pourrait-on objecter contre nous ?

— Rien.

— Absolument rien ! L'alliance est brillante sous tous les rapports.

— De la même maison...

— Elevés ensemble...

— Nous nous connaissons bien.

— Et nous nous aimons ! car nous nous aimons, n'est-il pas vrai ?

— Je le crois, du moins.

— Du moins ?

— Du moins... Mon Dieu ! mon cousin, vous avez peu de mémoire ; il me semble que je n'ai pas besoin de répéter...

— Ah ! ma cousine !...

Ils ne parlèrent plus, ils se promenèrent longtemps en silence, bien émus, se tenant par le bras, et pensant comme on pense à cet âge, au moment du premier amour.

Ce sont ces beaux rêves de la jeunesse, ces douces chimères, ces espérances divines qui ne se réaliseront jamais et qui deviennent des regrets, pour le reste de la vie. Lorsque l'*on sait*, l'on ne rêve plus ; on voit le vrai des choses, et le vrai ne ressemble pas aux illusions chéries.

Par cette bonne Régence qui s'est écoulée si follement, on a supprimé tout cela : les seuls amoureux

du royaume, sont le roi Louis XV et la reine Marie Lekzinska, pourvu que cela dure!

La voix de Madame, dont la lettre était finie et qui se promenait avec ses femmes, sans croire à mal et sans se douter de leur présence, les rappela sur cette terre et les sépara. Grâce au bienheureux labyrinthe, ils échappèrent; mais, avant de quitter Mademoiselle, monseigneur le dauphin eut le temps de lui glisser dans l'oreille une promesse et un adieu.

— Demain, je parlerai au roi, et je reviendrai vous tout raconter, ici.

Elle le crut.

J'ai lu tout cela dans une lettre de mademoiselle d'Orléans, la plus jolie du monde, et je ne le raconte pas si bien qu'elle, il s'en faut!

IX

Ce fut grande fête dans le cœur de la princesse; elle parut toute la journée d'une humeur adorable. Elle joua avec ses sœurs, avec son jeune frère; elle fut aimable pour tous ceux qui parurent, depuis le bailli de Saint-Cloud, qui vint apporter des fleurs,

jusqu'à Madame, qu'elle craignait comme le feu et qui se plaignait ordinairement de sa maussaderie.

Demain! demain! ah! quel mot pour les amoureux, pour les ambitieux, pour les malheureux aussi! quel rôle il joue dans la vie! nous le prononçons souvent les lèvres chargées d'espérance, et le lendemain si plein de promesses n'est plus qu'une douleur lorsqu'il devient aujourd'hui, lorsqu'il deviendra hier surtout. Ainsi se passent nos jours : souhaiter et regretter; ces deux mots écrivent notre histoire!

Le lendemain, monseigneur ne parut pas. La matinée, la soirée s'écoulèrent sans apporter même un message de sa part! Sa nuit fut bien triste; elle ne dormit pas, elle se leva les yeux gros de larmes pour aller revoir les lieux témoins de cet entretien si tendre, où les serments s'étaient échangés. Elle en crut retrouver les traces dans ces belles allées parfumées, au milieu de ces fleurs, en présence de ces oiseaux qui les avaient entendus. L'amour prête une âme à tout ce qui l'entoure.

L'espérance revint; elle créa des explications à ce retard, des excuses à la négligence. Le roi n'aurait pas reçu son fils, la conversation aurait fini trop tard; il fallait peut-être aussi réfléchir avant de répondre; les ministres, le conseil, les gouverneurs s'en étaient mêlés

sans doute, et c'était autant d'obstacles à tourner.

— Aujourd'hui, il viendra; aujourd'hui, je saurai tout! Et puis je dois raisonnablement l'attendre.

Combien on se dit cela à soi-même, pour se prouver, qu'en effet *on a raison,* pour se ménager, pour se garder d'une souffrance! et combien on se trompe sciemment dans la crainte de la vérité!

Un bruit de chevaux et de carrosses répondit à ses pensées. C'était lui! elle voulut courir, elle n'en eut pas la force et fut obligée de s'asseoir. La joie la brisait, la pauvre enfant! Et puis sans doute il viendrait la rejoindre; pouvait-il la chercher ailleurs? Elle écoutait le vent dans le feuillage, l'insecte sous les brins d'herbe, les passereaux sur les rameaux parfumés; elle écoutait même le silence, et tout cela n'était pas le bien-aimé!

Elle resta longtemps ainsi, seule; rien ne parut. La patience lui échappant, elle voulut savoir; elle se rendit au château, pâle et chancelante, regarda dans la cour, par une fenêtre; les équipages avaient disparu. Il était donc parti sans la voir! Son cœur se serra, elle se rendit chez Madame, sans songer qu'elle allait être grondée; les promenades solitaires lui étaient interdites. Bien que l'étiquette fût moins sévère à Saint-Cloud, cependant une princesse ne pou-

vait courir seule par les jardins, sans une gouvernante ou une dame. Mademoiselle d'Orléans s'échappait souvent en se résignant à la mercuriale d'usage lorsqu'elle était découverte. A Versailles, sous les yeux du roi, qui savait tout, une semblable incartade eût été tout bonnement impossible; aussi la princesse en abusait-elle à Saint-Cloud. Que de fois elle les a pleurées, ses chères mais courtes folies, dans sa royale prison de Madrid!

Ce jour-là, elle oublia qu'elle n'était pas dans son droit, elle ne se cacha pas; elle arriva près de sa belle-mère le visage tout bouleversé par l'inquiétude; ses regards firent le tour de la chambre : une sorte de conseil y était assemblé. Monsieur, Madame, Mademoiselle, la grande Mademoiselle tenaient sur la sellette la maréchale de Clérambault, gouvernante des enfants de Leurs Altesses royales, et lui faisaient subir un interrogatoire dont elle paraissait très-ébouriffée.

— La voilà justement! dit Madame.

Il était donc question d'elle.

— Approchez, mademoiselle, continua la Palatine; nous vous faisions querir de tous côtés; d'où venez-vous, s'il vous plaît?

Le ton ne présageait rien de bon; au contraire, il laissait tout craindre.

— Madame, je viens du labyrinthe, où j'étais allée prendre l'air.

— Vous savez cependant, mademoiselle, que vous ne devez pas sortir seule; faudra-t-il donc vous le répéter sans cesse?

— Madame de Clérambault eût dû y assister de plus près, interrompit Monsieur, qui ne pouvait souffrir la maréchale, et qui ne négligeait pas une occasion de lui être désagréable.

— Mademoiselle a des façons de s'échapper... Ceci est peu de chose en comparaison du reste, dont il faut nous occuper premièrement. Mademoiselle vient de la part du roi, et je ne puis revenir encore de ce qu'elle nous a appris.

Madame, en envoyant la parole à sa favorite, l'empêchait de répondre à Monsieur et d'augmenter ses mauvaises suppositions contre elle. Dailleurs, le moment était trop grave pour s'arrêter aux détails. On aborda la question directement et d'un seul trait.

— Vous avez vu hier monseigneur le dauphin dans le labyrinthe?

— Oui, madame.

— Vous avez eu avec lui une conversation; vous avez osé disposer de vous-mêmes, tous les deux, sans les ordres du roi, — du moins, Monseigneur l'a

dit ainsi, et je ne suppose pas que vous le démentiez.

Ici, la princesse commença à comprendre que les choses n'allaient pas aussi facilement qu'elle l'avait espéré; elle hésita à répondre.

— Dites-nous la vérité, mademoiselle, recommença Monsieur, quoique plus doucement.

Mademoiselle de Montpensier se taisait.

— Il est vrai que Monseigneur m'aime; nous nous sommes promis le mariage; je ne vois pas où est le mal.

— Vraiment! répliqua la grande Mademoiselle, disposer de vous sans l'autorisation du roi, à votre âge!

— Mademoiselle, répliqua vivement la jeune princesse, il en est d'autres qui en font autant; seulement, elles s'y prennent plus tard et elles regardent plus bas.

Mademoiselle n'avait rien à répondre à cela.

Monsieur et Madame ne s'offensèrent pas de la repartie; ils aimaient assez cette hardiesse, au contraire, la mésalliance de Mademoiselle avec M. de Lauzun leur ayant causé une profonde horreur.

— Mademoiselle, reprit Madame, comme si elle n'avait pas entendu, le roi est très-mécontent de ce que vous avez osé faire, et il a envoyé ici ma cousine pour nous le dire et nous dicter sa volonté!

La princesse s'inclina d'un air résolu, qui n'annonçait pas une obéissance passive.

— Sa Majesté a défendu à Monsieur de penser à vous; son alliance est décidée et la vôtre aussi.

— La mienne?

—Oui, mademoiselle, la vôtre. Les princesses ne s'appartiennent pas, elles appartiennent à leur pays ou à leur souverain. Elles sont le gage de la paix des États et du bonheur des peuples; Dieu les a créées pour cela.

— Madame, je ne suis plus libre, j'ai engagé ma foi à monseigneur le dauphin, répliqua la belle enfant avec une fermeté au-dessus de son âge.

— M. le dauphin a repris ses serments, mademoiselle; le roi ne les approuve pas, et dès lors ils sont comme non avenus. Quant à vous, remerciez Sa Majesté, qui vous destine une des plus belles couronnes de l'Europe; vous épouserez le roi d'Espagne.

— Jamais, madame.

— Il le faut! on vous y contraindra.

— On ne m'y contraindra pas! A-t-on contraint mademoiselle de Montpensier, ma cousine, qui m'écoute, à épouser le roi d'Angleterre, le roi de Portugal, l'empereur, lorsqu'ils l'ont demandée en mariage, et n'a-t-elle pas suivi son penchant?

Cette jeune fille avait des arguments! Monsieur, qui habituellement n'osait guère se fâcher, osa néanmoins cette fois.

— Mademoiselle, il ne s'agit pas ici d'impertinences; il s'agit d'obéir à Sa Majesté, et c'est ce que vous aurez la bonté de faire, s'il vous plaît.

— Monsieur, je suis la sujette du roi, je ne suis pas son esclave.

— Parbleu! il veut faire de vous une reine.

— Je ne serai pas reine d'Espagne, je vous en réponds, monsieur.

— Et que serez-vous donc?

— Reine de France, ou abbesse de Chelles; Dieu, ou monseigneur le dauphin, il n'y a pas pour moi de troisième parti.

— Mais puisque monseigneur le dauphin y a renoncé!

— Cela ne peut être.

— Mademoiselle de Montpensier vous le vient dire de la part du roi.

— Je ne le crois pas.

— Prenez garde! ceci devient une nouvelle impertinence pour ma cousine.

— Que je l'entende de la bouche de Monseigneur, ou que je le voie écrit de sa main, alors je le croirai; sans cela, non.

— Mademoiselle!...

— Laissez, madame, interrompit mademoiselle de

Montpensier, prise d'un bon mouvement, et voyant de grosses larmes près de tomber sur les joues de la pauvre enfant; laissez! elle a besoin d'une leçon pour la guérir et lui faire voir son intérêt véritable. Si on me l'eût donnée à son âge, j'en serais reconnaissante. Maintenant, je la lui donnerai. Demain, je reviendrai avec Monseigneur, ou avec une lettre de lui. Je comptais coucher ici ce soir; je m'en retourne à Versailles. Cette jeune créature m'intéresse fort, malgré ses épigrammes; je veux lui apprendre son métier de princesse; elle m'en remerciera plus tard si elle me maudit à présent.

Monsieur et Madame s'étendirent sur la bonté de leur cousine et essayèrent de toutes les façons d'obtenir un mot de politesse de cette impertinente amoureuse; mais la jeune princesse s'en tint aux révérences; ce fut tout ce qu'ils en eurent, et, jusqu'au lendemain; elle se renferma dans sa chambre sans que prières ni menaces pussent l'en faire sortir.

Lorsqu'elle entendit les chevaux de Mademoiselle, lorsqu'elle vit les équipages dans la cour, le cœur lui battit bien fort. Cachée derrière un rideau, elle aperçut la princesse seule dans son carrosse avec madame de la Fayette, qui ne se montra même pas pendant l'entrevue.

— Ah! se dit-elle joyeusement, il a refusé de venir, et il aura bien plus sûrement encore refusé la lettre. Il tient bon; nous sommes sauvés, on cédera.

La maréchale de Clérambault vint l'appeler d'un air solennel.

— Je descends, madame, répondit-elle triomphante. Nous allons bien voir!

— Oui, mademoiselle, vous verrez, en effet.

Cette manière de répondre laissa quelques doutes à mademoiselle d'Orléans; mais elle se défendit de le montrer, et marcha devant sa gouvernante, aussi tranquille en apparence que si elle eût été bien sûre de son fait.

Elle trouva le même aréopage que la veille, plus grave encore si c'est possible. On lui fit donner un fauteuil, ce qui la frappa tout d'abord, car Madame ne lui en souffrait pas ordinairement devant elle. Elle en conçut une espérance folle, selon l'habitude de la jeunesse et des amoureux.

— Mademoiselle, dit mademoiselle de Montpensier, Monseigneur n'a pas pu venir, le roi s'y est prudemment opposé.

— J'en étais certaine.

— Il n'est pas venu; mais il a écrit, ce qui revient à peu près au même.

Mademoiselle d'Orléans sourit du haut de son amour et de sa confiance.

— Il est facile de dicter une lettre!

— Lisez, mademoiselle; vous jugerez si elle a été dictée.

La princesse prit la lettre, d'une main qu'elle voulait rendre assurée et qui tremblait bien fort.

« Mademoiselle, malgré tout le déplaisir que j'en éprouve, je suis obligé de vous dire que, la volonté du roi n'étant pas conforme à nos projets, il nous faut y renoncer. Sa Majesté m'ordonne d'épouser la princesse de Bavière, et je lui obéis avec la même ardeur que je mets à suivre tous ses commandements. Il veut aussi vous voir donner votre main au roi d'Espagne, et je compte que, comme moi, vous vous soumettrez à ses ordres, considérant que le devoir des personnes de notre condition est de donner l'exemple aux autres et de se montrer les plus dévouées entre tous pour le service de Sa Majesté.

» Croyez-moi toujours, ma chère cousine, le plus passionné de vos serviteurs.

» Louis. »

Mademoiselle d'Orléans lut tout bas cette lettre ; elle la recommença deux fois, puis elle la recommença

encore. Le plus grand silence se faisait autour d'elle; ses bras retombèrent à ses côtés, elle baissa la tête, devint très-pâle, réfléchit quelques minutes, retint ses larmes près de couler; puis, relevant les yeux, elle regarda fixement mademoiselle de Montpensier, placée en face d'elle, ensuite Monsieur, ensuite Madame, qui tous attendaient sa décision.

— Ma cousine, dit-elle avec une dignité qui révélait de grands efforts sur elle-même, veuillez me mettre aux pieds de Sa Majesté; je suis prête à partir pour Madrid, aussitôt qu'il lui conviendra. Les petites-filles de France ne sont pas faites pour être abandonnées, vous le savez bien, elles ont toujours le courage de leur état.

— Bien, bien! répliqua Monsieur les larmes aux yeux; vous êtes une sage et honnête fille, je n'attendais pas moins de vous.

— Madame, vous serez reine d'Espagne, continua Madame, orgueilleuse avant tout; c'est une belle consolation!

— Je n'ai pas besoin d'être consolée, madame.

Cette suprême fierté lui prêtait des forces; elle était rayonnante de beauté; elle crut avoir assez fait pour sa gloire et demanda la permission de se retirer, sans daigner ramasser la lettre, qu'elle avait

laisser tomber auprès d'elle. Tous la suivirent des yeux jusqu'à la porte ; mademoiselle de Montpensier se leva même et fit quelques pas pour la reconduire.

— Voilà une vaillante enfant! s'écria-t-elle ; j'en rendrai compte au roi.

Rentrée chez elle, mademoiselle d'Orléans se trouva mal. Elle n'appela personne et ne souffrit pas qu'on la soignât ; en vain ses femmes l'en supplièrent-elles.

— Ce n'est rien, répétait la noble fille, à tous ceux qui s'en informaient ; j'étais fatiguée ; voilà tout.

Elle parut le soir, elle parut le lendemain, elle ne cessa pas de rendre ses devoirs à son père, à Madame, et se montra irréprochable pendant les premiers jours, où les traces de ses souffrances se voyaient sur son visage néanmoins, où son sourire était plus triste que des sanglots.

Le samedi suivant, elle fut prévenue qu'on allait à Versailles. Le roi voulait la voir, il voulait qu'elle reçût l'ambassadeur d'Espagne dans ses cabinets et que le mariage fût définitivement conclu.

Elle ne répliqua pas seulement un mot, se laissa conduire ; avant la messe, au moment où Louis XIV avait coutume de donner ses audiences, elle quitta sa place, s'avança au-devant de lui et lui demanda quel-

ques instants d'entretien. La nouvelle du mariage était connue; le bruit circulait qu'on le déclarerait ce jour-là, et, comme la princesse était fort parée; on n'en avait plus douté en la voyant paraître. Cet incident dérouta toutes les conjectures.

Les portes se refermèrent sur l'oncle et la nièce. Dès qu'ils furent seuls, la jeune fille se jeta aux genoux du roi en pleurant, en criant, en le suppliant d'avoir pitié d'elle.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? que signifient ces cris et ces pleurs? Il me semble que vous n'avez rien à réclamer de moi.

— Sire, sire, ne soyez pas cruel, je vous en conjure!

— Cruel? Je m'attendais à des remercîments de votre part. Je croyais vous avoir magnifiquement traitée. Je vous fais reine d'Espagne, je ne pourrais rien de plus pour ma fille.

— Non, sire; mais vous pouviez faire davantage pour votre nièce.

Le roi fit un haut-le-corps.

— Ah! oui, j'entends : Monseigneur! Mademoiselle, c'est une bilevesée. J'ai besoin, pour ma politique, d'une autre alliance; d'ailleurs, remerciez-moi; Monseigneur ne fera pas un bon mari.

— Ah ! sire, nous nous aimions !

— C'est-à-dire vous l'aimiez... Quant à lui, aime-t-il quelque chose? Je le connais bien, et je fais sur lui le fonds que je dois faire. Son peuple sera bien malheureux de l'avoir ; félicitez-vous d'en être sauvée.

— Sire, Monseigneur est bon.

— Sans doute, il est bon ; cependant, il vaudrait mieux qu'il fût mauvais ; que fait-il de cette bonté? à quoi lui sert-elle?

La vertu de Mademoiselle n'allait pas jusqu'à défendre davantage son infidèle amant. Elle recommença les supplications pour son compte, sans répondre aux attaques qu'elle dédaignait ou qu'elle eût volontiers partagées. Le roi resta inflexible. Ce fut même beaucoup qu'il daignât l'entendre, lui qui n'écoutait personne lorsqu'il s'agissait de sa volonté.

— Assez, mademoiselle ! dit-il enfin, pour couper court à tout. Vous avez donné votre parole ; j'ai donné la mienne, c'est fini ; rien ne peut plus déranger mes projets. Laissez-moi passer maintenant. Ce serait une belle chose que la reine catholique empêchât le roi très-chrétien d'aller à la messe.

Tout fut dit ainsi : on vint dans le cabinet et on signa le contrat ; à dater de ce moment, mademoiselle

d'Orléans fut traitée et reconnue comme reine d'Espagne par tout le monde à la cour.

A dater de ce moment aussi, les yeux ne lui séchèrent pas; elle courut comme une désespérée à Versailles, à Paris, à Saint-Cloud. Elle se plaignit à tous les échos, elle éleva obstacle sur obstacle pour retarder son départ. Elle se fit malade, elle prétendit que ses habits n'étaient pas prêts, elle prétexta des formalités; elle gagna ainsi presque deux mois.

Les gens du peuple de Paris, la voyant ainsi éplorée, s'intéressèrent à elle. Un jour qu'elle passait dans la rue Saint-Honoré, les yeux gros et rouges de larmes, ils disaient en lui envoyant des bénédictions et des consolations à leur manière :

— Monsieur est trop bon, il ne la laissera point aller, elle est trop affligée.

Monsieur la laissa fort bien aller, et il eût même été très-fâché qu'elle n'y allât pas; il la trouvait fort bien placée. Au fait, le parti était bon.

Le jour fatal arriva; la princesse vint, très-parée, et en grande pompe, faire ses adieux au roi et à sa famille; elle devait, de là, monter en carrosse et se mettre en route pour Madrid. Mon Dieu! la source continua, elle était devenue fontaine, et ne put dire un mot au roi, qui l'embrassa fort tendrement.

— Madame, ajouta-t-il, je souhaite de vous dire adieu pour jamais; le plus grand malheur qui pût vous arriver serait de revenir.

— Ah! sire, je ne puis penser comme vous.

— Cela viendra plus tard, vous verrez.

Après le roi, la reine d'Espagne embrassa Madame, puis successivement toutes les princesses, auxquelles elle fit cet honneur sans distinction, sans égard pour l'étiquette, à l'étonnement profond du roi et au grand scandale des Espagnols.

Elle salua tous les princes, évitant Monseigneur, qui se tenait à la fenêtre, avec ses messieurs, et qui, depuis la rupture de leurs chimères, ne lui avait pas adressé la parole une seule fois. Il fallut cependant bien la complimenter comme les autres, il s'avança vers elle, au moment où elle se détournait pour partir.

Tous les yeux étaient sur eux. La pauvre reine perdit contenance et pleura à chaudes larmes. Monseigneur le dauphin était ému presque autant qu'elle; mais il voulut se poser en rodomont et fit une bêtise.

— Madame, dit-il d'un ton dégagé, je me réjouis de votre mariage; quand vous serez en Espagne, vous m'enverrez du *taurau*; je l'aime fort!

Mademoiselle d'Orléans éclata par un grand san-

glot ; puis elle lui tourna le dos sans répondre et s'enfuit vers la porte. Jamais on ne vit pareille sortie dans ces circonstances d'apparat. Elle se jeta dans son carrosse ; Monsieur avait peine à la suivre, il se cassa presque le nez à la portière. Elle ne le vit pas, elle avait le visage dans son mouchoir, qu'elle trempait de larmes. Monsieur, voyant cela, leva les épaules et cria au cocher :

— Touche à Madrid !

Le cortége se mit en route, tout était fini.

La princesse était accompagnée du prince et de la princesse d'Harcourt, de la maréchale de Clérambault, de la comtesse de Grancey, maîtresse de Monsieur, sœur de la comtesse de Marci ; on les appelait les anges, elles étaient nièces de Villarceaux, l'ancien amant de madame de Maintenon, si l'on en croit les rieurs.

Toute cette troupe s'en allait contente, excepté la princesse, qui ne jeta qu'un cri depuis Versailles jusqu'à la frontière, où elle se mit à crier encore plus fort, ce dont les Espagnols se montrèrent fort scandalisés. Ils ne comprenaient pas qu'on pût aimer son pays plus que le leur, surtout lorsqu'on est leur reine.

X

Aussitôt la frontière dépassée, on rencontra beaucoup de grands d'Espagne, envoyés par le roi, lequel, ayant reçu le portrait de la reine, était transporté d'amour pour elle.

On fit à Sa Majesté des compliments de toute sorte; elle trouva là sa maison espagnole, sa camarera mayor la duchesse de Terranova, terrible geôlier, et, avec elle, les étiquettes absurdes de la cour d'Espagne, dans lesquelles la princesse s'efforçait, depuis trois mois, de s'instruire sans en avoir retenu un traître mot.

La première chose qu'on fit fut de lui essayer des vêtements à l'espagnole, qu'elle devait prendre à l'arrivée du roi. Malgré la magnificence des présents, elle ne les goûta pas et s'en moqua même avec ses femmes françaises. On regardait d'un œil si peu gracieux les dames qui l'accompagnaient, qu'elles parlaient déjà de s'en aller, à quoi la reine jetait les hauts cris.

On n'aimait pas les Français en ce temps-là dans le

beau pays d'Espagne; je ne sais pas trop si on les y aime davantage aujourd'hui.

Le roi devait attendre la reine à Burgos, et l'épouser en cette ville; mais il lui prit tout à coup la fantaisie de pousser jusqu'à Vittoria et peut-être même jusqu'à la frontière pour la voir plus tôt. Il voulait emmener l'archevêque, pour que celui-ci les mariât où ils se rencontreraient; on eut mille peines à lui persuader que tout était préparé à Burgos, qu'il pouvait voir la reine auparavant, mais qu'il fallût attendre jusque-là pour qu'elle fut unie à lui. Le roi avait dix-huit ans, il était amoureux, il eut bien de la peine à consentir.

Quelques mots sur le prince ne sont pas inutiles à dire pour la suite de ce récit.

Il perdit son père à quatre ans, et monta sur le trône à cet âge, où le trône ne peut être qu'un jouet de plus. Sa mère Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, signa sous son nom et fut régente.

C'était une femme pleine de mauvaises passions et qui n'entendait rien qu'à ses emportements de toute sorte. Elle haïssait la France et les Français, peut-être à cause du premier mariage du roi avec une princesse fille de notre Henri IV, dont il avait eu la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV; de sorte

que nos princes viennent du sang de Henri IV par les deux côtés. Le roi d'Espagne regrettait fort cette première épouse et en parlait souvent. De là peut-être la haine de Marie-Anne contre notre nation, haine que sa pauvre bru paya bien cher, comme on le verra.

Lorsque cette reine mère était régente des États de son fils, elle prit des favoris les uns après les autres et s'établit en lutte continuelle avec don Juan d'Autriche, bâtard de son mari, qui les lui arrachait de force.

La reine s'en vengea par un redoublement d'humeur et de méchanceté, dont tous les grands eurent à souffrir, et le peuple tout autant qu'eux.

Pendant ce temps, le petit roi grandissait sans se mêler de rien, bien entendu. Il n'était pas de caractère à s'inquiéter des affaires publiques; ce qui ne faisait qu'à demi le compte de son oncle; l'ambitieux bâtard voulait régner sous son nom; mais, pour cela, il fallait chasser la reine mère et inspirer à l'enfant un peu de résolution indispensable à l'exécution de ce dessein.

Il commença donc par s'immiscer dans sa confiance, à l'insu de la reine mère; il vint le voir souvent, lui apporta des présents, des babioles de prix et qui ne

semblaient rien, afin de ne pas donner l'éveil. Il insinua petit à petit à son royal pupille des défiances contre son père ; il lui suggéra le désir de connaître des choses ignorées, et, lorsqu'il le vit au point où il le désirait, il l'emmena un beau soir courir par la ville, déguisé ; il lui fit entendre les malédictions du peuple contre le gouvernement de la régente ; le jeune prince se convainquit qu'on l'aimait beaucoup, mais qu'on ne pouvait supporter plus longtemps les caprices d'une femme hautaine, les exactions de ses favoris.

Le roi, de retour au palais, eut soin de ne rien laisser paraître et se décida à écouter son oncle. Il n'avait pas encore quinze ans, il était majeur depuis douze, selon la coutume des rois en Espagne. Il ne voulut cependant rien faire, avant d'avoir quinze ans révolus ; il s'en fallait de quelques semaines, juste le temps nécessaire pour bien combiner le coup.

Don Juan ne négligea aucune circonstance ; il s'assura des soldats, des gens du roi et surtout du clergé ; tout cela si adroitement, que les espions ne se doutèrent de rien.

On célébra avec pompe l'anniversaire de Charles II ; il fit mille caresses à sa mère ; je crois que les souve-

rains dissimulent par intérêt et qu'ils sont trompeurs de naissance, comme les aveugles.

La régente rentra dans son appartement, après avoir reconduit son fils dans le sien et s'être assurée qu'il y restait seul. Fière de son triomphe, elle dit à sa femme de confiance et aux secrétaires qui l'attendaient :

— Mes ennemis sont vaincus; je suis sûre du roi; il n'a pas même regardé don Juan pendant la fête; il a écouté mes insinuations contre lui et m'a dit en me serrant le bout des doigts : « Demain, madame, vous saurez ce que je pense de don Juan, et vous n'aurez plus de doute à cet égard, soyez tranquille... » Ainsi nous le chasserons.

Pendant ce temps, don Juan rentrait chez le roi par une porte dérobée; il le faisait habiller, l'étourdissait à force de promesses et de discours, puis le conduisait à Buen-Retiro, un de ses palais, qui jouera un trop grand rôle dans cette histoire pour que je n'en parle pas un peu en détail

C'est un beau lieu, qui rappelle par ses jardins et ses fontaines le Luxembourg de Paris. Le parc est admirable; les arbres sont superbes; mais les gazons sont brûlés et les eaux peu abondantes, comme partout en Espagne. Les terrasses, les parterres, les sta-

tues sont magnifiques; une Espagnole s'y trouve en paradis, une Française n'y oubliera jamais Versailles, Saint-Cloud et Fontainebleau.

Charles II s'y jeta pourtant comme dans un exil. Il y arriva tout joyeux d'être libre, et dit à son oncle qu'il voulait, avant de se coucher, écrire à sa mère, afin de dormir en repos et de n'y plus penser. La lettre était laconique.

« Madame, ne voulant pas abuser plus longtemps de vos bons soins pour moi, et me trouvant en âge de gouverner moi-même, j'ai résolu de vous décharger du fardeau de mes États et de vous prier de vous reposer désormais, ainsi que vos grandes fatigues le commandent. Les besoins de votre santé vous appellent au couvent de l'Annonciade, où mon bien-aimé don Juan d'Autriche se fera un honneur de vous conduire sur-le-champ.

» Je m'empresserai de vous y visiter aussitôt que les loisirs de mon règne me le permettront; d'ici là, vous n'avez pas à quitter ces saintes murailles, où vous prierez Dieu pour moi et pour l'Espagne, selon les habitudes de votre haute piété.

» Votre fils affectionné,

» CHARLES. »

Il remit la lettre à don Juan, qui n'eût pas mieux fait s'il l'avait dictée. Celui-ci se hâta de l'emporter, avec un brevet de premier ministre; partit pour Madrid, donna ses premiers ordres et se présenta chez la reine mère, à six heures du matin.

Elle dormait encore lorsqu'on le lui annonça de la part du roi.

— De la part du roi? s'écria-t-elle. Cela est impossible! Dites au seigneur don Juan que je ne suis point levée, que je le recevrai plus tard; je veux voir mon fils auparavant.

La camériste revint tout effarée.

— Madame, le prince insiste; il ajoute que Votre Majesté doit quitter son lit immédiatement et qu'il entrera dans la chambre puisqu'il vient de la part du roi.

— Une pareille insolence? Cela est impossible! vous vous trompez; je vais chez le roi et nous allons voir. Vite mes jupes et ma mante.

— Madame, c'est que...

— Eh bien?

— Sa Majesté le roi n'est pas au palais. Il est parti cette nuit pour Buen-Retiro.

— Mon fils? s'écria-t-elle stupéfaite.

— Hélas! oui, madame.

— Alors, tout est perdu! Faites entrer cet homme, qu'il vienne sur-le-champ.

Le bâtard royal parut; il salua la reine avec un respect menteur, et se tint debout, attendant qu'elle l'interrogeât. Elle était si fort en colère, qu'elle ne pouvait parler.

— Que signifie tout ceci, monsieur? d'où vous vient tant d'audace? oubliez-vous devant qui vous êtes et à qui vous parlez?

— Ce n'est pas moi qui suis ici, ce n'est pas moi qui parlerai tout à l'heure; c'est le roi, votre maître et le mien.

— Le roi? mon fils?

— Oui, madame; il m'a chargé de cette lettre pour Votre Majesté.

Il lui tendit le papier fatal, elle le lui arracha d'un mouvement brusque, et, à mesure qu'elle le lisait, sa pâleur devenait livide. Elle alla jusqu'à la fin, continuant, comme pour se donner le temps de recueillir ses forces; puis, congédiant le prince avec un geste où toute l'orgueilleuse puissance de leurs aïeux se retrouvait:

— Sortez, monsieur! je vous suis dans un instant; attendez-moi.

Don Juan salua jusqu'à terre et entra dans le ca-

binet de la reine, dont les rideaux se refermèrent sur lui.

— Ah ! s'écria Marie-Anne en lui montrant le poing, serpent de bâtard ! tu fais l'office de laquais et d'alguazil ; je te traiterai en laquais et en alguazil.

Elle le fit attendre trois heures. Il trépignait d'impatience ; mais il n'avait rien dit, et, après la première heure écoulée, il lui vint bien une autre imagination.

Il manda tous les gens à qui il devait parler ; il fit venir ses secrétaires, les grands, qu'il comptait employer à leur donner ses ordres comme s'il eût été chez lui, mettant dans tout cela une malice de bonne humeur, une vengeance spirituelle qui rangea les rieurs de son côté.

La reine, entendant du bruit, en fit demander la signification.

— Dites à Sa Majesté que je suis fait pour obéir à ses ordres et pour attendre son bon plaisir, mais qu'un premier ministre n'a pas de temps à perdre. J'expédie les affaires ici, afin que le service du roi ne souffre pas. Que Sa Majesté veuille bien ne se gêner en rien ; j'attendrai tant qu'il lui plaira.

Cette réponse, reportée à Marie-Anne, la mit en si belle colère, qu'elle en pensa étouffer et qu'il fallut lui jeter de l'eau au visage. Voyant qu'il la nar-

guait ainsi, elle se décida, lui fit dire qu'elle était prête et monta dans son carrosse, dont elle fit fermer la portière au moment où don Juan se disposait à y monter avec elle.

— Ici, je suis chez moi, lui dit-elle, et je ne veux pas vous y recevoir. Suivez-moi par derrière; vous êtes fait pour cela.

Don Juan se soumit à tout, sans perdre un instant sa bonne humeur; il avait la puissance, que lui faisait le reste?

La reine entra au couvent de l'Annonciade comme si elle y allait de sa propre volonté. Elle fut aussi fière, aussi dédaigneuse qu'aux jours où elle commandait. Don Juan voulut la suivre, elle se retourna vers la supérieure et lui jeta, avec un geste impérieux, ces mots :

— Fermez la grille.

La religieuse resta stupéfaite, ne sachant que faire en présence du bâtard, qui lui montrait un ordre du roi.

— Fermez donc! répéta brutalement Marie-Anne.

— Mais, madame,.. le roi...

— Le roi est mon fils, reprit-elle avec beaucoup de dignité. Lorsqu'une reine d'Espagne, lorsqu'une fille de la maison d'Autriche n'a plus pour domaine qu'un

couvent, elle y reste au moins la maîtresse; nul ne peut y entrer sans son ordre : le roi le sait et ne peut avoir donné des ordres contraires aux miens; vous le savez bien aussi, vous, madame l'abbesse, vous, une Medina-Cœli ! apprenez-le à ce bâtard, qui n'est pas obligé de le savoir; on n'apprend pas ces sortes de choses à de pareils mendiants.

Cette fois, elle avait trouvé le défaut de la cuirasse; don Juan fut sur le point d'éclater, lui qui avait jusque-là usurpé les prérogatives des infants, lui qui se faisait traiter d'altesse royale et qui traitait presque d'égal à égal, avec les têtes couronnées.

Ainsi il reçut une leçon un peu rude de M. le Prince (le grand Condé), alors réfugié à Bruxelles, pendant la Fronde, et il eut bien de la peine à la digérer.

C'était à propos du roi Charles II d'Angleterre, exilé de ses États, par la rébellion de ses sujets, et tout petit compagnon; Don Juan en usait avec lui comme avec un inférieur; il prenait des airs de protection doublement ridicules en face d'un monarque malheureux. M. le Prince s'en impatienta et voulut le remettre à sa place. Il invita le roi d'Angleterre à dîner, ainsi que don Juan, alors gouverneur des Pays-Bas, et, lorsqu'on passa dans la salle du repas, chacun fut fort surpris en ne voyant sur la table qu'un seul couvert

à cadenas avec un fauteuil et pas un autre siége. Charles II fut plus surpris que personne, il n'était pas accoutumé aux honneurs royaux. Il insista pour faire asseoir M. le Prince et sa compagnie; celui-ci répondit que, quand le roi aurait dîné, lui, don Juan, et les autres seigneurs trouveraient un dîner tout prêt dans une autre pièce, mais qu'ils ne se permettraient certainement pas de s'asseoir à côté de Sa Majesté.

Et, là-dessus, de prendre une serviette, de donner à laver au roi et de se disposer à le servir. Celui-ci s'en défendit de toutes ses forces, déclarant positivement qu'il ne mangerait pas seul, et qu'il sortirait du logis sans rien prendre si les princes ne se plaçaient auprès de lui.

— C'est donc l'ordre positif de Votre Majesté?

— Oui, monsieur, c'est mon ordre et ma prière en même temps; vous me désobligeriez tout à fait, si vous faisiez autrement.

— C'est pour vous obéir, sire; nous n'avons pas le droit de vous refuser.

Là-dessus, on apporta des tabourets, on posa des couverts sans cadenas, et M. le Prince se mit à la droite du roi, don Juan à la gauche, enrageant, lui qui se croyait tout permis, et qui, chez lui, prenait, devant Charles Stuart, toute sorte de licences.

On juge donc de la furie d'un pareil orgueilleux, en se voyant humilié ainsi, devant tant de gens, au couvent de l'Annonciade. Il se retira sans rien dire, mais la rage dans le cœur. La reine mère en ressentit les effets, elle reçut le soir même l'ordre de partir pour Valladolid.

Don Juan une fois le maître, régna sans partage et sans conteste. Le roi ne demanda qu'à conserver sa place dans les cérémonies, à satisfaire ses caprices et à porter les joyaux de la couronne. Cela dura ainsi deux ans; après quoi, il fut question du mariage du roi.

Le bâtard s'opposa de tout son pouvoir à l'alliance de Charles II avec Louis XIV ; imbu de l'esprit héréditaire de la maison d'Autriche, il détestait la France et la maison de Bourbon.

Mais une autre intrigue s'élevait à la cour; elle tendait à renverser le premier ministre, et à prendre le parti tout opposé à ses vues. La paix de Nimègue se négociait, le roi de France y dictait ses conditions, l'union de Charles II et de mademoiselle d'Orléans était résolue, et, après la remise du portrait de la princesse, le roi devint tellement amoureux d'elle, qu'il jura de mourir si un obstacle survenait entre elle et lui.

Dès lors, don Juan fut en disgrâce et abreuvé de

dégoûts. Le premier fut le retour de la reine mère, qui reparut triomphante, pour tenir sa place au mariage de son fils. Elle ne ménagea pas son ennemi. Pour mieux l'accabler, elle flatta la passion du roi de tout son pouvoir, elle se montra bonne et indulgente pour les folies du jeune homme, et assura qu'elle aimerait sa bru de toute son âme, qu'elle l'aimait déjà, qu'elle s'étudierait à la rendre heureuse.

Don Juan, retiré dans son palais, n'avait plus aucun pouvoir. Il tomba malade, la cour ne fit même pas prendre de ses nouvelles. On partit pour aller au-devant de la reine et on ne daigna pas l'en prévenir; aussi mourut-il de furie un peu avant l'arrivée de Louise d'Orléans à Madrid.

A quoi les plaisants de la cour prétendirent qu'il était mort pour ne pas la voir.

Ainsi finit ce règne, car c'en était un; et le second don Juan, le second bâtard d'Espagne, sans atteindre à la gloire du premier, fut plus favorisé de la fortune. C'est une déesse aveugle comme l'amour, et souvent un de ces aveugles coudoie l'autre! qu'on ne s'étonne donc plus s'ils s'égarent.

Ainsi que je l'ai dit, le roi courut au-devant de sa fiancée, escorté de l'archevêque de Burgos et de tous ses courtisans. Il la rencontra dans un petit village, à

quelques lieues de Burgos. Dès qu'il aperçut les carrosses, il ne laissa pas à la princesse le temps de descendre ainsi qu'elle le devait; il se précipita à bas de sa litière pour la voir plus vite, et se mit à la regarder de tous ses yeux.

Elle était fort belle, habillée à la française avec une quantité surprenante de pierreries. Le roi la trouva admirable et sur-le-champ l'emmena dans son grand carrosse, sans glaces, suivant la mode du pays, mode très-incommode et très-fatale au teint, d'autant plus qu'on ne mettait pas de loup.

—Madame, dit-il d'une ardeur sans seconde, comme les héros de Corneille, nous allons nous marier incontinent; j'attendais impatiemment avant de vous avoir vue; à présent, je ne saurais attendre du tout.

La reine n'était pas si pressée; mais elle ne put faire aucune objection et se contenta de baisser les yeux en rougissant.

On représenta au roi qu'il était bien tard pour faire la cérémonie ce jour-là; que rien n'était prêt, que monseigneur l'archevêque ne pourrait dire la messe, n'étant pas à jeun.

—Eh bien, répliqua-t-il, que, d'ici à minuit, on dispose tout dans l'église de ce village; l'archevêque pourra dire la messe après, je suppose.

Toutes les objections, toutes les prières furent inutiles; la reine mère y perdit son temps.

Voilà donc toute la cour installée dans la haumière d'une mauvaise bourgade, étalant des velours et des brocarts sur des immondices; car les bourgades espagnoles ressemblent plus à des cloaques qu'à des habitations. Il fallut trouver des tentures pour les vieilles murailles de l'église; heureusement, l'archevêque avait amené avec lui sa chapelle. On fit du mieux qu'on pût; mais on n'arriva pas au luxe, à la magnificence que demandait pareille cérémonie, et jamais il ne se vit rien de semblable dans cette monarchie espagnole, si roide et si compassée. Les vieux en levaient les yeux au ciel et assuraient que tout était perdu.

Le roi ne voulait pas quitter la princese; il fallut des agiats pour obtenir qu'il la laissât s'habiller. Elle avait une robe comme le soleil, à la mode d'Espagne, et toutes les Françaises de la suite revêtirent le même costume. Une d'elles, la sous-gouvernante, nommée mademoiselle Vaurelon, mourut justement ce jour-là, dans sa litière, n'ayant voulu à aucun prix s'arrêter, quelque malade qu'elle fût et quelque prière qu'on lui fit. Cette mort avait attristé mademoiselle d'Orléans; elle aimait cette vieille femme, et puis c'étaient les

souvenirs de son enfance qui s'en allaient avec elle. Elle fut pleurée par toute la bande française, surtout par la maîtresse.

Pendant qu'on habillait la reine, la duchesse de Terranova commençait l'exercice de sa charge dans le bouge, non sans de grands *hélas*, et elle l'exerça dans toute sa rigueur. On entendit à côté un bruit de voix et un cliquetis d'armes, la reine se récria et commença d'avoir peur. Elle demanda ce que c'était; la camarera mayor lui fit observer qu'il était au-dessous de sa dignité de s'informer de ces choses-là. Une des femmes françaises montra un grand émoi.

— Ah! madame, que Votre Majesté sorte à l'instant! voilà deux seigneurs qui vont s'égorger si elle ne les empêche pas.

XI

Or, voici ce que c'était que cette querelle.

Le duc d'Ossone, gouverneur du Milanais, conseiller d'État, président du conseil des ordres et grand écuyer de la reine, était planté à la porte de la chambre avec une de ces façons de piquet dont on ne peut se faire d'idée ailleurs qu'en Espagne.

Le duc d'Astorga, jeune et beau cavalier, avait pris, en même temps que le roi, et sur la vue du portrait, une de ces passions romanesques et chevaleresques qu'on ne voit non plus en aucun autre pays. C'était un de ces dévouements à aller décrocher la lune, si on la lui eût demandée, et pour un seul regard des beaux yeux de la princesse.

Il se tenait aussi à la porte en qualité de majordome-mayor : on lui avait confié ce poste, malgré sa jeunesse et en dépit de toutes les vieilles têtes de la cour, parce qu'il était fort aimé de la reine mère, dont son père avait été l'un des favoris. Il était également aimé du roi et de tous ceux qui le voyaient. C'était un de ces charmants caractères qui se font chérir partout, et aussi de ces charmants visages qui préviennent en leur faveur.

Le duc d'Ossone commença de débiter quelques sentences sur le danger qu'il y avait à placer auprès d'une jeune reine des têtes sans cervelle, qui lui feraient faire des sottises. Le duc d'Astorga se récria contre cette coutume d'entourer de vieux visages une personne de dix-sept ans ; c'était pour la faire mourir d'ennui!

La discussion s'échauffa au point de devenir tout à fait personnelle ; bien plus! elle finit par dégénérer en attaques contre la reine.

—Et si nous n'étions pas là, s'écria d'Ossone en furie,

jusqu'où n'iraient pas l'étourderie et le laisser-aller d'une Française accoutumée, dans son pays de perdition, à ne respecter ni Dieu, ni l'Église, ni les convenances !

A ces mots, qui attaquaient directement son idole, le duc d'Astorga ne fut plus maître de lui ; il se jeta comme un fou sur son adversaire, l'épée presque hors du fourreau ; heureusement, madame de Gremcey, qui allait monter chez la reine, la lui fit rengaîner presque de force. En ce moment, la femme de chambre française intervint aussi, comme on l'a vu.

La reine, à moitié coiffée, se leva et se précipita vers la porte ; la duchesse de Terra-Nova lui barra le chemin et mit son bras en travers.

— N'allez pas plus loin, madame.

— Eh ! madame, s'écria la jeune princesse, il faut empêcher le sang de couler.

— On l'empêchera bien sans vous, madame ; le devoir de ma charge est de ne pas souffrir que Votre Majesté se compromette avec ses inférieurs ; laissez faire mes gardes et mes prévôts. J'espère seulement que cette maison ne sera insultée par personne, ajouta-t-elle en élevant la voix. Je rends le majordome-mayor personnellement responsable de ce qui pourrait arriver, et je ferai mon rapport à Sa Majesté le roi.

— Mon Dieu ! n'y a-t-il point de blessés ? demanda

mademoiselle d'Orléans, au comble de l'inquiétude.

— S'il y en a, j'espère qu'ils seront emportés sur-le-champ ; on ne doit pas se permettre de mourir dans l'antichambre de Votre Majesté. Fermez les portes, messieurs !

La reine se laissa retomber sur son siége, et dit en français à la princesse d'Harcourt que, s'il lui fallait être l'esclave de cette harpie, elle préférerait se jeter dans un couvent.

— Ah! mon cher pays, où êtes vous? poursuivit-elle les larmes aux yeux. Mesdames, vous direz au roi ce que vous voyez ici et dans quel supplice je dois vivre.

On s'occupa de cet incident jusqu'à la fin de la toilette ; tous les torts retombèrent sur le duc d'Ossone, et, après l'arrivée à Madrid, sa charge lui fut ôtée ; on la donna au marquis de Las Balbazu. Les collets montés furent indignés et prédirent tous les malheurs possibles à une monarchie qui proscrivait ainsi les vieux seigneurs et accueillait les écervelés. L'amour du duc d'Astorga n'était ignoré de personne. Le roi vint, plein d'impatience et d'ardeur. Il était vêtu d'habillements magnifiques; mais rien ne peut rendre la beauté de la reine et la splendeur de ses pierreries ; elle éblouissait.

La cour était fort grosse et superbe. La maréchale de Clérambault, la princesse d'Harcourt et madame de

Gremcey parurent vêtues à l'espagnole, fort richement mises. Les *senoras de honor* sont, à proprement parler, comme les filles de la reine en France ; on les choisit parmi les personnes de la plus haute qualité. Elles défilaient deux à deux et elles étaient fort jolies.

Le mariage se fit. Jamais église de village ne vit pareille pompe. Les officiers et les tapissiers de Leurs Majestés avaient tendu et décoré, en quelques heures, la plus grande des chaumières. Le lit royal fut dressé dans une pièce, le festin dans l'autre. Mais, en sortant de l'église, le roi déclara qu'il se coucherait sur-le-champ. La cour seule se mit à table, et on n'y resta pas longtemps, dans la crainte d'incommoder Leurs Majestés.

Le lendemain, Charles II, radieux et charmé, et la jeune reine, assez triste, remontèrent dans leur carrosse ouvert, avec la reine mère et la camarera-mayor, et se dirigèrent vers Burgos ; on devait y arriver le soir et y rester trois jours.

La reine était peu gaie. On avait déjà parlé de renvoyer immédiatement tous ceux qui l'avaient accompagnée; et cette menace devait s'exécuter à Burgos. A grand'peine, elle avait obtenu qu'on lui laissât ses deux nourrices et deux filles de service; encore ne les lui accorda-t-on que provisoirement : elles devaient la quitter plus tard.

Le prince et la princesse d'Harcourt eurent un présent de trois mille pistoles de pierreries; la maréchale de Clérambault en reçut un de deux mille pistoles seulement; mais cette dernière eut, en outre, mille louis et deux mille écus de pension. La faveur de Monsieur lui valut cela. Elle eut, il est vrai, beaucoup de peine à se faire payer, elle en vint à bout cependant; elle était fort intrigante.

Le prince et la princesse d'Harcourt avaient soigneusement soutenu l'honneur de la France par leur table ouverte et la grande dépense qu'ils avaient faite. Leur entrée à Burgos fut magnifique. La reine les demanda sans cesse, ainsi que les autres Français, pendant le séjour qu'on fit en cette ville; on ne se sépara pas d'eux sans beaucoup de larmes.

Après le départ de Sa Majesté, ils reçurent mille pistoles qu'ils lui avaient gagnées au jeu pendant le voyage. Ils en étaient un peu inquiets, craignant que la reine n'osât pas faire l'aveu de cette perte; elle le dit au roi très-ouvertement, comme une femme sûre de son pouvoir, et ne rencontra ni remontrances ni opposition.

Elle arriva bientôt au Buen-Retiro, où elle fut enfermée, la pauvre princesse! Sa première idée fut de faire demander madame de Villars, ambassadrice de

France ; elle avait soif de voir des Français et de parler de la patrie, de ses souvenirs peut-être.

La marquise envoya au Buen-Retiro, savoir le jour et l'heure de l'audience. On l'adressa à la camarera-mayor; selon l'ordonnance, celle-ci répondit qu'elle n'avait rien entendu dire à ce sujet; et, comme on la priait de s'en informer, elle répondit qu'elle n'en ferait rien, que ni homme ni femme ne verraient la reine jusqu'à ce qu'elle eût fait son entrée.

L'ambassadrice fit prévenir la reine de cette réponse, et celle-ci ne l'apprit pas. Elle resta à languir, attendant sans cesse, toujours en présence du roi, qui ne la quittait pas plus que son ombre et qui en devenait de plus en plus amoureux. Cet état aurait duré longtemps, si la marquise de Villars n'eût été saluer la reine mère, fort empressée alors de plaire à sa belle-fille. Elle s'informa si elles s'étaient vues, la marquise raconta ce qui s'était passé.

— S'il en est ainsi, madame, vous verrez la reine ici demain, si cela vous plaît.

Madame de Villars répondit qu'elle en serait comblée; et, en effet, c'était une grande faveur.

On va voir à quel point la princesse était renfermée. La marquise de Las Balbazu ayant été chez la duchesse de Terra-Nova pour parler à la reine, dès que

celle-ci en fut informée, elle accourut chez la duchesse; leurs appartements se touchaient.

Marie-Louise s'avança vers madame de Las Balbazu; mais, aussitôt, la duchesse la prit par le bras et la fit rentrer dans sa chambre comme une petite fille. Vous jugez combien elle fut étonnée d'un pareil traitement! Comme elle passait cette porte plus vite qu'elle ne l'eût voulu, elle se trouva dans un petit corridor noir, placé entre son appartement et celui de la camarera-mayor; en passant, elle entendit un soupir et vit le duc d'Astorga, agenouillé, les mains étendues, qui ne prononça pas un mot, mais qui semblait implorer une grâce.

Elle était seule; dans sa colère, la duchesse avait fermé la porte sur elle, et, au lieu d'une entrevue avec une vieille marquise, lui en procurait une avec un jeune duc.

La reine s'arrêta et demanda à son majordome-mayor ce qu'il attendait.

— Un mot de Votre Majesté, madame.

— Lequel?

— Je vais mourir peut-être, et, auparavant, je voudrais que la reine daignât me dire si elle a été contente de mes services et de mon dévouement pendant le peu de jours qu'il m'a été permis de les lui offrir,

— Mourir, monsieur! Pourquoi mourir? qu'avez-vous? demanda Marie-Louise tout effrayée.

— Madame, le duc d'Ossone m'a fait appeler en duel ; il manque rarement son adversaire, c'est une forte lame, il me tuera sans doute.

— Mais, monsieur, je vous défends de vous battre! Ce duel n'aura pas lieu ; je parlerai au roi, s'il le faut. Célébrer mon mariage, mon arrivée par du sang répandu! encore une fois, monsieur, je ne le veux pas.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais il faut que cela soit.

— Quoi ! malgré ma volonté, malgré celle du roi?

— Oui, madame ; deux nobles Espagnols qui se sont rencontrés comme le duc et moi ne peuvent vivre sans une vengeance, ou ils sont déshonorés. Le roi et vous, madame, vous avez tout pouvoir sur notre vie, aucun sur notre honneur.

La reine se sentit émue. Le duc restait toujours à genoux ; éclairé d'en haut par une lucarne, sa tête seule et le bout de ses mains ressortaient dans l'ombre. Il était fort beau, le duc d'Astorga; je l'ai connu ici, où il était venu, il y a quelques années; vieux, il en gardait de beaux restes. Il m'a souvent raconté cela et toutes ses aventures avec la reine, dont on a bien parlé, mon Dieu!

La princesse allait répondre et je ne sais ce qu'elle aurait répondu, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit et la voix du roi se fit entendre, parlant à un de ses nains, lequel nain parut en même temps.

— Oui, sire, Sa Majesté la reine est chez la camarera-mayor ; mais je vais, si vous me le permettez, lui dire que le roi est impatient de la voir, et elle s'empressera de venir près de Votre Majesté....

L'œil pénétrant du nain avait aperçu le duc à genoux, la reine embarrassée; il s'arrêta tout court, espérant que sa maîtresse lui ferait un signe, ou lui dirait un mot qui pût le guider. Voyant qu'elle se taisait, il prit tout sur lui. Ce sont de fines créatures que ces nains de Pologne! le roi en avait deux. On raconte mille choses singulières sur ces petits êtres en leur pays; il paraît qu'ils y ont des villages dans les parcs des seigneurs.

Celui-ci, qu'on avait appelé *Nada* (ce qui signifie *rien* en espagnol), était des plus délurés et des plus malins qui se puissent imaginer. Il épargna certainement de grands désagréments à la reine dans cette circonstance, et sauva probablement la tête d'Astorga; lui seul eut de la présence d'esprit.

— Ah! sire, fit-il avec un petit cri, comme de surprise, voici Sa Majesté la reine elle-même; elle avait

devine vos volontés et elle avait laissé là cette marquise de Las Balbazu, dont le gardinfante me servirait de berceau.

Et, là-dessus, il se mit à gambader de façon à empêcher le roi d'approcher de la porte; pendant ce temps, la reine arriva, tremblante; le nain referma la portière, le duc s'échappa par les corridors, et tout fut dit, du moins pour ce jour-là.

La reine demeura rêveuse; elle aurait voulu entretenir le roi de ce qu'elle venait d'apprendre, elle hésitait. Le roi lui demanderait certainement qui le lui avait dit, et elle ne jugeait pas nécessaire de raconter la petite scène du corridor. Nous avons toutes une voix secrète qui nous détourne de la franchise en pareil cas: c'est ce que j'appelle l'intérêt de la conservation.

Le duel eut lieu une heure après. Le duc d'Ossone fut blessé, contre son habitude, et le duc d'Astorga sortit de là sans une égratignure, à son avantage de toutes les façons. Il reparut le soir au coucher du roi et reprit les devoirs de sa charge près de la reine.

En l'apercevant, celle-ci pâlit légèrement; elle savait à quoi s'en tenir. On avait raconté le combat au roi devant elle. La reine mère loua fort son protégé; quant à Marie-Louise, elle ne dit rien du tout, ce que

le judicieux nain remarqua parfaitement : il en augura qu'elle avait trop de choses à dire.

Le lendemain, l'ambassadrice de France fut admise à se présenter au Buen-Retiro, si sévère et si retiré. La reine désirait passionnément la voir, et elle pria le roi d'être pour elle aussi bon, aussi prévenant qu'il le pouvait être ; il se garda de la refuser.

Madame de Villars a laissé, dans ses papiers, des détails circonstanciés sur cette entrevue. La cour d'Espagne ressemble si peu à la nôtre, qu'on est curieux de connaître ces détails.

Le roi et les deux reines attendaient la marquise dans une galerie tapissée de velours et de damas cramoisi, chamarré fort près à près de passementeries d'or très-larges. Des tapis de pied admirables, les tables, les cabinets, les brassières tout à l'avenant. C'est une grande magnificence partout dans les palais, en ce pays, où arrivent les trésors des Indes.

Sur les tables se trouvaient quantité de flambeaux d'argent, avec des bougies de cire, et, lorsqu'il fallait les moucher, des naines très-parées, venaient, avec de grandes révérences, les changer et les emporter dans une autre pièce ; cela formait une procession fort agréable à voir.

Les reines d'Espagne sont entourées de très-jeunes

personnes, ou bien de vieilles femmes, ordinairement veuves, portant le costume obligé de cet état, lequel ressemble beaucoup à celui des religieuses. Cela n'est pas gai ; mais rien n'est gai en Espagne ; il y a de quoi y mourir d'ennui, pour nos princesses surtout, accoutumées à un autre ton et auxquelles la magnificence ne suffit pas.

Madame de Villars fut parfaitement reçue ; la jeune reine eut beaucoup de peine à retenir ses larmes ; le roi s'en aperçut, et tout de suite demanda les dames et la collation, qui fut servie à genoux. Cela fit une diversion heureuse. On apporta à l'ambassadrice des *almohada*, c'est-à-dire des coussinets dont les dames se servent pour s'asseoir en ce pays-là, comme un reste de coutume des Mores leurs vainqueurs, et non pas leurs ancêtres, quoi qu'ils en disent.

La reine était ravissante : vêtue à l'espagnole, mais avec des étoffes françaises. Elle parla peu pendant l'audience officielle, qui dura longtemps néanmoins, et sa joie fut grande lorsque le roi se leva pour partir et que la reine mère se disposa à le suivre.

Aussitôt qu'elle fut libre et débarrassée de cette suite interminable qui l'obsédait, elle retourna vers madame de Villars et lui dit en français :

— Ah ! madame, que je suis aise de vous voir, et que

je voudrais pleurer en liberté avec vous mes chers parents, mon beau pays, cette cour de France que je ne reverrai plus!

— Nous ne sommes pas seules, madame; votre respectable duègne, là-bas, en disant son chapelet, nous observe probablement, et nous écoute peut-être; aussi, j'engage Votre Majesté à modérer ses éclats. Quant à M. de Villars et à moi, nous avons l'ordre précis de ne vous rappeler en rien un passé qui ne peut revenir; nous devons vous rattacher à votre nouvelle patrie, et éloigner de vous, par nos conseils, jusqu'à l'ombre d'un regret inutile.

— Ah! que cela est dur!

— Oui, madame, et je prie Votre Majesté de me pardonner ce langage; ce n'est pas par ma volonté que je lui parle ainsi.

— Je le sais, je le sais... Vous ne pouvez donc rien me dire de Versailles, rien de Saint-Cloud, rien de ce qui se passe dans ma famille, dans mon pays?

— Votre Majesté n'a d'autre famille, d'autre pays que l'Espagne à présent.

— Madame de Villars, on voit bien que vous retournerez en France; vous parlez à votre aise de cette ennuyeuse Espagne.

— Ennuyeuse, madame? Rien est-il plus magni-

fique? avons-nous en France des galions chargés d'or, des trésors, des splendeurs dignes des sultans et des princes arabes?

— Qu'est-ce que tout cela, lorsqu'on y voit des figures comme celle de cette comtesse de San'Yago, là-bas, enveloppée dans ses crêpes? Qu'est-ce que ces *señoras de honor* avec leurs gardinfantes qui les empêchent de se remuer et qui se portaient en Espagne du temps de ma grand'mère la reine Anne? Qu'est-ce que ces seigneurs qui n'osent lever les yeux devant moi? Qu'est-ce que cette camarera-mayor, plus maîtresse que moi et qui me régente? Qu'est-ce que ces sombres palais auxquels je suis condamnée, et tout ce qui m'attend plus tard et que vous verrez comme moi? Ah! madame, que ne suis-je une simple paysanne de Chantilly, de Fontainebleau, ou de Compiègne, vivant tranquille à l'abri de ces grands arbres, au bord de ces fleuves chéris qui sont français, qui portent des noms français, qui ont autour d'eux des Français! Ma chère marquise, comment ne comprenez-vous pas cela et comment ne voulez-vous pas que j'aie envie de pleurer en ces tristes lieux?

Madame de Villars le comprenait de reste; mais elle ne devait pas l'avouer; elle avait reçu les ordres de son maître, et puis, pour le bonheur de la reine,

il fallait qu'elle oubliât. La marquise reprit donc son thème de magnificence, de plaisirs bruyants, d'honneurs rendus ; elle vanta le roi, sa jeunesse, sa bonté, la passion qu'il avait pour sa jeune épouse ; elle exalta les vertus et la tendresse de la reine mère ; elle s'étendit sur les enfants à venir, sur les beaux jours qui s'écouleraient au milieu de cette jeune famille.

La reine secoua tristement la tête.

— Je n'aurai pas d'enfants, madame, dit-elle. Une devineresse m'a prédit, l'année dernière, que je serais reine d'un grand pays, que je ne lui donnerais pas d'héritiers et que je mourrais jeune.

— Ce sont des folies, madame.

— Ce sont des vérités, madame de Villars ; vous le verrez bien ; la devineresse a ajouté que je mourrais de la mort de ma mère et presque de la même main. Or, vous savez comment ma mère est morte et qui est-ce qui l'a tuée ? Est-ce que je lui ressemble, à ma mère ?

La tête du nain parut en ce moment derrière une portière qu'il souleva.

XII

Ce nain était pour la reine une providence en miniature ; il s'était pris d'un attachement sérieux pour

cette pauvre Française exilée de son pays, lui, exilé de de son pays comme elle. En cette occasion, il le lui prouva de nouveau. La reine mère approchait; la camarera-mayor revint comme un lion dévorant autour de la galerie; les paroles de la princesse arrivaient par intervalles jusqu'à ses oreilles malveillantes. Le petit homme voulut faire cesser ce danger et se jeta dans la galerie en criant de sa voix grêle :

— Sa Majesté la reine mère !

Madame de Villars, qui comprenait mieux que la reine l'importance de la chose, fit une caresse à cet empressé et l'aurait embrassé de bon cœur.

— Vous le voyez, madame, dit-elle à voix basse, jusqu'à ce malheureux embryon qui vous conseille indirectement le silence.

Le nain comprenait et parlait très-bien le français. Depuis la tentative du prince de Conti sur la Pologne notre langue est à la mode en ce pays, et parlée parmi les grands seigneurs. Les nains vivent chez eux, avec eux, et ils en prennent une teinte d'instruction et de manières qu'ils ne perdent pas, bien entendu, dans les différentes cours où on les envoie.

La reine mère, en effet, approchait, et, d'un air benin, plein d'hypocrisie, elle demanda à Marie-Louise si elle avait causé avec madame de Villars de ce beau

pays de France, qu'on ne pouvait oublier et qu'on ne se consolait pas d'avoir perdu.

La reine sentit le piége et répondit promptement :

— Nous n'avons guère parlé de la France, madame; mais nous avons parlé de l'Espagne, de mon désir d'y être heureuse autant que je le suis maintenant, et de ma résolution de tout mettre en œuvre pour plaire au roi et à vous, madame.

La reine mère fit un de ces sourires passés au vinaigre, qui ressemblent plus à une grimace qu'à une approbation; elle y était sujette. Le nain gambada; c'était sa ressource dans les circonstances embarrassantes.

Marie-Anne d'Autriche passa; mais l'ambassadrice prit congé et la camarera-mayor entra par une autre porte. Derrière elle marchait un page, chargé de très-gros livres d'église; c'était le moment des vêpres, la cour d'Espagne y assistait presque tous les jours.

Le duc d'Astorga marchait à sa place, suivant les devoirs de sa charge; il s'inclina profondément devant sa souveraine, plus profondément encore devant la maîtresse de son cœur. Il y a toujours quelque chose de chevaleresque et de romanesque aussi dans ces amours espagnoles; elles ne finissent pas comme les autres.

Après vêpres, les reines allaient à la comédie espagnole, et c'est la manière la plus abominable de passer son temps; car c'est royalement ennuyeux! Charles II détestait la France et les Français plus que personne dans ses États; aussi ne fallait-il lui parler d'aucuns établissements de notre nation. Il était Espagnol dans l'âme et jusqu'à la pointe des cheveux.

Ce jour-là, Marie-Louise était parée d'émeraudes admirables, avec des diamants. Elle en avait mille poinçons dans ses cheveux bruns, et cela allait à merveille à sa peau de satin blanc.

Cette comédie n'a qu'une chose particulière et divertissante, dont elle s'amusa, bien plus que des gentillesses des comédiens.

Les amants s'y envoient des œillades passionnées et causent ensemble de loin avec leurs doigts, tellement vite, qu'on ne peut les suivre; il faut une grande habitude. La première fois que la jeune reine vit ce manége, il la frappa d'étonnement et elle demanda au roi ce que c'était; il le lui expliqua.

— Quoi! dit-elle, ils se parlent aussi ouvertement, devant tout le monde?

— Et où est le mal? repartit le roi.

Ainsi, en cette cour dévote, l'amour a droit de cité, on ne s'en effarouche pas, on feint d'être persuadé

qu'il est innocent et qu'il se borne à ces prévenances extérieures. A cela près, tout le monde est gourmé, composé au point de n'oser retourner la tête sous peine d'être taxé de légèreté; ce qui est le plus grave reproche que l'on puisse faire en ce pays à une femme et surtout à un homme.

Le duc d'Astorga avait une belle maîtresse, avant l'arrivée de la reine, ou plutôt de son portrait, car sa passion datait de là. Il lui avoua tout net son changement, afin de la laisser libre et lui en dit la raison, sans aucune feinte. Cette dame en fut d'abord blessée; ensuite, elle convint qu'une grande reine était une espèce de déesse, avec laquelle on ne pouvait entrer en rivalité et se tint pour battue.

La reine ne voulait point aimer le duc et ne l'aimait pas; cependant, il devint insensiblement la distraction unique d'une vie si différente et si odieuse pour elle, en la comparant à la cour de France et aux charmes de Versailles, encore fort grands en ce temps-là : le roi n'était pas envahi par la dévotion, ni par madame de Maintenon et sa séquelle.

Marie-Louise s'accoutuma à voir à chaque instant ce jeune seigneur; elle le cherchait de l'œil lorsqu'elle entrait et rencontrait toujours son regard fixé sur elle. Ils ne se parlaient pas une fois en huit jours, si ce

n'est pour les exigences du service. L'intelligent Nada ramenait souvent l'attention sur lui, il le prônait, il faisait valoir sa bonne mine; lorsque le roi, la reine mère et la Terra-Nova étaient absents, il vantait le dévouement et la passion du duc, il le représentait comme tout prêt à mourir pour la princesse, comme son esclave le plus soumis et le plus obéissant. La reine l'écoutait sans l'interrompre; c'était beaucoup, et quelquefois elle soupirait en pensant à celui qu'elle croyait aussi son esclave et qui s'était si vite libéré de ses fers.

Le roi avait deux nains : on les eût pris pour son bon et son mauvais génie. Nada, on le connaît. Quant à Romulus (ainsi s'appelait son camarade et son rival), sa vie se passait à faire non pas des espiégleries, mais des méchancetés. Il aimait à voir souffrir, il tourmentait avec délices ; il avait infiniment d'esprit, il ne s'en servait que pour nuire, et, par opposition à Nada, il prit sur-le-champ la reine en aversion.

Beaucoup plus grand et plus difforme que son compagnon, il était jaloux jusqu'à la rage des compliments adressés à celui-ci. Plusieurs fois, il le menaça de le tuer, et on avait été forcé de lui ôter ses couteaux, ses poignards et ses petits sabres, dans la crainte qu'il ne fît un malheur.

Il détestait tout ce qu'aimait Nada, même le roi,

bien que, par crainte, il ne le montrât pas; on lisait la haine dans ses yeux. Il prit donc à tâche de tourmenter la reine autant que son rival la servait, et il joua un véritable rôle dans tout ce qui arriva par la suite.

Madame de Villars, la femme de l'ambassadeur, la mère du fameux maréchal de Villars par qui la France fut sauvée, le seul qui ait su battre mon illustre ami le prince Eugène, madame de Villars, dis-je, était bonne mais faible et craintive. Elle redoutait sur toutes choses d'être blâmée de sa cour, et ne voulait pour rien au monde rappeler à la reine ce premier amour dont elle ne devait plus se souvenir; ce qui n'empêchait pas la jeune princesse de l'interroger sans cesse sur monseigneur le dauphin.

L'ambassadrice recevait des visites et racontait fort gaiement le cérémonial employé en pareil cas. Il fallait d'abord faire avertir toutes les dames que ma dame de Villars tiendrait cercle tels et tels jours. On envoyait un page avec des billets appelés *nerdillas*, parce qu'ils étaient noués avec une petite faveur. Une grande dame espagnole devait faire les honneurs de son salon, et ce fut la marquise d'Œssera, veuve du duc de Lerme.

On comptait les pas, selon les dignités; pour les unes, on allait à la première estrade; pour d'autres, à

la seconde ou à la troisième. Les révérences étaient aussi numérotées, on en perdait le compte. Quel métier pour une Française et une femme d'esprit!

Ils n'ont point de cheminées; dans ce pays-là; c'est un grand brasier d'argile placé au milieu de la chambre et où brûlent des noyaux d'olives. Les femmes se mettent à l'entour et parlent toutes à la fois, comme des pies dénichées; elles sont très-parées, couvertes de pierreries de toutes les espèces, à moins que leurs maris ne soient en voyage ou en ambassade. Pendant ces absences, elles se vouent à un saint quelconque, elles restent vêtues de gris ou de blanc, et portent une ceinture de cuir ou de corde.

Madame de Villars ajoutait qu'elles n'en étaient pas plus sages pour cela.

Elles restent donc assises sur un tapis, autour de ce brasier et mangent en quantité des marrons glacés, des confitures sèches, du chocolat et de la glace, même en hiver.

Elles ne lisent jamais, peut-être ne le savent-elles point faire; elles ne s'occupent, du matin au soir, qu'à dire des patenôtres, se confesser, faire l'amour, se parer, et bavarder de leur prochain. Elles ont beaucoup de feu, de vivacité, une beauté très-agréable; elles sont fort séduisantes pour les hommes; mais une

Française, habituée à la société que nous voyons, ne peut s'accoutumer avec ces poupées.

La reine le comprit sur-le-champ.

Les quelques semaines qu'elle passa au Buen-Retiro, avant son entrée à Madrid, lui servirent d'échantillon et d'apprentissage; elle dut se préparer à cette fameuse entrée, qui joue un si grand rôle dans la vie d'une reine d'Espagne. En attendant, elle se couchait tous les jours à huit heures et demie! Pauvre princesse! quelle existence, et comme on devait lui pardonner de l'égayer un peu! Hélas! ses distractions étaient des offices interminables dans la chapelle du château, les soins du roi qu'elle n'aimait guère, les conversations de Nada et l'amour du duc d'Astorga, lequel était muet et ne se laissait connaître que par ses regards.

Nada la traitait à l'espagnole et lui parlait de ce galant; il ne voyait pas que cela tirât à conséquence. En sa qualité d'étranger, il ne comprenait pas l'inviolabilité de la reine d'Espagne, qu'on doit laisser mourir plutôt que de la toucher du bout du doigt, et à laquelle il n'est jamais permis d'être femme.

La jeune princesse l'écoutait en baissant la tête et ne répondait pas; c'était beaucoup. Il avait seul le droit de pénétrer chez elle et d'y rester seul, sans l'assistance de la camarera-mayor; ce petit être ne comptait pas.

Quelques jours avant son entrée, la reine avait été en cavalcade avec le roi. Les nains avaient suivi sur des montures proportionnées à leur taille. Le duc d'Astorga fit autour de Leurs Majestés des voltes et des passes dont elles furent charmées et que Nada ne laissa pas tomber, il les loua fort. Romulus immédiatement se prit à les critiquer, assurant que ce n'était point là un exercice et des façons de grand seigneur et qu'en tout autre pays, on les trouverait fort ridicules.

La discussion s'échauffa d'autant plus que le roi en riait et qu'il voulait se rendre juge. Le duc d'Astorga revint à sa place, près de la reine; en sa qualité de majordome-major, il primait, dans un cas pareil, le grand écuyer lui-même. Il entendit les glapissements des nains et demanda au roi la permission de châtier Romulus, qui se permettait des plaisanteries déplacées, qu'il ne pouvait souffrir.

— Je ne me mêle jamais des combats de ces valeureux personnages, répondit Charles en riant, autant que sa dignité de roi et d'Espagnol pouvait le lui permettre; pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à jouer des couteaux, je leur permets de jouer de la langue. Tu le sais bien, duc.

— Oui, sire; mais que cet avorton ose s'attaquer à moi, c'est ce que je ne lui permets pas et ce que je

n'endurerai jamais, à moins d'un ordre exprès de Votre Majesté.

— Qu'il se taise donc alors; je serais fâché de te contrarier, Astorga.

On en resta là; pourtant, le regard de Romulus porta au duc l'expression de sa colère et des promesses de vengeance.

Aussitôt qu'il fût rentré et que la reine fût seule, Nada courut à sa chambre.

— Ah! madame, lui dit-il, vous avez entendu ce méchant Romulus... Il nous jouera quelque tour, allez! Le duc, qui prépare de si belles choses pour votre entrée, vous verrez qu'il viendra à bout de les faire manquer et que les frais seront pour ce cher duc.

— Les frais?

— Oui, madame; ce n'est pas de l'argent que je parle, il ne s'en soucie guère, vous le savez; c'est de sa peine et de ses espérances perdues. Il comptait si bien être le plus beau et le plus triomphant partout et attirer les regards de Votre Majesté!

— Qui veux-tu qui l'en empêche? Qu'est-ce que Romulus pourra faire à cela?

— Ah! madame, ce méchant Romulus, un sorcier, il jettera quelque mauvais sort sur les chevaux et sur

lui-même, et mon duc ne triomphera pas au combat de taureaux.

— Je n'y puis rien faire, mon pauvre Nada, et je ne regarderais pas cela, je l'avoue, comme un grand malheur.

— Quoi! madame, ce ne serait pas un grand malheur que le duc fût tué?

— Mon Dieu, tué! Nada, que dis-tu là?

— Oui, madame, vous ne vous en doutez pas, vous ignorez ce que c'est qu'un combat de taureaux; ces vilains Espagnols sont si barbares!

— Oh! tais-toi, Nada! s'écria la reine en pâlissant; si l'on t'entendait, tu serais fouetté, et l'on te chasserait. Tu dis qu'on pourrait tuer le duc d'Astorga au combat de taureaux? Si je priais le roi de le défendre?

— Hélas! madame, le roi ne le défendrait pas; vous ne connaissez pas ce pays-ci, si vous croyez que le roi puisse quelque chose. Vous en verrez bien d'autres pour l'auto-da-fé, où l'on brûlera devant vous les juifs et les hérétiques.

— Je n'irai pas.

— Vous irez, madame; on vous y portera plutôt, et, si vous n'avez pas l'air d'être enchantée, on vous brûlera vous-même, ou, du moins, on aura grande envie de le faire.

— Tais-toi, Nada, tais-toi! quand j'entends des choses pareilles, je voudrais avoir des ailes et retourner dans mon cher pays.

— J'en comptais parler aussi, de votre pays, ce soir, madame, et voilà que vous m'y ramenez. Mais c'est un grand secret. Pourvu que madame de Terra-Nova ne le soupçonne pas!

Le nain se leva et s'en alla voir à toutes les portes. La reine grillait de curiosité, elle eût volontiers couru après lui; il revint un doigt sur sa bouche.

— Enfin, qu'y a-t-il?

— Madame, c'est une dame qui demande à vous voir, qui vient implorer votre appui; une dame française, ou à peu près; une dame que vous connaissez bien sans l'avoir jamais vue, une *amie* du roi de France...

— Nomme-la donc; tu m'impatientes!

— Eh! madame, c'est madame la connétable de Colonna.

— Mademoiselle de Mancini?

— Elle-même! Elle est ici et on lui a fait toutes les misères du monde : M. de Las Balbazu, votre premier écuyer, son beau-frère surtout! on ne veut pas même la laisser dans un couvent, on n'a d'autre idée que de la renvoyer à son mari, et elle en a peur; les vengeances italiennes ne sont pas douces.

— La pauvre femme! je la plains; cependant je ne sais trop en quoi je puis la servir. Si le roi n'a pas de pouvoir, j'en ai bien moins encore.

— Voyez-la d'abord.

— Comment? Je ne vois personne ici; après mon entrée, je le veux bien.

— C'est à présent, c'est tout de suite, elle n'a pas le temps d'attendre.

— Et où la voir? Un rat n'entrerait pas ici sans la permission de cette Terra-Nova, ce cerbère qui espionne jusqu'à ma pensée.

— Consentez, madame, je me charge du reste.

— Toi, mon pauvre Nada? Tu as des ennemis, ne fût-ce que ce Romulus; on découvrirait ce que tu aurais fait et je te perdrais; non, non.

— Pourtant, madame, elle est bien malheureuse!

— Elle attendra jusqu'à mon arrivée à Madrid; là, je lui promets tout ce qui sera possible. Ne m'en parle plus.

— Madame, elle sait la chiromancie, elle vous dira votre avenir.

— On ne me l'a que trop dit, mon cher enfant, et je ne désire pas en savoir davantage. Je ne crains en ce moment qu'une chose, c'est qu'on ne te chasse, toi, mon cher ami, et, pour l'empêcher, je ne te laisserai pas

t'avancer pour les autres. Voici l'heure du souper, ils vont venir. Allons, je vais prendre mon luth, ils doivent nous croire occupés à ces jeux. Tu n'es qu'un jouet, un bouffon à leurs yeux, et Dieu veuille qu'ils ne te regardent jamais autrement!

Le nain n'osa pas répliquer; il alla chercher le luth, le remit à sa maîtresse et commença à danser devant elle. La duchesse de Terra-Nova les trouva ainsi lorsqu'elle parut. Elle fit sa grande révérence à la reine et attendit; c'était la manière de l'avertir.

La reine soupa à huit heures et demie, comme à l'ordinaire; le silence régnait dans la chambre royale. Charles II, déjà souffrant et rachitique, s'endormait après son repas. La jeune reine devait se coucher auprès de lui, et, si elle ne dormait pas, elle devait en avoir l'air; l'étiquette la poursuivait jusque-là.

Pendant les quelques jours qui précédèrent son entrée, elle essaya plusieurs fois, indirectement, de faire nommer la connétable par la camarera-mayor ou ses autres dames; elles les trouva muettes et comprit dès lors que c'était un parti pris; elle n'en eut que plus grande envie de la connaître et se promit bien de ne pas attendre une heure de plus que la nécessité ne l'y obligerait.

XIII

Enfin ce jour arriva! Dès l'aube, le Buen-Retiro fut en mouvement; depuis le roi jusqu'au dernier marmiton, tous avaient leurs fonctions marquées, et tous devaient s'y préparer. Leurs Majestés restaient d'ordinaire douze heures au lit; ce matin-là, elles se firent éveiller, les toilettes étaient longues.

— Je veux que mon peuple me trouve belle, disait la reine; j'ai tant envie de lui plaire et d'en être aimée!

— Madame, répondit la Terra-Nova, vous aurez beaucoup à faire pour cela; les Espagnols n'aiment pas les Français.

— Il fallait donc me laisser en France, je ne demandais pas mieux.

On lui jetait sans cesse de ces amabilités-là. Hors le roi, d'Astorga et le nain, elle trouvait partout du respect, mais des regards hostiles. On lui faisait des révérences jusqu'à terre, et on semblait avoir envie de la mordre. Elle en avait pris son parti, elle riait même avec ceux qui l'aimaient et ajoutait d'un air résolu qu'elle forcerait bien ces fiers Espagnols à changer d'avis.

Lorsqu'elle fut prête, on vint la chercher en grande cérémonie. Son cortége l'attendait dans la cour du palais. Elle avait un habit *indescriptible*; ce n'étaient que diamants, pierreries, perles et dentelles d'or; sous les rayons du soleil, on ne la pouvait pas regarder. Elle portait un chapeau à l'espagnole, garni de plumes, et, par-dessous, c'est-à-dire autour, un diadème de diamants.

Elle monta sur une haquenée blanche, caparaçonnée presque aussi richement que la reine était vêtue. Quatre *señoras de honor* portaient sur sa tête un dais de velours, doublé de drap d'or et brodé de perles. Devant elle marchaient une douzaine de grands dans le plus magnifique costume, et, de chaque côté, la duchesse de Terra-Nova et le duc d'Astorga, *beau comme Déiphobe*, étincelant de pierreries, faisant cavalcader un genet incomparable, qu'il semblait mener avec un fil et qui cependant couvrait son frein et sa housse d'une écume blanche.

Derrière la reine et les grands marchaient quantité de livrées superbes, mais mal entendues selon la mode de ce pays, où ils ont beaucoup de richesses sans nulle élégance. On ne put s'empêcher d'admirer la grâce et la majesté de la princesse; elle saluait à droite et à gauche, montrant son sourire de perles et jetant son

beau regard sur cette foule empressée ; elle semblait quêter l'amour de ses sujets, il lui vint dès ce jour.

On entendait dire dans tous les groupes :

— Après tout, elle a du sang espagnol dans les veines ; sa grand'mère, la reine Anne, était la fille et la sœur de nos rois.

Ils prirent cette méthode et la conservèrent tant qu'elle vécut, de lui attribuer ses charmes en vertu de son sang espagnol et de la reine Anne, bien Espagnole, en effet.

Elle arriva au palais ; il y eut un baise-main de plus de quatre heures.

Après une pareille journée, c'était trop.

Elle ne recula pas ce soir-là devant son lit et y dormit promptement... Ses rêves, éveillée, s'envolèrent.

Son appartement au palais de Madrid était splendidement beau. Il y avait, entre autres meubles, une tapisserie dont le renom est venu jusqu'ici. Le roi Philippe V, lorsqu'il monta sur le trône, en envoya un morceau à madame la duchesse de Bourgogne, dont on fit un écran que tout le monde allait voir et qui est encore dans le cabinet de la reine à l'heure qu'il est.

Le fond est en perles fines ; ce ne sont pas des personnages, ce sont des fleurs arrangées par comparti-

ments. Elles sont brodées et garnies d'or, non pas à profusion, mais juste ce qu'il faut; l'or est entremêlé de coraux, de mille autres branchages de mer, rattachés avec des nœuds de pierreries; il ne se peut rien voir de plus singulier ni de plus beau. Le reste des appartements ne répond pas à cela.

Le lendemain de l'entrée, il y eut une singulière cavalcade. Le roi et les grands coururent dans une lice deux à deux, avec un flambeau à la main. Le roi était avec son grand écuyer ; ils avaient des habits étranges et d'une forme particulière, où ils faisaient assaut de richesse. La reine les vit de son balcon, avec la reine mère. Ce qui fit rire tout le monde, ce fut la fin de la cavalcade, terminée par les deux nains, à cheval sur deux immenses haridelles, dignes de don Quichotte. Nadar passait fort bien; mais Romulus semblait un singe sur un chameau.

Astorga attirait tous les regards. Il était d'une beauté splendide, et il triomphait sur tous les autres. Les regards de la reine ne le quittaient presque pas, voilés sous leurs longues paupières. Elle ne disait mot, car elle savait se défier de tout ce qui était autour d'elle; la reine mère et la camarera-mayor épiaient jusqu'à ses gestes. Lorsqu'elle se retourna pour rentrer chez elle, elle se sentit glacée à la vue de deux moines domi-

nicains, dont la longue robe blanche et le scapulaire noir augmentaient encore la pâleur.

Tous les deux s'écartèrent pour la laisser passer, mais ils s'inclinèrent. L'un était le confesseur du roi, et l'autre celui qu'on lui destinait, à elle, depuis qu'on avait chassé un théatin qui s'était, disait-on, montré trop indulgent. Son nouveau confesseur s'arrêta devant elle et lui dit d'un ton presque dur :

— Madame, plaît-il à Votre Majesté de me recevoir demain matin dans son oratoire?

— Demain, il y a fête, mon père.

— Avant la fête, madame.

— Soit, avant la fête.

Et elle se hâta de passer; cet homme lui figeait le sang dans les veines.

— Ah! pensa-t-elle, je ne saurai rien dire à ce prêtre-là. Où est mon bon petit père de Trévoux, qui riait de mes jeux, dans mon cher parc de Saint-Cloud, ou même ce pauvre théatin... Ont-ils donc su qu'il m'avait dit que je n'étais pas en état de péché pour ne pas aimer le roi, si je n'en aimais pas un autre?

Le lendemain, en effet, de très-bonne heure, la Terra-Nova vint éveiller la reine, et lui dit que le révérend père Sulpicio attendait son bon plaisir.

— Va, ma belle reine, répliqua le roi sans lui laisser

le temps de répondre, va! ce saint homme t'apprendra à devenir tout à fait Espagnole et à oublier ton misérable pays de damnation.

Le roi et la reine se tutoient en Espagne. Le tutoiement est de bel air. Les grands et les grandes se tutoient entre eux comme des savetiers; le roi et la reine les tutoient tous.

La pauvre princesse se leva et s'en alla en robe de chambre dans son oratoire, où elle se trouva bientôt seule avec ce moine terrible, qui devint le bourreau de sa vie. Dès qu'il la vit, il étendit la main sur sa tête en la bénissant; mais, en réalité, il voulait qu'elle baissât devant lui cette tête couronnée. Elle s'inclina d'abord, et puis la fierté de son sang, de sa race royale remonta à son cœur, elle se releva et le regarda en face. Ses yeux ne se baissèrent point devant le commandement altier du confesseur. Hélas! ce regard fut son arrêt et il ne l'oublia plus.

— Que me voulez-vous, mon père? demanda-t-elle.

— Vous donner les instructions nécessaires à votre position en ce moment, madame; je suis près de vous pour vous dire la vérité, et je ne vous la cacherai pas.

— Vous pourriez attendre au moins qu'elle vous fût demandée, mon père, reprit la reine en relevant la tête d'un geste souverain.

— Ah! *ma fille*, ces airs et ces façons sont acceptés en France, où les confesseurs des rois sont des jésuites souples et rampants, qui se contentent de régner à la sourdine et à qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils réussissent. Nous ne plions jamais, nous, en Espagne. Nous voyons dans le roi et la reine des pénitents ordinaires. Nous ne nous mêlons que de leur conscience; mais nous prétendons la diriger entièrement, sans partage. Retenez ceci, je vous prie; ne me parlez pas comme à un de vos valets, je ne le souffrirais pas; lorsque nous avons passé le seuil de cette porte, je commande et vous obéissez; le roi même n'a pas le droit de vous en dispenser, car je parle au nom de la Majesté suprême, au nom du Roi des rois.

La reine écoutait cet homme en tremblant comme une fleur sous le vent de l'orage. Elle ne baissa pas les yeux néanmoins et ne s'humilia pas devant lui.

— Mon père, je ne suis point accoutumée à entendre parler ainsi; je suis la reine...

Le moine ouvrit la porte d'un cabinet où se trouvaient plusieurs portraits de reines d'Espagne, entre autres celui de la belle Élisabeth de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, femme de Philippe II, la même qui causa la mort de don Carlos, fils de ce prince. Elle mourut elle-même fort jeune

en couches et empoisonnée, dit-on. On avait prodigué partout le portrait de cette infortunée princesse dans les appartements de la reine, en tous ses palais. Peut-être était-ce un enseignement ou une menace. Le confesseur en usa ainsi du moins. Montrant ce tableau à Marie-Louise, il lui jeta ces paroles, qu'elle se rappela toujours :

— Celle-là aussi était la reine, celle-là aussi était Française, celle-là aussi voulut résister; vous savez ce qu'elle est devenue.

La princesse sentit le froid de la mort pénétrer dans ses veines ; elle tomba affaissée sur un fauteuil, et ne répondit rien. Son esprit, son cœur, n'étaient pas soumis, mais ses forces la trahissaient. Le moine jouit de sa victoire en silence, sans que rien sur son visage trahît l'orgueil du succès.

Il s'assit à côté de la reine et commença une série de questions, auxquelles elle répondit d'une voix étranglée; ses réponses ne le satisfaisaient point, sans doute; cependant il s'en contenta. C'était beaucoup pour une première fois.

L'heure avançait, la reine devait faire sa toilette, pour paraître au *juego de canas*, sorte de divertissement qui consiste à jeter des cannes en l'air et à les rattraper; ce qui est très-favorable à l'adresse et aux

belles tailles; aussi, d'Astorga y brillait fort. Le moine n'avait pas prononcé son nom ; pourtant il l'avait désigné d'une façon positive ; la reine fit semblant de ne pas comprendre; seulement, elle se promit de contenir ses regards, de cacher ses pensées. Elle allait désormais avoir un espion de plus; car le confesseur de la reine ne la quitte que dans les divertissements où sa robe ne peut absolument paraître, et, lorsqu'il la quitte, il laisse derrière lui des agents qui le remplacent. La sainte inquisition voit tout et sait tout. A peine Leurs Majestés sont-elles à l'abri de ses foudres dans la chambre royale et sur l'oreiller de leur couche. Je ne voudrais pas régner en ce pays, lors même qu'il y aurait mille gallions de plus par an à ma disposition.

Le soir, il y eut feu d'artifice comme la veille. La reine fut partout, bien entendu. Partout elle fut gaie et gracieuse, excepté lorsque l'œil du père Sulpicio tombait sur elle comme un rayon glacé. Ceci a l'air d'une phrase impropre, mais un mot ne peut rendre cette impression. Je la connais, je l'ai éprouvée, dans ma jeunesse, avec ma belle-mère et surtout avec mon oncle l'abbé de la Scaglia.

Le grand jour des fêtes fut le combat de taureaux. La veille au soir, on vantait devant la reine le

beau spectacle qu'elle aurait le lendemain. Elle frissonna malgré elle; le roi s'en aperçut et lui demanda si elle avait froid.

— Non, répliqua-t-elle, j'ai peur.

— Tu as peur, et de quoi, je te prie?

— J'ai peur de ce que je verrai demain.

— Allons donc! c'est une faiblesse de Française; tu es reine d'Espagne, à présent: il faut t'accoutumer aux mœurs et aux divertissemens d'Espagne. Ne va pas faire mauvaise mine au moins, ni te trouver mal; on ne te le pardonnerait point.

— Ma fille s'y accoutumera, continua la reine mère; lorsque je suis arrivée, j'étais comme elle; à présent, le combat de taureaux est mon divertissement favori.

— Quant à moi, poursuivit Nada, qui se mêlait de tout, je ne comprends pas un amusement qui consiste à faire un boucher d'un grand seigneur. Ma place est déjà marquée sous le manteau de ma maîtresse; je me boucherai les yeux et les oreilles, pour ne rien voir et ne rien entendre.

On rit de la bravoure du vaillant nain, et Romulus, par opposition, fit blanc de son épée, assura que ces combats l'amusaient beaucoup et qu'il voudrait bien être de taille à s'en mêler.

— Je le crois! riposta son ennemi; toi qui préfé-

rerais même être bourreau; ce ne serait pas assez d'être boucher, tu voudrais tuer des hommes et non des bêtes.

La querelle s'engageait de façon à aller loin, si la reine n'y eût mis bon ordre. Elle leur imposa silence et parla d'autre chose. Le roi lui annonça qu'après le combat de taureaux, il commencerait à lui faire visiter les couvents de Madrid; ce qui, suivant lui, était un des grands divertissements des reines d'Espagne!

— Je ne connais pas de personnes plus gaies et plus aimables que les religieuses; tu verras combien elles te plairont; seulement, il faut apprendre un peu mieux l'espagnol et ne plus te servir d'expressions françaises.

— Mon Dieu, sire, je ne puis pas renier mon pays pour le bon plaisir des vieilles abbesses de Madrid, convenez-en. Ah! si vous le connaissiez, mon pays!

— Que Dieu m'en préserve et en préserve tous les bons chrétiens! n'en parlez plus au nom du ciel! voilà déjà ces dames qui se signent et qui disent une prière pour se délivrer du tentateur.

En effet, les duègnes se signèrent; quant aux jeunes *senoras de honor*, elles écoutaient de toutes leurs oreilles, espérant attraper à la volée quelques mots sur ce paradis terrestre qu'on appelle Versailles ou Saint-Cloud.

Elles furent trompées dans leur attente; la reine se tut, et le père Sulpicio se pencha vers elle, en lui disant tout bas qu'elle ferait mieux de songer à son salut qu'à ces sornettes françaises.

Le lendemain, le palais s'éveilla au son des instruments annonçant la solennité tant promise. La reine fut habillée d'une robe de drap d'argent, avec des fleurs et des feuillages d'un velouté bleu de bluet; elle avait des saphirs en quantité si prodigieuse, qu'on ne pouvait les compter.

Aussi le peuple fut-il ravi en voyant la reine paraître dans sa loge à côté du roi.

XIV

On n'avait rien négligé pour rendre ce combat le plus beau qui eût été donné depuis plusieurs siècles. Le cirque était magnifiquement orné, les animaux étaient de premier choix, et six grands, ou fils de grands, remplissaient l'office de toréadors.

C'est là que se déploie toute la richesse et toute la splendeur des seigneurs espagnols. Chacun d'eux porte un costume brodé en pierreries; les boutons ou boules sont des joyaux, les étoffes sont des plus pré-

cieuses, les chevaux sont des barbes, dressés exprès et qui combattent et s'animent comme leurs maîtres, ces chevaux n'ont pas de prix, ils valent ce que l'on en veut donner. Les nobles toréadors ont chacun cent hommes revêtus de leur livrée, ceux-ci ne doivent que les suivre et n'ont pas la permission de les aider, encore moins celle de les secourir.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le duc d'Astorga était parmi les six grands qui *tauricidaient;* j'ajouterai encore moins qu'il y tenait la première place, qu'il fut le plus applaudi, et celui pour lequel on forma le plus de vœux dans l'enceinte. Avant de combattre, les champions défilèrent devant Leurs Majestés, avec leur train et les saluèrent. D'Astorga avait un habit bleu et argent. Ses cent hommes portaient les mêmes couleurs : c'étaient, ce jour-là, les couleurs de la reine. Les banderoles de ses flèches étaient d'azur. Ici, on eût critiqué cette galanterie ; là-bas, elle fut applaudie de tout le monde, du roi lui-même, malgré sa jalousie d'impuissance. Il est tout à fait permis à un seigneur d'adorer la reine comme une étoile. Cela n'empêcha pas Marie-Louise de rougir beaucoup, lorsque la bannière du duc s'inclina devant elle et qu'elle y lut sa devise, toute pleine d'une respectueuse passion.

Nada, qui se trouvait près d'elle et qui suivait de

l'œil les mouvements de son cher duc, lui fit remarquer tout bas que son cheval n'obéissait guère au mors; ce qui, dans ces occasions, est un immense désavantage; on a vu des chevaux intelligents sauver la vie à leur maître en pareil cas.

— Je ne sais pourquoi j'ai peur, ajouta-t-il; les menaces de ce Romulus ne me sortent pas de la tête. C'est ici le cas de les exécuter ou jamais. Il aura jeté quelque sort ou donné quelque drogue à ce noble animal, dont j'ai tant entendu vanter la docilité merveilleuse. Je m'en vais prier Dieu dans ma cachette; car, pour voir, je ne verrai rien, je vous le jure.

La reine était assez calme, assez amusée même de la nouveauté du spectacle; elle ne s'attendait pas à ce qui allait suivre. Lorsqu'elle vit cet effroyable combat, le sang versé, les taureaux furieux, les chevaux éventrés; lorsqu'elle entendit les cris inhumains que poussent ces sauvages Espagnols au milieu de leur divertissement favori, elle se crut possédée d'un épouvantable cauchemar, elle devint pâle et voulut se lever, s'enfuir; il lui sembla qu'en restant sur ce balcon, elle mourrait.

Le roi ne la regardait pas. Tout à ce spectacle qu'il adorait, il ne songeait plus à elle. La camarera-mayor, plus vigilante, et dont les yeux ne quittaient pas la

reine, s'aperçut de cette défaillance et posa la main sur le bras de sa souveraine.

— Il faut rester là, madame; il faut être ravie, enchantée.

— Duchesse, je me trouve mal.

— Non, madame, vous ne vous trouverez point mal, ou je serais perdue de réputation ; c'est moi qui réponds de vous.

— Je ne puis voir cette boucherie; c'est barbare! c'est infâme! Ah! mon Dieu! qu'est cela? Protégez-nous ! protégez-le !

C'était le cheval de d'Astorga qui l'emportait et qui lui préparait ainsi une honte pire que la mort. Il fuyait le combat, il refusait d'y prendre part; saisi d'un incompréhensible effroi, il jetait le feu par les yeux et par les naseaux, il se tenait droit sur ses jarrets, essayant de jeter loin de lui son cavalier, qui semblait rivé sur ses reins. Ce fut une péripétie sanglante qui fit oublier même le combat. Le duc comprit qu'il lutterait en vain et qu'il allait être déshonoré aux yeux de son idole. Il fallait à tout prix prouver qu'il n'était point le complice de cette bête couarde. Il prit donc ses mesures avec une habileté prodigieuse, choisit son moment, abandonna les rênes, s'élança à terre, retomba sur ses pieds, se releva sans un instant d'hé-

sitation, saisit son poignard, arracha quelques banderoles des mains de ses gens épouvantés, et se jeta dans la mêlée en lançant aux échos du cirque le cri de guerre de ses armes.

Un tonnerre d'applaudissements frénétiques, des hurlements de joie répondirent à cette action téméraire. Quant à la reine, elle ne comprit que le danger et ferma les yeux pour ne pas voir mettre en pièces le seul ami qu'elle eût dans ce pays de malheur.

— Nada, dit-elle tout bas au nain, tapi dans les plis de son manteau, je t'en conjure, regarde! vit-il encore?

— Regardez vous-même, madame, reprit la voix inflexible de la Terra-Nova; ayez donc du courage si vous voulez être digne de votre couronne!

— Ah! je me meurs! murmura Marie-Louise, qui sentait réellement ses forces s'épuiser.

Le roi l'entendit enfin.

— Marie-Louise, reprit-il, tu ne songes point à me plaire aujourd'hui. Jamais il ne se vit rien de si beau! D'Astorga est un vaillant homme, un digne descendant du Cid. Tu le couronneras de ta main.

— Lui! il n'est donc pas mort?

— Il combat comme un lion, comme un noble Espagnol; c'est bien lui, je le reconnais toujours à ses banderoles. Le voilà qui vient de tuer un taureau qui

s'est pourtant bien défendu. Bravo, taureau! Bravo, d'Astorga!

Le duc en tua quatre de sa main. Par un hasard providentiel, il ne reçut aucune blessure; mais cette abominable boucherie dura la journée entière. On apportait dans les intervalles des confitures, du chocolat et des sucreries, et la malheureuse reine dut y faire honneur, lorsque son cœur se soulevait.

Enfin on leva la séance. Le duc vint, tout couvert de sang, recevoir des mains de la reine le prix du combat, qu'elle lui décerna d'une main tremblante, en détournant la tête. Il baisa cette main qui le couronnait, et les applaudissements recommencèrent.

Au moment où la reine quittait le cirque, elle trouva sur son passage un seigneur d'une cinquantaine d'années, de fort haute mine, vêtu à la française, qui la salua profondément. Près de lui était un autre seigneur avec le costume espagnol; l'un et l'autre ne lui semblaient pas inconnus. Elle les regarda avec distraction; son émotion durait encore; cependant, elle les remarqua assez pour demander leurs noms, lorsqu'elle fut rentrée au palais,

— L'un, celui qui a eu le bon esprit de prendre des vêtements espagnols, est le marquis de Flamarens.

Il montre son savoir-vivre en adoptant les usages et les modes des gens qu'il est venu visiter.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est bien différent, on n'en dira pas autant de lui. Il habite l'Espagne depuis nombre d'années et il a conservé la marque et les manières de son pays. Celui-là, c'est un de vos parents, madame.

— Un de mes parents, ici! et je ne l'ai pas vu, et je ne le sais point! qui donc peut-il être?

— C'est un bâtard de feu Monsieur, frère du roi Louis XIII, le comte de Charny.

— Le fils de Louison?

— Lui-même.

— Ah! je veux le voir.

— Madame, il ne va point à la cour.

— Il ne va point à la cour, et pourquoi cela? Les bâtards de la maison de France peuvent marcher les égaux des plus puissants princes.

C'était le marquis de Las Balbazu qui lui donnait ces détails. Il n'osa pas la contredire; il ajouta seulement:

— Madame, le comte de Charny est pauvre.

— Mademoiselle de Montpensier n'a-t-elle donc pas soin de son frère? et madame de Guise et madame de Modène?

— Il doit tout, je crois, aux bontés de Mademoiselle.

— Il ne lui doit apparemment pas grand'chose, puisqu'elle ne lui donne pas de quoi soutenir son rang à la cour. Marquis, je veux recevoir demain matin le comte de Charny; qu'on le prévienne.

— Madame, j'en instruirai la camarera-mayor.

La reine rougit; on lui rappelait ainsi qu'elle n'était pas sa maîtresse, qu'elle dépendait, dans son propre royaume, de cette femme insolente qui s'adjugeait le droit de la contredire et de la dominer.

— Et moi, j'en parlerai au roi, répliqua-t-elle en soupirant.

Elle craignait que le roi ne fût pas, ou ne voulût pas être le plus puissant en cette circonstance.

Le comte de Charny était, en effet, le fils bien reconnu de Monsieur, Gaston, et d'une jolie fille nommée Louison, qui fut sa maîtresse pendant plusieurs années.

Elle était d'abord fille d'honneur de Madame; ce fut là qu'il la connut. Elle lui résista pendant fort longtemps et il en fut très-amoureux, à cause de cette résistance même. Elle l'aimait cependant, mais elle était honnête et s'enfuit à Tours, pour se mettre à l'abri des tentations.

Monsieur l'y suivit peu après, sous prétexte de

mission d'abord, et en exil, je crois, ensuite. Elle fut tout effrayée de se retrouver avec lui et sentit qu'elle céderait bientôt, surtout parce qu'il était malheureux. Louison était belle et charmante. Elle était bonne, elle avait de l'esprit. Monsieur l'aima plus qu'aucune autre femme, excepté la seconde Madame, qu'il enleva, et encore, j'ai ouï dire à mon père que c'était plutôt par esprit de contradiction.

De ce commerce, il naquit un fils qui fut connu toute son enfance sous le nom de *fils de Louison*. Monsieur était un grand égoïste, il ne prit aucun soin de cet enfant et l'eût abandonné sans Mademoiselle, tout aussi pourvue que monsieur son père de l'esprit de contradiction. Lorsqu'elle fut brouillée avec lui, pour lui faire niche, elle prit chez elle *son frère*, le reconnut pour tel, lui acheta la terre de Charny, lui en fit porter le nom, avec le titre de chevalier, puis celui de comte. Elle l'éleva à ses frais et lui acheta un régiment.

Cette bonté dura tant qu'elle fut en querelle avec Monsieur; elle se ralentit après leur raccommodement, et cessa presque tout à fait à la mort de M. le duc d'Orléans. Mademoiselle prit pour prétexte quelques folies de jeunesse et abandonna à peu près le pauvre bâtard. Las de solliciter en France, où on le repous-

sait de partout, il s'en alla en Espagne, tenter la fortune; elle ne lui fut pas plus prospère.

Il ne faisait littéralement que végéter à l'époque où la reine l'aperçut, et, dès le soir même, elle en parla au roi.

Celui-ci l'écouta avec une indifférence marquée, et, lorsqu'elle lui fit part de son désir de recevoir le comte, il lui en témoigna son étonnement, et lui défendit d'en rien faire.

— Comment, dit-elle, tu me défends de voir le cousin germain de mon père?

— C'est un bâtard, c'est un homme imbu des idées françaises et qui ne pourrait que les fortifier en toi.

— Il est pauvre, sire, et c'est une honte pour moi et pour les miens.

— Pour *les siens*, c'est possible; quant à toi, tu n'as plus d'autres *tiens* que ceux qui m'appartiennent.

— Ah! sire, pour être reine d'Espagne, il faut donc fouler aux pieds les droits de la nature?

— Je ne t'empêche pas d'écrire en France, d'en recevoir des lettres; ta belle-mère, j'espère, ne t'en laisse pas chômer. Cette princesse palatine, cette Madame, n'est pas la belle-sœur d'un grand roi, c'est un scribe.

Chaque fois qu'il trouvait un mot à lancer contre les

Français, ou tout ce qui venait de France, il n'y manquait point. La reine le laissa dire, mais elle insista encore pour voir le comte de Charny; elle fut refusée, elle en pleura de colère et de chagrin.

— Au moins, il me sera permis de lui envoyer quelque secours? tu ne seras pas assez barbare pour me le défendre?

Il fallut prier fort longtemps; elle obtint enfin ce qu'elle demandait et, dès le lendemain matin, son premier soin fut de dépêcher Nada au comte, avec une bonne somme et une lettre. Le nain était chargé de vive voix de mille détails et de mille regrets pour le pauvre exilé; la reine ne pouvait le voir, elle n'était pas libre, chacun le savait, et Charny le comprendrait bien.

Au moment où le nain allait partir avec son message, la duchesse de Terra-Nova entrait d'un côté et le majordome-mayor se présentait d'un autre, tous les deux suivant les prérogatives de leur charge. La camarera s'approcha vivement du petit homme et lui demanda ce qu'il emportait là et d'où venait cet or.

— Je vais remplir un ordre de Sa Majesté, répliqua-t-il.

— Est-il vrai, madame?

— Oui, cela est vrai.

— Et ne peut-on savoir où vous envoyez ce gentil messager?

— Je l'envoie au comte de Charny, mon cousin, avec la permission du roi.

— Au comte de Charny! un hérétique, un homme qui va tout au plus à la messe le dimanche; un homme qui passe sa vie à attaquer la sainte inquisition! Pardonnez-moi, madame, mais Votre Majesté n'enverra pas cet argent, elle ne fera rien pour cet homme-là, et, quant à le recevoir, je préférerais admettre ici le dernier frère lai du dernier des ordres mendiants.

— Qu'est-ce à dire, madame? ne suis-je pas la maîtresse de ce qui m'appartient? ne puis-je en disposer comme il me plaît?

— Non, madame. Je suis la surintendante de la maison de Votre Majesté, je réponds de ce qui s'y trouve et de ce qui s'y passe. Je devrais compte de cette somme à votre seigneur le roi, et je ne veux pas être accusée d'en avoir fait un aussi mauvais usage. Nada, rends-moi ce portefeuille sur-le-champ!

— Faut-il le rendre? demanda le nain à la reine.

— Non, répliqua celle-ci. Va-t'en exécuter mes ordres.

— Et moi, je te le défends, s'écria impétueusement

la duègne; si tu me désobéis, je te fais fouetter et jeter au cachot.

— Hélas! madame, défendez-moi, dit le nain en pleurant; elle le ferait comme elle le dit.

— Donne-moi cet argent, mon pauvre nain, et n'aie pas peur, je te défendrai, quoi qu'il arrive, toi, mon fidèle serviteur. Je choisirai un autre messager qui n'aura rien à craindre de cette mégère.

La reine parlait presque toujours français à Nada : la duchesse n'entendait pas notre langue; M. d'Astorga la parlait à merveille, tout en n'en faisant pas semblant devant ses ennemis. En cette circonstance, il se départit de sa réserve, et, s'inclinant profondément devant sa souveraine, il lui demanda ce qu'elle souhaitait envoyer au comte de Charny.

Elle le regarda, étonnée et embarrassée, et dit presque en balbutiant :

— Il y avait dans ce portefeuille cinquante mille écus.

— C'est bien, madame; que Votre Majesté n'en prenne aucun souci : le messager est trouvé et vos ordres seront exécutés dès ce soir.

La duchesse les regardait tous deux, l'un après l'autre; elle étouffait de colère, elle ne comprenait rien; elle vit seulement le duc d'Astorga sortir, la

reine étonnée remettre le portefeuille dans sa poche, et Nada se cacher pour rire.

Elle commença par donner à celui-ci un coup de pied qui le fit chanter sur un autre air; puis elle dit à la reine d'un ton rogue :

— Je vais m'informer si c'est le bon plaisir de Sa Majesté le roi que le majordome-mayor de la reine s'entretienne avec elle dans une langue qu'il a défendu de parler à sa cour, et si je dois servir de risée à un misérable avorton, autorisé par sa maîtresse à me manquer de respect.

Et, là-dessus, elle se retourna et sortit, sans donner à la reine même le plus petit témoignage de politesse.

— Suis-je assez malheureuse, Nada? est-il une condition pire que la mienne?

— Madame, mon duc va envoyer de ses deniers les cinquante mille écus au pauvre comte, et Votre Majesté sera obéie.

— Penses-tu que je ne les lui rendrai point, mon enfant? Tu vas lui aller remettre tout à l'heure ce portefeuille de ma part.

— Il ne le prendra pas, madame; car cette vieille fée devinerait que vous avez donné de l'argent malgré elle, et Dieu sait les persécutions!

— Porte-le, je le veux.

— J'obéirais à Votre Majesté, lors même qu'elle ordonnerait ma mort; je m'en vais donc aller au palais d'Astorga; cependant, je crains les suites...

Le nain remplit sa mission et remit le portefeuille au duc. Celui-ci l'accepta, c'est-à-dire il accepta le contenant, qui était en satin couleur de bluet, brodé aux chiffres de la reine, en disant qu'il en ferait la plus précieuse relique. Quant à l'argent, il le rendit à Nada, et le chargea de dire à Sa Majesté qu'il serait le plus malheureux des hommes si elle le contraignait à le reprendre.

— Je la bénirai chaque jour de m'avoir permis de lui être agréable pour cette bagatelle; ce sera le plus beau moment de ma vie. D'ailleurs, la duchesse de Terra-Nova demandera cet or, et il faudra le lui présenter, ou bien le roi saura tout. Nous en serons victimes, la reine, moi et toi; qu'elle choisisse.

La reine eut beaucoup de peine à se laisser convaincre, et cependant qu'étaient cinquante mille écus pour le duc d'Astorga? Ils sont cinq ou six seigneurs, en Espagne, plus riches que des rois ailleurs.

La reine fut trop surveillée les jours suivants pour qu'il fût possible de songer à la connétable, et pourtant, la pauvre femme séchait d'impatience et n'espérait qu'en elle ici-bas. Le roi fut assez vivement

tourmenté de l'incident relatif au comte de Charny, et, par contre-coup, la reine le fut davantage. La Terra-Nova se fit sa gardienne et ne lui permit de parler à personne, autrement qu'en sa présence; Nada lui même, et surtout lui, fut écarté.

Le hasard la servit mieux que toutes ses prévisions.

Ainsi que le roi l'avait annoncé, ils commencèrent ensemble la visite des couvents. Ce fut la grande réjouissance de cette malheureuse reine. Elle était avec le roi, chacun dans un fauteuil, les religieuses à leurs pieds et quantité de dames venant leur baiser les mains. On causait de toutes choses qui n'intéressaient guère la princesse, on lui apportait des *agnus*, on lui donnait des images et des broderies: ensuite elle demandait sa collation, consistant invariablement en un chapon rôti. Elle mangeait seule. Le roi ne prenait rien chez les nonnes, tout au plus quelques friandises; il regardait manger la reine et se plaignait qu'elle mangeât trop.

— Hélas! que veux-tu que je fasse? répliquait Marie-Louise en soupirant encore.

Elle soupirait toujours; que pouvait-elle faire de mieux pour se consoler?

Un matin, tout était prêt, ils allaient partir pour le couvent de l'Annonciade; Nada avait trouvé le

moyen de glisser à la reine qu'elle y trouverait la connétable, enfermée dans ce cloître par ordre de son mari. Elle tenait donc beaucoup à s'y rendre. Il arrive un courrier, il s'agit d'une affaire pressée, le conseil s'assemble, le roi ne peut sortir. La reine fait demander si elle ne peut aller seule avec ses dames à l'Annonciade; la terrible camarera-mayor était là.

Il fallut bien des discours, bien des ambassades; enfin la permission fut accordée; la reine en sauta presque de joie.

— Vous avez donc bien grande envie de sortir, madame? dit avec sa voix rogue la vieille femme.

— J'ai envie de quitter cette sombre chambre pour un sombre parloir de couvent; cela s'appelle changer de place et voilà tout; rassurez-vous, madame, la joie n'a rien à voir dans tout cela.

L'arrivée de la reine au couvent fut un événement, bien entendu; on ne l'y avait point vue encore. Elle fut reçue comme il est d'usage, conduite au parloir, où elle trouva son fauteuil et son chapon, des religieuses, des dames, enfin ce qu'elle trouvait ailleurs. Son regard errait avec distraction sur tout cela, sans rencontrer ce qu'elle cherchait. Elle ne voyait autour d'elle rien que de trop vulgaire pour pouvoir s'y tromper.

Tout à coup, une femme paraît; une femme de quarante ans et à laquelle on en eût donné trente à peine, avec des cheveux magnifiques, une taille et un port dignes d'une impératrice, un teint, des yeux d'Italienne, vêtue à l'espagnole, seulement tout autrement que les autres, en ôtant ce qui est de trop et en mettant ce qui manque. Aussitôt, la reine reconnut Marie de Mancini, et son cœur se mit à battre. Marie de Mancini, la première maîtresse de Louis XIV! Marie de Mancini, l'amie de sa mère, l'amie de Monsieur! Marie de Mancini, à Madrid! C'était presque retrouver la France.

Elle fut si émue, qu'elle n'eut pas la force de lui parler; elle la regarda d'abord et ne lui rendit même pas une révérence fort respectueuse qu'elle lui fit. Les yeux de la Terra-Nova commencèrent à la poignarder.

— Voici, madame la connétable Colonna, dit l'abbesse, Votre Majesté la verra sans doute avec plaisir.

— Ah! oui, répliqua Marie d'Orléans, oui, c'était une amie de ma mère.

La connétable se mit à genoux et lui baisa la main en pleurant.

— Madame, madame, dit-elle en français, que je suis heureuse de vous voir! que vous êtes belle, et que vous ressemblez à madame Henriette, que j'ai tant aimée!

Les choses se jugent différemment à distance et dans d'autres temps. Lorsqu'elles étaient jeunes toutes deux, madame Henriette et Marie de Mancini, fort bien en apparence, ne pouvaient se souffrir. Elles étaient jalouses l'une de l'autre, jalouses de leur beauté, de leur esprit, de leur grâce ; jalouses surtout de la faveur du roi, qu'elles partagèrent à différentes époques. Maintenant, tout cela s'effaçait ; il ne restait que les souvenirs des bons moments passés ensemble, souvenirs surtout de cette mort horrible de madame Henriette, à vingt-sept ans et par un crime!

Le malheur de la connétable la rendait infiniment plus sensible; il attendrissait son cœur, qui, d'ordinaire, s'attendrissait moins que sa tête; elle était assez folle en actions et en paroles, ainsi que sa vie l'a prouvé.

Ce jour-là, elle fut véritablement émue; elle parla le langage d'une sensibilité profonde, et la joie qu'elle exprimait était sincère comme ses regrets.

— Madame la connétable, dit la reine, asseyez-vous.

— Madame, reprit la camarera-mayor, je demande pardon à Votre Majesté, madame la connétable ne peut avoir auprès d'elle de place distinguée, elle n'y a point de droit.

— Je ne suis pas au palais, madame; je ne suis ni

à l'Escurial ni à Ildefonse; je suis chez madame l'abbesse de l'Annonciade, et non pas à la cour.

— Partout où est Votre Majesté, elle est chez elle, et, par conséquent, elle y tient sa cour.

— Allons, madame la connétable, mettez-vous donc où vous pourrez, mais près de moi du moins.

XV

C'est ici le lieu de raconter cette étrange existence. La nièce du cardinal Mazarin, qui fut bien près de devenir reine de France, ne peut passer inaperçue lorsqu'on la rencontre sous la plume. Je l'ai connue, j'en ai surtout beaucoup entendu parler, j'ai eu entre les mains ses propres mémoires, ceux qu'elle avait écrits elle-même et ceux qu'on écrivit sous son nom; tout cela est assez curieux pour qu'on en garde le souvenir.

Je ne m'amuserai point à répéter ce qui traîne partout, ce que tout le monde sait, c'est-à-dire la passion du roi pour elle et ce qui se passa en France à cause de cette belle, qui ne l'était point. C'était une fille plate, noire, maigre, bonne tout au plus pour les yeux d'un adolescent et sans aucun de ces attraits qui

attachent. Plus tard, tout cela lui vint; il y a des femmes qui sont ainsi.

Elle ne put donc épouser le roi, qui l'aimait et auquel elle dit ce fameux mot, lorsqu'on les sépara :

— Sire, vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars!

Elle n'aimait pas passionnément l'homme chez Louis XIV; elle aimait le roi, la couronne; elle voulait dominer son oncle, et lui prouver qu'elle n'avait nul besoin de lui pour parvenir. Son vrai sentiment fut pour le duc Charles de Lorraine. Le roi le sut et jamais il ne lui pardonna.

A dater de ce moment, elle lui devint indifférente et il ne désira point la retenir près de lui. Lorsqu'il fut question de son mariage avec un prince romain, connétable de père en fils depuis plusieurs générations, le roi, bien loin de s'y opposer, y donna les mains de tout son pouvoir. En vain elle se jeta à ses genoux, pour lui demander de rester en France, il lui répondit que les volontés d'un mort devaient être respectées et qu'il ne ferait rien pour la retenir, puisque le cardinal en avait décidé autrement.

— Ah! sire, lui dit-elle, vous ne m'aimez plus, vous ne m'avez jamais aimée!

— Madame, répliqua-t-il, je sais à quoi m'en tenir là-dessus, et aussi sur votre amour, à vous, dont vous

me voulez tant persuader. Brisons là! partez pour l'Italie et soyez heureuse!

Marie de Mancini pleura, mais il fallut obéir.

Elle quitta fièrement le roi et la cour, voulant montrer le même front serein à celui qui l'oubliait et la méconnaissait ainsi. Elle retrouva ses larmes pendant la route, et, jusqu'à Milan, les yeux ne lui séchèrent pas.

Là, elle rencontra le connétable et toute sa famille; là, elle fut mariée, au milieu d'un cérémonial brillant et magnifique. Le connétable était jeune, bien fait; cependant elle ne l'aima point; elle ne pouvait lui pardonner l'indifférence du roi, elle s'en prenait à lui de ce qu'on ne l'avait pas retenue en France, et, voyez quelle injustice, ce fut lui qui paya l'inconstance de son rival!

Il l'adora et lui rendit la vie bien douce, ne s'inquiétant point de ce qui tourmente tant d'ordinaire les maris italiens. Ils vivaient à Rome, menant un grand état. Le connétable n'avait point cru à l'innocence des amours de Marie avec le roi; lorsqu'il fut sûr de leur chasteté, il accorda à sa femme une confiance entière, ne voulant pour rien au monde lui retirer cette liberté dont elle usait si dignement, car elle était considérée comme la première dame de Rome.

Je vous assure qu'elle en usa ensuite tout autrement ! La nature l'avait créée folle ; il n'était pas possible de la changer, surtout avec les chances que lui jeta la fortune. Elle ne put s'accoutumer à ce mari si bon, auquel elle donna plusieurs enfants néanmoins. Elle le domina d'abord, en fit un esclave ; puis elle le rendit ridicule dans toute l'Europe, lui qui semblait si peu fait pour cela. Ce que peut une femme en ce genre n'a point de bornes.

La fortune du prince Colonna était immense ; il avait des terres et des villas partout en Italie. Marie conduisait son mari de l'une à l'autre ; elle aimait particulièrement la chasse ; cet exercice lui rappelait ses beaux jours de Fontainebleau et de Compiègne. Les Colonna chassaient quinze jours durant sans sortir de leurs terres, et l'on abattait jusqu'à soixante sangliers, dans une de ces campagnes.

C'était bon pour tromper ses regrets ; ces magnificences princières ne la consolaient pas, elle enviait cette cour de France, cette société charmante, spirituelle, éclairée, qu'on ne trouve point ailleurs ; elle se mourait d'ennui. A la suite d'une couche, sa santé se dérangea ; elle en profita pour changer ses rapports avec le prince et pour lui interdire toute relation intime, sous prétexte de ses souffrances. Il en résulta

d'abord de l'humeur, des reproches, des sévices, des infidélités. Le connétable chercha hors de chez lui ce qu'il n'y rencontrait plus, et, ce qui arrive presque toujours en pareil cas, il devint jaloux, lui qui ignorait cette maladie.

Il chassa les pages de sa femme, prétendit qu'elle aimait trop le duc de Nevers, son frère, qui venait les voir tous les ans. Un jour, au Corso, le duc se jeta masqué sur le marchepied de leur voiture; il se démasqua à temps : sans cela, le poignard du prince eût été se loger dans sa poitrine.

Les deux époux s'en allèrent ensemble passer l'hiver à Venise, et, là, ce fut le tour du mari de troubler la maison. Il avait en même temps deux maîtresses; une certaine marquise vénitienne et la princesse Ghigi.

La première était fort aimée, disait-on; elle était belle, mais sotte. Bien qu'elle en fût jalouse, la connétable, au fond, ne la craignait pas beaucoup; elle savait qu'elle en triompherait tôt ou tard.

Quant à la Ghigi, c'était une autre question; on peut, sans médisance, lui mettre sur la conscience tout ce que fit depuis Marie de Mancini. Une lutte s'établit entre ces deux femmes; la Ghigi la brouilla définiti-

vement avec son mari, et cela, par des moyens infâmes.

Ils étaient retournés à Rome, cette rivale les suivit jusque-là.

Elle avait juré de perdre la princesse, à laquelle elle portait une de ces haines de femme et d'Italienne qui ne ménagent rien, à qui rien n'est sacré. La connétable avait eu le malheur de la blesser un jour dans son orgueil, par une réflexion sur sa manière de s'habiller et sur un habit jaune à bordûre rouge, qui lui tirait l'œil d'une lieue.

— Regardez donc la Ghigi, ce soir, dit-elle à un beau marquis génois, auquel la Ghigi voulait plaire; elle a l'air d'un suisse de la chapelle du pape; il ne lui manque même pas la moustache.

Le propos fut répété et arriva à son adresse. La princesse était grande, forte, barbue; c'était une de ces beautés robustes que certains hommes prisent infiniment et que d'autres dédaignent. Elle avait l'âme ardente et haineuse; elle s'attacha à la connétable pour la perdre, et elle y réussit.

Elle commença par la décrier de toutes parts, lui prêtant des aventures qu'elle n'avait pas, lui prêtant même des mots et des critiques auxquelles elle n'avait pas songé et qui lui suscitèrent une foule d'ennemis. Ce

ne fut pas tout : elle entreprit la conquête du connétable et n'eut pas de peine à en venir à bout. Il devint son adorateur déclaré.

Marie de Mancini ne le supporta pas, elle s'en plaignit au coupable lui-même.

— Puisqu'il vous fallait une nouvelle maîtresse, monsieur, n'en pouviez-vous choisir une autre, et sera-t-il bien séant de vous voir attaché à mon ennemie ?

— C'est justement pour cela, lui répondit-il ; je ne l'aime pas, je ne m'en occupe que pour la faire taire.

Le moyen était singulièrement choisi, on va le voir.

Après les propos et les calomnies vinrent les actions. La Ghigi envoya des billets doux à sa rivale, billets on ne peut plus compromettants, qu'elle mettait dans les mains de son mari. Celui-ci, furieux, arrivait près de sa femme avec ces pièces de conviction; elle se justifiait à grand'peine, mais c'était une injure de plus, qu'elle ne pardonnait point.

Une nuit d'été, la Ghigi avait emmené son amant à une de ses villas, où ils avaient fait un repas délicieux et s'étaient amusés avec quelques amis, des musiciens, des chanteurs, des virtuoses de toute sorte; ils revenaient un peu avant le jour, par un de ces temps d'Italie dont on ne se doute pas en France.

— Allons reconduire le connétable, dit la princesse avec un enthousiasme que toute la bande partagea.

— Non, madame, je ne le souffrirai pas ; c'est à moi, au contraire...

— Du tout, du tout ; nous devons vous ramener au logis conjugal, près de cette belle et *royale* Marie, qui soupire de votre absence.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles. Le connétable se mordit les lèvres.

— Hein! fit-il.

Les carrosses s'arrêtèrent devant le palais Colonna, et, là, chacun put voir, à la fenêtre de la connétable, une échelle de soie attachée au balcon. La Ghigi la montra au mari en ajoutant :

— Ne vous disais-je pas qu'on supportait impatiemment votre absence?

Le connétable s'élança hors du carosse, se fit ouvrir les portes, en éveillant les suisses, qui tardaient à venir, se précipita dans le palais et monta chez sa femme, où il tomba comme un ouragan. Elle dormait d'un sommeil calme ; pourtant, la croisée était ouverte et il entendit la Ghigi qui disait en riant :

— Il a tant tardé, que le galant est en fuite et la savante Marie endormie ; les petits degrés ne sont faits que pour les filles de chambre.

C'était lui tracer sa conduite, il chercha partout le galant qu'il n'avait garde de trouver, puisqu'il n'existait point. Il fit ensuite une scène horrible, après laquelle une réconciliation franche n'était plus possible. Il est des insultes qu'une femme de ce caractère ne pardonne jamais.

Le connétable ne voulut pas admettre qu'une rivale fût assez infâme pour jouer cette comédie de l'échelle et perdre une innocente, afin de se venger d'une légère injure. Il resta dans son aveuglement, devint dur, injuste, presque cruel, et prépara lui-même les malheurs qui suivirent.

Sur ces entrefaites, le chevalier de Lorraine arriva à Rome, exilé par le crédit de madame Henriette (mère de notre reine d'Espagne), qui ne pouvait le souffrir près de Monsieur, dont il conduisait la maison, ce qui le rendait sa victime.

Le chevalier de Lorraine, pour Marie de Mancini, était un ami; c'était un reflet du passé, c'était un homme auquel elle pourrait parler de sa jeunesse et de sa gloire, et cet homme était beau à miracle, spirituel comme un démon; il avait le génie de la domination et de l'intrigue à bouleverser tout un royaume.

Il s'établit, pour ainsi dire, au palais Colonna, d'où il ne bougeait. Il fut de toutes les parties de la conné-

table, qui, lasse de pleurer seule chez elle, et excitée d'ailleurs par sa sœur Hortense et le duc de Nevers, s'était lancée dans tous les plaisirs. Hortense de Mancini avait épousé M. de la Meilleraie; le cardinal en fit son héritier, et il créa pour lui le duché de Mazarin. C'était un insensé et un imbécile. La belle Hortense, plus folle encore que Marie, ne pouvait vivre avec un tel être; elle l'abandonna et se mit à courir les aventures. Chacun sait comment elle s'en acquitta.

Hortense n'était pas femme à retenir sa sœur; au contraire, elle l'entraîna de toutes ses forces, et Marie ne demandait pas mieux. Ce ne furent que festins, parties, réjouissances de toute sorte, dans lesquels le chevalier de Lorraine fut le cavalier assidu de Marie. Cette bande joyeuse ne se quittait point; ils rendirent au connétable et à la Ghigi la monnaie de leurs plaisanteries et de leurs divertissements; on ne parlait d'autre chose dans Rome.

Ils prenaient des bains dans le Tibre: ces dames en naïades, vêtues de longues robes de gaze, drapées à l'antique; ces messieurs en tritons. On avait construit sur le fleuve une galerie de joncs, de feuilles, de roseaux et de fleurs marines, qui attiraient les regards et faisait l'admiration de tout le monde. La connétable, une fois, faillit se noyer; elle fut sauvé par son frère.

On comprend ce que pouvait être une union aussi bien assortie.

Les sévices succédaient aux fêtes, et l'on s'empressait de se séparer, las de se quereller et d'être ensemble.

A Rome, rien n'est secret, dans les maisons des grands surtout. Pasquin s'empara de ces désordres, et en amusa la ville entière; les épigrammes pleuvaient chaque matin; ce qui acheva d'exaspérer le connétable. On alla jusqu'à prétendre que le chevalier de Lorraine avait fait peindre Marie de Mancini en naïade.

Le duc de Nevers excitait encore les craintes de sa sœur, en lui répétant que son mari se fâcherait tout à fait et l'enfermerait dans une de ses forteresses, d'où il n'y aurait pas moyen de la tirer.

— Qu'y puis-je faire? répondait-elle.

— Ma sœur, reprenait Hortense, je vous ai donné l'exemple; suivez-le, allons-nous-en!

— Où irons-nous? En France? Le roi ne nous y souffrira point; il nous rendra à nos maris; j'ai trop compris qu'il ne voulait pas s'embarrasser de moi. En Italie? M. le connétable me reprendra à tous les buissons; il n'est pas un état qui lui refuse main-forte. Quant aux autres pays, excepté l'Angleterre, on n'y saurait vivre : ce sont des esprits chagrins et sérieux

qui nous rendraient bientôt aussi tristes qu'eux-mêmes. Il vaut mieux rester.

— Et la prison?

— Je m'y résignerai et l'on me rendra justice.

— Bah! bah! ma sœur, si vous vous abandonnez vous-même, qui donc vous soutiendra? Suivez le conseil d'Hortense, c'est le bon.

Ces conseils, ces obsessions la décidèrent enfin. Un beau soir, elle s'échappa de Rome avec la duchesse de Mazarin, toutes deux vêtues en cavaliers. Elles s'en allaient par une manière de coche qui ne finissait point d'arriver, très-persuadées qu'on les chercherait partout, excepté là; ce qui fut vrai. Elles virent les officiers du saint-père, les agents du connétable, parcourant la route en tout sens, arrêtant les carrosses, interrogeant les femmes, molestant les dames de qualité, et ne daignant pas jeter un coup d'œil sur le modeste chariot où elles étaient côte à côte avec des fillettes et des frères quêteurs. On n'eût jamais reconnu ces brillantes dames dans les modestes étudiants, à l'air timide et simple, qui s'en allaient le long de la route le nez dans leurs livres et ne parlant que de leurs degrés qu'ils allaient prendre à Padoue, après avoir vu leur famille à Civita-Vecchia.

Elles échappèrent ainsi, et elles s'amusèrent fort;

ce qui pour elles passait avant tout. En quittant le coche, elles allèrent droit au port, où elles cherchèrent une petite felouque tout aussi obscure que leur premier équipage. Elles étaient braves et ne craignaient au monde que d'être renvoyées à leurs maris. La felouque ne leur manqua point; elles la montèrent en compagnie de quelques matelots, et, toujours sous leurs costumes d'écoliers, se livrèrent aux vagues et aux tempêtes.

Le connétable envoya ses galères à leur poursuite. Elles les rencontrèrent et reconnurent le pavillon. Une d'elles même, aborda la felouque. Celui qui la commandait montra un ordre du saint-père, lui permettant de visiter tous les bâtiments. Les matelots n'eurent garde de s'y refuser; et les deux Mancini, le visage noirci par le soleil, les mains durcies par la manœuvre, dont elles avaient voulu absolument se mêler pour rendre leur déguisement plus complet, les conduisirent elles-mêmes jusque dans la fosse de la cale. Les officiers du connétable les quittèrent, enchantés de leur politesse, et leur laissèrent un certificat de visite, qui les exempta des autres et qui leur permit de débarquer à Marseille sans avoir été inquiétées, par ce danger-là du moins, car elles en coururent un autre, auquel elles n'échappèrent que par miracle.

Un vaisseau des corsaires d'Alger leur donna la chasse. La pauvre petite felouque était incapable de résister, et on parlait de se rendre, ce qui effrayait mortellement les coureuses d'aventures. Elles en auraient eu pour cette fois plus qu'elles n'en voulaient, et se voyaient déjà au sérail, où certainement elles eussent trouvé moyen de faire une révolution. Il se peut qu'en ce moment le connétable eût été accueilli comme un sauveur; je n'en répondrais pas néanmoins : avec de semblables têtes, un voyage en Barbarie avait peut-être des chances qu'elles n'eussent point avouées à d'autres, tout en se les avouant à elles-mêmes.

Elles furent sauvées par l'arrivée d'une frégate du roi, qui fit disparaître l'ennemi.

En mettant le pied en France, elles ne se cachèrent plus. Madame de Mazarin avait communiqué à sa sœur un peu de sa confiance et de sa hardiesse. Leur équipée fit un grand scandale. Elles écrivirent à leur famille, comptant être appuyées par elle et se donner une bonne revanche de leurs ennuis; la connétable même écrivit au roi; puis elles attendirent les reproches comme des reines, se faisant faire la cour par tous les badauds, et se montrant au peuple, dans leurs moments perdus.

Les réponses tardèrent; mais, comme ces dames ne se cachaient point, les agents du connétable et de M. de Mazarin les rattrapèrent. Elles en furent prévenues et n'eurent que le temps de décamper en reprenant les habits d'étudiant. Seulement, elles ne décampèrent pas seules et trouvèrent facilement des écuyers ne demandant pour récompense que l'honneur de les servir...

On les arrêta à Aix; ce qui mit toute la ville en rumeur. Elles furent retenues dans un couvent d'où elles refusaient de sortir avant d'avoir reçu les réponses de la cour. Bien leur en prit. Contre toute attente, le roi s'était souvenu de Marie de Mancini; il ne la soutint nullement, mais il donna ordre de la relâcher.

C'était beaucoup pour la connétable, ce n'était rien pour madame de Mazarin que de retomber au pouvoir de son mari; aussi elles se séparèrent, afin de mieux fuir leurs seigneurs et maîtres.

Hortense repassa la frontière et s'en retourna en Italie; Marie partit pour Paris, où, après son premier succès, elle espérait tout.

Il lui fallut bien décompter. La duchesse de Bouillon, sa sœur, la comtesse de Soissons, l'aînée des Mancini, et ses autres parentes refusèrent de la recevoir. Elle écrivit au roi et lui demanda à le voir; elle

reçut pour toute réponse l'ordre de s'en aller à l'abbaye du Lys.

Là, elle resta quelques mois en retraite ; ses sœurs et ses beaux-frères la vinrent visiter; la comtesse de Soissons lui envoya même un magnifique lit et quelques beaux présents. D'un autre côté, le connétable redemandait sa femme, et celle-ci, mortellement effrayée, suppliait qu'on la laissât en France, tandis que sa famille, au contraire, enchantée de s'en débarrasser, la tourmentait pour qu'elle rejoignît son mari.

— Il me tuera ! répondait-elle.

— Oh! que non ! Et puis, d'ailleurs, il faut bien mourir, un jour ou l'autre, lui répliquait, avec son grand sang-froid d'imbécile, le duc de Mazarin. Moi, si Hortense revenait, je ne la tuerais pas.

Marie ne voulait qu'une chose, voir le roi. Elle se croyait sûre de tout obtenir, si elle lui parlait. Aussi écrivit-elle lettres sur lettres à M. Colbert pour obtenir cette faveur. Le roi ne l'accorda point. Il trouvait le scandale trop éclatant pour le soutenir envers et contre tous. La connétable, désolée, écrivit de nouveau, en annonçant qu'elle s'en irait, dans la galerie de Versailles, se jeter aux genoux de Sa Majesté et lui demander sa protection.

Si elle avait réellement envie de le faire, elle eut

tort de le dire d'avance ; il fallait aller droit au but. Elle n'y gagna qu'un ordre d'exil à cinquante lieues de la cour. Cet ordre arriva comme un coup de foudre ; elle en fut d'abord atterrée, puis elle montra un front serein. Son orgueil lui prêta des forces.

— Dites à cet ingrat, reprit-elle, que je m'en vais, non pas à cinquante, mais à cent lieues ; je ne saurais jamais être assez loin de lui.

Elle partit pour Lyon, où elle séjourna quelques semaines, espérant peut-être qu'on la rappellerait. Il n'en fut rien. Madame Colonna s'en fut alors en Savoie retrouver Hortense, qui bouleversait la cour de Turin. Elle y fut bien reçue en commençant ; mais le duc n'était pas homme à voir de si près une intrigue sans s'en mêler un peu. Il lui conseilla de retourner à Rome, lui donnant l'assurance que le connétable ne la tourmenterait plus et qu'elle n'aurait rien à craindre de lui.

— Il me l'a écrit, madame ; je vous réponds de son repentir et de son indulgence.

— S'il vous l'a écrit, monsieur, s'il vous en répond, c'est une raison de plus pour que je n'y aille point. Je sais ce que valent toutes les promesses de monsieur mon mari.

Le duc insista tellement, qu'un beau jour, Marie

demanda des chevaux, repassa le Saint-Bernard et s'en alla par la Suisse jusqu'à Bâle. Elle rencontra dans cette ville un marquis d'aventures fort brillant, qui débuta par afficher une passion extravagante. Il courait après elle depuis six mois, poussé par un désir insensé de lui plaire ; enfin, il osait avouer son amour, en la trouvant abandonnée; il osait espérer qu'elle accepterait ses très-humbles services; elle se garda de les refuser, et la malheureuse ne savait guère où cette démarche allait la conduire.

Le marquis, après lui avoir dépeint sa flamme, après lui avoir prodigué les compliments et les adorations, en vint au chapitre sérieux; il parla d'affaires et lui demanda où elle comptait se fixer. Marie avoua de bonne foi qu'elle n'en savait rien.

— Rentrez-vous en France? Nous en sommes à deux pas.

— Jamais! jamais je ne reverrai ce pays inhospitalier, où le roi est sans cœur et sans vergogne.

— Me permettez-vous alors de vous donner un conseil?

— J'écoute, monsieur le marquis; je suis très-heureuse de vous avoir rencontrée dans ma détresse.

— Eh bien, madame, croyez-moi, gagnez les Pays-Bas espagnols. Vous y trouverez tout ce qui vous

manque, vous y serez accueillie comme vous méritez de l'être. Bruxelles est plein d'agréments, les étrangers y abondent, la cour y est polie et agréable. Si vous ne vous plaisez point en cette ville, vous avez Anvers, où l'on est mieux encore peut-être, et d'où l'on peut passer en Angleterre au premier caprice.

— C'est vrai.

— Croyez-moi, partez. Que ferez-vous ici? Messieurs des cantons suisses ne vous protégeront pas : ils ne veulent se faire de querelle avec personne. Si M. le connétable vous réclame, ils vous rendront, ou bien ils vous chasseront, l'un des deux.

— Je m'en irai auparavant ; je ne me consolerais pas d'être chassée par ces bourgeois.

Le marquis revint à la charge et la persuada; elle se laissa conduire par lui à Bruxelles ; tout le long du chemin, il redoubla de protestations de dévouement et sema les pistoles, pour satisfaire ses fantaisies. Elle le goûtait fort, acceptait ses conseils et s'en reposait sur lui de toute manière.

Au moment d'entrer dans la capitale du Brabant, elle s'arrêta à une assez belle auberge. Le marquis voulut aller en avant, prendre langue et s'informer. Il revint le même soir tout effaré, fit préparer les carrosses et ordonna de tourner la ville sans y entrer. Madame Colonna

s'informa avec anxiété des raisons de ce changement.

— Madame, vous n'êtes pas en sûreté ici; il faut déguerpir et nous embarquer pour l'Angleterre. M. le connétable a déjà tout tourné contre vous. Nous allons à Anvers, chez un de mes amis, un homme sûr. Nous y arriverons demain avant le jour, en faisant diligence, et, la nuit suivante, nous monterons sur le premier bâtiment venu; nul ne saura rien, nul ne vous verra, si nous sommes habiles et si nous nous pressons.

Madame Colonna eut une peur épouvantable, elle trouva le plan admirable et y donna son approbation. Ils voyagèrent toute la nuit. Elle finit par s'endormir de fatigue et ne s'éveilla qu'au moment où le carrosse traversait un pont-levis; le bruit des chaînes la tira de son sommeil.

— Où sommes-nous? demanda-t-elle.

— Nous arrivons chez mon ami; sa maison est un château fort, vous le voyez; nous n'y craindrons personne.

La connétable se frotta les yeux, elle dormait encore à moitié; cependant il lui sembla voir des soldats qui la regardaient passer. Elle en acquit la certitude lorsqu'elle fut saluée, en descendant, par trois officiers, porteurs d'un ordre de l'archiduchesse gouvernante, qui enjoignait de la garder prisonnière dans la citadelle

d'Anvers, sur la demande du connétable prince Colonna et jusqu'à ce que celui-ci eût décidé de son sort.

Elle retourna la tête pour chercher son conseiller en ce moment critique, elle ne l'aperçut plus. Le traître avait disparu, une fois sa mission accomplie.

— Ah! dit-elle, c'est avec l'argent de mon mari que j'ai été si bien régalée!

Elle était vaincue et il fallait céder; ce qu'elle fit, à son grand déplaisir. Cet orgueil de Satan ne voulait pas plier. Elle fut enfermée strictement sous les verrous, et, de là, elle parlementa. Le connétable ne voulait rien entendre, il fallait revenir et revenir sans condition ou bien rester sous clef.

Elle y resta, et sans trop se plaindre. Cependant l'ennui la gagnait, elle ne voyait personne que ses femmes, on l'avait mise au secret. Une des filles de service lui raconta un jour le mariage de mademoiselle d'Orléans avec le roi d'Espagne et ajouta qu'elle devrait aller à Madrid, où elle serait bien protégée, Monsieur ayant gardé de très-bons souvenirs du feu cardinal de Mazarin et de tout ce qui lui appartenait.

— Hélas! je ne demande pas mieux; mais comment faire?

— Autorisez-moi seulement, madame; je réponds de tout.

— J'ai déjà été bien trompée, ma pauvre fille; mais je me fie à toi; si tu abuses de ma confiance, que Dieu te punisse! Je n'ai pas la force de me défendre.

La bonne fille n'en abusa point, elle était dévouée. Elle arrangea tout, en effet, et obtint un ordre de transférer la recluse à Saint-Sébastien, pour la diriger ensuite sur Madrid. On était partout ravi de ne la point conserver chez soi, chacun se défiait de ces Mancini; nous verrons plus tard qu'on n'avait pas tort, quant aux autres du moins.

La connétable fut embarquée à Ostende, sur une galère frétée exprès aux frais de son mari. Elle arriva en Espagne et fut reçue sans aucune pompe; ce qui lui parut de mauvais augure, puisqu'elle était annoncée.

XVI

Je veux en finir tout de suite avec Marie de Mancini, pour ne pas en embarrasser mon récit, même dans ce qui regarde la reine d'Espagne et les circonstances où elle se trouva mêlée.

En arrivant à Madrid, Marie espérait être reçue chez

le marquis de Las Balbazu, son beau-frère ; au lieu de cela, elle fut installée dans le couvent où nous l'avons trouvée. Elle en sortait quelquefois par fraude, et restait plusieurs jours dehors. Elle alla même demander asile à M. et madame de Villars, qui se trouvèrent fort embarrassés; ils n'osaient la recueillir sans l'autorisation du roi, et ils ne voulaient pas la mettre sur le pavé. Ils prirent un troisième parti qui était de la faire entrer chez madame de Las Balbazu et d'obtenir qu'elle y fût bien traitée. Son esprit inquiet ne put durer ainsi. Elle s'en retourna à l'Annonciade, où nous l'avons vue.

La reine ne résista pas au désir de l'interroger et de causer avec elle en français, à la barbe de la duchesse. Puisqu'elle avait commencé, elle ne s'en gêna plus et resta avec elle une bonne heure; la connétable eut le temps d'exposer ses raisons et Marie d'Orléans de les entendre. Celle-ci lui promit de faire ce qu'elle pourrait et ne lui cacha pas que c'était peu de chose.

— J'aimerais mieux vous voir protégée par cette vieille mégère, mon tyran; cela serait plus efficace. En Espagne, ma chère connétable, le roi, et surtout la reine, sont deux idoles aux pieds d'or. On les adore, mais elles sont trop lourdes pour changer de place, et réduites à l'impuissance par leur puissance même.

La dernière femme du peuple de Madrid commande dans sa maison, et, moi, je ne puis même garder dans la mienne qui il me plaît d'y avoir. Je n'ai d'autre désir en ce monde, je le dis souvent, que d'être une paysanne de Fontainebleau ou de Compiègne.

La reine fut enfin obligée de se retirer, en assurant à la connétable qu'elle aurait de ses nouvelles et qu'elle tâcherait de les lui donner bonnes. Elle promit d'écrire elle-même au connétable et d'obtenir de bonnes conditions, puisqu'elle était entre ses mains et qu'il fallait de force retourner avec lui.

Madame Colonna acquit toujours un soulagement à sa position; la marquise de Las Balbazu sachant que la reine la protégeait, consentit à ce qu'elle vînt de temps en temps chez elle, à ce qu'elle y vît du monde et qu'elle en reçût même dans son couvent, ce qui lui donna quelque répit; elle ne pouvait supporter la solitude.

La connétable n'était point capable de renoncer à l'amour, avant d'être bien certaine que l'amour renonçait à elle. Elle connut chez sa belle-sœur un comte de Vicente, cousin de celui que nous avons vu ambassadeur près du roi; il était jeune, mais il était laid à miracle et ne trouvait aucune dame qui daignât s'accommoder de cette laideur.

La connétable était coquette par habitude et par besoin. Elle fit à ce Vicente une foule de bienvenues et de bonnes grâces qui l'enchantaient et qu'il accepta pour la conversation. Marie de Mancini y fut bientôt prise, ce n'était pas là Louis XIV, ni le chevalier de Lorraine; mais elle avait plus de quarante ans, elle était proscrite et misérable; c'est la fable de la Fontaine, il vient un moment dans la vie où l'on s'occupe des vermisseaux après avoir refusé des aigles. Elle en était là.

Son esprit et le tour qu'elle savait donner aux choses rendaient sa conversation des plus recherchées; elle prit cette admiration pour de l'amour, elle prit l'amour-propre satisfait du quidam pour une passion et s'empressa d'y répondre. Ce qui l'étonnait, c'est qu'il ne se déclarât point, c'est qu'il restât dans les lieux communs et les phrases banales.

La connétable prit madame de Villars pour sa confidente, lui vanta le mérite de ce nouveau Pâris, à quoi la bonne ambassadrice ne se rendait point.

— Voyez, madame, comme il a quelque chose de fin et de fripon dans les yeux.

— Je ne trouve pas cela; il est horrible.

— C'est que vous le voyez mal. Ah! je suis bien heureuse!

— Heureuse de quoi?

— Heureuse de l'aimer.

— Il vous aime sans doute?

— Je ne sais; mais je l'aime, moi, et cela me suffit.

— Comment, il ne vous aime pas?

— Il m'aime peut-être, il n'en dit rien, il est timide, il a peur de moi, il a peur du connétable, il craint de s'embarquer dans une aventure; je l'excuse de tout, puisqu'il me plaît.

Ce fut encore pour elle quelques bons moments. Son imagination et son cœur faisaient les frais de cette intrigue, puisque le héros ne s'y prêtait pas; au contraire, il fuyait les occasions de la voir, depuis qu'il avait découvert l'amour qu'elle avait pour lui. Bien loin de s'en affliger, ou de le blâmer, elle le loua et se félicita elle-même.

— S'il n'était pas ainsi, ce serait très-malheureux : je courrais de grands risques, je serais bientôt tout à fait perdue et sans rémission.

C'est là ce qui s'appelle une grâce d'état.

La reine revint plusieurs fois à ce couvent, et, chaque fois, elle fut plus enchantée de la connétable. Madame de Villars dans une lettre à madame de Coulanges, que cette aimable vieille femme m'a donnée à copier, — madame de Villars dépeint ainsi Marie de Mancini, un

jour qu'elle arriva chez elle et qu'elle vint implorer sa pitié :

« Sa taille est des plus belles; un corps à l'espagnole, qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules : ce qu'elle en montre est très-bien fait; deux grosses tresses de cheveux noirs, renouées par le haut d'un beau ruban couleur de feu, le reste de ses cheveux en désordre; de très-belles perles à son cou; un air agité qui ne siérait pas à une autre et qui, pour lui être naturel, ne gâte rien ; de belles dents... Elle s'habille à l'espagnole, d'un air beaucoup plus agréable que ne le font toutes les femmes de notre cour. »

Ne trouvez-vous pas le quidam bien dégoûté, et n'était-ce pas un beau museau pour faire le renchéri avec une pareille femme!

Le connétable arriva tout à coup à Madrid, au moment où on l'attendait le moins, et, comme il apprit que la reine protégait sa femme, il lui demanda une audience, pour lui exposer ses griefs, afin qu'elle ne le condamnât pas trop. La reine la lui accorda et resta stupéfaite en apercevant un homme très-bien fait, de haute mine, du même âge que sa femme, s'exprimant à merveille et tout à fait digne d'un autre sort, lui semblait-il.

Elle comprit très-bien pourquoi on lui avait permis

de le recevoir, afin de la détourner de madame Colonna. Il se plaignit amèrement, prêta tous les torts à la connétable, exagéra ses défauts, nia ses qualités, au point d'ébranler la bonne volonté de la reine et de lui retirer l'envie de se mêler des affaires de cette fugitive.

Elle lui fit dire par madame de Villars qu'elle l'engageait de tout son pouvoir à revenir près de son mari et à ne le plus quitter, parce qu'elle n'aurait jamais raison avec personne aussitôt qu'on l'aurait vu.

Madame Colonna reçut ce message avec contrition et prit le grand parti que lui conseillait la reine. Elle revint dans la maison que son mari possédait à Madrid, et où il s'était rendu la veille pour l'attendre. Ce fut un cruel moment pour elle, on le concevra.

Le marquis et la marquise de Las Balbazu étaient présents, ainsi que plusieurs seigneurs alliés ou parents des Colonna. En la recevant, le connétable lui dit :

— Nous voici encore une fois réunis; Dieu veuille que ce soit la dernière! Je le désire et ce ne sera pas ma faute s'il en est autrement. Vous êtes chez vous, recevez vos conviés.

Ce fut tout l'accueil qu'il lui fit. Elle trouva un immense changement autour d'elle et dans la tenue de sa maison. Le prince était devenu avare, la grande profusion d'autrefois était remplacée par la lésinerie,

et la connétable n'était pas accoutumée à ces airs-là.

Elle voulut remettre les choses sur l'ancien pied; il ne le lui permit point et la reprit assez sévèrement sur deux ou trois parures qu'elle s'était commandées.

— Vous êtes donc ruiné, monsieur?... lui dit-elle. Dans tous les cas, je ne le suis point, moi, et, avec ce que je vous ai apporté en dot, j'ai de quoi m'acheter les atours qui me manquent.

— Je ne suis pas ruiné, madame, je suis raisonnable. Nous avons fait, vous et moi, des folies qu'il s'agit de réparer, afin de laisser à nos enfants la fortune que j'ai reçue de mes pères.

— C'est juste, monsieur... Moi, je n'ai rien reçu de mon père, je n'ai pas eu de père; mais j'ai eu un oncle qui valait bien tous vos pères ensemble, ne l'oubliez pas.

Le prince n'était pas d'humeur à recevoir des leçons; il trouva Marie un peu outrecuidante d'oser élever la voix devant lui et ne lui passa point cette hardiesse. Une querelle s'ensuivit; après celle-là, une autre, et ainsi de suite tous les jours... La vie redevint pour eux plus insupportable que jamais. Madame Colonna la compliquait encore de sa passion platonique et malheureuse. Elle invitait sans cesse Vicente, Vicente était de tout chez elle, et ne se gênait pas pour montrer qu'elle

avait pour lui un amour qu'il accueillait fort mal. Il alla jusqu'à en plaisanter dans l'antichambre de la reine et les propos furent répétés; la connétable eut des amis charitables qui le lui redirent. Elle en fut au désespoir.

au lieu de se taire, elle cria. Elle donna lieu à de nouveaux discours, à de nouvelles épigrammes; elle imagina de se trouver mal un jour d'une certaine pro cession qui se fait dans ce qu'on appelle les cloîtres du palais. Le roi et la reine y marchent ensemble; celle-ci est parée, ce jour-là, d'un habit particulier dont les manches tombent jusqu'à terre, et sa longue queue est portée par la camarera-mayor.

La croix, le patriarche, les évêques marchent devant Leurs Majestés. Les dames ont aussi des habits extraordinaires pour ce jour-là. On les appelle la *guarda-mayor*, et c'est la seule cérémonie dans l'année où les amants aient le droit d'entretenir leur maîtresse. Il ne s'est rien vu nulle part de si extraordinaire. Les amants marchent à côté de ces dames, et ils causent comme s'ils étaient dans leur chambre, sans plus s'inquiéter des témoins que s'il n'y en avait pas. L'étrange pays! on peut appeler cette procession une galante fête, bien que la croix y soit portée.

Les infidélités, les brouilles, les raccommodements,

les rigueurs, tout cela est en évidence ce jour-là; il suffit d'ouvrir les yeux en cette occasion pour connaître la carte amoureuse de la cour. Madame Colonna avait compté que Vicente viendrait se déclarer son esclave; il s'en alla vers une des *senoras de honor* qui portait pour ornement un beau pistolet d'arçon pendu à son écharpe; elle n'en était pas peu fière, et c'était un vœu probablement.

Lorsque la connétable se vit ainsi délaissée, elle ne put cacher son désespoir et tomba évanouie; il fallut l'emporter. Comme la reine demandait ce que c'était que ce bruit inaccoutumé au milieu des conversations amoureuses, on lui répondit que c'était cette folle de Mancini et qu'elle n'avait pas besoin de s'en inquiéter.

Le lendemain, la connétable fut conduite à l'alcazar de Ségovie, une des plus fortes prisons de toute l'Espagne.

Elle eut beau dire, beau résister, il fallut partir, et sans même regarder derrière soi. Cette prison fut la plus dure qu'elle eût faite. Elle écrivit à la reine et la supplia de l'en tirer. Celle-ci demanda au connétable de lui pardonner encore; elle n'avait plus la même camarera-mayor, comme on le verra tout à l'heure, et elle était bien plus libre.

Le connétable répondit à Sa Majesté qu'il la refusait

avec chagrin, mais qu'il n'était plus possible de vivre avec cette extravagante.

— Cependant, ajouta-t-il, je lui permets de quitter Ségovie, à condition qu'elle entrera au couvent et qu'elle prononcera des vœux pour n'en point sortir.

— Et vous, monsieur?

— Moi, j'ai des dispenses de notre saint-père.

La reine fit écrire à madame Colonna ces simples mots :

« Promettez toujours; vous tiendrez, après, ce que vous pourrez. L'essentiel est d'être hors de là. »

Madame Colonna promit tout ce qu'on voulut; on la tira de son cachot, on la remit dans un autre; les cloîtres ne sont-ils pas aussi des prisons? Cela dura jusqu'à la mort du connétable, arrivée en 1689. Alors, on la laissa libre.

Peu de temps avant la mort du feu roi, j'étais à Paris; on me parla d'une vieille madame Colonna, qui vivait très-retirée dans un coin du Marais, recevant une société de dévotes et disant la bonne fortune. J'ai toujours été curieuse des devins et je me fis conduire chez cette dame par le chevalier de Pingry, un de ses habitués.

Je trouvai une vieille femme sèche et noire, avec de beaux yeux, un grand air, quelque chose en elle

qui rappelait des temps meilleurs. Nous causâmes un peu ; M. de Pingry m'avait nommée, elle me parla de Turin et de Victor-Amédée. Je lui demandai si c'était qu'elle l'eût connu.

— J'ai bien connu son père aussi, répondit-elle. Vous ignorez donc qui je suis? on ne vous a donc pas prévenue?

— Madame, je ne savais pas si c'était votre intention, répliqua le chevalier.

— Je n'aurais point consenti à voir madame, si j'avais désiré me cacher d'elle. Madame, je suis Marie de Mancini, la connétable Colonna.

— Mon Dieu, m'écriai-je, cela est-il possible!

— Oui, je vous semble bien déchue! Monsieur votre père vous avait parlé de moi autrement. J'ai voulu me faire oublier, j'y ai réussi; mes parents et mes amis sont des ingrats, je ne veux plus en entendre parler. Je vis en Dieu et aussi pour cette science de l'avenir dont j'ai toujours été affolée. Grâce au ciel, j'ai un beau douaire, je pourrais encore paraître, si cela me plaisait; je n'en ai nulle envie. Ne dites point que je suis ici, ou bien je me repentirais de vous avoir accueillie.

Cette singulière créature ne voulait rien faire comme les autres. Une fois revenue de mon étonnement, je

tâchai de la faire causer; elle ne s'en défendit pas trop et me raconta bien des choses dont j'ai fait mon profit.

Je l'ai vue assez souvent jusqu'à sa mort, arrivée en 1715; elle mourut la même année que Louis XIV quelques jours après lui. Cette vie qui avait commencé avec tant d'éclat, finit dans une obscurité complète. Dès qu'elle eut rendu son âme à Dieu, la défense me parut levée et j'en parlai à quelques personnes.

—Marie de Mancini? la connétable? Il y a longtemps qu'elle est morte; on se moque de vous, madame.

On ne s'était pas moqué de moi; c'était bien elle, si ignorée, qu'on la croyait hors de ce monde depuis des années.

Quel enseignement pour les ambitieux!

XVII

La reine d'Espagne fut donc obligée de se faire à ce silence, à cette torpeur, à cet ennui mortel, son unique vie désormais. Elle était encore assez jeune, pour que sa jeunesse la consolât, et pour n'être pas

obsédée par les souvenirs. Elle s'y accoutuma donc, c'est-à-dire son corps s'y accoutuma, mais son âme ne put se ployer à ce joug.

Elle n'aimait le roi que comme son seul compagnon, comme l'époux imposé par sa famille ; toutes les aspirations de son cœur s'élançaient vers la France, vers celui qu'elle avait aimé, en qui ses espérances étaient mortes. Son imagination se nourrissait à Madrid de cette passion romanesque du duc d'Astorga; elle s'intéressait à lui, elle l'aimait; elle l'eût aimé plus tendrement encore si les souvenirs ne l'eussent emporté, chez elle, sur ce besoin d'attachement dont les jeunes âmes sont possédées.

Nada ne la quittait point; le roi le lui avait donné, il était désormais à elle; elle l'envoyait où il lui plaisait et le roi, par extraordinaire, ne lui en demandait point compte.

Un matin, elle était seule avec lui dans son oratoire, lorsqu'on frappa à la porte. Elle lui ordonna de voir qui venait ainsi, le roi et la camarera-mayor entrant de droit; il ouvrit. C'était le père Sulpicio, plus froid, plus sombre que jamais.

Il s'inclina légèrement en montrant au nain la porte ouverte ; celui-ci s'empressa de la fermer.

— Renvoyez ce nain, madame, reprit le moine

voyant qu'on ne voulait pas le comprendre. J'ai besoin d'être seul avec Votre Majesté.

La reine était toujours tentée de faire chasser cet homme, et il lui fallait une grande puissance sur elle même pour se dominer.

— Va, Nada! dit-elle doucement. Je te rappellerai bientôt.

Il fallut obéir.

— Qu'y a-t-il, mon père?... demanda Marie-Louise. Hâtez-vous de le dire, je suis pressée.

— Madame, vous avez commis des fautes; vous avez beaucoup à expier, et la miséricorde de Dieu est immense si elle vous pardonne.

— Hélas! mon père, je ne me croyais pas si coupable.

— Vous êtes coupable, et Dieu est bon, Dieu est indulgent; il vous envoie une grande grâce, vous la recevrez, j'espère, ainsi que vous le devez, avec une reconnaissance infinie.

— Laquelle, mon père?

— Le grand auto-da-fé vient d'être décidé; il aura lieu d'aujourd'hui en un mois, à Madrid, et vous y assisterez avec le roi notre sire, selon les prérogatives qui vous sont accordées. Ce jour-là seul vous remettra tous vos péchés.

— Moi, mon père, j'assisterai à cet horrible spectacle? Ne l'espérez pas.

— Je comptais sur cette résistance; aussi, j'ai voulu vous accoutumer à cette idée, pour que vous ne vous montriez point rebelle... Vous devez être présente à l'auto-da-fé, et vous irez; c'est bien une autre obligation que le combat de taureaux! vous seriez passible du saint-office si vous cherchiez à éviter ce grand acte de foi et de justice, et, songez-y, le saint-office est plus puissant que vous.

La reine ne trouva pas une parole, pas un mouvement : elle resta atterrée; la pensée d'une si horrible obligation ne s'était pas encore présentée à elle, et son expérience lui montrait trop qu'elle ne pourrait pas l'éviter, qu'on l'y traînerait plutôt mourante.

Elle ne put retenir une exclamation de douleur, et, joignant les mains, elle demanda à Dieu, en français, d'écarter d'elle ce calice ou de lui donner la force de le boire.

— Ne parlez pas cette langue maudite, madame!

— Je priais Dieu, mon père.

— Dieu ne vous entend pas en cette langue; il n'y prête point son oreille.

— Dieu a bien entendu mon aïeul saint Louis lorsqu'il alla mourir pour lui en Palestine; il a bien en-

tendu le père de mon père, Louis XIII, lorsqu'il voua son beau royaume à la vierge Marie. Il m'entendra bien, lorsque je lui demande le courage de vivre de cette vie qu'on m'a faite et que je ne connaissais pas.

— Vous êtes la fille des saints, c'est très-vrai, ma fille; vous êtes d'un sang qui a donné de vrais vengeurs à l'Église; mais c'était avant que l'hérésie se mélangeât à ce sang des rois; avant que ce relaps, ce maudit eût usurpé le trône, pour lequel il n'était point né.

La reine ne s'emporta point à cette diatribe contre Henri IV: la gaieté de son âge prit le dessus; elle se mit à rire en disant :

— Mon père, on ne vous apprend pas l'histoire de France dans votre couvent, je le vois bien.

Le dominicain resta interdit; mais sa colère n'en fut que plus violente; il avait manqué son coup : au lieu de l'effrayer, il la faisait rire. Elle avait quelquefois de ces retours d'enfantillage qui déconcertaient toutes les gravités; il lui arrivait même de jouer avec la fureur de son redoutable confesseur, ainsi qu'elle le faisait en ce moment. Elle mit le comble à son irrévérence en ajoutant :

— Si j'étais le roi d'Espagne, je renverrais tous les moines dans leurs cloîtres et leur ordonnerais de prier

Dieu et de s'instruire, sans se mêler de mes affaires, et tout irait bien mieux ; on ne s'ennuierait pas tant à Madrid.

Le moine lui lança un regard qui l'eût foudroyée s'il en avait eu la puissance.

— Comment voulez-vous que l'Espagne vous adopte, madame, comment voulez-vous être considérée comme la reine choisie de Dieu, si vous débitez de pareilles maximes? Prenez garde! vous jouez avec le feu. Je vous ai avertie; vous savez maintenant ce que vous devez à la bonté du ciel. Je me retire, je vous laisse en compagnie de vos nains, de vos baladins, de tous ces mécréants qui ne devraient point approcher d'une femme chrétienne; veillez sur vous, c'est le conseil d'un homme qui est plus votre ami que vous ne le croyez.

Il sortit comme à l'ordinaire, après s'être à peine incliné. Aussitôt qu'il fut parti, la reine fondit en larmes. Nada ne s'était pas écarté; il revint et la trouva dans cet état. La camarera-mayor et les senoras se tenaient, suivant l'usage, dans le grand cabinet à côté; elles entrèrent au cri que jeta le pauvre nain, et le duc d'Astorga avec elles.

— Au nom du ciel, madame, qu'y a-t-il? demanda le petit homme.

— Qu'est-ce continua la Terra-Nova.

— J'ai laissé la reine en compagnie de ce vilain père Sulpicio, et il l'aura effrayée.

— Hélas ! reprit Marie-Louise, il est venu m'annoncer ce terrible auto-da-fé, auquel il faut que j'assiste; je crois bien que je mourrai d'ici là.

— Oui, reprit le duc, on va brûler, au nom de Dieu, des créatures de Dieu, parce qu'elles ne l'adorent pas comme on le leur ordonne. Ce sont des horreurs que sa bonté tolère et qu'il devrait punir.

On se regarda à cette réponse téméraire. La duchesse de Terra-Nova se signa en baissant la tête; les senoras eurent peur et se détournèrent. Nada dit tout bas à l'oreille de la reine qui tremblait :

— Mon Dieu, madame, s'il y a des espions ici, M. e duc est perdu.

Quant à lui, il regardait avec assurance, l'œil fixe, comme un homme courageux qui porte un défi à plus fort que lui et qui brave son pouvoir injuste. Il vit les paupières de la reine mouillées de larmes, et, s'agenouillant devant elle :

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, je vous ai effrayée, je suis un insensé; je n'ai pensé qu'à votre douleur, et j'ai oublié tout le reste. Pardonnez-moi!

— Tu oublies beaucoup de choses! lui répliqua, les

lèvres pincées, madame de Terra-Nova; beaucoup de choses dont tu devrais te souvenir et dont les autres se souviennent.

D'Astorga ouvrait la bouche pour répondre à cette méchante duègne; la reine fit un geste et lui imposa silence.

— Assez, duc! tu en as peut-être trop dit.

Lorsqu'elle lui parlait, ce tutoiement banal paraissait pour ainsi dire l'accent d'une caresse. Il l'écoutait avec délices, et recueilli en lui-même, afin de n'en pas perdre un mot.

Il était l'heure d'aller à l'église pour la cinquième ou sixième fois de la journée.

Nada prit le livre de la reine et marcha devant elle. On se rendit chez le roi, afin d'arriver ensemble à la chapelle; l'incident qui précède ne fut point rappelé; mais il avait jeté sur tout ce petit monde une teinte de tristesse et de crainte. Les uns regardaient le duc avec pitié, les autres presque avec horreur, selon le degré de fanatisme. Il est inutile de dire que la duchesse de Terra-Nova était de ces derniers.

Après l'office, le roi et la reine parurent à cette ennuyeuse comédie espagnole, où la jeune princesse n'avait d'autre distraction que de regarder les amants se parler avec leurs doigts; car un autre langage ne

leur est pas permis en ce lieu; c'est bon pour la procession. Comprenez-vous quelque chose de plus absurde, et que pouvait faire, au milieu de ces brutes, une charmante princesse élevée à Versailles et au Palais-Royal?

Après la comédie et ses joies, vint le souper : des fricassées sans nom, auxquelles les Français ne s'accoutumaient pas et qu'il fallait avaler cependant. La vie de cette reine n'était qu'un supplice en grandes comme en petites actions. A huit heures et demie, selon la *formule*, on rentra chez soi et les rideaux furent tirés.

—Qu'a donc fait ou dit ce fou de d'Astorga, à propos de l'inquisition? demanda le roi d'un air indifférent.

— Quelques paroles inconsidérées, sire, voilà tout; cela ne vaut pas la peine qu'on le relève. Quoi! tu sais cela?

— Et je ne suis pas seul à le savoir sans doute.

— Bon Dieu! lui arrivera-t-il quelque malheur? a-t-on eu l'infamie de le dénoncer?

— Ma reine, tout chrétien qui entend mal parler de l'inquisition est obligé de le dire à son confesseur, sous peine de damnation éternelle.

— Ah! malheureux! Romulus était là et la Terra-Nova aussi.

La reine ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, lorsqu'elle alla à la messe, ses regards cherchèrent d'abord son majordome-mayor; elle l'aperçut à son poste et respira. Il ne s'approcha point d'elle, excepté pour son service, et, lorsqu'elle s'en retourna au palais, il se contenta de la saluer profondément sans la suivre. Nada lui fit tous les signes possibles, il n'eut pas l'air de les voir et se retira.

Dans la journée, le roi et la reine firent une promenade en carrosse; ils s'en allèrent vers ce fleuve du Mançanarès, où il n'y a pas une goutte d'eau et où la poussière vous aveugle; on arrose le lit de la rivière à cause des sables qui s'en élèvent. Voilà encore une des particularités de l'Espagne dont la reine ne pouvait pas rire; elle se serait fait lapider. Pour achever la peinture, un fastueux roi, je ne sais lequel, a fait construire, sur cette rivière qu'on arrose, un pont deux fois aussi long et aussi large que le pont Neuf à Paris. Cela fit dire à un plaisant qui n'était assurément pas un Espagnol :

— Je conseille au roi de vendre son pont ou d'acheter une rivière.

Cette promenade du Mançanarès a donc l'agrément que je vous dis. La reine y fut préoccupée; elle ne voyait pas d'Astorga. En vain les deux nains, placés

dans le carrosse, firent de leur mieux pour la distraire. Ils étaient d'accord, ce jour-là, chose rare, et Romulus jubilait. C'était une gaieté singulière, une gaieté dont on souffrait sans en pouvoir dire la raison.

— Tu as bien de l'esprit, aujourd'hui, Romulus! dit le roi.

— C'est qu'il fait beau temps et que je suis près de Votre Majesté, sire.

La reine ne disait rien; l'inquiétude la dévorait; elle se penchait à la portière, comme si elle eût voulu regarder le paysage; elle cherchait d'Astorga, et elle eût voulu le voir venir; il ne paraissait point.

Au moment du dîner, où il assistait ordinairement et où son devoir était de faire servir la reine, il ne vint pas, et Marie-Louise trouva, à sa place, debout près de sa chaise, le silencieux et sombre Sulpicio. Elle ne put s'empêcher de demander le duc, ce qui était de sa part une grande imprudence. En Espagne, on doit ne s'apercevoir de rien. Tout a une raison d'être.

— M. le duc d'Astorga est incommodé, madame, et gardera probablement la chambre pendant longtemps, répliqua la duchesse comme si elle prononçait un arrêt; on lui donnera un remplaçant, et Votre Majesté n'en sera pas moins bien servie.

La reine se sentit défaillir ; elle laissa tomber son couteau, qu'elle tenait à la main; et, depuis ce moment, il lui fut impossible de manger. Elle se leva promptement, rentra dans son cabinet sans écouter les récriminations de la duchesse et n'emmena avec elle que son nain, aussi troublé que sa maîtresse elle-même.

— Va, lui dit-elle tout bas, va chez lui et informe-toi de ses nouvelles. Ils mentent; on l'a arrêté, mais il faut le savoir.

— On ne me laissera pas sortir, peut-être, madame.

— Essaye, emploie tous les moyens, mon pauvre Nada. Tu es adroit ; tu es si petit ! ils ne te verront pas.

— Eh! madame, on nous observe tous les deux. N'importe, reposez vous sur moi. Si je ne réussis pas, nul ne réussira.

A cet instant, le roi entra; il avait l'air plus grave que de coutume; il fit signe qu'il voulait être seul avec la reine. Tout le monde sortit. Il s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement.

— Ma bonne Louise, lui dit-il avec une grande affliction, je t'aime de toute mon âme et je n'ai qu'un chagrin, c'est que tu appartiennes à une race pour laquelle tu n'es pas faite et qui est justement maudite. Mon peuple t'aime aussi, il t'aime comme moi, malgré

ton origine, qu'il a grand'peine à te pardonner. Fais donc attention à tes paroles, à tes démarches; tu es entourée d'ennemis, de gens qui t'épient et cherchent à te faire tomber dans un piége. Je crains que tu ne t'occupes trop de ce que tu ne comprends pas; tu te compromets pour un autre; veille sur toi davantage. Sois gracieuse et soumise avec ton confesseur; ne l'irrite pas; je tremble en songeant aux dangers qui t'entourent et dont mon amour ne te garantirait pas, ma chère reine. Je ne puis t'en dire davantage, mais veille sur toi.

La reine le regarda avec étonnement et frayeur; ces deux sentiments la dominaient à tour de rôle dans son existence.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle vivement; où est le duc d'Astorga?

— Le duc d'Astorga est malade; il ne s'agit point de lui, ma Louise; il s'agit de toi, je te conjure d'y songer. Ne t'occupe que de toi, de toi seule. Nous allons aller coucher à l'Escurial, ce soir, et nous y passerons deux jours. C'est un moment de retraite, pour nous préparer à l'auto-da-fé; nous irons beaucoup dans les couvents et plus du tout à la comédie. Ce grand acte doit seul nous occuper maintenant; prépare-toi, donne tes ordres, nous partons dans une demi-heure.

La reine ne pensa qu'à une chose, c'est que Nada n'aurait pas le temps de sortir et qu'il lui faudrait quitter Madrid sans rien savoir; elle se sentait à bout de patience et de courage, et mille fois elle faillit laisser échapper les plaintes amères que ce supplice continuel lui inspirait.

Le roi la quitta; ses dames revinrent, la duchesse en tête. Nada n'était pas avec elles. Sans doute il était parti; reviendrait-il? ne l'arrêterait-on point? reverrait-elle le pauvre petit? Elle eut une demi-heure d'angoisses que rien ne peut rendre, d'autant plus qu'elle devait les cacher avec soin pour ne pas inspirer de soupçons. Les préparatifs du départ se faisaient autour d'elle. La Terra-nova et Sulpicio ne la quittaient pas; ils devaient être du voyage, bien entendu, une reine d'Espagne ne marche pas sans ces deux bourreaux.

Ils descendirent donc dans la cour, où attendaient les carrosses, et la reine trouva avec une joie extrême son pauvre nain debout à côté du marchepied. Il avait l'air triste; ses yeux se mouillaient de larmes; elle devina son malheur, et son cœur se serra. D'Astorga était entre les mains de l'inquisition, c'est-à-dire qu'il courait un danger épouvantable, dont un miracle seul le pouvait tirer.

Il n'y avait pas moyen d'échanger un mot. On entra

dans le carrosse; on s'y plaça; on ferma les mantelets, car il en est toujours ainsi lorsque les rois et reines d'Espagne se promènent, c'est l'usage; à peine peut-on — dans la campagne — écarter ce mortel rideau pour voir et respirer un peu. Il fallut aller jusqu'à l'Escurial, manger en carrosse, écouter les discours des confesseurs, car celui du roi était de la fête, et prendre part à tout cela, comme si on y était de bonne volonté.

L'Escurial est un magnifique monument, mais c'est une triste demeure. Les rois y sont inhumés dans une sorte de Panthéon où des moines camaldules leur servent de garde d'honneur. Il s'y trouve huit demeures magnifiques, y compris celle de ces morts, à qui, dès son arrivée, Charles II voulut rendre visite. Il aimait à se trouver parmi eux, la reine fut obligée de le suivre, et ce fut avec la répugnance que l'on peut imaginer. Après s'être agenouillé devant l'autel, le roi se fit ouvrir les caveaux où reposaient ses ancêtres; il s'en alla de tombe en tombe, s'arrêtant devant chacune d'elles.

— Voici Charles-Quint, ma reine, le grand Charles-Quint, le plus puissant monarque du monde; il est là, nous irons aussi!

La reine eut presque envie de répondre « Plût à Dieu

que ce fût tout de suite! autant ce sépulcre que celui où je vis; on y est plus tranquille.

Il passa ensuite à la tombe de Philippe II, puis à celle de Philippe III.

— C'est ton aïeul, Louise, le père de la reine Anne. C'est par là que je t'aime; salue-le.

Lorsqu'il fut devant le monument de Philippe IV, son père, il s'arrêta plus longtemps et débita tout un discours; puis il voulut baiser la pierre.

— Quand on pense que ce roi qui fut mon père, ce roi d'Espagne et des Indes, est là et que les vers le rongent!

Ces idées étaient d'une gaieté à faire rire les trépassés dans leur cimetière. C'étaient là les folâtreries de ce bon monarque!

Quant aux reines, ce furent d'autres façons; il n'en passa pas une, surtout les Françaises et s'attendrit beaucoup sur leur chapitre; l'infortunée Élisabeth lui en fournit un bien long qui se termina par ces mots:

— N'oublie pas ce que je t'ai recommandé, ce matin, et que ce marbre te le rappelle sans cesse.

Il arriva devant la fille de notre Henri IV, et dit ce simple mot:

— Française aussi, celle-là!

C'était comme une insulte jetée à cette tombe.

Lorsqu'il eut visité les places occupées, il s'arrêta tout droit devant celles qui restaient vides, attendant leur proie, et, les montrant à la princesse :

— C'est là que nous serons tous deux, près l'un de l'autre pour l'éternité. J'irai avant toi, car je suis bien malade, je ne vivrai pas. En moi finira ma race : on me l'a prédit, et je le crois, je le sens ; tu ne me quitteras pas, ma Louise, jamais, jamais !"

Il tomba roide, comme cela lui arrivait souvent ; il fallut l'emporter et le soigner pendant plusieurs heures. On écarta la reine de ce lieu où il souffrait sans reconnaître personne. Elle rentra tristement chez elle. Ce qu'elle avait vu et entendu n'était pas propre à l'égayer, et l'attaque du roi l'effrayait. S'il mourait, quel serait son sort? Ce n'est pas l'usage dans cette cour de renvoyer les reines veuves dans leur famille ; on les place dans quelque couvent, loin de Madrid ; on les y enferme, et on tâche qu'elles y prennent le voile pour être plus sûr qu'elles n'en sortiront point. C'est une suite des gentillesses de ce bon pays.

La reine ne put être seule un instant avec Nada, ni savoir, par conséquent, ce qu'il avait appris ; la tristesse du nain ne lui promettait que trop une mauvaise nouvelle, tandis que Romulus ne semblait triste que de commande, pour se conformer aux dispositions

de tous; une joie maligne perçait dans ses regards

La journée entière se passa ainsi; vers le soir, le roi se leva, il se sentait mieux et il revint chez la reine. Toute trace de ses idées du matin avait disparu. Il s'occupa de tout autre chose, voulut faire un règlement pour la semaine sainte, qui s'approchait et qui s'observe en Espagne avec une extrême rigueur, sous le rapport des pratiques extérieures; mais cela n'empêche pas les amours d'aller leur train. Les stations du jeudi saint ne sont que des prétextes à rendez-vous, et il arrive fort souvent qu'on s'en tient à la première église, si le hasard vous y fait trouver l'entretien que vous y êtes venu chercher.

Enfin, après cette mortelle journée, en vint une autre où la reine eut un peu plus de liberté. Nada se glissa chez elle et parvint à la rencontrer seule, ou du moins sans la duègne, les *senoras de honor* se tenant dans le premier salon.

— Madame, j'ai été chez lui, j'ai vu sa nourrice et elle m'a tout dit.

— Eh bien, où est-il? que fait-il?

— Madame, il a été emmené par la sainte Hermandad, une heure après avoir quitté ce palais; il savait qu'on l'arrêterait et n'en a pas voulu donner le spectacle à Votre Majesté; voilà pourquoi il est parti si vite.

— Puisqu'il le savait, il aurait dû se cacher, mon Dieu!

— On ne se cache pas de l'inquisition, madame.

— Et que va-t-il arriver?

— Dieu et le grand inquisiteur le savent!... Peut-être le brûlera-t-on au fameux auto-da-fé. Nous n'en saurons rien auparavant, et nous ne le saurons pas même ce jour-là, s'ils lui mettent un *san-benito* à masque et à capuchon, et s'ils n'écrivent pas son nom sur sa tête.

— Oseraient-ils brûler un grand d'Espagne, le majordome de ma maison?

— Madame, ils oseraient vous brûler vous-même, si leur intérêt était que vous fussiez brûlée; n'ont-ils pas des espions jusque chez vous, et ces espions n'ont-ils pas livré le noble d'Astorga au supplice?

— Et qui sont ces infâmes?

— Dabord, madame la duchesse de Terra-Nova, n'en doutez pas! et puis ce monstre de Romulus. L'une a été la tête et l'autre l'instrument.

— Eh bien, Nada, retiens bien ce que je te dis, la Terra-Nova sortira de chez moi; je la chasserai, je t'en donne ma parole royale.

— Madame, vous n'en serez pas la maîtresse.

— Je suis la reine et je le montrerai; tu ne me connais pas encore, Nada. Je me souviens du sang dont je

sors. J'appartiens à une race de rois, la première, la plus ancienne et la plus illustre de l'univers; mon père, un Bourbon, ma mère, une Stuart; je suis, par l'un et l'autre, petite-fille d'Henri IV. Je prouverai au monde que je n'ai pas dégénéré, tu verras!

— Ah! madame, madame, ma chère et noble reine, prenez garde à vous!

Le nain se jeta à ses pieds, qu'il baisa, et la supplia de modérer sa colère, de ne point se laisser emporter par le ressentiment d'une offense impardonnable, il est vrai, et dont les suites seraient terribles.

— Une offense! tu appelles cela une offense? Tu ne songes pas au malheur et à la vie du plus généreux, du plus noble seigneur des Espagnes, mis à la question par ces misérables! Je parlerai; je serais coupable aux yeux de Dieu si je me taisais.

XVIII

Le soir, au moment où le roi se trouvait seul avec la reine dans sa chambre, avant le souper, Marie-Louise se leva et alla vers la porte; puis elle appela elle-même la camarera-mayor. Leurs Majestés avaient une bonne heure à rester ensemble.

Le roi ne devinait point pourquoi Marie-Louise voulait mettre entre eux cette duègne, qu'elle écartait d'ordinaire avec tant de soin. La gravité de son maintien et de sa physionomie l'avaient déjà étonné et il ne put s'empêcher de le lui dire.

— Laisse-moi, répliqua-t-elle; j'ai besoin de cette Terra-Nova, je veux lui parler en ta présence.

La duchesse entra avec ce maintien composé, cet air de furie hypocrite qui ne la quittait pas. Elle fit trois révérences au roi et à la reine, et attendit debout leur bon plaisir. Son regard altier parlait seul et se révoltait contre cette soumission.

— Duchesse, dit enfin Marie-Louise, j'ai voulu m'expliquer avec vous devant le roi, afin que nous nous entendions bien et que mes paroles ne lui soient point rapportées autrement que je ne les aurai prononcées. Ce que je vais faire est hardi pour une reine d'Espagne; dans tout autre pays, ce serait mon droit; ici, c'est un coup d'État. Quoi qu'il en soit, mon parti est pris, je ne reculerai point.

— J'attends les ordres de Votre Majesté, répliqua la la camarera-mayor.

— Sire, continua la reine, je viens demander justice à Votre Majesté.

— Justice, madame! et qui donc vous a offen-

sée? Je jure ma foi de roi qu'il le payera de sa vie!

— Sire, il faut que cette femme, cette espionne sorte de chez moi et n'y revienne jamais, ou ce sera moi qui quitterai l'Espagne; je ne reculerai devant rien, si la satisfaction que je réclame ne m'est accordée.

La duchesse de Terra-Nova devint très-pâle, et cependant elle ne prononça pas un mot pour sa défense. Le roi se chargea de ce soin.

— La duchesse, modèle des camarera-mayor! la plus fidèle, la plus honnête des femmes de ma cour!

— Non, sire, je sais bien ce que je fais et ce que je dis. Que Votre Majesté m'écoute et m'exauce; qu'elle oublie un instant une loi injuste et insensée de ce royaume, pour ne se rappeler que celles de l'honneur. Je suis votre épouse, mon roi, je vous aime; aucun dévouement n'est pareil à celui que je vous porte; croyez-moi donc, et, lorsque j'implore de vous justice et vengeance, ne me refusez pas.

Jamais pareil langage n'était parvenu à l'oreille d'un roi d'Espagne; la reine s'était mise à ses genoux; elle parlait en français et jetait de côté ce ridicule tutoiement auquel elle ne pouvait s'accoutumer et qu'une émotion véritable repoussait. Charles la releva, l'embrassa, la fit asseoir à ses côtés.

— Parle-moi espagnol et ne me traite pas comme

ton oncle, ma belle Louise! Je t'écoute, je t'aime, et tout ce que je pourrai faire, je le ferai. De quoi accuses-tu la duchesse de Terra-Nova?

— Sire, le duc d'Astorga est mon majordome-mayor; vous lui avez donné cette charge parce que vous l'en jugiez digne; moi, je ne le connaissais point, je ne l'ai pas choisi; mais, depuis que je suis à Madrid, depuis que j'ai pu apprécier ceux qui m'entourent, j'ai ratifié ce choix de Votre Majesté; j'ai reconnu, dans ce seigneur, le mérite et les qualités que je lui souhaitais; il est mon fidèle serviteur, et je le regarde comme un ami.

Un sourire plein de méchanceté rida les lèvres de la duchesse; le roi le vit et l'interpréta.

— Ensuite? demanda-t-il avec un ton impératif.

— Sire, le duc d'Astorga est dans les cachots de l'inquisition; c'est à vous et à moi de le réclamer, et, si vous êtes le roi, il faudra bien qu'on vous le rende.

Charles III fit un seul mouvement de la main dont la signification n'était pas positive.

— Mon majordome-mayor a été arrêté, conduit dans les prisons du saint-office : il sera jugé, condamné peut-être, pour un simple mot dit chez moi, provoqué par moi. Ce mot a été prononcé chez moi, je le répète, devant mon service intime seulement, devant les dames

de ma maison, et ce mot a été répété le même jour Dès lors, je ne suis plus en sûreté, je suis livrée à la délation, à la calomnie, et c'est ce que je ne souffrirai pas. Madame de Terra-Nova est la seule personne que je puisse accuser, et je l'accuse; il ne se trouvait dans ma chambre en ce moment que de très-jeunes filles, deux ou trois à peine, dont je suis sûre : elles ne me trahiraient pas; la haine de la camarera-mayor pour ma nation, pour tout ce que j'aime, m'est connue; c'est elle qui a déshonoré ma maison par son infamie; je la chasse donc avec la permission de Votre Majesté.

La reine parlait espagnol; elle s'y était contrainte pour être entendue de la duchesse, bien qu'elle eût beaucoup de peine à s'exprimer clairement dans cette langue. La Terra-Nova ne fit pas un mouvement, ne donna pas la moindre marque d'émotion; elle se retourna vers le roi, lorsque la reine eut fini de parler.

— Quelle est la volonté de Votre Majesté? dit-elle.

Pour la première fois de sa vie, le roi se trouvait appelé à décider seul et sur-le-champ une grande question. Il recula comme tous les caractères faibles, et balbutia quelques mots inintelligibles. La reine, impatientée, l'interrompit pour lui poser directement la question.

— Votre Majesté me permet-elle de chasser ma camarera-mayor?

— Hum! c'est très-sérieux, cela... Il faudra voir, il faudra peser. Nous consulterons ma mère; elle décidera.

— Êtes-vous le maître?

— Certainement, je suis le maître; qui en doute?

— Vous-même, ce me semble.

— Je n'en doute pas, je sais que je puis tout ce que je veux... Mais tu es trop impatiente, tu juges mal... La duchesse n'est pas capable...

— Une espionne! une dénonciatrice! ce qu'il y a de plus vil sur la terre!

— Encore tes idées françaises! Ici, c'est tout autre chose; la religion nous commande de tout dire, de tout révéler; nous serions coupables si nous étions tièdes et indulgents.

— La religion catholique et romaine est universelle, elle est une. Ce qui est ordonné ici, ne saurait être défendu ailleurs. Dieu nous ordonne de nous aimer et de nous aider les uns les autres. Vous calomniez Dieu ici!

— Tais-toi, malheureuse enfant! tu ne sais pas que, moi-même, je serais répréhensible si je manquais aux lois de la sainte inquisition; moi-même, je dois ré-

véler ce que j'entends dire contre l'Église et contre ses préceptes.

— Ah ! ne parle pas ainsi ; je tremblerais devant toi, je n'oserais plus élever sur toi mes regards et je te mépriserais, Charles.

Un mouvement de la duchesse trahit une sorte d'indignation respectueuse.

— Il faut l'excuser, duchesse, entends-tu ? interrompit le roi avec bonté ; elle n'a pas été élevée comme nous ; elle répète ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a appris ; elle est à plaindre et non à blâmer.

Cette commisération du roi, cette façon de s'excuser devant ses domestiques exaspéra la reine ; elle devint rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Finissons, sire, et hâtez-vous ; ou la duchesse sortira, ou, je vous le jure, je ne sortirai plus de ma chambre, dans laquelle je lui défends de pénétrer.

— Sire, je vais me retirer, poursuivit la Terra-Nova d'un air hypocrite ; la reine est indisposée contre moi. Ainsi que le dit Votre Majesté, je dois n'en point prendre de scandale et laisser au temps le soin de la ramener à de vrais sentiments de chrétienne et de reine.

— Oui, duchesse, oui, va-t'en ; je parlerai à la reine, tu as raison, toujours raison ; c'est un moment d'em-

portement, elle reviendra, elle est si bonne! Il ne faut pas la mal juger, je t'en prie; nous causerons avec ma mère.

La camarera-mayor répondit par son inévitable révérence, et sortit d'un pas aussi tranquille que si elle n'eût point été dévoilée. La reine fut obligée de rappeler à elle sa raison et sa dignité pour ne pas la battre. Elle tremblait de colère.

— Ah! sire, dit-elle, vous n'êtes pas un roi, vous n'êtes pas un homme; vous êtes une poupée que ces misérables font marcher comme il leur plaît. Si j'étais à votre place!...

Charles II n'était pas méchant; il n'était pas bon non plus; il ne faisait le mal que par accès, et rarement le bien; ses instincts ne l'y portaient pas. Lorsque ce caractère s'unit à une grande faiblesse, il n'en est pas de plus dangereux; il devient puissant pour le mal, dans la crainte que le bien ne lui nuise. A cette époque, il était fort jeune encore, sous la domination de sa mère et de son confesseur. D'une intelligence bornée, d'une santé détestable, il trouvait commode de s'en rapporter à eux et de se contenter d'une ombre de pouvoir.

Son amour pour la reine était peut-être le seul bon sentiment de son cœur; cet amour, où les sens avaient plus de part que l'âme, n'était pas assez fort pour

changer sa nature et pour lui donner les forces qui lui manquaient. Il cédait plus volontiers à sa mère qu'à Marie-Louise, bien qu'il l'aimât moins, mais parce qu'il la craignait. En cette circonstance, il n'eût rien décidé sans elle. Chasser une camarera-mayor, et une camarera-mayor telle que la Terra-Nova, n'était pas une action indifférente pour se tant presser !

En présence de la colère de la reine, son premier mouvement fut de céder. Mais il pensa à la reine mère, dont la colère était encore plus terrible, et ce souvenir lui tint lieu de courage. Il se leva sans répondre, n'appela point pour qu'on lui ouvrît la porte, et disparut, disant seulement qu'il allait chez sa mère, où il se rendit en effet, et où il entra comme le tonnerre au moment où on l'attendait le moins.

La reine ouvrit la bouche pour lui demander la cause de cette agitation ; il ne lui laissa pas le temps de parler et lui raconta lui-même ce qui se passait ; la douairière l'écouta avec attention et sans emportement.

— C'est bien, dit-elle, il faut calmer Marie-Louise.

— Vous seule en êtes capable, madame ; elle n'écoutera que vous.

— Je n'approuve point madame de Terra-Nova, continua-t-elle ; l'inquisition n'est que trop portée à faire des rois ses serviteurs, sans que nos domestiques la

secondent en nous trahissant pour elle; mais, je t'en prie, mon fils, laisse-moi conduire cette affaire, laisse-moi tout diriger, et j'en viendrai à bout; je vais trouver la jeune reine chez elle.

Elle n'en eut pas besoin, Marie-Louise parut; sa colère était trop grande pour s'exhaler dans la solitude; elle revenait près de son mari, près de sa mère, décidée à l'emporter, quoi qu'il arrivât, irritée, désespérée, et retenant à grand'peine les larmes que la douleur autant que la colère lui faisait répandre.

— Madame, dit-elle en entrant, je viens à vous...

— Et vous avez raison, ma fille; vous me trouverez disposée à vous rendre justice. Je blâme absolument la duchesse de Terra-Nova... si elle est coupable.

— Je vous remercie, madame, et, quant à ses torts je n'en puis douter; c'est un espion domestique que nous avons tous, moi, surtout. Combien de fois vous ai-je vue vous étonner avec juste raison de ce que les moines apprenaient aussitôt que nous les secrets du gouvernement et ceux de notre intime particulier. Nous connaissons maintenant la délatrice, nous savons de qui il faut nous défier, et je vous l'atteste, elle sortira.

— Pas de violence, ma fille; de la ruse, plutôt.

— Je ne suis pas rusée, madame; je n'ai point appris la dissimulation.

— C'est un tort; les gens de notre condition doivent savoir cacher leur pensée.

— Je ne le pourrai jamais.

— Aussi, l'inquisition place auprès de vous la duchesse de Terra-Nova, qu'on ne sait comment renvoyer, dans la crainte de blesser ce tribunal terrible. La même chose, à peu près, m'est arrivée à mon arrivée en Espagne; mais je n'ai point fait comme vous; je suis parvenue tout doucement à mon but; on m'a donné une amie, parce que j'ai feint de ne la point vouloir.

— Oh! madame, répondit la princesse en éclatant en sanglots, que les reines sont malheureuses!

— Ce n'est pas moi qui le nierai, ma chère Louise; cependant, tout le monde nous envie.

L'adresse et la persuasion de la reine douairière étonnèrent un peu Marie-Louise, qui voulut bien attendre jusqu'au lendemain pour laisser le temps au roi de se consulter avec elle et le premier ministre duc de Medina-Cœli: mais elle assura que, passé ce délai, elle agirait elle-même, qu'elle ferait jeter la duchesse à la porte par les estafiers sans s'inquiéter des suites.

— En attendant, ajouta-t-elle, qu'elle ne se présente pas devant moi, non plus que votre avorton de Romulus.

Le roi la reconduisit chez elle. On soupa; la nuit se passa tranquille, et, le lendemain, après la messe, la reine-mère vint chez sa bru et lui annonça qu'elle allait être satisfaite.

— On vous ôte la Terra-Nova, et l'on vous donne une personne dont vous avez toujours vanté l'esprit et la bonne grâce, la duchesse d'Albuquerque.

La reine se récria de joie.

— Il y a une condition cependant.

— Laquelle?

— Vous ferez une honnêteté à la duchesse de Terra-Nova; vous lui direz que vous la regrettez, et vous ne parlerez point du motif de son départ, la laissant libre de l'indiquer elle-même.

Marie-Louise ne répondit pas; elle sentit qu'elle ne pourrait s'y résoudre. Une espérance lui donna toutefois du courage.

— On réclamera mon majordome-mayor au saint-office? continua-t-elle.

— Cette question n'a point été agitée, madame; les ministres n'avaient point pouvoir pour cela.

— Vous n'êtes donc pas les maîtres, en ce triste pays? Oh! si le roi mon oncle y régnait une fois, on verrait tout changer bien vite.

— Le roi votre oncle n'y régnera pas, madame, ni

personne de sa race, je suppose; ce n'est pas à vingt ans qu'on désespère d'avoir des héritiers.

La discussion allait dégénérer en querelle aigre-douce. Un incident la termina. Après la messe, la duchesse d'Albuquerque fut proclamée camarera-mayor; elle fut présentée à la reine en cette qualité. La Terra-Nova se prétendit malade et ne reparut plus; tout fut donc arrangé pour le mieux.

Dès le même jour, les effets de ce changement se firent sentir. La reine obtint la permission de se coucher à dix heures; elle obtint celle de monter à cheval toutes et quantes fois cela lui serait agréable; enfin elle put regarder par les fenêtres tout à son aise.

C'était là un singulier plaisir; mais ce plaisir, dans la disette où elle en était, fut accueilli comme le plus séduisant du monde. Les fenêtres avaient vue sur le jardin d'un couvent de l'Incarnation attenant au palais. La reine connaissait les religieuses; elle les appelait quelquefois et causait avec elles! C'était pourtant là les plaisirs qu'on lui refusait!

Cependant, le sort de d'Astorga devenait un mystère: Nada se mettait inutilement en quête du duc; la reine en parlait sans cesse sans qu'on lui répondît; chacun détournait la tête; elle osa même interroger le père Sulpicio et n'en recut aucun éclaircissement.

— S'il est vrai qu'il habite là prison du saint-office, madame, excepté les juges, tout le monde l'ignore.

Était-ce un des juges? Peut-être?

L'inquiétude de la reine croissait de plus en plus; à son réveil, sa première question était pour le duc, et la réponse ne variait point; on ne savait rien. Le roi lui assura, un jour, que le duc était libre, mais que très-probablement un voyage ou sa santé le retenait loin de la cour.

Le duc de Medina-Cœli prétendit qu'on l'avait vu à Burgos.

Chacun apporta sa nouvelle; une singularité de cet étrange pays, c'est la facilité de mensonges qui appartient à tous les gens de cour. Ils savent parfaitement qu'ils ne trompent personne; ils ne s'imaginent pas qu'on les croie, et cependant ils affirment hardiment, tant la peur de cette terrible inquisition domine les plus courageux.

La reine n'accueillit aucun de ces bruits.

La semaine sainte se passa dans le deuil, suivant l'usage. Marie-Louise revêtit dès le premier jour un habit de satin noir tout brodé de jais blanc et d'acier, et ne le quitta plus; il ne pouvait servir que dans cette occasion. Les pierreries sont considérées comme de

deuil ; seulement, on les couvre de petits morceaux de gaze, c'est signe de douleur et de mortification !...

Le pauvre d'Astorga faisait un grand vide : on parla de le remplacer dans la maison de la reine, elle ne le voulut point souffrir.

— Non, dit-elle au roi, il reviendra, il n'est pas mort, j'en suis sûre, je l'aurais vu. Il me l'avait annoncé, un soir que l'on parlait de ces sortes de visites, et il n'y eût pas manqué.

Cette excellente raison ne pouvait manquer de réussir en Espagne ; elle se répéta à la cou et on la trouva parfaite.

Le moment de cet horrible auto-da-fé approchait ; la reine ne dormait plus, car l'idée de ce qu'elle devait voir l'obsédait comme un cauchemar. Le roi s'en alla sans elle à Aranjuez ; elle devait, suivant l'usage, se montrer triste et ne recevoir personne ; elle n'eut pas de peine à s'y résigner ; les yeux ne lui séchèrent pas pendant ces jours de solitude.

Elle fit coucher dans sa chambre une des deux femmes françaises qu'on lui avait laissées, et ses nuits se passèrent à pleurer la France d'abord, à parler du duc ensuite. La fille de chambre, qui s'appelait Louison, dit à la reine que, si elle daignait l'y autoriser, elle saurait peut-être quelque chose du duc

d'Astorga; que, pour cela, il ne lui fallait que du courage, et qu'elle en aurait.

La curiosité de Marie-Louise fut, on le devine, fièrement excitée : elle accabla Louison de questions de toute sorte, et apprit par elle ce qu'elle voulait savoir.

Un de laquais de la reine était familier de l'inquisition; il aimait Louison et lui demandait de le prendre pour mari, ce à quoi elle ne voulait point consentir. Elle n'aimait en Espagne que la reine, et, n'y étant venue que pour la suivre, elle ne voulait pas s'y former d'autres liens.

— Néanmoins, madame, ajouta-t-elle, je ne décourage pas cet homme, espérant en tirer quelques renseignements ou quelque protection; on a besoin de tout dans ce maudit pays. Bien m'en a pris, car j'ai découvert ainsi beaucoup de choses, et je puis en découvrir encore davantage.

Elle raconta alors à sa maîtresse que les caveaux du palais correspondaient avec les cachots de l'inquisition, où son amoureux était souvent appelé par son service; qu'il ignorait le nom des prisonniers, mais que, cependant, il croyait être sûr d'avoir aperçu le duc d'Astorga à l'un des derniers interrogatoires.

— Enfin, madame, il m'a promis, si je consentais à l'épouser, de me procurer une robe et un voile de fa-

milier et de m'emmener avec lui la première fois qu'il entrera dans les cachots; je verrai moi-même. Il faut que cet homme m'aime beaucoup, car il risque sa vie, madame.

— Tu m'aimes donc aussi, puisque tu risques la tienne, si tu mets ton projet à exécution?

— Je voudrais l'y mettre dès ce soir, madame. Votre Majesté souffre, elle est inquiéte, il me tarde de calmer cette inquiétude.

— Et si j'allais avec toi, Louise, que penserais-tu?

— Madame, je vous en conjure, n'en faites rien! si l'on vous découvrait! si le roi revenait plus tôt! si la camarera-mayor entrait ici et ne vous y trouvait pas!

— Oui, je suis prisonnière, reprit tristement Marie-Louise. Dans ce misérable pays, la seule recluse, c'est la reine... O mon beau Saint-Cloud, mes joyeuses courses, où êtes-vous?

Louison tâchait toujours de détourner la conversation lorsqu'elle s'engageait de ce côté; elle parla du duc, et l'imagination mobile de la reine passa du regret à la douleur.

— Iras-tu donc, Louison?

— J'irai, madame.

— Il paraît que ces prisons sont effroyables; autant vaudrait l'enfer. La duchesse d'Albuquerque en a en-

tendu raconter des détails qui font dresser les cheveux sur la tête; son père était alguazil-mayor.

— Qu'importe, madame! je serai forte; c'est pour vous.

Le lendemain, à la toilette, Louison trouva un instant pour dire à la reine qu'elle entrerait le soir au saint-office; qu'à minuit, elle s'échapperait et qu'elle saurait bientôt à quoi s'en tenir.

— Ils interrogeront cette nuit les malheureux, madame; je vais assister à la séance et je saurai tout. Le pauvre Philippe est très-inquiet, car, si on le découvre, nous sommes perdus tous les deux; il voulait retirer sa parole, je lui ai dit que je ne le reverrais de ma vie; il m'a répondu qu'il aimait mieux mourir, et tout a été décidé. Priez pour moi, madame, et que jamais ce secret ne sorte de vos lèvres, au nom de votre salut éternel!

La reine n'avait pas besoin de jurer, elle eût été une infâme en perdant cette dévouée créature.

Elles se couchèrent à dix heures comme de coutume, et ne dormirent point. Lorsque onze heures et demie sonnèrent, Louise s'apprêta; elle avait gardé ses vêtements et vint s'agenouiller près du lit de sa maîtresse.

— Bénissez-moi, madame, dit-elle, et promettez-moi de ne point m'oublier.

La reine fondait en larmes.

— N'y va pas, ma fidèle servante, n'y va pas! n'expose point ta vie; ne te remets point entre les mains de ces misérables sans vergogne ni pitié

— J'irai, madame, j'irai. Dieu est avec moi; je ne crains rien. Il s'agit de sauver un innocent, de satisfaire votre désir, est-ce que je puis reculer? Si je meurs martyre de ma bonne volonté, la sainte Vierge et vous vous souviendrez de moi. Adieu, madame! Votre main à baiser.

Elle baisa la main de la reine abîmée de douleur, ouvrit la porte et disparut.

Un petit degré creusé dans la muraille conduisait de l'antichambre de la reine dans les cuisines; cette antichambre, précédant les cabinets, était déserte à cette heure; il s'y trouvait seulement un valet endormi. Louison passa sur la pointe du pied, trouva le degré, le descendit quatre à quatre et arriva dans le souterrain du château sans avoir rencontré personne. Elle savait qu'il en serait ainsi.

Une obscurité complète régnait partout, elle parvint à grand'peine jusqu'à l'endroit désigné par Philippe et qui était une sorte d'office derrière les magasins de la bouche du roi. Elle n'attendit pas longtemps et vit paraître un homme vêtu de noir de la tête aux pieds,

enveloppé d'une grande robe et la tête couverte d'un capuchon retombant comme un masque à barbe, avec deux trous pour les yeux seulement. Cet homme avait sur les bras un vêtement semblable au sien. Il s'arrêta à la porte et demanda à Louison d'une voix tremblante si elle était toujours résolue.

— Toujours, répliqua la brave fille.

— Je vous fais donc le sacrifice de ma vie; faites à la reine le sacrifice de la vôtre, recommandez votre âme à Dieu. Partons, et surtout ne me quittez pas.

Il jeta sur elle la grande robe noire, lui mit la ceinture de corde, lui donna une torche pareille à la sienne et lui recommanda de se tenir le plus possible derrière les autres, afin de n'être point remarquée. Ils entrèrent dans un long couloir, puis dans un autre, et arrivèrent à une grille de fer par laquelle passait un vent très-froid et où ils entendirent dans le lointain de singuliers bruits.

Louison frissonna. Il n'était plus temps de retourner en arrière; deux ou trois hommes vêtus comme eux, arrivaient à la grille par le chemin qu'ils avaient pris; ils ne pouvaient plus reculer. Philippe frappa d'une façon particulière, prononça quelques mots dans une langue inconnue, et la grille tourna sur ses gonds.

Ils entrèrent dans un vaste souterrain où des pas

sonores retentissaient sous la voûte. Louison se serra contre son guide; leur torche éclairait seule ces ténèbres effrayantes.

— Suivez-moi bien attentivement, lui dit Philippe a voix basse; ce chemin est rempli de piéges et de trappes pour défendre l'entrée aux profanes; si vous vous écartez d'un pas, vous êtes perdue.

La pauvre fille n'avait pas une goutte de sang dans les veines; elle pria la sainte Vierge pour se donner du courage et marcha sur les traces de Philippe, jusqu'à ce qu'il la prévînt que le danger était passé.

— Maintenant, lui dit-il, avec des précautions infinies avant de nous rendre à la salle d'interrogation, nous allons marcher près de ce mur, où se trouvent ces portes alignées. Là sont les cachots; peut-être un heureux hasard nous apprendra-t-il ce que nous désirons savoir, et ce serait un coup de la Providence; ici, les dangers sont bien moindres pour nous, il n'y a que des geôliers et des subalternes; excepté le mot de passe, on ne nous demandera rien.

Ils entrèrent dans un long corridor où des bruits singuliers se faisaient entendre; c'était comme des sanglots, des gémissements étouffés. Louison se soutenait à peine; l'aspect de ce lieu de malheur était épouvan-

table; ils aperçurent deux hommes qui marchaient doucement devant eux en causant à demi-voix.

— Il ne sera point interrogé cette nuit, disait l'un; j'ai ordre seulement d'entrer dans son cachot et de savoir sa dernière résolution; selon ce qu'il répondra, on agira là haut.

— Vous accompagnerai-je?

— C'est inutile, continuez votre visite; le temps avance, il nous en reste très-peu pour tout préparer.

Ces deux hommes se séparèrent; celui qui venait de parler s'approcha d'une des portes, et mit la clef dans la serrure; l'autre se perdit dans l'obscurité des corridors. On cessa bientôt d'entendre même le bruit de ses pas.

XIX

Un silence de mort, interrompu seulement par des gémissements étouffés, régnait autour d'eux. L'homme à la clef entra dans le cachot et en laissa, sans doute par mégarde, la porte ouverte. Philippe avait éteint sa torche; il se tenait contre la muraille, où, très-probablement, il n'avait pas été vu. Une conversation s'engagea entre le geôlier et une des victimes; ils

s'approchèrent davantage; la porte ouverte leur permettait de tout entendre. Après quelques mots, Louison serra le bras de son compagnon.

— C'est la voix du duc d'Astorga, murmura-t-elle: la Providence nous exauce; nous allons tout savoir.

L'inquisiteur essayait d'arracher au noble jeune homme un aveu contre la reine; il le menaçait de la torture et du supplice s'il continuait à se taire.

— Nous savons la vérité; nous voulons seulement l'entendre de votre bouche. N'a-t-elle pas dit qu'en admettant le père Sulpicio comme confesseur, elle ne lui avouerait jamais toute sa pensée et toutes ses actions?

— Je n'ai point connaissance de cela.

— Songez-y, duc d'Astorga, vous tenez en vos mains votre vie; l'aveu que l'on vous demande vous fera libre sur-le-champ; ou, si vous vous y refusez...

— Je ne puis dire un mensonge pour sauver ma vie, je ne puis accuser la reine alors qu'elle n'est pas coupable, et attirer sur sa tête les foudres de ce tribunal. Qu'on ne m'en parle plus.

— La reine n'a rien à craindre de nous, on vous l'a dit, on vous en a renouvelé la promesse solennelle; parlez donc!

— Non.

— Eh bien, vous mourrez dans l'impénitence finale; car vous mourrez avec un mensonge sur les lèvres. Nous savons que la reine a dit cela devant vous, devant son nain et devant une autre personne qui ne doit pas être nommée; sommes-nous bien instruits?

— Vous mentez!

Ce mot retentit jusqu'au cœur de Louison; elle trembla de voir le duc tiré à quatre quartiers, ainsi qu'on le faisait journellement, croyait-elle, dans ces cachots ténébreux; elle n'entendit que quelques mots prononcés à voix basse par l'inquisiteur, puis il se retira, ferma la porte et s'éloigna dans la même direction que celui qui le précédait.

— Mon Dieu, mon Dieu, ils vont le tuer! disait Louison. Est-il possible d'être aussi barbare! Ils veulent qu'un serviteur trahisse sa maîtresse.

Elle pouvait à peine parler, tant elle était tremblante elle demanda à rentrer au palais.

— Nous sommes plus heureux que sages, et vous avez raison. Je vais vous reconduire. Bénissons le ciel qui protége si visiblement notre entreprise.

Ils retournèrent par où ils étaient venus et arrivèrent bientôt au caveau de l'office. Là, la brave fille dépouilla la robe noire, dit adieu à Philippe, lui promit tout ce qu'il demanda pour s'en débarrasser, et

remonta près de la reine, qui l'attendait plus morte que vive; son absence avait duré près d'une heure et demie.

Dès qu'elle l'aperçut, la reine, qui s'était levée, courut au-devant d'elle et lui adressa dix questions à la fois.

— Eh bien, eh bien, sais-tu quelque chose?

— Je sais tout.

— Oh! dis, je t'en conjure! Mon Dieu! que j'ai souffert! j'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

Louison raconta ce qui s'était passé, ce qu'elle avait entendu. Marie-Louise l'écoutait avec épouvante, la sueur perlait sur son front en acquérant la certitude de ce qu'elle avait soupçonné jusque-là; il lui sembla que tous les malheurs allaient fondre sur elle. Elle fit répéter deux ou trois fois, à Louison, les paroles de l'inquisiteur, et réfléchit quelques secondes.

— C'est une exagération d'honneur et de dévouement, dit-elle; il faut qu'il avoue, il le faut, d'autant plus que c'est la vérité et que cela ne peut nous causer aucun dommage. Je n'ai pas deux partis à prendre, je le verrai, il le faut.

— Vous le verrez, madame! et où cela?

— Où tu l'as vu tout à l'heure; j'irai demain à ta place. Philippe ne t-a t'il pas dit que, si tu voulais retourner encore dans ce lieu abominable, il t'y conduirait, puisque cela avait si bien réussi?

— Sans doute, madame; mais vous! vous exposer ainsi ; c'est impossible ; je n'y consentirai jamais.

La reine pria, ordonna, pria encore. Louison fut inflexible ; cette lutte dura le reste de la nuit; enfin, comme sa maîtresse la menaça de tout révéler au roi et de s'en aller, en plein jour près du grand inquisiteur, de s'avouer coupable et de donner ainsi à penser au monde qu'elle aimait le duc autrement que comme un ami, Louison consentit à lui obéir, pourvu qu'elle pût descendre avec elle et l'accompagner partout; sans cela, elle préférait subir les conséquences de son refus.

Les choses s'arrangèrent mieux qu'on n'aurait pu le croire. Philippe, à son tour, se fit beaucoup prier; une forte somme, le désir de plaire à sa maîtresse et celui de sauver la vie du duc qu'il aimait fort, le décidèrent. Le rendez-vous fut pris pour le soir, au même lieu et de la même manière.

J'ai su ces détails de Louison elle-même. Madame la duchesse de Savoie la fit venir à Turin lorsqu'elle retourna en France, en quittant l'Espagne, et nous lui fîmes raconter bien des fois les particularités et les mystères de ce pays-là. La pauvre petite n'en parlait qu'en tremblant et faisait des signes de croix en envoyant des malédictions à ces horribles moines qui

gâtaient tout dans la plus belle contrée où Dieu ait permis aux hommes d'habiter.

Toute cette journée, la reine fut distraite, et si préoccupée, qu'elle n'entendit point ce qu'on lui disait. La reine mère la croyait incommodée, elle répondit qu'elle s'ennuyait de ne pas voir le roi. On la crut ou on feignit de la croire, ce qui se ressemble beaucoup en certains cas.

L'heure arriva; elle arriva lentement, comme toutes les heures attendues; la reine eut un moment de frayeur et d'hésitation; elle faillit rester, mais elle pensa que ce noble seigneur allait mourir à cause d'elle et elle regarda comme son devoir de le sauver.

— Dieu m'a inspiré cette idée, c'est qu'il veut que je la mette à exécution. Il ne m'arrivera rien; marchons!

Tout se passa comme la veille; Philippe attendait au même endroit; il se jeta aux pieds de la reine et la conjura de rester, de ne point s'exposer aux vengeances du terrible tribunal. Elle ne voulut rien entendre; il fallut la couvrir de la longue robe, la faire pénétrer dans cet antre de la superstition et de l'intrigue.

Lorsqu'ils furent introduits, Philippe conduisit lui-même la reine à travers les détours du chemin; il la ria de s'appuyer sur lui sans affectation, ainsi que le

font les hommes qui marchent ensemble, et la conduisit à la galerie des cachots. Il connaissait maintenant celui du duc. Chaque familier, à l'aide du mot d'ordre, pouvait se faire ouvrir. Les missions étant secrètes et connues seulement de celui qui les recevait, le geôlier ne refusait point de donner la clef quand on prétextait d'un ordre supérieur.

— Je risque beaucoup, ajouta Philippe; pourtant je suis résolu à tout pour satisfaire Votre Majesté; j'ai fait le sacrifice de ma vie, que Dieu la prenne, s'il le veut

Sur quelques mots prononcés tout bas à l'oreille d'un gardien assis à l'autre extrémité de la galerie, la clef fut remise à Philippe. Le cœur de Marie-Louise battait à l'étouffer; elle pénétra dans le cachot et aperçut, à la lueur d'une petite lanterne à peine visible, le malheureux d'Astorga assis auprès d'une table de bois, s'efforçant de lire dans un livre de prières avant de se jeter sur le grabat où il devait dormir.

— Que me veut-on encore? demanda-t-il. J'ai dit mon dernier mot. Qu'on me laisse me préparer à la mort.

La reine était entrée seule. Philippe et Louison gardaient la porte, très-résolus tous les deux à la défendre au péril de leur vie, si on cherchait à la forcer. Marie-Louise s'appuya contre la muraille à l'aspect de ce lieu épouvantable; un sanglot sortit de dessous son capu-

chon. Le duc se leva et courut à elle; il la soutint, elle allait tomber.

— Qui êtes-vous, demanda-t-il vivement, vous qui semblez avoir pitié de ma misère et de mon malheur? La pitié est étrangère à ce séjour; vous me trompez, sans doute, vous êtes un faux ami. C'est une nouvelle façon de me séduire; vous n'y réussirez pas. Vous ne ferez pas mentir un noble Castillan pour sauver sa vie.

— Homme généreux! murmura la reine.

— Mon Dieu! cette voix, c'est un sortilége, c'est un piége du démon; laissez-moi prier, vous dis-je!

— D'Astorga, c'est moi! ne me reconnais-tu pas?

— Vous!... Elle!... Non, non, ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

— C'est moi, c'est bien moi, ne crains rien. Je suis venue te sauver, te délier de ta parole, te dire que tu dois avouer la vérité et que tu ne dois pas jouer ta vie pour une chimère d'honneur.

— Je ne sais pas si je dors, si je veille, si c'est vous, si c'est un songe! Mais, si c'est vous, au nom de Dieu, partez! ils peuvent venir, ils peuvent nous trouver ici, ensemble; alors, vous ne vous sauveriez pas; vous vous perdriez avec moi. Mais je suis un insensé; ce ne peut pas être vous, c'est quelque effet de magie de ces misérables. *Vade retro!*

La reine comprit qu'elle ne le persuaderait point sans se découvrir tout à fait ; elle enleva d'un geste rapide son capuchon et son masque, et se montra à lui dans toute sa majestueuse beauté ; il jeta un cri, étendit les bras et tomba à genoux devant elle, anéanti, sans force et sans mouvement.

— C'est moi, c'est bien moi, mon fidèle serviteur, je vous le répète, il n'y a dans ceci ni magie ni sacrilége ; il y a une amie qui veut vous rendre au monde, à l'existence ; il y a une femme reconnaissante de votre attachement et qui vous supplie de lui en donner une nouvelle preuve.

Le regard incertain du duc lui apprit qu'il doutait encore.

— Tenez, continua-t-elle en ôtant de son cou une petite croix, tenez, voici le signe de notre rédemption, qui met les démons et les magiciens en fuite ; cette croix vient de ma mère, je ne la quitte jamais ; je vous la donne, d'Astorga, pour qu'elle vous rappelle ce moment terrible et solennel, pour qu'elle vous encourage à m'obéir, à me rendre un fidèle serviteur, un ami ; moi qui en ai si peu, et qui ai tant besoin d'en avoir, en ce pays qui n'est pas le mien, et qui ressemble si peu à ma France chérie !

Ainsi que cela arrivait toujours lorsqu'elle était

émue, la reine avait laissé la langue et les habitudes espagnoles; elle parlait, comme Marie-Louise d'Orléans, le langage des jeunes années; elle parlait avec son cœur, avec sa conviction. Le duc l'écoutait dans une extase muette; il prit la croix qu'elle lui offrait, la baisa avec passion, la retint dans ses doigts crispés, et, fléchissant le genou devant la reine:

— Madame, lui dit-il, au nom de votre honneur, de votre vie, quittez ces lieux. Tout est piége et danger autour de vous. Si vous êtes venue jusqu'ici, c'est que, par un motif que j'ignore, ils ont voulu que vous y vinssiez. Ils savent que vous y êtes, ils vous écoutent! quelque innocente que soit notre entrevue, ils vous en feront un crime, ils tourneront contre vous et contre moi les paroles de bonté que vous avez dites. Je ne sais qui vous aura conduite dans ce cachot, car tout leur est instrument, car ils se seront servis du dévouement de ceux que vous aimez, pour vous entraîner, s'ils n'ont pas trouvé d'autre moyen. Ma vie entière ne suffira pas, si on me la laisse, pour payer ce moment que je dois à leur méchanceté et à votre généreuse sollicitude; mais, si vous ne voulez pas que je meure, retournez au palais et ne le quittez plus; attendons le sort qu'on me destine, et, croyez-le bien, si je dois rendre aux hommes la vie que Dieu m'a donnée,

son saint nom et le vôtre seront les deux derniers sur mes lèvres !

La reine pleurait en entendant ces paroles ; de belles larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. Louison avança la tête par la porte et la vit ainsi ; elle entra tout à fait.

— Il faut partir, madame ; Son Exellence a raison, nous ne sommes restés que trop longtemps. Philippe est transi de peur ; il dit que l'on va quitter la salle du jugement et que nous devrions déjà être loin ; il y va de sa vie et de la nôtre !

— Vous avez raison, dit Marie-Louise, et je m'oublie, j'oublie les périls auxquels je vous ai exposés, il faut partir. Allons ! adieu, duc, adieu ! que le ciel te garde et te protége. Jamais plus noble cœur n'a battu dans la poitrine d'un gentilhomme. Adieu ! nous nous reverrons, j'en ai la conviction, car Dieu est juste.

Louison lui jeta son capuchon sur la tête, pendant que le duc, agenouillé devant elle, baisait sa main. La fidèle servante l'entraîna, Philippe referma la porte et ils disparurent bientôt sous les ténèbres de la voûte.

Ils ne trouvèrent aucun obstacle sur leur passage, et même ne rencontrèrent personne. Ce silence et cette solitude dans un endroit ordinairement si habité à cette heure, où les familiers allaient et venaient pour

les interrogatoires et les jugements, frappa Louison et la reine. Philippe s'en montra tout aussi étonné qu'elles.

— Probablement, on juge quelque grand criminel dont la cause les intéresse et les retient, dit-il.

— Vous n'avez donc aucun emploi particulier? dit Louison; vous n'êtes donc obligé de vous montrer nulle part ?

— Tout à l'heure, je dois me montrer à la réunion, et là sera le danger si je n'y parais pas; hâtons-nous!

Une demi heure après, la reine était en sûreté dans son appartement.

XX

Plus d'un mois s'écoula encore, avant le jour fixé pour l'auto-da-fé. On ne parlait à la cour et dans Madrid que de cette magnifique cérémonie, qui devait être une des plus complètes que l'on eût vues depuis des siècles. On devait y brûler cinquante juifs, je ne sais combien d'hérétiques et de relaps; on accourait de tous les coins de l'Espagne pour y assister; on ne trouvait plus à se loger, même à prix d'argent. Les fenêtres, les balcons, les gradins, même les toits et

les cheminées, tout était loué et payé des sommes fabuleuses; on eût dit qu'une folie sanglante possédait ce peuple tout entier.

La reine n'entendit plus parler de son majordome. Malgré ses instances, le roi et la reine mère refusèrent d'en entretenir le grand inquisiteur. Marie-Louise fut plus hardie, elle reçut ce mystérieux et redoutable personnage et lui adressa des questions qui eussent coûté la vie à toute autre qu'elle.

Il lui répondit avec un profond respect, une grande déférence, mais sans dire un seul mot de ce qu'elle désirait tant savoir. Le sort du duc resta enveloppé dans les plus profondes ténèbres. Une circonstance vint augmenter les inquiétudes à cet égard : Philippe disparut deux jours après la visite de la reine au cachot, sans que personne s'en étonnât, sans qu'il fût possible de savoir ce qu'il était devenu.

Enfin, le soleil qui devait éclairer cette horrible journée se leva. La reine n'avait pas fermé les yeux de la nuit, et, lorsqu'elle se mit à sa toilette, elle demanda ses vêtements de deuil.

— Madame, lui dit la duchesse d'Albuquerque, je suis désolée de contrarier Votre Majesté; mais cela ne se peut pas. Le roi et la reine paraissent à l'auto-da-fé en habit de gala; on vous en a préparé un que Votre

Majesté n'a pas encore porté et dont elle a choisi elle-même, l'autre jour, l'étoffe et les pierreries.

— Ah! s'écria-t-elle d'une voix brisée, c'était pour cela? Si je l'avais su!

Elle se laissa habiller sans résistance, mais sans y aider, sans jeter un coup d'œil sur le miroir; elle pleurait doucement, comme une femme résignée à un grand malheur et qui ne peut l'empêcher, tout en en comprenant la gravité. Le roi vint la prendre; le brave Nada se colla à sa jupe et lui promit qu'il ne la quitterait pas. La camarera-mayor la soutint d'un autre côté, l'exhorta au courage et la consola un peu par de douces paroles. Elle se chargea, elle chargea les *senoras de honor* de tous les cordiaux, de tous les sels nécessaires, et le cortége se mit en marche, aux grands applaudissements de la foule ravie.

En descendant les degrés du palais, la reine aperçut, sur la dernière marche, le comte de Charny, aussi pâle qu'elle. Elle le salua profondément, avec un air de désolation sur le visage.

— Ah! murmura-t-elle, il sait quelque chose; d'Astorga est son bienfaiteur, il vient le pleurer avec moi.

— Du courage, madame! lui souffla la camarera-mayor, du courage! voici le moment de l'épreuve.

Le lourd carrosse s'ébranla, on marcha au pas jus-

qu'à la place Mayor, où le bûcher était dressé et où les loges étaient préparées.

Quand la reine monta les degrés, il fallut la soutenir; elle semblait elle-même la victime vouée au sacrifice, et elle entendit une femme du peuple qui la regardait, dire à sa compagne :

— Vois donc comme la Française est pâle!

— Je le crois bien, répliqua l'autre, on va brûler son galant, le duc d'Astorga.

— C'est trop juste! on devrait brûler tous les galants et tous les hérétiques.

Après cette sage sentence, elles reculèrent devant la hallebarde d'un garde wallon qui les repoussait.

Le roi prit place, la reine s'assit à son côté; elle salua machinalement cette foule qui poussait des hourras frénétiques; elle n'agissait plus que comme une machine mue par des ressorts et par la volonté des autres. Elle s'assit parce que le roi s'assit; elle regarda sans voir; cependant, lorsqu'elle aperçut les instruments du supplice, elle poussa un gémissement sourd et baissa la tête.

L'horrible tragédie commença alors; les condamnés défilèrent sur deux rangs devant la cour, comme une armée que l'on passe en revue, tous vêtus d'une manière de sac que l'on appelle un *san-benito*. Ils étaient

tout noirs avec des flammes et des diables rouges peints sur la poitrine et dans le dos. Ceux qui devaient être brûlés avaient les flammes en haut; ceux qui devaient être torturés et n'en point mourir, les avaient en bas; ceux qui n'étaient là que pour figurer n'avaient que les diables. Nul indice, nulle indication, pas de nom, impossible de savoir qui recouvrait ce capuchon couleur de feu, quel malheureux souffrait sous ce masque hideux. La reine eût voulu en détourner ses regards; une horrible fascination semblait les attacher sur eux. Elle eût voulu percer cette enveloppe et chercher les traits si nobles de son majordome parmi ces visages défigurés par la torture et par la crainte de la mort. Quelques-uns de ces malheureux se traînaient à peine; d'autres marchaient résolûment et la tête haute; il y en avait d'incapables de se traîner et que les confesseurs soutenaient; enfin, rien de plus triste et de plus épouvantable que cette procession, qui, cependant, faisait battre des mains à la foule et éveillait l'intérêt de tous ces ignorants qui croyaient glorifier Dieu en détruisant ses créatures !

Après la procession eut lieu la lecture des jugements, que personne n'entendit; puis l'exécution commença.

Je ne vous ferai pas la description d'une horreur que je n'ai jamais vue, grâce à Dieu! et que l'imagination

peut se représenter. Ces détails me répugnent, ils navrent l'âme! Le supplice dura toute la journée, et pas un spectateur ne quitta la place. On riait, on mangeait, on buvait; on faisait des gorges chaudes des grimaces du patient; on applaudissait ceux qui mouraient bien, on multipliait les signes de croix lorsque ces misérables blasphémaient. C'était une scène que le tableau du plus hardi et du plus savant peintre ne représentera jamais.

La reine voulut plusieurs fois se retirer; elle succombait à l'inquiétude et à l'horreur; on la fit rester à sa place, presque de force, et, à la fin, elle ne vivait pour ainsi dire plus; la tête baissée sur sa poitrine, elle ne parlait plus, elle ne sentait plus; chaque victime qui tombait lui arrachait seulement un cri d'angoisse; elle s'appuyait sur la duchesse d'Albuquerque, qui, en cette circonstance, se montra aussi bonne qu'intelligente. Si elle eût eu à son côté la duchesse de Terra-Nova, elle en serait certainement morte.

Tout finit cependant, et le soleil arriva à son déclin. La nuit descendit. On éteignit le bûcher. Tout était fini; le roi et la reine purent remonter en carrosse et s'éloigner de cette place maudite. Marie-Louise se sentit renaître. Elle retrouva la faculté des larmes et en répandit d'abondantes. Le roi, qui l'aimait à sa ma-

nière, essaya de la consoler par des banalités religieuses.

— Quant à ce pauvre d'Astorga, disait-il, j'ai, malgré tout, bon espoir; je ne croirai jamais qu'ils aient fait mourir un grand d'Espagne sans m'en avoir prévenu; c'est déjà beaucoup de l'avoir emprisonné.

La reine ne se rattachait à aucune espérance; elle avait entendu un cri déchirant parmi tous ces cris, un cri qui retentissait à son oreille comme le glas funèbre, et ce cri, elle avait cru le reconnaître.

— Non! non! répétait-elle, il est mort!

En ce pays, dont les singularités ne se peuvent compter, nul ne s'étonnait de voir la reine regretter tout haut un homme dont l'amour pour elle était connu. Ces amours chevaleresques étaient et sont encore fort communs en Espagne; on les approuve, on les avoue, on s'en glorifie; car rien n'est plus innocent, rien n'est plus noble et plus héroïque; c'est digne du temps des paladins en France; et, par cette bonne régence surtout, nous en ririons bien, j'en réponds!

Lorsque la reine rentrait de la promenade ou d'une de ses courses dans les couvents, son majordome-mayor l'attendait en bas d'une montée et lui donnait la main, après que son premier écuyer l'avait aidée à descendre de carrosse. Ce jour-là, elle se sentit

tellement incapable de marcher seule, qu'elle s'appuya, non-seulement sur le marquis de las Balbazu, mais encore sur la duchesse d'Albuquerque, qui continua son œuvre de charité.

Au moment où elle allait franchir le premier degré, elle sentit une main tremblante remplacer celle de son écuyer; elle entendit une voix émue lui demander ses ordres; elle leva les yeux, et rencontra le regard du duc d'Astorga, pâle, maigre, défait, mais toujours beau, toujours charmant. Elle resta frappée sous le coup, jeta un cri et se trouva mal; il fallut la transporter dans son appartement. La joie avait été trop soudaine; après les épreuves de cette journée, elle n'avait plus la force de la supporter.

Le bruit se répandit, dans le palais, du retour du majordome-mayor et de l'évanouissement de la reine. On en parla jusque dans les cuisines et avec diverses manières de voir les choses, bien entendu. Cependant la reine fut généralement plainte et le majordome félicité. En Espagne, les amoureux ont presque toujours raison.

D'Astorga avait tout deviné. La politique de l'inquisition et du vieux parti espagnol était de ménager la reine, tout en se réservant des armes contre elle. On voulait *l'essayer* d'abord. Toute Française qu'elle était,

elle était si jeune, qu'on espérait la façonner selon les vues de cette intrigue ; et puis elle pouvait avoir des enfants; c'était un avenir à diriger et à faire.

Le roi l'aimait fort ; on le conduirait absolument par elle, si elle voulait s'allier avec cette respectable compagnie. Le plan fut donc arrêté de l'effrayer premièrement, de lui montrer ce que l'on pouvait faire et de lui dire qu'on ne l'avait pas fait par considération pour elle, afin de ne pas se déclarer ses ennemis.

De là l'arrestation du duc d'Astorga ; de là le renvoi de la camarera-mayor presque aussitôt qu'elle l'eut demandé et la nomination de la duchesse d'Albuquerque, à laquelle on fit sa leçon de douceur.

Philippe était un agent; il fallait attirer la colombe dans le piége, il fallait avoir la preuve de sa présence dans le cachot du duc, le jour où l'on voudrait inventer une intelligence entre eux ; on leur fit donc, ainsi qu'on l'a vu, le champ libre et la place facile; rien ne s'opposa à leur passage, préparé d'avance. L'amour du duc, son habitude de la cour et des intrigues de ces misérables, l'éclaira, ainsi qu'on l'a vu. Louison, de bonne foi trompée, conçut les mêmes soupçons que lui ; la disparition de Philippe acheva de l'éclairer.

L'émotion de la reine, émotion bien naturelle et que la surprise aurait pu causer seule, fut prise en note avec

le reste ; ceux qui ont la puissance pour le mal, savent en user bien mieux que les bons ne se servent du bien ; aussi le mal triomphe-t-il presque toujours en ce monde.

Le lendemain, tout reprit dans le palais son ordre accoutumé. La reine dut reparaître à la messe, aux offices, au dîner du roi, aux couvents ; elle eut les mêmes *plaisirs*, elle eut la même existence. Quand on pense que leurs joies de carnaval consistaient à se jeter à la tête des œufs argentés remplis d'eau de senteur ! Le pauvre peuple espagnol est si maigre, si abattu, si misérable, qu'il n'a pas même la force de s'amuser. Le roi avait la passion du jeu de jonchets, et la reine y jouait avec lui des journées entières, à perdre ou à gagner une pistole. Du reste, pas une fête, pas un bal, pas un menuet, pas une chanson ! A dix-sept ans ! Et cette perspective pour toute sa vie, avec un mari qu'on ne peut aimer !

La reine avait pris un peu de goût aux courses qu'elle faisait à Aranjuez, charmante résidence des rois d'Espagne, la seule qui pût lui rappeler un peu celle où elle avait passé son enfance. C'est un joli lieu où se trouvent les deux choses qui manquent absolument en Espagne, c'est-à-dire des arbres et de l'eau. Le Tage et la Guadarana coulent à l'entour ; mais ces rivières-là,

n'ont pas un verre d'eau à donner aux voyageurs; encore cette eau est-elle trouble.

L'été, on ne peut demeurer à Aranjuez; il y vient des fièvres pestilentielles; à peine y peut-on passer quelques semaines au printemps et en automne. L'été, il n'y reste que les chameaux, dont il y a un haras, et les chameliers, qui n'y demeurent guère.

Ces voyages de la cour offraient, comme toutes les choses en cette Espagne, des circonstances particulières et bizarres. Ainsi, toutes les dames, excepté la reine, portent par-dessus leurs habits une espèce de veste de velours, ou vert ou incarnat, brodées en or ou en argent; elles appellent cela des mantilles et s'enveloppent le visage à volonté, de manière à ne pas être reconnues. Leurs galants galopent à côté des carrosses; ils sont là incognito, avec des bonnets qui retombent sur leur figure, de sorte que tout le monde se connaît et que personne ne se voit; c'est là le bel air.

La reine, escortée de tous ces masques, s'en alla donc une fois à Aranjuez, où le roi et la reine mère étaient aussi. Les confesseurs n'y manquaient pas. Mais, depuis quelque temps, le père Sulpicio se relâchait de sa rigueur et parlait à la reine un langage plus humain, ce dont elle ne se montrait point fâchée.

On était dans une salle de verdure, au milieu des dix ou douze avenues qui précédaient la maison d'une lieue ; il s'y trouvait une de ces fontaines flamandes dont les statues jettent de l'eau et inondent ceux qui en approchent; on prenait du chocolat et des confitures et on causait. Mademoiselle de Villars était présente et louait beaucoup cette maison et ce jardin.

— Oui, dit étourdiment la reine, ils me rappellent un peu Saint-Cloud, où l'on donnait de si belles fêtes.

— A Aranjuez, on n'en donne pas, poursuivit la reine mère en riant; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, ma fille?

— Madame, c'était seulement un souvenir.

— Et vous voudriez bien voir une fête, n'est-ce pas?

— Si le roi voulait..., répliqua-t-elle avec hésitation.

— Le roi veut bien, répondit celui-ci; mais il ne le peut pas; la misère de mon peuple est trop grande. Mais je ne défends pas qu'on t'en offre; au contraire, je t'y accompagnerai volontiers.

— Sire, s'écria le duc d'Astorga prévenant plusieurs grands qui se disposaient à parler, Votre Majesté daignera-t-elle me permettre d'être le premier?

— J'y consens, Astorga; tu as un beau palais à Madrid, et tu peux donner une belle fête. La reine verra qu'en

Espagne, nous savons, comme en France, être magnifiques et fastueux quand nous voulons.

— Ce n'est ni la magnificence ni le faste qui manquent en Espagne, répliqua la reine.

— Qu'est ce donc?

— C'est la gaieté, sire; l'un de nos paysans de l'Ile-de-France est plus amusant que tous vos bouffons.

— Même Nada? ajouta le roi, qui était de bonne humeur et qui prit fort bien l'épigramme.

— Nada n'est pas Espagnol.

— Non, Nada est Polonais, et il ne reverra jamais son pays, poursuivit le nain avec une petite mine triste qui fit rire l'assemblée.

— Pauvre Nada! je le plains bien, continua la reine.

Elle avait tout à fait, ce jour-là, le mal du pays. Le roi, heureusement pour elle, n'entendit pas ces derniers mots. Le duc et Nada ne les laissèrent pas tomber, et le premier l'en remercia en baisant le bas de sa robe.

La fête du duc d'Astorga fut donc décidée; il pria le roi et la reine d'en fixer le jour.

— Il te faut le temps de faire les préparatifs, dit le roi; nous t'accordons six semaines; mets à profit ce délai; nous nous en rapportons à ton bon goût et à ta générosité.

Aussitôt, plusieurs autres grands implorèrent la fa-

veur accordée au duc d'Astorga, et la reine eut en un instant sept ou huit fêtes en perspective.

La cour quitta Aranjuez deux jours après, et tout Madrid fut bientôt en rumeur en apprenant quelles magnificences allaient déployer les seigneurs pour fêter leur reine.

Les tailleurs, les brodeuses, les joailliers n'eurent plus un instant de repos; le roi avait déclaré qu'il ne voulait rien voir que de neuf en cette circonstance; lui et toute la cour mettaient un amour-propre national à montrer à la reine de quoi ils étaient capables. Le palais d'Astorga accaparait tous les ouvriers de la ville. L'entrée en était scrupuleusement interdite, et nul avant Sa Majesté ne devait pénétrer ce mystère.

Ce palais, un des plus beaux de toute l'Espagne, contenait une quantité infinie de richesses et de curiosités. Des tableaux, des objets d'art, des meubles magnifiques. Les jardins étaient célèbres par leur étendue et par leur arrangement; Le Nôtre en avait envoyé le plan au père du duc actuel, et celui-ci les avait embellis d'une ménagerie plus complète que celle du roi et des fleurs les plus rares de tous les pays.

Avec beaucoup d'argent, un goût merveilleux, la volonté de créer des prodiges et des ouvriers adroits

pour exécuter ses volontés, le duc d'Astorga devait réussir complétement. Il créa une féerie. Lorsque les portes furent ouvertes, le jour de la fête, lorsque les premiers convives pénétrèrent dans ces lieux enchantés, des cris d'admiration éclatèrent de toutes parts.

Les salles du rez-de-chaussée étincelaient de mille bougies; des tentures entièrement neuves en brocart d'or et d'argent, des meubles tout nouveaux assortis, des tableaux des premiers maîtres; une prodigieuse vaisselle fabriquée exprès pour ce jour-là, et tout ce qui devait servir à la reine était en or massif marqué à ses armes. Des fleurs des tropiques, des fleurs de France surtout, garnissaient toutes les pièces. Des fontaines d'eaux de senteur, retombant en jets d'eau et en pluie, rafraîchissaient l'air du mois de mai, déjà brûlant en Espagne.

Les jardins étaient illuminés à la manière des jardins de Venise, avec des lanternes de papier de couleur; une prodigieuse quantité de fleurs, d'arbustes odorants embaumaient les bosquets et les charmilles. Des pièces d'eau improvisées réfléchissaient les lumières, et, sur la plus grande, un feu d'artifice devait être tiré.

Enfin, depuis le plus petit détail jusqu'au plus grand, tout avait été vu, prévu, soigné; le duc avait tout com-

posé, tout ordonné lui-même; il voulut que cette fête rappelât à la reine cette patrie qu'elle avait perdue et qu'elle aimait tant, au risque de mal faire sa cour au roi et à la reine mère.

Le portrait de Louis XIV, celui de Monsieur, des deux Madame, celui des sœurs, du frère de la princesse, tenaient la place d'honneur dans les salons.

Des vues de Saint-Cloud, de Versailles, de Fontainebleau se trouvaient dans toutes les pièces; tous ces tableaux peints par les premiers artistes. Le duc les avait couverts d'or pour les acheter.

Dans une autre pièce, comme sur un autel, le portrait de la reine Marie-Louise était placé entre celui du roi et celui de la reine mère; un bouquet de pierreries d'un prix fabuleux, dans un vase d'or garni de perles, était sur cet autel au pied du tableau, et deux cassolettes d'or, semblables au vase, brûlaient incessamment un encens précieux comme devant une madone.

Pour faire montre de tant d'idolâtrie, le duc méritait certainement le cachot d'où il était sorti, et dans toute autre occasion on n'eût pas manqué de le lui faire sentir.

A l'heure prescrite, Leurs Majestés arrivèrent. La reine jeta autour d'elle un coup d'œil ravi; depuis si

longtemps elle n'avait respiré l'atmosphère d'une fête!

— Ah! que c'est beau! s'écria-t-elle éblouie.

Elle était elle-même une merveille de beauté, et sa parure répondait aux splendeurs qui l'entouraient.

Sa robe de brocart d'argent avait des fleurs roses rebrodées et rebrochées d'or. Elle avait dans ses cheveux des roses de rubis et de brillants, et des lis en perles d'Ophir; son collier, ses pendeloques composées de rubis, de perles et de diamants, étaient dignes de la souveraine de tant de royaumes. Elle portait au sommet de la tête une petite couronne royale, fermée, qu'on ne pouvait regarder. Son air, son port, sa démarche, toute sa personne répondait à cet éclat; la fête et la déesse étaient dignes l'une de l'autre.

En apercevant les portraits de sa famille, les vues de tous ces lieux chéris où elle ne devait plus retourner, ses yeux se remplirent de larmes; elle laissa tomber ses mains en signe de découragement et murmura:

— Merci, merci, oh! mon cher d'Astorga, de me les avoir rendus un instant!

Le roi et la reine mère froncèrent les sourcils; cependant ils ne donnèrent aucun signe de mécontentement.

Leurs Majestés ouvrirent le bal ensemble. La reine ne peut danser qu'avec les infants, et, comme il n'y

on avait aucun, lorsqu'elle eût fini ce passe-pied et qu'elle eut rendu un menuet au roi, elle ne dansa plus; elle se promena longtemps; elle voulut tout voir, entrer dans toutes les pièces, parcourir les jardins, admirer les fleurs, qu'elle aimait passionnément. En sa qualité d'hôte et de majordome-mayor, le duc d'Astorga la conduisit, recevant partout ses éloges, ses remercîments, et ne se permettant pas un mot que le respect le plus profond n'autorisât. ''

On servit le souper sous une tente magnifique, comme jetée dans de grands arbres et dont les plis se retenaient par des glands de perles fines. Rien ne peut égaler la somptuosité de ce repas; le service et les mets, les vins, tout était unique; on avait fait venir des cuisiniers français, tout était disposé à la française; on se fût cru à Versailles. Une musique délicieuse et cachée semblait descendre des nues; le duc avait imaginé de placer un orchestre à la cime des grands marronniers, dissimulés par le feuillage; il était assez près pour qu'on n'en perdît rien, assez loin pour ne pas gêner.

D'Astorga servit lui-même Leurs Majestés, qui soupèrent seules à leur table; une infinité d'autres tables étaient disposées à l'entour, où les dames furent placées et où les seigneurs les servirent. Tout

était à profusion; il ne se vit jamais rien de mieux réussi.

Lorsqu'on se leva de table, après un peu de repos dans un autre pavillon, le roi et la reine furent conduits à une tribune d'où ils devaient voir le feu d'artifice, qui répondait au reste.

A deux heures du matin, Leurs Majestés se retirèrent; le duc les conduisit jusqu'à leur carrosse, suivi de ses gentilshommes, de ses officiers, de ses pages et de plus de deux cents laquais à livrée.

A peine la reine était-elle partie, que des huissiers vêtus de noir avec un chapeau à plumes, se répandirent dans les salles, dans les bosquets et dans les jardins; ils dirent à ceux qui restaient que le duc leur faisait ses très-humbles excuses, mais que la fête était donnée pour Sa Majesté la reine, et que, Sa Majesté la reine étant partie, nul ne devait rester après elle, que la fête n'existait plus. Ils firent ainsi partir tout le monde; le duc resta seul avec les gens de sa maison, qu'il fit appeler tous dans la galerie. Lorsque les majordomes lui eurent assuré que tous étaient réunis, qu'il n'en restait ni aux cuisines, ni dans les communs, il leur ordonna à tous de quitter l'hôtel, et, quoi qu'il arrivât, de n'y point rentrer, à moins qu'il ne les appelât.

Le majordome lui fit observer que beaucoup de choses pourraient être perdues ou dérobées, et qu'il n'en répondait point, du moment qu'il leur défendait de les enlever.

Le maître ne voulut entendre aucune observation, disant qu'il n'était pas besoin de ranger, que tout se trouvait fort bien ainsi. Comme il trouva qu'ils ne s'en allaient pas assez vite, il les poussa dehors, leur ordonna de passer le lendemain chez son intendant pour y chercher une gratification, à la condition qu'ils se sauveraient promptement et que ceux qui resteraient en arrière n'en auraient point.

Il n'eut pas besoin d'insister davantage; en un instant ils furent dehors; il les vit se presser, et, quand le dernier eut disparu, il donna ordre au suisse, le plus vieux de ses serviteurs, de fermer les portes et de venir lui parler; à quoi celui-ci obéit sur-le-champ.

— Nunez, lui dit-il, tu as vu naître mon père, tu m'as porté dans tes bras; je sais que tu es un fidèle domestique et que l'on peut compter sur toi; tu n'ignores pas que je suis l'esclave passionné de la reine, que je lui ai dévoué ma vie et que je n'existe que pour la servir. Elle a daigné accepter la fête que je lui ai offerte ; j'ai dû remplir ma maison d'objets qui

n'avaient été vus par aucune autre, qui n'avaient servi à aucune autre; par la même raison, ce qui lui a servi une fois, ne peut plus servir après elle. J'ai résolu que tout serait brûlé, et j'y vais mettre le feu moi-même.

— Est-il possible, monseigneur? s'écria le suisse épouvanté.

— Autrefois, un seigneur amoureux d'une reine d'Espagne, lui donna une fête et mit le feu à sa maison pendant qu'elle y était, afin d'avoir le droit de la sauver et de la serrer dans ses bras. C'était, selon moi, lui manquer de respect, et ce n'est point là ce que je veux faire. Un si grand bonheur est au-dessus de mes espérances; d'ailleurs, je le croirais acheté trop cher par la frayeur inspirée à la reine et par la violence que j'exercerais sur sa volonté.

— Monseigneur, monseigneur, ne détruisez pas le palais de vos pères, je vous le demande à genoux!

— Ce palais a reçu aujourd'hui le plus grand honneur auquel je puisse aspirer; il ne le recevra pas une seconde fois; il n'a donc plus besoin de rester debout; tu vas sortir comme les autres; tu vas me confier les clefs; je sortirai ensuite et je fermerai les portes de façon que nul ne puisse donner de secours. Toute ma joie sera de voir les flammes de ce bûcher élevé à mon chaste amour, à ma belle idole. Allons, va!

Sous, prétexte qu'il avait besoin de toutes les pièces pour les préparatifs, le duc avait fait enlever tout ce qui ne lui appartenait pas, tous les effets de ses gens, et les avait fait transporter dans une autre maison à lui, à l'autre bout de la ville, avec les papiers de famille, les chartes et les joyaux. Le suisse n'avait donc rien de plus à perdre que les autres. Il supplia encore le duc, mais en vain, et fut obligé de lui remettre les clefs qu'il demandait et de sortir suivant ses ordres.

Dès que le vieillard eut disparu, le duc prit une torche, il s'approcha des draperies et vit bientôt la flamme serpenter autour du plafond ; de là, il courut au jardin, mit le feu à la tente, au linge de table, aux arbres de jardin, puis à ceux de la cour pour former une barrière autour de la maison, isolée au milieu de ce vaste parc, qui fut bientôt tout en flammes.

Satisfait de son œuvre, il sortit doucement, regardant sans regrets ce palais de ses pères, ces richesses accumulées par tant de générations, et dont il ne resterait plus que des cendres. Il ferma les portes derrière lui, rejeta les clefs en l'air pour qu'elles retombassent au milieu du brasier qui se confondait encore avec l'illumination ; ensuite, il tira son épée et se plaça devant cette porte, pour en interdire l'entrée à tous secours.

L'incendie couva d'abord ou plutôt s'étouffa sous le feuillage et dans les appartements ; à cette heure, tout dormait ; le quartier, mis en rumeur par la fête, était dans son premier sommeil ; on ne s'aperçut des premiers ravages du fléau que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Le duc avait bien compté là-dessus, et il espérait en cette ignorance; la foule n'en accourut pas moins en jetant des cris et déplorant cet horrible malheur et s'efforçant de le réparer.

— Merci, bonnes gens, dit le majordome-mayor aux premiers qui se présentèrent, merci, il n'est besoin de rien. C'est moi-même qui ai brûlé ma maison et je ne veux pas qu'on éteigne ce feu, allumé pour célébrer l'honneur que ma maison avait reçu. Allez, passez, et prévenez ceux qui vous suivent ; je suis en sentinelle, je ne souffrirai pas que mon seuil soit violé ; d'ailleurs, il n'est déjà plus temps.

Ces étranges paroles se répétèrent, elles parvinrent jusqu'aux oreilles des alcades et des magistrats, réveillés en sursaut par cette affreuse nouvelle que le palais d'Astorga brûlait. Aucun n'y voulait croire ; ils s'approchèrent à grand'peine, tout en donnant leurs ordres, que quelques-uns exécutaient. Enfin ils se trouvèrent en face du duc, dont la contenance les arrêta.

Même en entendant de sa bouche l'arrêt inconcevable qu'il prononçait sur sa demeure, ils n'y pouvaient pas croire; ils essayèrent de le forcer, il mit la pointe de son épée en avant et les menaça.

— Je défends mon bien, leur dit-il, et vous ne me violenterez pas.

Pendant ce temps-là, la maison brûlait; elle brûlait si bien, que la toiture s'écroula avec un bruit épouvantable et que la flamme en monta jusqu'aux nuées.

Le jeune fou s'écarta alors et dit aux alcades :

— Entrez si vous voulez, maintenant.

Ils firent jeter la porte en dehors, puisque la clef ne se trouvait point; on se vit en face d'un cordon de feu brûlant tout autour de la cour. Impossible de pénétrer plus avant. Le duc avait bien pris ses mesures.

En quelques instants, tout fut consumé.

Ces richesses, ces trésors, ces magnificences, ces tableaux, tout ce qu'il avait rassemblé avec tant de peine et d'argent, il n'en restait pas vestige!

C'est d'un insensé, mais d'un insensé sublime, n'est-il pas vrai? Si un homme m'eût aimée ainsi, j'aurais eu, je l'avoue, grand'peine à lui résister.

En France, on n'eût point laissé brûler ce palais, même par la volonté du propriétaire; on eût bel et bien enlevé de force l'incendiaire et l'on eût mis chez

lui; mais, en Espagne, et dans ce temps déjà reculé, qui aurait osé porter la main sur un grand et le contredire?

Tant il y a que le superbe palais d'Astorga disparut pour jamais.

XXI

Le même jour, tout Madrid retentit de cette splendide galanterie. La reine en fut instruite par Nada, qui n'eut garde de laisser perdre un pareil trait et qui s'en vint tout glorieux le raconter à Marie-Louise.

— Est-ce possible Nada? ne rêves-tu pas? quoi! ce palais de fée, ces magnificences, tout cela n'existe plus! il a tout brûlé!

— Tout brûlé, lui-même, afin que ce qui avait servi à Votre Majesté ne servit plus à personne, madame.

— Je ne puis le croire, je ne le croirai pas.

— Vous le croirez quand toute l'Espagne vous le répétera en exaltant cet amour sans pareil.

— Noble d'Astorga!

— Comme il vous aime, madame!

La reine demeura songeuse et ne répondit pas. Cet amour qui se prouvait de toute manière, commençait

à toucher son cœur. Elle ne le partageait pas encore, mais elle était heureuse, mais elle était fière de l'inspirer. Elle rendait pleine justice à cet admirable caractère, à cette beauté, à cette bravoure, à cette intelligeance, à ces qualités brillantes et solides, sans égales en Espagne, en Europe, peut-être.

Elle accueillit cette pensée si voisine de la faute :

— Ah ! si je pouvais l'aimer, si cela m'était permis !

Le regret est déjà une souillure sur cette chose si fragile qu'on appelle la vertu des femmes.

Lorqu'elle revit le duc, elle ne put s'empêcher de rougir beaucoup. Elle le regarda avec un angélique sourire et ne lui parla point de ce qu'il avait fait ; elle ne voulait pas le louer, bien entendu, et ne se sentit pas le courage d'exprimer un blâme.

Il se tint devant elle avec le même respect qu'à l'ordinaire et fit son service avec la même simplicité, la même *bonhomie*, si ce mot nouveau peut s'appliquer à cette circonstance.

Le roi et la reine mère n'imitèrent pas Marie-Louise. Le roi dit assez sèchement que le duc aspirait à la gloire de celui qui brûla le temple d'Éphèse.

— Vous avez fait une grande perte, ajouta la reine mère.

— Je n'ai rien perdu, madame ; tout ce qui était

dans ma maison appartenait désormais à Vos Majestés qui avaient daigné y paraître.

— Alors, c'est nous qui avons perdu, reprit sèchement la douairière en lui tournant le dos.

La cour tout entière était en émoi de cette incroyable action. On n'osait se prononcer; les jeunes seigneurs et les jeunes dames étaient dans une admiration enthousiaste; les vieilles femmes se partageaient en deux camps. Celles qui louaient et celles qui blâmaient. Les indulgentes se rappelaient leur jeunesse. La duchesse de Medina-Sidonia avouait franchement, que, si un de ses galants d'autrefois eût été capable d'un pareil trait, il n'eût pas soupiré en pure perte. La duchesse de Terra-Nova et sa séquelle, aidée de tous les vieux seigneurs, chantaient en psalmodiant sur tous les tons :

— Ah! si le feu duc d'Astorga revenait au monde, que dirait-il en voyant consumer les richesses amassées depuis le déluge dans son palais!

Le déluge me semblait surtout admirablement à sa place à propos du palais d'Astorga.

Le duc laissa dire et il fit bien. Pour compléter son œuvre, il ordonna qu'on laissât entrer tous les pauvres de Madrid et qu'eux seuls eussent le droit de chercher dans ces débris, où se trouvaient quantité de pierreries,

tint d'or et d'argent. Ils se ruèrent sur ces bribes et se battirent malgré les gens du duc, qui s'efforçaient de les apaiser. Il fallut aller chercher la garde de la ville, et alors ce devint un pillage. Toute l'autorité des alcades, même celle de M. d'Astorga, ne parvinrent pas à les séparer; la canaille tint bon et elle eut ce qu'elle voulut de ces dépouilles.

D'Astorga perdit là des sommes immenses, des trésors inestimables. N'était-il pas un peu fou? C'est possible; ne l'est-on pas quand on est amoureux? L'amour est une folie douce quelquefois, cruellement douloureuse presque toujours.

Cet amour pour la reine qui faisait faire de si grandes choses, devint non-seulement une folie, mais encore une maladie qui se gagna. Les jeunes seigneurs envièrent cette situation de d'Astorga, devenu le galant en titre de la reine sans que personne le trouvât mauvais, et ils se mirent en tête de l'imiter. Mais, pour cela, il fallait avoir son caractère, son mérite et ses grandes qualités. Il n'est pas aisé de jouer avec le feu sans se brûler; parmi les jongleries, c'est la plus difficile; il n'est pas de baladins qui y réussissent. Jugez donc si l'amour, la plus brûlante des flammes, est plus aisé à manier.

Une grande aventure s'ensuivit, il faut bien la ra

conter; elle n'est pas si belle que celle de ce pauvre d'Astorga; mais chacun fait ce qu'il peut.

Après cette fête *unique*, ceux des grands qui devaient en donner, firent leurs excuses à Leurs Majestés et les prièrent de trouver bon qu'ils ne missent pas le feu à leur maison lorsqu'ils l'auraient quittée. Ils n'étaient pas assez riches pour se donner le luxe de la rebâtir, ainsi que le faisait d'Astorga, sur un plan plus merveilleux.

On rit beaucoup à la cour de ces précautions économiques; celui qui rit le plus fort fut le comte de Monterei, fils du marquis de Hierro, ambassadeur de Leurs Majestés catholiques à Rome. Cette maison, ruinée par des pertes et des dépenses, n'espérait que dans la bonté du roi. Le marquis de Hierro demandait son rappel; sa femme, belle et charmante, fondait en larmes aux pieds de son maître pour l'obtenir; leurs intérêts réclamaient impérieusement sa présence.

Le comte de Monterei n'avait donc pas de grands moyens pour imiter d'Astorga; s'il eût brûlé son palais, dépouillé de meubles, il lui eût fallu coucher dans la rue. C'était à peu près tout ce qui lui restait. Les Espagnols et les Italiens gardent leurs palais même lorsqu'ils n'ont plus un tabouret à mettre dedans.

Cela n'empêchait pas le comte d'être un hardi et magnifique gentilhomme, presque aussi beau que d'Astorga, beaucoup moins chevaleresque et plus amateur des choses positives. Il trouvait la reine admirablement belle; il la comparait à toutes les autres beautés, et pas une seule ne lui semblait digne de cette comparaison; il ne voulait pas admettre qu'elles en approchassent de cent coudées.

Son ami et confident le duc de Veragas était plus âgé, riche, laid, assez spirituel, mais d'un jugement faux. L'ambition le rongeait; comme ses talents n'y répondaient point, il ne pouvait arriver au premier rang, ce dont il enrageait. L'idée lui vint de se faire un marchepied de l'amitié de Monterei, de sa beauté, de sa jactance et de sa téméraire folie.

La cour était au Prado, où elle allait souvent et qui est une maison fort peu agréable, sans eau, sans verdure, où l'on ne devait trouver ni charme ni agrément. C'était pourtant, de toutes leurs maisons, la plus fréquentée par Leurs Majestés. On demandait à la reine quel plaisir elle s'y donnait :

— Je n'en sais rien, répondit-elle; demandez au roi.

Un matin, elle allait à cheval, entourée des *senoras de honor* et des jeunes seigneurs les plus distingués, parmi lesquels Astorga était toujours plus distingué

encore. Elle le regardait malgré elle et chassait ses pensées, dont elle avait peur; pour cela, elle voulut regarder d'un autre côté et ses yeux tombèrent sur Monterei, qui galopait derrière le majordome-mayor.

— Ah! dit-elle, le comte de Monterei a un joli cheval et il le conduit très-bien.

Monterei se gonfla d'orgueil; il crut qu'il en allait étouffer; la reine l'avait remarqué! Elle le regarda longtemps pour ne pas regarder ailleurs; elle lui parla pour ne pas parler à un autre. La tête tourna d'autant plus au comte qu'en rentrant, Veragas lui dit :

— Monterei, ta fortune est faite. La reine t'a remarqué; elle ne s'est occupée que de toi pendant la promenade, et la reine devient toute-puissante, mon ami; elle prend un grand empire sur l'esprit du roi; elle domine la reine mère; les inquisiteurs et les ministres lui passent tout. Il faut en profiter. Si tu sais te conduire, tu seras favori avant peu.

— Le crois-tu?

— Je t'en réponds. Laisse-toi guider par mes conseils. Je connais les femmes. Tout laid que je suis, j'ai plus obtenu d'elles que beaucoup d'hommes très-bien faits. La reine n'est pas plus difficile à prendre que les autres.

— La reine! la reine! songer à moi! Elle, si belle, si jeune, et puis c'est la reine enfin!

— La reine est une femme qui s'ennuie. Il s'agit de l'amuser, de la frapper, de la distraire. Ce n'est pas bien malaisé, tu verras.

— Et le duc d'Astorga, qu'en ferons-nous ?

— Nous le laisserons soupirer. Il soupire à fendre les pierres, et ce n'est pas là un métier d'homme d'esprit, en pareil cas.

— La reine le distingue fort; et puis il a tant d'argent! il peut tout.

— On peut bien plus encore avec l'esprit qu'avec l'argent; ne te méfie pas de toi-même. Tu es beau, bien plus beau qu'Astorga; tu as les manières d'un gentilhomme et d'un gentilhomme qui sait son monde; tu réussiras. Nous commencerons dès ce soir.

Monterei parut au salut dans une parure qui fit retourner toutes les dames. Pourpoint, justaucorps, haut-de-chausse de satin bleu, avec une écharpe bleue, couleur de la reine, on le sait, un chapeau à plumes retroussées et une foule de diamants empruntés à Veragas, qui lui avait ouvert de grand cœur l'écrin de sa famille. Quant à lui, il n'en avait guère.

La reine ne put s'empêcher de le remarquer et de dire à la duchesse d'Albuquerque :

— Est-ce que M. de Monterei se va marier ce soir? Il est éclatant!

— Vois-tu, reprit Veragas, posté aux écoutes, voici un premier pas, tu es dans son imagination. Demain, un autre costume, et tu seras monté d'un échelon.

Le lendemain, en effet, il parut tout en brocart vert, orné d'argent, avec des émeraudes et des perles. On se demandait d'où venait cet amour de parure; quelques dames se rengorgèrent, croyant que c'était pour elles; car Monterei plaisait beaucoup, et elles auraient été charmées de lui plaire aussi. On ne lui connaissait pas de maîtresse.

Pendant plusieurs jours, les toilettes nouvelles se succédèrent; au retour à Madrid, ce fut pis encore, si bien que cette nouveauté de tous les jours devint l'occupation de la cour et qu'on se demandait le matin :

— Voyons comment Monterei sera mis ce soir.

La reine s'en amusa beaucoup; elle lui dit d'un air de bonne humeur :

— Monsieur de Monterei, vous rendez la cour fort magnifique par l'émulation de vous surpasser. Le roi et moi vous en avons de l'obligation, n'en doutez pas.

Veragas ne se sentait pas de joie; il prêtait à son ami de l'argent, des joyaux et des hardes, se promettant d'en retrouver l'intérêt. La marquise de Ilierro ne comprenait rien à cette élégance inattendue. Les

jeunes gens ne divulguaient pas leurs espérances. Elle dit seulement à Monterei :

— Puisque tu fais si belle figure à la cour, tâche donc que l'on rappelle ton père, ou je ne sais si tu la pourras faire longtemps.

Monterei ne songeait guère à cela : il s'occupait de lui et de ses projets. La reine ne faisait pas un pas qu'il ne fût derrière elle ; il la suivait comme son ombre, autant qu'il était permis aux seigneurs de la suivre lorsqu'ils n'étaient pas de sa maison. Il épiait ses paroles et ses désirs, et il aurait remué toute l'Espagne pour en accomplir un seul.

Il lui entendit dire que, la veille, en allant se promener au Mançanarès, elle avait vu un petit chien de Cuba si petit et si mignon, qu'elle le payerait bien cent pistoles.

— Le malheur est, ajouta-t-elle, que je ne sais à qui il appartient ni où le retrouver. Il était avec une vieille servante qui en prenait des soins infinis. Le roi ne souffrit pas qu'on arrêtât le carrosse pour si peu, et j'en fus pour mon envie.

Monterei enregistra la chose, et le voilà qui se mit en quête, qui dépêcha tous les gens de Veragas, qui fit comparaître les uns après les autres tous les chiens de Cuba de Madrid, jusqu'à ce qu'il découvrit la merveille

conduite par une vieille servante. Il en trouva un, justement dans le quartier indiqué, soigné par une gouvernante de chanoine et qui réunissait toutes les qualités voulues. De prime abord, il en offrit vingt pistoles. La gouvernante répondit qu'elle ne le donnerait pas pour mille, que son maître était riche, n'avait pas besoin d'argent et qu'il aimait passionnément son chien. Il insista, elle l'envoya par-dessus les moulins.

— J'en suis fâché, la reine a vu ce chien, elle désire l'avoir, vous ne pouvez rien refuser à la reine.

— La Française veut notre chien? On lui on souhaite! elle n'a qu'à en aller chercher dans son pays.

Le comte en fut pour sa peine, ce jour-là. Le lendemain, il devait bien assister à autre chose.

Le chanoine rentra, et sans doute sa camarera-mayor lui raconta ce qui s'était passé; sans doute, aussi, il il ne se trouva pas du même avis qu'elle. Tant il y a, qu'après un long débat, le jour suivant, au réveil de la reine, Louison vint lui dire qu'un chanoine et une vieille femme apportaient, dans une corbeille pleine de rubans roses, un bichon le plus joli du monde, et qu'ils demandaient instamment à le lui présenter eux-mêmes, puisqu'elle leur avait fait l'honneur de le désirer.

La reine, enchantée, passa un déshabillé et reçut

le chanoine, voire même la gouvernante, qui portait le chien en pleurant. Elle le reconnut pour celui qu'elle avait vu, remercia mille fois le chanoine et lui demanda ce qu'elle pourrait lui donner en échange.

— Madame, je suis chanoine à Tolède; j'y demeure, mais je ne me plais point en cetteville, et je voudrais avoir un autre canonicat à Madrid, pour y demeurer. C'est là mon rêve.

— Vous l'aurez, je vous le promets. Et la dame Jacynthe, que lui faut-il?

— Ah! madame, ayez bien soin de mon chien et ne le laissez pas toucher par vos servantes. Je ne vous le donne pas de bon cœur et je ne demande pas que vous me récompensiez. Si M. le chanoine m'avait cru!...

La reine détacha de son oratoire une belle croix en aventurine et la donna à dame Jacynthe pour la consoler. Elle ne la voulait point d'abord, et puis elle se résigna.

La figure de Montorei lorqu'il vit le petit chien sur les genoux de la reine, ne se peut dépeindre. Sa Majesté raconta toute l'histoire et demanda en riant aux seigneurs lequel d'entre eux avait si bien chassé pour autrui.

« Je crois que je le devine, répéta-t-elle en souriant. La senora Jacynthe prétend qu'il est très-beau, très-

magnifique, et très-généreux ; qu'il éclatait de parure à dix heures du matin. Le portrait est facile à reconnaître ; cependant je ne le nommerai point, c'est son secret ; il n'a qu'à se trahir lui-même. Je ne lui suis pas moins obligée de sa bonne volonté.

Il va sans dire que les envieux se moquèrent et que Monterei fut plaisanté jusqu'à ce qu'il eût annoncé le projet de s'en fâcher sérieusement. L'édit sur les duels fit taire les rieurs.

— C'est un échec, dit Veragas, réparons-le.

La reine aimait les fleurs, on le sait. Elle commença de recevoir chaque matin un bouquet délicieux. Le premier jour, elle en fit honneur à d'Astorga, qui se récusa franchement ; il n'aurait pas osé ; depuis le bal, il se tenait fort en arrière, le roi et la reine-mère ayant montré qu'ils ne trouvaient pas bon qu'il s'avançât. Le bouquet fut donc attribué le lendemain à un autre ; pour Monterei, elle n'y pensait pas, et, comme elle s'en taisait, ce qui est tout simple, Veragas ne manqua pas d'y trouver un bon augure.

— C'est un secret entre elle et nous ; quel pas nous avons fait là !

Monterei se flattait moins ; il ne se voyait guère avancé. Il n'était pas commode d'en savoir davantage ou ne parlait à la reine qu'en présence du roi et de la

duchesse d'Albuquerque. Ils passèrent leur nuit à chercher un moyen. Séduire Nada! c'était le plus sûr; mais Nada n'était pas facile à séduire : il appartenait corps et âme à d'Astorga, et cette révélation eût fait plus de mal que de bien.

La reine avait, parmi ses camériste espagnoles, une fille belle comme le jour, dont les yeux quêtaient des compliments et la poche des pistoles. Elle se tenait en place, protégée par la duchesse de Medina-Cœli, sa marraine, laquelle ne se doutait pas qu'elle fût si facile à apprivoiser. Adroite et fine comme l'ambre, elle devina l'amour et les projets de Monterei, elle devina son embarras, elle se mit en tête de le servir et de donner un amant à la reine. D'Astorga et ses contemplations ne satisfaisaient guère les ambitieux; il leur fallait quelque chose de plus solide et de plus réel. Monterei lui sembla l'homme le plus propre à l'emploi qu'elle lui destinait; elle se mit donc à lui faire des mines et des avances, ainsi qu'à son ami Veragas. Ils n'y furent pas insensibles et bientôt ils s'entendirent parfaitement.

L'essentiel était que la reine connût la passion de Monterei, dont elle s'obstinait à ne point parler. Mercedès s'en chargea. Dès le soir, à la toilette, elle prononça son nom, le vanta, ajouta qu'il se mourait d'amour et que c'était bien dommage.

— De qui donc est-il amoureux? demanda Marie-Louise sans intérêt.

— Il ne le dit point, madame, mais on le devine. De toutes ces dames, il n'en est qu'une seule qui soit au-dessus d'une pareille conquête et qui ne se veuille pas donner la peine de le remarquer.

La reine tourna la tête et demanda en français à Louison une parure, ce fut tout pour ce jour-là.

Mercedès revint à la charge; bientôt les camériستes s'en occupèrent entre elles, les deux femmes françaises comme les autres. Louison savait à quoi s'en tenir sur les espérances qu'on ne cachait plus. La reine n'avait pas imposé silence, elle avait même répondu quelques mots; elle laissa croire qu'elle ne repoussait point cette adoration, elle parla à Monterei plus souvent qu'à aucun autre seigneur, elle alla jusqu'à obtenir le retour du comte de Hierro, et le dit elle-même à son fils.

— Je suis bien aise de vous contenter, ajouta-t-elle.

Marie-Louise avait ses raisons; le palais brûlé ne sortait point de la tête de la reine mère, elle le rappelait souvent au roi et en vint à exciter sa jalousie sur d'Astorga. Il en parla plusieurs fois aigrement, remarqua qu'il regardait sans cesse la reine et que cette affectation était fort ridicule.

— Si cela continue, il quittera ta maison, Louise; c'est un amour chevaleresque, soit! Mais un roi français ne le souffrirait pas, et, pour cette fois, le roi français aurait raison.

La reine trouva dès lors qu'il fallait détourner ses vues et les porter d'un côté différent; elle se servit de Monterei comme d'un paravent, et ce fut tout; quant à lui, il avait trop d'orgueil pour ne s'y pas tromper.

Il en eut une grande joie, et il se crut sûr de son fait et ne chercha plus que l'occasion de consolider son pouvoir. Le roi faisait de temps en temps des retraites de quelques jours à l'Escurial, pour lesquelles la reine n'avait aucun goût. Ce beau couvent ne lui plaisait guère. On n'est pas enchanté de se trouver sans cesse en face de la mort, surtout avec les commentaires auxquels se livrait Charles II.

Veragas, dont l'imagination travaillait sans cesse sur le même sujet, persuada à Mercedès, qui ne demandait pas mieux, de trouver une occasion pour cacher le comte dans un des cabinets de la reine et lui procurer une entrevue avec elle. Alors, les choses marcheraient vite et il seraient récompensés de leurs peines.

L'heure choisie fut celle de la sieste, que la reine ne faisait jamais. Elle restait ordinairement seule; pendant ce temps, la camarera-mayor et les autres dames dor-

maient dans une pièce assez éloignée, lorsqu'elles ne retournaient pas chez elles. Marie-Louise prenait ce moment pour sa correspondance, elle était sûre de ne point être dérangée. Nada dormait comme les autres. Ces petits êtres sont fort délicats et ont besoin de beaucoup de repos.

Rien de plus facile pour Mercedès que d'introduire Monterei par le même petit degré dont je vous ai parlé déjà, de le cacher dans le dernier cabinet, où l'on n'allait point, et de le prévenir aussitôt que la reine serait libre. On pouvait même ne la pas soupçonner, le comte, à la rigueur, pouvant entrer sans aide dans un lieu qu'il connaissait bien et assez désert, surtout à cette heure.

Tout fut fait ainsi. M. de Monterei choisit le plus étincelant de ses pourpoints, se composa la manière la plus passionnée et la plus entraînante ; puis il se blottit derrière un rideau de portière conduisant à l'oratoire de la reine, et il attendit le signal.

Mercedès sortit la dernière et le donna en se retirant. La reine se plaça devant un petit bureau de laque de Chine, présent de Monseigneur, et qu'elle avait apporté de France, et commença d'écrire au roi son oncle ; ce qu'elle faisait souvent.

Monterei laissa écouler un quart d'heure, afin d'être bien sûr qu'on ne l'interromprait pas, puis il arriva

sur la pointe du pied, le cœur tremblant, s'arrêtant à chaque pas, et tout prêt à renoncer à son entreprise, tant il avait peur.

La reine entendit du bruit, retourna la tête et l'aperçut; elle fut d'abord surprise, puis irritée, et se leva en pied, lui demandant d'un air impérieux ce qu'il faisait là et ce qu'il voulait d'elle.

— Vous voir et vous parler, madame, répliqua-t-il tout tremblant, en tombant à genoux.

— Et qu'avez-vous à me dire, monsieur?

— Rien que vous ne sachiez assurément, madame, car mon respect, mon dévouement passionné vous ont tout appris; mais je mourrais si je n'exprimais à Votre Majesté ce que j'éprouvè et ce que je souffre.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Cependant, madame, je croyais... je devais croire...

— Et que croyiez-vous donc?

— Que Votre Majesté savait... était touchée...

— Je vous dis, monsieur, que je ne vous comprends pas. C'est tout ce que je puis faire pour vous!... Sortez.

— Madame...

— Sortez, vous dis-je, ou j'appelle.

— Il n'en est pas besoin, madame, vous n'êtes plus seule, et Dieu m'envoie vers vous, interrompit une voix grave.

Dom Sulpicio était debout sur la porte de l'oratoire, où souvent il venait faire à la reine une lecture pieuse, quoique rarement à cette heure-là.

Monterei sentit qu'il était perdu, qu'il ne serait pas même au pouvoir de la reine de le sauver ; mais il se fit en même temps une illusion délicieuse. Il crut que la reine connaissait la présence du confesseur et qu'elle ne l'avait repoussé qu'à cause de cela.

Courbant la tête et restant immobile, il attendit son arrêt.

— Vous méritez la mort, comte, poursuivit Sulpicio.

— Je le sais, mon père, et je serais fier de mourir pour une si belle cause.

— Il existe une loi qui punit du dernier supplice l'audacieux qui outrage la reine d'Espagne. Vous ne l'ignorez point.

— Mon père, s'écria Marie-Louise, on ne tue pas les hommes dans mon pays, parce qu'ils aiment ; je ne veux pas que le comte meure. Je vous ordonne... je vous supplie de ne point intervenir entre le roi et moi ; c'est moi seule qui dois le prévenir et obtenir de lui la justice qui m'est due. Il ne me la refusera pas.

Le moine promena son regard profond et sévère de la reine sur le jeune homme, et du jeune homme sur la reine ; il semblait vouloir pénétrer leur pensée et

hésita avant de répondre. Peut-être eut-il la même idée que Monterei, peut-être fut-il fâché de s'être montré si tôt. Il fallait prendre un parti, néanmoins: la reine attendait et Monterei attendait aussi, mais pâle, troublé, bien que résolu.

— Madame, Votre Majesté commande, et moi, j'obéis, dit enfin le confesseur en s'inclinant. Quels sont vos ordres?

Qu'il y avait loin de cette soumission tout apparente, il est vrai, à l'arrogance des premiers jours, et comme cette terrible puissance savait prendre tous les masques! On devait ménager la reine, en ce moment; il fallait diriger le roi par elle, il fallait lui laisser une ombre de pouvoir, afin de le mieux saisir dans sa main débile, et dom Sulpicio était trop fort pour oublier les instructions de ses chefs.

— Mon père, faites sortir M. de Monterei par votre entrée de l'oratoire; qu'il aille attendre chez lui les ordres du roi et les miens, et que, d'ici là, il ne se présente plus devant moi.

— J'obéirai, madame, répliqua le comte en s'inclinant profondément.

Le moine passa le premier en faisant signe à Monterei de le suivre; celui-ci, au moment de disparaître, se retourna

— Me pardonnerez-vous madame ? murmura-t-il ; m'en irai-je chargé de votre courroux et de votre mépris?

— Suivez le père Sulpicio, monsieur, répondit la reine avec beaucoup de hauteur, et priez Dieu, non pas que je me souvienne, mais que j'oublie.

Et elle rentra dans sa chambre pour lui ôter tout prétexte de s'arrêter encore.

Le roi revint le lendemain de ce jour ; elle lui parla le soir même, et, sans lui raconter précisément ce qui s'était passé chez elle, elle lui dit que M. de Monterei lui avait déplu par quelques propos tenus avec le duc de Veragas, et que tous les deux devaient être exilés de la cour et même de Madrid. Le roi demanda des explications qu'elle éluda avec son adresse de femme en insistant sur le châtiment à infliger. Le roi interrogea, et personne ne lui en apprit davantage, le confesseur étant muet par état et par volonté.

— Qu'il soit donc fait selon vos désirs, madame, je ne m'y oppose point.

Les ordres furent donnés et les superbes chimères du duc de Veragas tombèrent comme une fumée que le vent entraîne. Il fut envoyé dans ses terres, où il eut le temps de réfléchir.

M. de Monterei n'avait plus de terres: mais son oncle

était archevêque de Grenade. On l'envoya auprès de lui. Il y resta d'abord quelques mois assez calme, attendant chaque matin son rappel, se nourrissant de ses illusions dans les vastes salles de l'Alhambra, où il passait ses nuits et ses jours. Il se monta si bien l'imagination, qu'il en perdit la tête et qu'il devint complétement fou.

Sa folie triste et douce faisait pitié; il ne parlait que de la reine, l'attendant, l'appelant, causant avec elle comme si elle l'entendait, et croyant ouïr ses réponses. Il disait les choses les plus tristes et les plus touchantes. On ne pouvait l'entendre sans pleurer, et, lorsque la reine l'apprit, lorsqu'elle sut que sa folie était incurable à cause d'elle, elle versa des larmes sincères, se repentant amèrement de lui avoir laissé prendre des espérances qu'il expiait si chèrement. Rien ne put le guérir et il mourut très-vieux, conservant toujours la même pensée, ne soupçonnant même pas les circonstances arrivées depuis, et soigné par le dernier serviteur que la décadence de sa maison lui eût laissé.

FIN DU TOME PREMIER.

Clichy. — Impr. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

DEUX REINES

SUITE ET FIN DES MÉMOIRES DE Mlle DE LUYNES

PUBLIÉES PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME ···

Vol 2

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

God
F8843.8
Dum/Deu
100850

LES

DEUX REINES

I

Les années s'écoulèrent et peu de changements apparents se firent dans la cour d'Espagne. Nous retrouvons la reine à la fin de 1788 toujours aussi belle, plus belle, peut-être, mais triste, mais malheureuse, mais en butte à des persécutions intestines de tout genre. Elle n'avait point d'enfants. La santé du roi déclinait chaque jour. Sa raison même, quelquefois chancelante, laissait soupçonner un vice de nature chez ce prince si jeune encore et déjà si vieux. Tous les médecins de l'Europe, consultés, assurèrent qu'il pouvait avoir des enfants. C'était donc la faute de la reine. Et dès lors, toute indulgence, tout intérêt pour elle disparurent dans le cœur de la reine mère et des ministres.

Elle ne s'était point prêtée à leurs vues. Bien loin de profiter de son crédit pour diriger le roi dans le sens où ils désiraient le voir marcher, elle avait employé son pouvoir sur lui pour le ramener peu à peu à des idées moins excessives, pour lui faire voir la religion et la politique sous de nouveaux aspects, pour l'entraîner vers la France, en un mot. On ne tarda pas à s'en apercevoir, et, dès ce moment, on ne peut se le dissimuler, sa perte fut résolue.

Si le roi mourait sans héritiers, à qui laisserait-il ses couronnes? A qui appartiendrait ce joyau magnifique? La maison d'Autriche ne voulait à aucun prix le laisser échapper, et Louis XIV n'abandonnait pas les droits que Monseigneur tenait de la reine Marie-Thérèse sa mère et de la reine Anne son aïeule.

Tous les yeux de l'Europe étaient fixés sur cette cour de Madrid, où une jeune reine vivait et souffrait. Son cœur ne combattait plus l'attrait qu'elle ressentait pour le duc d'Astorga; elle l'aimait, mais d'un amour aussi noble, aussi pur que celui qu'il ressentait lui-même. Pénétrée de ses devoirs de reine et de femme, elle veillait sur ses regards, sur ses paroles. Peut-être le duc savait-il qu'il était aimé; mais, assurément, ni un mot ni un geste de la reine ne l'en avaient pu convaincre.

Il avait gardé la même place et la même situation. Remplissant exactement sa charge, voyant la reine chaque jour, à chaque instant, il se contentait de ce bonheur, et ne se permettait point d'en rêver d'autre. Ni les supplications de sa famille, ni même les ordres du roi ne le décidèrent à se marier. Sa race ne devait point finir puisqu'il avait des cousins de son nom, et il ne se croyait pas obligé à autre chose envers la postérité. La reine elle-même lui dit un jour, avec le cœur brisé peut-être :

— Duc d'Astorga, le roi veut que vous vous mariiez, et, moi, je vous le demande.

— Madame, ma vie appartient à Votre Majesté et au roi son époux; mais mon cœur et mon bonheur sont à moi seul et je ne les engagerai point. Daignez me pardonner.

Depuis lors, elle ne lui en parla plus et ne se soucia probablement pas de lui en parler.

Il existe à Madrid une église célèbre par les pèlerinages qu'on y fait, où le roi et la reine vont quelquefois en grande pompe, soit pour rendre des actions de grâce, soit pour demander quelque faveur et faire des vœux magnifiques. Cette église est Notre-Dame d'Atocha.

Au moment où nous allons retrouver Marie-Louise, elle se disposait à partir avec le roi pour une de ces

pieuses visites. On avait persuadé à Charles II qu'une neuvaine pour supplier le Ciel d'envoyer un héritier de sa couronne, serait d'un bon effet dans le peuple. Il n'avait eu garde de refuser. Sa dévotion peu éclairée se rattachait à toutes ces pratiques.

La reine s'y soumettait sans espoir; elle ne pouvait croire à un miracle, et il fallait un miracle, selon elle, pour que cette union, stérile, cessât de l'être. Sa tristesse était grande; rien ne pouvait la distraire; elle vivait comme une machine; ses seuls moments de joie étaient les moments de solitude où elle pensait à la France et aussi à cet homme qui remplissait son cœur en dépit de tous ses efforts pour l'en chasser.

Elle priait de toute son âme, elle demandait à Dieu de la sauver d'elle-même, de lui continuer sa grâce et de lui envoyer la force; car ses épreuves étaient grandes et lourdes.

Ce jour où elle allait à Notre-Dame d'Atocha, la duchesse d'Albuquerque, qui était restée sa camarera-mayor, lui dit en entrant dans son cabinet :

— Madame, Votre Majesté va être bien heureuse! il nous arrive une illustre Française qu'elle a connue sans doute à la cour : la comtesse de Soissons.

— Ah! s'écria la reine, sans doute je l'ai connue, quoique fort peu; elle ne venait guère au Palais-Royal;

Madame ne l'aimait pas. Je crois, cependant, qu'elle a été des amies de ma mère. Madame lui attribuait de grandes fautes et même des crimes, j'espère qu'elle s'est trompée. Que vient-elle faire ici ?

— Voir sa sœur, madame la connétable, retirée du couvent depuis la mort de son mari, et dont la vocation s'est vite envolée.

— La recevra-t-on à la cour? Elle a été chassée de France, l'année même que je vins ici, à cause de cette histoire de poisons et du procès de la Voisin.

— On a reconnu qu'elle n'était pas coupable, et, si elle ne rentre pas, c'est à cause des exploits de monsieur son fils, le prince Eugène, devenu un grand ennemi du roi votre oncle, ainsi que Votre Majesté le sait bien.

— Nous verrons donc cette comtesse de Soissons. Je ne sais pourquoi je ne suis pas portée vers elle; c'est une prévention injuste, peut être; mais je me souviens toujours des conseils de Madame, nous répétant, dès qu'on prononçait son nom, que nous devions surtout l'éviter.

La cérémonie fut fort longue et fort belle; le roi resta agenouillé plus d'une heure, les mains jointes, marmottant des patenôtres et répétant en latin des oraisons qu'il ne comprenait pas. La reine priait en

français et du fond du cœur. Au moment où elle sortait de l'église, reconduite en grande pompe par le clergé, suivant l'usage, elle passa près d'une femme assez grande, à l'air majestueux, avec des yeux magnifiques, une haute mine, des cheveux presque blancs, des dents superbes, vêtue de noir, avec un grand voile de veuve.

Cette femme, placée sur son passage, comme pour attirer son attention, la salua profondément, et d'une façon toute différente de celles qui l'entouraient. La reine la remarqua ; elle tressaillit et ne put retenir un mouvement de répulsion, lorsque ses habits la frôlèrent au passage. Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vue, quoique dans un temps éloigné.

Cette dame salua aussi le roi, en personne qui se croit le droit d'être bien reçue. Lorsque l'on fut dans les carrosses, la duchesse d'Albuquerque demanda à Marie-Louise si elle avait reconnu la comtesse de Soissons.

— C'était donc elle ?

— Oui, madame.

— Elle est bien changée, il me semble.

— Elle a beaucoup souffert, madame ; on n'est pas accusée de pareilles infamies sans être mortellement atteinte.

— Elle ne me plaît pas, ajouta le roi.

— Vos Majestés la recevront-elles? Elle a réclamé cet honneur, et M. le comte de Mansfeld, ambassadeur d'Autriche, insiste fort pour qu'il ne lui soit pas refusé.

— Mais sans doute, nous la recevrons; c'est la mère du prince Eugène; elle habite ordinairement la ville de Bruxelles, où je n'ai pas entendu dire qu'elle ait causé de troubles. C'est, d'ailleurs, une dame de haute qualité et de grand mérite; ce qui ne m'empêchera pas de répéter qu'elle ne me plaît point.

— Parce qu'elle est à moitié Française, continua Nada. Il me semble qu'elle a racheté cette qualité et que le prince Eugène est en train de la lui faire pardonner.

— Enfin, nous la recevrons, et la reine en sera bien aise. Elles parleront leur jargon maudit, et elles se souviendront ensemble de leurs amis et de leurs fêtes.

La reine, depuis longtemps, ne répondait rien à de pareils discours, elle s'était résignée à les entendre.

Le lendemain, la comtesse de Soissons fit prendre les ordres de Leurs Majestés sur le moment où elles daigneraient l'admettre à leur baise-main. Elle arriverait conduite par le comte de Mansfeld, qui voulait la recommander d'une façon toute particulière à leurs

bontés comme une des meilleures amies de son maître.

Le roi répondit qu'il la verrait le matin, et la reine avant ou après lui, et puis ensemble.

— Madame la comtesse aura l'entrée des cabinets lorsqu'il lui plaira d'y venir, ajouta Charles II; nous ne pouvons pas moins faire pour l'amie du chef illustre de notre maison.

La reine était en même temps contente et fâchée; elle avait si rarement l'occasion de parler de la France comme elle le voulait! Cependant, la comtesse de Soissons n'était pas la personne qu'elle eût choisie pour se rappeler son pays et sa famille. La connétable, qui valait mieux que sa sœur, n'avait pourtant point excité en elle de sentiments bienveillants; elle avait peur de ces Mancini.

Une heure avant celle qui avait été fixée pour recevoir la comtesse, le roi entra chez la reine, assez pâle et suivi de Nada, le visage bouleversé. Les nains vivent peu; ils ne sont point faits comme nous et la caducité leur vient de bonne heure. Romulus et lui ne semblaient pas devoir arriver à l'âge ordinaire des hommes. Ils se ridaient et se cassaient fort, surtout Romulus, plus vieux et plus difforme.

Cette petite figure émue et blafarde frappa la reine, qui, tout de suite, lui demanda ce qu'il avait.

— Quelque folie avec Romulus, comme à l'ordinaire, répondit le roi. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma reine. Je viens te prévenir que nous ne recevrons pas la comtesse de Soissons.

— Et pourquoi?

— Le conseil s'y oppose; les princes étrangers n'ont aucun rang en Espagne; elle voudra élever des prétentions que nous n'admettons point; cela donnerait lieu à des difficultés. Il est préférable de ne la point recevoir.

La reine employait tout son pouvoir sur l'esprit de son mari pour le détacher de la ligue formée contre la France; par moments, elle réussissait à dominer cet esprit hostile, elle espérait l'emporter sur les mauvaises influences dont le comte de Mansfeld était la principale; elle ne put cacher sa joie en voyant son influence méconnue et sa protégée réduite à vivre loin de la cour.

La raison que donnait Charles II n'était pas plausible, cependant; ce ne fut qu'un prétexte.

Depuis plusieurs mois, il lui arrivait des avis continuels, par des lettres sans signature, qu'on voulait empoisonner la reine. Il n'en avait tenu compte, les regardant comme des mensonges et des calomnies inventées pour jeter le trouble dans le palais et faire accuser des innocents. Ce matin-là, comme Nada sortait pour faire sa ronde habituelle chez les pauvres pro-

tégés de sa maîtresse, à qui il distribuait des secours de sa part, il rencontra une vieille femme française qui semblait le guetter et à qui il avait remis plusieurs fois des secours. Elle s'approcha aussi vite que son état d'infirmité le lui permettait.

— Dieu soit loué qui t'amène, mon bon petit protecteur! je veux aujourd'hui te rendre, ainsi qu'à ta maîtresse, le bien que vous m'avez fait. Voici une lettre pour le roi d'Espagne; remets-la-lui incontinent, toi qui le vois à toutes les heures, car cela presse. J'ignore ce que contient ce billet. Il m'a été confié par une inconnu qui m'a seulement dit, en me le donnant avec une pistole pour payer la commission :

« — Bonne femme, je remets entre tes mains la vie de la reine; que le roi ait ce papier à l'instant, je le répète; il est peut-être déjà trop tard. »

Le nain ne s'amusa pas à questionner la messagère, il savait où la rejoindre, et monta bien vite jusqu'à la chambre du roi, qu'il trouva seul avec son majordome-mayor, et auquel il raconta ce qui venait de lui arriver. Le roi prit la lettre avec plus d'empressement que de prudence, et y trouva ces mots :

« Sire,

» Celui qui écrit ces lignes est un humble ami,

un dévoué serviteur; il trahit, en ce moment, un secret qui lui coûtera la vie, peut-être; mais il ne peut laisser accomplir un crime épouvantable sans essayer de l'empêcher. Votre Majesté va recevoir aujourd'hui une femme qui a empoisonné son mari, qui a empoisonné la mère de Sa Majesté la reine, et qui ne vient en Espagne que pour faire subir le même sort à la reine elle-même. Si elle met le pied au palais, votre auguste épouse est perdue. Vous pouvez m'en croire, je le sais; car j'ai vu le poison entre les mains de ceux qui doivent s'en servir.

» Que Votre Majesté me pardonne; qu'elle ne cherche point à me connaître, si elle ne veut me créer des ennemis trop forts pour le peu que je suis et qui me feraient expier mon indiscrétion en m'immolant à leur sûreté. Surtout que cette lettre ne soit pas lue par ceux qui vous entourent et vous servent le mieux en apparence. Le fidèle nain et le duc d'Astorga sont les seuls amis dévoués à l'infortunée princesse condamnée à mourir et qui mourra; car je ne serai pas toujours là pour vous avertir. »

Bien que le billet ne portât pas de signature, il était d'un style à inspirer la confiance. Les aventures de madame de Soissons étaient connues dans toute l'Europe. Son départ de France, la façon dont Louis XIV

l'avait chassée pour la sauver, peut-être, du dernier supplice, ne laissaient aucun doute sur une accusation aussi vraisemblable. Le roi n'hésita point : il aimait la reine et la seule pensée de la perdre le mettait au désespoir.

— Cette femme n'entrera pas ici, dit-il; et, quant à la reine, je la sauverai bien malgré eux ; je la prierai de ne manger ni boire quoi que ce soit, à moins que je n'y aie goûté; *ils* ne veulent pas me faire mourir, et, quand *ils* connaîtront cette précaution, ils y regarderont à deux fois.

Le prétexte pour ne pas recevoir madame de Soissons fut d'autant plus promptement trouvé, qu'il avait été agité le matin même dans le conseil. Le roi ne perdit pas de temps pour le faire signifier au comte de Mansfeld ; après quoi, il se rendit chez la reine, ainsi qu'on l'a vu.

Charles II croyait cette affaire terminée et le danger évité. Le lendemain, comme il sortait de l'office et se disposait à s'en aller avec la reine au couvent des Ursulines, le comte de Mansfeld se présenta; malgré le refus du roi, il insista pour être reçu, et cela de telle sorte, que le faible monarque ne trouva plus l'énergie nécessaire pour résister.

En entrant, le comte lui demanda d'un ton qui fri-

sait la menace à travers mille révérences, d'où venait l'injure faite à la recommandation de son souverain, et pourquoi la comtesse de Soissons n'avait pas été admise à l'honneur de saluer Leurs Majestés ainsi qu'elles l'avaient promis.

Le roi essaya son excuse; le comte ne l'interrompit point, mais il répondit ensuite qu'avec la meilleure volonté, il ne pouvait croire cette fable. Le mot était si hardi, que Charles II ne le comprit pas tout d'abord. Il ne le releva que comme une dénégation et non comme un démenti. L'ambassadeur reprit qu'il savait à quoi s'en tenir, mais que les choses ne pouvaient en rester là et qu'il regardait ce manque d'égards comme une rupture.

— J'ai mes ordres, ajouta-t-il.

— Eh bien, monsieur, nous ferons la guerre ! dit le roi avec une énergie qu'on ne lui connaissait point. Une guerre déclarée est souvent moins dangereuse que la trahison.

— Qu'est-ce à dire, sire ? reprit l'impétueux Allemand, dont le flegme national et diplomatique avait fait place à une exaltation orgueilleuse; faut-il prendre vos paroles au pied de la lettre?

— Monsieur l'ambassadeur, je suis le maître, au moins dans ma maison; j'y recevrai qui me plaira,

et je ne souffrirai pas qu'on m'y fasse la loi. Je le jure, et je vous prie de vous en souvenir.

Le comte n'en pouvait croire ses oreilles ; il ne soupçonnait pas la source de cette vaillance et la cherchait encore, lorsque le roi ajouta :

— Madame la comtesse de Soissons peut rester à Madrid, en Espagne, où il lui plaira d'habiter, je n'y mets aucune opposition ; mais je ne la verrai pas et surtout elle ne verra pas la reine. Je rendrai compte directement à l'empereur des raisons qui m'ont fait agir. A présent, monsieur, laissez-moi et ne forcez plus la porte de mon cabinet pour de pareils motifs.

Il fallut sortir, mais dans quelle rage! mais comme la reine fut accusée d'une chose qui ne lui était pas même connue! Les griefs contre elle s'en augmentèrent. Madame de Soissons ne s'en laissa pas abattre comme l'ambassadeur.

— Ne vous inquiétez point, lui dit-elle, je réponds de tout; avant huit jours, je serai au palais de Madrid aussi maîtresse que le roi lui-même.

— Comment... ?

— C'est mon secret; seulement, ne me contrariez point, monsieur le comte. Laissez-moi faire.

Madame de Soissons se connaissait en intrigues. M. le comte de Mansfeld la laissa faire, en effet.

Le lendemain, la reine reçut la lettre suivante :

« Madame,

» Il vient un âge, dans la vie, où l'on n'existe plus que par le passé, surtout quand le passé fut beau et que le présent est triste. J'ai quitté la France, victime de la calomnie, j'ai perdu tous mes amis avec lesquels je pourrais me *souvenir*. Je suis venue en Espagne uniquement pour voir Votre Majesté, la fille d'une grande princesse avec qui ma jeunesse s'est passée, qui m'honorait de son amitié et que j'ai vue mourir, hélas! Peu de temps avant sa mort, j'ai reçu d'elle un dépôt que j'ai toujours conservé et que je ne puis remettre qu'à vous. Je connais la piété filiale de Votre Majesté et je suis sûre que son cœur, si pareil à celui de son illustre mère, recevra avec bonheur ces derniers gages de sa sollicitude.

» Je supplie Votre Majesté de ne point mettre entre nous les embarras d'une vaine étiquette; je ne demande aucun honneur, je n'en veux pas, je ne veux pas aller à la cour; le petit degré des filles de chambre est la meilleure entrée pour l'amitié, si Votre Majesté me permet ce mot.

» Ma famille doit tout à votre illustre maison, dont mon oncle fut le plus fidèle serviteur; la reconnais-

sance et le dévouement me font un devoir de me mettre à vos pieds. J'attends vos ordres et je compterai au nombre des beaux moments de ma vie celui où il me sera permis de vous présenter l'hommage de mon respect.

« COMTESSE DE SOISSONS. »

A la lecture de cette lettre, Marie-Louise sentit toutes ses préventions s'évanouir. On lui parlait au nom de sa mère; la comtesse était malheureuse, calomniée, peut-être. Les soupçons de Madame n'épargnaient personne à la cour de France, elle n'aimait pas les Français. A moins que d'être Allemand, on ne trouvait pas grâce à ses yeux. Elle avait particulièrement en horreur les femmes soupçonnées de galanterie, et de galanterie avec le roi. La comtesse de Soissons était dans ce cas. Il fallait de l'indulgence, surtout pour ceux qui ont souffert. Et puis la reine parlerait de la France et de la cour avec une personne qui y avait joué un grand rôle; depuis si longtemps, elle en était privée!

Le résultat de ces réflexions fut de supplier le roi qu'il l'autorisât à recevoir la comtesse. Il n'avait plus de prétexte à donner, puisque celle-ci se contentait des particuliers. D'ailleurs, Marie-Louise ne savait-elle pas la manière de tout obtenir de lui? n'était-elle pas

maintenant la première dans son affection depuis la retraite de la reine mère. Elle se promit donc d'essayer d'abord, de réussir ensuite, et, dès qu'elle vit le roi, elle l'attaqua sur ce chapitre-là.

A sa grande surprise, elle le trouva cuirassé contre ses prières, contre son désir exprimé très-vivement. Il lui résista en face, ajoutant même qu'elle n'eût plus à l'entretenir à ce sujet, parce que son parti était pris irrévocablement. Ce qui l'étonna davantage, c'est que Nada, ordinairement si désireux de lui complaire, insista fortement pour que la reine renonçât à une insistance si naturelle.

— Toi aussi, Nada, tu veux me contrarier !

— Ah ! madame, madame, si le roi consentait à ce que vous me demandez, je me jetterais à ses genoux pour qu'il ne le fît point.

— Et quel danger, quel péril y a-t-il donc pour moi à recevoir la comtesse de Soissons? Arrive-t-elle donc ici avec un arsenal? Ne verra-t-on pas ses pistolets, ses canons et ses poignards? D'ailleurs, la recevrais-je seule? n'aurais-je personne pour me défendre?

— Il est d'autres armes que le poignard, madame.

— Le poison ! on craint qu'elle ne m'empoisonne? Fermez donc mes cuisines, empêchez-la d'y pénétrer. En me parlant de ma mère, en me remettant ce

qu'elle a conservé d'elle, va-t-elle me donner la mort

— Madame Henriette est-elle morte après un repas, madame?

— Nada, Nada, tu es un mauvais prophète, un prophète de malheur. C'est toi qui as mis dans la tête du roi cette fantaisie de crainte. Sire, je vous en prie, ne le croyez pas. Ce sont des folies. M'empoisonner, moi! Pour quoi faire? On m'a écrit vingt fois pour m'en menacer, je n'ai pas même lu ces belles épîtres.

La reine passa plus d'une heure à supplier Charles II, qui, après bien des difficultés, se laissa vaincre, toujours avec la condition expresse qu'elle ne boirait ni ne mangerait quoi que ce fût, sans qu'il y eût goûté avant elle.

— Ah! sire, s'écria le nain, ce n'est pas une sûreté encore : dans mon pays, on empoisonne avec des gants, avec des senteurs, avec mille et mille objets; vous n'êtes pas suffisamment à l'abri, il faudrait ne pas quitter la reine d'une minute; me le permettez-vous?

Marie-Louise fut touchée de l'attachement de ce pauvre nain ; elle lui permit de rester près d'elle quand la comtesse serait là, même en présence du roi. Il jura qu'il ne la perdrait pas de vue et que, *lui présent*, elle ne toucherait pas un seul objet appartenant à la reine.

— Je la tuerai plutôt! ajouta-t-il en brandissant son petit sabre.

Le roi s'en moqua ; la reine sentit qu'elle allait pleurer; elle était si peu accoutumée maintenant à l'affection !

Le lendemain, la comtesse de Soissons parut ; elle n'était plus jeune, elle n'avait jamais été belle, et cependant, elle avait eu mille charmes et mille amants. Grande, assez maigre, avec des yeux noirs, la peau brune, elle avait un feu voilé dans le regard qui semblait la foudre derrière un nuage. Ses bras et ses mains étaient restés beaux, elle les montrait avec prétention; elle avait de l'esprit, du plus fin, du plus amusant et du meilleur ; elle tenait beaucoup de son frère le duc de Nevers, sous ce rapport. Elle avait de plus que lui un esprit de conduite et d'intrigue qui manqua à toutes les Mancini. Passionnée, sans être folle à la manière de madame Colonna et de madame de Mazarin, elle avait, comme elles, le goût des aventures, et la vie de toutes ces nièces de Mazarin ne ressemble à aucune autre.

Elle arriva sans embarras, avec une parfaite mesure, ni comblée ni honteuse, comme si elle eût occupé sa place dans l'hôtel de Soissons et qu'elle fût faite pour aller de pair avec toutes les couronnes. Le roi et la reine étaient ensemble, avec la camarera-mayor, le duc d'Astorga et toute la maison de la reine ; le roi n'avait

avec lui que son majordome-mayor. Nada, dans ses plus beaux habits, se tenait près de sa maîtresse, tandis que Romulus s'était jeté aux pieds de son maître comme un chien favori.

— Enfin, madame ! il m'est permis de vous offrir tous mes respects et tous mes dévouements.

Elle baisa la main de la reine, qui ne la laissa pas s'agenouiller, bien qu'elle en fit le geste.

— C'est pour moi une joie, répondit la princesse, une joie véritable que de vous voir, madame, croyez-le bien.

Madame de Soissons la regarda avec une familiarité respectueuse et continua d'un ton attendri :

— Vous êtes bien belle, madame! plus belle que la belle madame Henriette, que j'aimais tant, et vous êtes tout aussi charmante.

Il paraît que c'était vrai, et il n'y a qu'une voix là-dessus parmi ceux qui l'ont connue.

La comtesse savait son monde, elle ne se laissait pas déconcerter facilement, et ne fit pas semblant de remarquer la froideur de Charles II. Elle dirigea la conversation, la mit sur les sujets dont le roi devait être le plus occupé et parvint en quelques instants à captiver son attention ; la persuasion découla de ses lèvres, les préventions s'effacèrent, et tout le monde fut séduit, excepté Nada et le duc d'Astorga, néanmoins.

Celui-ci crut remarquer un signe imperceptible d'intelligence entre la comtesse et le père Sulpicio ; soit que l'un des deux se fût aperçu de son attention ou par tout autre motif, ce signe ne se renouvela plus.

L'audience fut assez longue, elle eût duré davantage si l'heure du dîner ne fût arrivée. Le roi engagea madame de Soissons à revenir dans les cabinets et lui témoigna quelques regrets de ne pouvoir la recevoir à la cour.

— Ah! sire, ne m'en parlez pas, je suis trop heureuse de voir Vos Majestés chez elles, et d'être débarrassée de la cérémonie et de l'étiquette. Pardonnez-moi d'en parler ainsi, mais la cour d'Espagne est connue pour la sévérité et la dignité de ses manières J'ai perdu l'habitude des cercles et de la représentation J'y serais bien empêchée.

— Cependant, madame, s'il faut en croire la renommée, le duc de Parme tenait une brillante cour à Bruxelles, et vous en étiez la reine.

La comtesse ne put retenir un sourire.

— A mon âge, sire, on n'est plus reine que lorsqu'on porte une couronne. Il est vrai que le prince de Parme a montré quelque bienveillance à une exilée ; mais le reste n'est qu'une folie dont on s'est amusé à s'armer contre moi, comme si une vieille femme pouvait séduire un puissant prince.

Il n'en était pas moins vrai que le prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, s'était beaucoup occupé d'elle et qu'en vraie Mancini, celle ne l'avait pas repoussé.

Lorsque la comtesse fut partie, Charles II dit à la reine :

— Tu avais raison, Marie-Louise, ce sont des calomnies. La comtesse de Soissons ne me paraît pas capable des crimes dont on l'accuse, et je n'y crois point. Cependant, comme il ne faut jamais négliger les avis, tu te rappelleras la promesse que tu m'as faite et tu te défieras de ses dragées. Elle a trop connu la Voisin.

La reine se mit à rire ; elle n'avait eu contre la Mancini que des préventions d'enfance et elles s'étaient promptement effacées devant l'adresse et le savoir-faire d'une pareille femme.

La comtesse lui avait remis, en effet, le portrait de madame Henriette et quelques lettres assez importantes de cette princesse au comte de Guiche et au marquis de Vardes, qui, tous les deux, s'il faut en croire les vieux courtisans, avaient eu part à ses bonnes grâces. Madame de Soissons, dont la passion pour le marquis de Vardes n'était ignorée de personne, n'avait jamais pardonné à Madame les attentions et les soins de ce seigneur pour elle. De là mille intrigues qui ne sont pas de mon sujet, de là sa mort horrible et prématurée.

La reine ne savait tout cela que très-imparfaitement. Son âge ne lui avait pas permis d'en être instruite par elle-même et personne ne s'était chargé de le lui raconter, si ce n'est la seconde Madame ; encore lui avait-elle laissé, on l'a vu, plus que des doutes à cet égard.

La comtesse de Soissons avait promis de revenir bientôt et l'on se disposa à la bien recevoir.

II

Elle revint, en effet, et promptement. Le roi était à l'Escurial. Elle demanda à être introduite chez la reine, et celle-ci s'empressa de lui faire dire qu'elle l'attendait. Nada s'était établi à son poste, au grand déplaisir de la comtesse, qui voulait causer seule avec la reine et s'insinuer dans sa confiance ; elle essaya de s'en débarrasser par des compliments d'abord, par des sarcasmes ensuite.

La reine riait de tout cela. Mais Nada ne riait pas et n'eût pas lâché d'une semelle.

— Ce nain est toujours près de vous, madame?

— Toujours!

— Prenez garde! La reine Marie-Thérèse, votre auguste tante, a eu une vilaine histoire pour un nain.

— La reine Marie-Thérèse, madame, une sainte!

— Ceci n'attaque point sa sainteté. Elle n'a jamais été effleurée, même par la calomnie. Seulement, ces avortons ne sont point tant à regarder pour une jeune reine. Marie-Thérèse en avait amené un d'Espagne, elle l'aimait fort et le tenait près d'elle assidûment; ce nain était More. Elle est accouchée d'une Moresque que j'ai vue à Moret, dans la forêt de Fontainebleau; on la tient religieuse dans ce couvent, où l'on paye pour elle une grosse pension.

— Cela ne m'arrivera point, dit la reine en soupirant.

Madame de Soissons s'engageait sur un terrain brûlant; elle ne voulut pas laisser échapper cette occasion et se décida à passer outre, malgré la présence du nain, qui représentait pour elle un chien hargneux prêt à défendre sa maîtresse. Elle n'avait d'autre but que d'obtenir une confiance entière, et, pour cela, il fallait entrer dans les idées de la reine, il fallait plaindre ses douleurs, et, pour la plaindre, elle devait d'abord la bien connaître.

— Ah! oui, dit-elle, Votre Majesté n'a point d'enfants.

— Non, madame, je n'ai pas d'enfants, et c'est là le malheur de ma vie.

— A votre âge, madame, à celui du roi, faut-il donc désespérer?

— Lorsqu'elle a pour mari le dernier prince d'une grande et illustre race, madame, le premier devoir d'une princesse est de lui donner des héritiers. Si Dieu le lui refuse, elle n'est plus bonne à rien en ce monde. elle doit disparaître, et la mort est pour elle un bienfait.

— La mort à vingt-cinq ans! Votre Majesté a de tristes idées.

— Peut-on en avoir de gaies dans ce pays-ci et dans ce palais? Vous ne connaissez pas la cour d'Espagne. La jeunesse, la gaieté, les espérances, tout s'épuise vite ici. L'ennui est le premier souverain de ce pays si vanté. Lorsqu'une reine d'Espagne n'est pas mère, il faut qu'elle soit dévote; Dieu ou la maternité, il n'y a pas un troisième parti.

— Peut-être, répliqua madame de Soissons en souriant.

— Et lequel?

— L'Espagne fourmille de beaux et élégants cavaliers, chevaleresques et magnifiques, et la galanterie...

— Madame, interrompit Marie-Louise, vous ne connaissez ni moi ni l'Espagne, on le voit. Brisons là, je vous prie, et faites vous instruire de nos habitudes, si vous tenez à vous bien trouver chez nous.

Madame de Soissons ne s'attendait pas à une pareille

réponse. Elle comprit qu'elle avait fait fausse route, qu'elle avait attaqué trop tôt un cœur défendu par une grande innocence et aussi peut-être par une véritable passion. Ces deux conditions, cependant, ne lui semblaient pas devoir s'allier. Elle n'était point faite pour comprendre l'amour sublime et chaste que la reine et d'Astorga éprouvaient l'un pour l'autre. Bien qu'elle en eût entendu parler, elle n'y croyait pas. Pour elle, le duc était un adroit séducteur, et la reine une de ces Agnès instruites qui pèchent volontiers en feignant d'ignorer la faute.

Cet amour servait les projets de l'Autriche. Si la reine eût été moins vertueuse, peut-être ne serait-elle point morte si jeune; c'est du moins ma conviction et celle de toutes les personnes à qui ces intrigues ont été connues.

Madame de Soissons trouva bien vite une excuse. Elle détourna le discours par une transition adroite sur la France, sur Monseigneur, sur le désir de madame Henriette, lorsqu'ils étaient enfants tous les deux, de les marier, et sur ce que le roi aurait bien mieux fait, certainement, de suivre ce projet de famille.

— Une telle alliance eût été bien plus goûtée. Madame la dauphine, malgré ses admirables qualités, ne connaît pas la France comme une princesse de notre illustre maison de Bourbon, née chez nous; je dis chez

nous, madame, parce que je suis devenue Française; je ne me connais pas d'autre pays que celui où j'ai passé mes plus beaux jours. C'est le seul que j'aime, le seul que je regretterai toute ma vie. Oh! la France! la France! quand on l'a quittée, madame. on ne se console jamais.

La reine, pour toute réponse, leva les yeux vers le ciel; ils étaient baignés de larmes. Cependant elle aimait l'Espagne depuis qu'elle aimait d'Astorga. Cette passion, devenue le premier sentiment de son cœur, lui avait fait oublier ses regrets et trouver une patrie dans la patrie de l'homme qu'elle adorait. Il fallait cette évocation de son pays par une exilée comme elle, pour le lui rappeler et pour faire repasser devant ses yeux les images fugitives de son enfance, de ses premiers sentiments.

Elle revit en une seconde, devant elle, les beaux lieux qu'elle ne devait plus revoir jamais. Elle se rappela son père, ses sœurs, son jeune frère, Monseigneur, qui l'avait si vite abandonnée parce qu'il n'avait pas eu le courage de défendre sa parole, et son cœur se brisa devant ces souvenirs.

— Ah! madame. s'écria-t-elle, vous y pouvez retourner; moi, je n'y retournerai plus.

— Non, madame, je n'y retournerai pas; je suis,

comme vous, bannie; nous avons toutes deux notre exil à subir : vous sur le trône, moi dans ma condition, que beaucoup envient et que bien peu connaissent. Ah! je suis bien malheureuse!

La comtesse pleura! Le nain ouvrait ses petits yeux et les écarquillait sans pouvoir se rendre compte de cette singulière conversation. Il se demandait à son tour s'il n'avait pas méconnu cette femme si sensible. Un mot qui lui échappa, un regard, un éclair, rendit à Nada tous ses doutes.

— Louis XIV est un ingrat, il oublie tout; mais je n'oublie pas.

La vengeance respirait dans ce peu de mots. Et, si le roi eût vu en ce moment la mère du prince Eugène, il se fût mieux expliqué peut-être la haine précoce que celui-ci lui avait toujours portée.

La glace fut rompue depuis ce moment et une sorte de particulier intime s'établit entre la reine et madame de Soissons. Elles restèrent ce jour-là plus de deux heures ensemble, et Marie-Louise fut entourée de mille replis auxquels une plus habile qu'elle aurait été prise. La comtesse se montra tour à tour bonne mère, tendre amie, sœur dévouée, sujette fidèle, épouse pleine de regrets. Elle se montra surtout femme d'esprit, femme d'une haute finesse et dont la connaissance

des choses humaines étaient achetées par l'expérience.

Elle sut flatter la reine par le cœur, sans retomber dans la faute de porter une main profane sur un amour qui était pour Marie-Louise l'arche sainte. Lorsqu'elles se quittèrent, le dernier mot de madame de Soissons fut celui-ci :

— En parlant à Votre Majesté, madame, il me semble que je vois, que j'entends votre tant regrettée mère ; vous me la rappelez de plus en plus.

Quand le roi revint, il n'entendit que le nom de la comtesse répété de tous les côtés. Les ministres, stimulés par M. de Mansfeld, lui vantèrent son crédit sur l'empereur, dont son fils conduisait les armées. La reine lui jura qu'elle était en même temps la meilleure et la plus aimable des femmes. Nada ajouta que, si cela n'était pas vrai, c'était assurément la femme la plus horrible et la plus scélérate.

La duchesse d'Albuquerque vanta sa parfaite connaissance des usages de toutes les cours et la mesure parfaite avec laquelle elle rendait à chacun ce qui lui était dû.

Le duc d'Astorga, seul, garda le silence. Un instinct qu'il ne pouvait dominer l'éloigna de cette étrangère qui rappelait à la reine ce pays de son enfance, dont son amour avait triomphé. Il était jaloux de ses regrets, il eût voulu lui créer sa nouvelle patrie

assez belle pour qu'elle oubliât sa patrie et qu'elle ne s'en souvînt jamais.

Charles II répondit à ces éloges qu'il reverrait madame de Soissons, qu'il allait emmener la reine pour quelques jours à l'Escurial, où il avait voué une neuvaine dans le but d'avoir des enfants, et que, pendant ce séjour, la nièce de Mazarin pourrait se présenter à ses particuliers avec plus de facilité encore qu'à Madrid, où Leurs Majestés étaient bien moins libres.

En deux visites seulement, cette femme avait triomphé des impressions défavorables. Elle avait conquis la position.

— Eh bien, dit-elle à M. de Mansfeld, ai-je bien réussi ? Avez-vous confiance en moi ?

— C'est affaire à vous, madame !

IV

Depuis cette dernière conversation, depuis que la comtesse l'avait intéressée à ses afflictions de cœur, la reine avait oublié ses préventions et ses craintes. Elle parvint à faire partager au roi ses impressions et à lui persuader qu'on les avait trompés sur le compte d'Olympe de Mancini.

Elle était certainement l'amie de ma mère ; elle m'a raconté des choses d'intimité avec elle qui me l'ont bien montré et qui ne me laissent pas de doute. Elle m'aime parce qu'elle a aimé ma mère. N'est-ce pas naturel ? Non, elle n'est pas capable de nous tromper.

Nada secouait la tête, en assurant que son regard faux ne lui disait rien de bon.

Peu à peu, la comtesse s'insinua dans le particulier le plus intime de la reine, qui ne parlait que d'elle, ne voyait que par elle et ne faisait rien sans la consulter. Le roi était moins séduit. Souvent, lorsqu'il trouvait madame de Soissons chez Marie-Louise, il lui échappait un mouvement de contrariété.

— Encore cette femme, toujours cette femme ! disait-il.

Son humeur devenait de plus en plus farouche. Il se plaignait de tous ceux qui l'entouraient, restait quelquefois des journées entières enfermé sans admettre personne, pas même la reine. Sa santé, au lieu de s'améliorer, dépérissait chaque jour de plus en plus. Les médecins s'en inquiétaient, et, un matin, madame de Soissons arriva chez la reine avec l'air sombre, le regard enflammé, comme une personne enchantée de porter une mauvaise nouvelle et qui veut cacher sa joie sous une tristesse.

Marie-Louise ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Elle l'interrogea vivement.

— Ce que j'ai, madame, vous me le demandez! je désirerais pourtant ne point vous le dire, car l'idée de vous affliger est affreuse.

— C'est moi qui cause votre souci, madame? Ne vous en épouvantez point. Depuis neuf ans que je souffre, j'y suis accoutumée, et je puis tout supporter. Qu'y a-t-il?

— Vous exigez que je vous l'apprenne?

— Je l'exige absolument.

— C'est que...

— J'écoute, parlez.

— Il s'agit du roi, madame.

— Qu'a-t-il fait?

— Il est bien malade, plus malade qu'on ne pense.

— Qui vous l'a dit?

— Le comte de Mansfeld, prévenu par les médecins.

— Sa vie serait-elle en danger?

— Non pas en danger pressant, je suppose; mais...

— Mais?... Achevez donc!

— Sa raison...

— Quoi! il est menacé de devenir fou?

— Votre Majesté est-elle donc la seule à s'en apercevoir?

— Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? Que deviendra l'Espagne! s'écria Louise d'Orléans en levant les bras au ciel.

— Ah! oui, que deviendra l'Espagne? Le roi fou, c'est bien pis que le roi mort; et celui-ci n'a pas d'héritiers, et sa succession magnifique sera le point de mire de tous les princes de l'Europe; on se la disputera, on s'en arrachera les lambeaux. Pauvre Espagne! qui la défendra contre ces loups dévorants?

— Moi, madame, si Dieu me prête vie et santé, s'écria la jeune reine; moi, la reine, moi, la femme de ce pauvre jeune souverain que personne n'aimerait si je ne l'aimais pas! Je ferai, je saurai faire ce qu'il aurait fait lui-même. Je porterai haut et ferme le pennon royal et je montrerai à l'Europe qu'une fille de la maison de Bourbon sait tenir sa place dans l'équilibre du monde.

— Quoi! madame, vous défendriez l'Espagne contre votre pays? Vous soutiendriez la guerre contre votre illustre oncle?

La reine changea de visage, mais elle reprit avec fermeté :

— Oui, madame, je le ferais. J'aime ma patrie, ma belle France, je la regretterai jusqu'à mon dernier jour; j'aime ma famille; mais j'ai accepté un grand

devoir et je veux le remplir ; je ne suis plus Française, je suis Espagnole ; je ne suis plus Marie-Louise d'Orléans, je suis la femme de Charles II malade, incapable de soutenir cette couronne que je partage avec lui. Je la soutiendrai seule, puisqu'il le faut.

Hélas ! en parlant ainsi, la pauvre reine pensait certainement au duc d'Astorga, bien plus encore qu'à Charles II. Elle adoptait l'Espagne parce qu'il était Espagnol, elle voulait être grande à ses yeux avant tout pour être plus aimée. L'amour est toujours le maître et le dominateur de notre vie, et l'on doit s'en prendre à lui de nos fautes, de nos crimes, quelquefois, comme de nos grandes actions. Lorsqu'il est éteint, lorsqu'il ne reste d'autre mobile que des passions basses ou dangereuses, où nous conduisent-elles et que devenons-nous ?

Bien que la reine n'eût fait aucune confidence à sa nouvelle amie, celle-ci avait trop d'intérêt à tout savoir, elle était trop rusée pour ne pas avoir vu et deviné. Elle connaissait la passion du duc pour Marie-Louise ; l'Europe entière la connaissait comme elle ; le mérite extraordinaire de ce seigneur, ses avantages, le malheur même de cette pauvre exilée jetée aux bras d'un moribond, d'un insensé, sans protecteur et sans amis, tout indiquait à cette personne fine et

usagée que la reine n'avait pas dû rester insensible à tant de raisons de plaire.

Elle avait essayé souvent d'arracher un aveu que toute son adresse n'avait pas obtenu, non que Marie-Louise se défiât d'elle; mais ce sentiment chaste et pur était dans son cœur comme dans un sanctuaire, où nul œil humain ne devait pénétrer; nul regard profane ne devait souiller cette noble affection, connue seulement de Dieu, des anges et de *lui*.

En ce moment, madame de Soissons ne doutait plus, si elle avait pu douter encore. Elle avait placé la conversation sur un terrain qu'elle voulait exploiter jusqu'au bout. Les réponses de la reine étaient pour elle d'une grande importance; ses explications, ses vues politiques allaient sans doute décider de son sort. Madame de Soissons poursuivit donc, sans s'arrêter à ce qui l'eût si vivement intéressée en tout autre circonstance :

— Ces sentiments sont bien d'une souveraine, madame; ils vous honorent et ne m'étonnent pas; je reconnais votre grande race. Cependant, je ne vous croyais pas aussi détachée de vos souvenirs et des liens de votre enfance. C'est très-beau, très-généreux; j'en ferai part à des gens qui ne le croient pas. Et cela vous servira plus que vous ne le pensez.

— Ah! madame, il ne s'agit pas de mon intérêt, il s'agit de mon devoir.

— Quand l'un et l'autre se concilient, c'est bien meilleur encore, madame. Puisque nous sommes sur ce chapitre-là, permettez-moi de le poursuivre; il m'intéresse au plus haut degré, car il vous touche. L'Espagne n'aura bientôt plus de roi, ou du moins il ne lui restera plus qu'un fantôme de roi. Et c'est un grand événement pour l'Europe, pour le monde. Ces vastes domaines ont besoin d'un maître, et il faut songer à lui en trouver un. Charles II est encore capable de dicter ses volontés à cet égard. Quelles sont-elles?... Les connaissez-vous?...

— Non, madame, et je ne crois pas qu'il y ait encore sérieusement pensé. Il n'approfondit pas sa situation. Il espère avoir des enfants, et il compte leur laisser après lui ses royaumes.

— Le roi n'aura point d'enfants, madame.

— Qui le sait? Les miracles arrivent, et ce ne serait pas un miracle que de voir un homme de vingt-sept ans et une femme de vingt-cinq avoir des enfants après huit ans de mariage.

— Ne vous abusez pas, madame, ce miracle ne se fera pas; lors même que vous multiplieriez les pèlerinages à Notre-dame d'Atocha.

— C'est entre les mains de Dieu, madame.

— Il faut donc penser à une autre hypothèse. Il faut donc commencer votre rôle de tutrice et de gouvernante, madame, en disant la vérité au roi.

— Ce serait une cruauté.

— En politique, il n'y a pas de cruauté, ou plutôt la cruauté s'appelle la nécessité, et on ne l'écarte point suivant la fantaisie. Le temps presse, et vous devez prendre un parti.

— Hélas! madame, que me proposez-vous?

— Ce que vous avez accepté vous-même, une lourde tâche, c'est vrai, mais non pas au-dessus de vos forces, j'en suis convaincue. Croyez-moi, madame, il vous reste de longues années à vivre et un beau rôle à jouer. C'est une amie qui vous parle. Écoutez mon conseil. Prenez en main les rênes du gouvernement, jouez franc jeu avec l'Autriche. Le comte de Mansfeld est un habile homme, tout à vos ordres et disposé à vous servir. C'est à vous de prononcer. Votre sort dépend de vous seule. Vous vous rappellerez un jour ce que je vous dis en ce moment.

— Que dois-je faire? que voulez-vous? Aussi bien, je le vois, vous avez une mission près de moi, et il faut s'expliquer franchement.

— C'est ainsi que j'aime à vous voir! Comme vous le

dites, madame, jouons cartes sur table, et vous me répondrez ensuite. Il importe que le roi fasse un testament.

— A son âge!

— Un homme qui ne peut vivre n'a pas d'âge, madame. Le roi a cent ans. Personne, excepté vous, ne peut le lui dire. Le lui direz-vous?

— C'est une bien cruelle mission que vous m'imposez, madame; cependant, si c'est pour le bien de l'Espagne, je le lui dirai.

— Quand?

— Après l'avoir préparé quelques jours, si je ne veux pas le tuer, madame.

— Et pour qui le roi fera-t-il un testament? qui sera son héritier?

— Il y a plusieurs prétendants, madame, vous ne l'ignorez pas...

Parmi lesquels deux principaux, ajouta la comtesse de Soissons en regardant fixement la reine. Un archiduc, fils de Sa Majesté l'empereur, et un des fils de Monseigneur, votre auguste cousin.

— Oui, madame.

— Pour lequel penche votre Majesté?

— Pour celui qui a le plus de droits.

— Et quel est-il?

— Je ne sais. Je n'ai pas étudié la question; elle est

difficile. J'ai besoin des lumières des autres pour la résoudre.

— La maison d'Autriche gouverne l'Espagne depuis longtemps, c'est un droit acquis.

— Oui, madame; mais la maison de France a pris des reines en Espagne. Ma grand-mère Anne était Espagnole; ma tante Marie-Thérèse était Espagnole. Les héritiers directs, par les femmes, sont aussi bien les Bourbons de France que les empereurs d'Allemagne. Ce droit est le même à mes yeux.

— Vous le croyez, madame?

— Maintenant, il reste à examiner les raisons de convenances, les liaisons, les tendances politiques C'est là une grave question, ainsi que nous le disions tout à l'heure, et je ne me charge pas de la résoudre sans l'étudier.

— Vous ne parlez pas de la renonciation de Louis XIV; c'est pourtant un fait concluant.

— Louis XIII n'a pas renoncé, il me semble?

— Qu'importe la renonciation en ce moment?... C'est la raison d'État qu'il faut consulter, et la raison d'État est pour la maison d'Autriche.

— Je ne me prononcerai pas si promptement.

— Prenez garde, madame, prenez garde, je vous en conjure.

La reine regarda madame de Soissons d'un air étonné. Ces mots contenaient en même temps une menace et un avertissement. Elle ne se rendit pas compte de l'impression qu'elle ressentait, mais un froid mortel passa dans ses veines. Elle pâlit et resta quelques instants sans parler.

— Madame, continua la comtesse, vous savez mon attachement pour vous. Vous savez combien j'aimais votre pauvre mère, combien j'ai pleuré sa mort. Elle fut enlevée à l'amour d'une cour idolâtre. Elle périt en quelques heures, parce qu'elle avait auprès de son mari des ennemis mortels, parce qu'elle gênait la maison de Lorraine et les favoris. Rappelez-vous cette mort, elle fut bien frappante et bien malheureuse. Il est si cruel de mourir à vingt-sept ans !

Marie-Louise trembla jusqu'à la moelle des os. Le regard de madame de Soissons, ce souvenir évoqué de sa mère portèrent le trouble dans son cœur. Elle sentit comme un danger qu'elle ne voyait pas et dont elle était entourée. Il lui semblait que tout craquait sous ses pas, que l'air lui manquait. Ce fut une sensation horrible. J'ai vu une lettre d'elle à la reine de Sardaigne où elle racontait cette scène avec un pinceau qui faisait frémir. Elle pressentait son tros. Elle se réveillait la nuit, disait-elle, et se

voyait dans son tombeau. C'était quelque chose d'effroyable.

Une circonstance épouvantable et qui demande à être racontée plus longuement vint ajouter à ses terreurs.

Elle écrivait à la reine de Sardaigne ; elle écrivait à Madame, à Monsieur; elle écrivait au feu roi ; ses lettres étaient pleines de ses craintes et des émotions que lui donnaient les conversations de la comtesse et l'état de santé du roi. Elle leur répétait sans cesse :

« J'ai peur, secourez-moi! »

Dans une de ses lettres à Louis XIV, elle parle du testament et lui demande ce qu'elle doit faire. Le roi lui répondit qu'il n'avait pas de conseils à lui donner; qu'elle suivît la conscience de son affection pour la France et celle de son devoir.

Ce fut dans ces dispositions, dans cette perplexité, que la reine partit pour l'Escurial, où Charles II voulait passer une quinzaine de jours et où elle avait promis à la comtesse de Soissons de commencer sa pénible tâche.

V

La cour partit donc pour l'Escurial. La comtesse, n'y étant point reçue ostensiblement, ne pouvait la suivre ; on imagina un biais ; à la prière de la reine, le supérieur des Hiéronymites lui offrit un appartement à l'abbatiale. Elles avaient besoin de se voir pour que Marie-Louise pût accomplir ce qu'elle avait promis.

Le roi était dans ses humeurs sombres, et, par conséquent, très-difficile à aborder. La reine le voyait fort peu et toujours en présence de son confesseur, qui ne la quittait pas. Au lieu de rester dans le palais des rois d'Espagne, attenant au couvent et à l'église, il s'était installé dans un petit appartement construit pour Philippe II, où ce prince se retirait dans les jours de pénitence. Une fenêtre grillée ouvrait sur le chœur de la chapelle et il assistait de là, jour et nuit, à tous les offices des moines. Ces rois d'Espagne ont de singulières manies.

La reine venait deux ou trois heures, le matin, auprès de lui ; elle passait le reste de son temps avec madame de Soissons, et celle-ci ne cessait de la pousser à commencer son œuvre. Les devoirs de cour étaient

nuls à l'Escurial, surtout avec la façon adoptée par le roi. Chacun restait chez soi; une tristesse morne planait sur cette superbe demeure, il y avait de quoi y mourir de chagrin. La pauvre reine n'en pouvait plus; sa jeunesse se flétrissait dans cette atmosphère de désolation, elle semblait une fleur arrachée de sa tige.

Un dimanche, la messe avait été fort longue; Marie-Louise l'avait entendue de la tribune, auprès du roi, et ils rentraient ensemble dans la petite chambre tendue de noir qu'affectionnait Charles II. Les nains seuls les avaient suivis; les majordomes-mayors et autres personnes de leur maison demeurèrent dans une salle en silence; car le roi ne voulait entendre aucun bruit.

Les nains babillaient comme à l'ordinaire et s'attaquaient de propos pour divertir Leurs Majestés, suivant leur emploi. Charles II les interrompit par un coup de pied administré à Romulus, qui se tenait près de lui.

— Allez et laissez-nous, maraud! vous êtes insipides et vous vous querellez bêtement.

Ils ne se le firent pas dire deux fois et disparurent.

Le silence ne fut plus interrompu que par les soupirs du roi et quelques mots de la reine, cherchant à changer ses idées.

— Enfin, qu'avez-vous? lui dit-elle; pourquoi cette retraite et cette tristesse?

— Savez-vous ce que j'ai rêvé, cette nuit, madame? lui demanda-t-il.

— Non, sire, et vous pouvez me l'apprendre si vous voulez.

— J'ai rêvé que vous étiez morte.

— Cela m'arrivera.

— J'ai rêvé que je vous voyais toute noire et toute defigurée.

La reine frissonna.

— J'ai rêvé que j'allais mourir aussi.

— C'est là un vilain rêve, sire.

— Je n'en fais pas d'autres, depuis quelque temps. Vous me demandez d'où vient ma tristesse. Je ne songe qu'à ma mort, et à la vôtre, Maria-Luisa, et cependant nous n'avons trente ans ni l'un ni l'autre.

—La vie et la mort sont entre les mains de Dieu, sire.

— Vous n'êtes point effrayée?

— Non, sire; je sais que je dois mourir un jour; je sais que, lorsqu'il me prendra, je m'en irai en paix avec lui. Il ne m'en faut pas davantage, mes dispositions sont prises, je ne laisserai rien derrière moi? Que le ciel soit le maître!

— Vous croyez donc mourir jeune!

— Oui, sire, j'en ai la conviction.

— Et croyez-vous que je mourrai jeune aussi?

Marie-Louise frémit à cette question. L'occasion de remplir sa promesse s'offrait d'elle-même; elle n'osait pas la saisir, et néanmoins il le fallait. Le roi, voyant qu'elle ne répondait pas, répéta sa question.

— Sire...

— Parlez donc, ne craignez rien, je puis tout entendre. Vous le croyez, n'est-ce pas?

— Eh bien, oui, oui, je le crois, nos destinées sont pareilles.

— C'est vrai; nous avons été réunis bien jeunes; nous nous sommes aimés, nous nous aimons; du moins, je vous aime..., et vous m'aimez, peut-être; nous ne pouvons pas nous séparer pour longtemps. Lequel partira le premier ?

— Dieu veuille que ce soit moi, sire!

— Vous m'aimez, Louise? reprit le pauvre prince d'une voix faible.

— Oui, sire, je vous aime et de toute mon âme.

— Savez-vous ce que l'on m'a dit de vous ?

— La méchanceté est capable de bien des choses, sire.

— On m'a dit que vous ne m'aimiez plus, que vous en aimiez un autre.

— Et qui donc, sire?

— Le duc d'Astorga.

La reine fut assez maîtresse d'elle-même pour trouver un sourire.

— Cela est-il vrai?

— Sire, je vous aime, je ne puis répondre autre chose.

— On dit bien plus encore : on dit que le duc d'Astorga est votre amant.

— Sire, reprit la reine offensée, et se levant, la main étendue sur le crucifix, sire, cela est faux, je vous le jure.

Le roi jeta sur elle un regard étincelant et lui dit en s'agenouillant presque devant elle :

— Je vous remercie, Louise, ce mot me fait du bien, il m'entre dans le cœur comme un baume; et pourtant...

— Que voulez-vous de plus, sire? que puis-je faire pour vous rassurer? Ordonnez et j'obéirai sur-le-champ.

— Vous avez juré sur le Christ; mais le Christ n'est point votre grande dévotion; vous avez été élevée dans un pays où les jésuites ont de singulières maximes, et peut-être avez-vous fait quelques restrictions. Le ciel est en feu; le tonnerre semble vouloir écraser ces voûtes, vous ne vous parjurerez pas devant cette Vierge que vous priez chaque matin et qui est votre patronne. Venez dans l'église, venez à cet autel que vous avez doté d'une si belle châsse, et, si vous mentez, la foudre vous écrasera devant moi.

Il faisait un de ces orages du Midi qui paraissent le bouleversement des éléments et qui portent la terreur dans les âmes les plus fortes et les plus incrédules. La reine sentit un frisson dans tout son corps; elle était appelée à renier son amour, le plus beau sentiment de son âme, celui qui la faisait vivre; il fallait jurer qu'elle n'aimait que le roi, il fallait le tromper devant Dieu qu'elle ne tromperait pas, ou bien déchirer le cœur de ce pauvre être souffrant et appeler sur la tête du duc d'Astorga d'effroyables malheurs: elle n'hésita pas.

—Pardonnez-moi, mon Dieu! Ce malheureux insensé est peut-être convaincu; d'ailleurs, vous savez bien que je ne suis pas coupable, vous savez que j'ai combattu, que je combats chaque jour, à chaque heure; pardonnez-moi et envoyez-moi votre grâce.

Le roi la prit par la main et lui fit descendre les degrés qui conduisaient à l'église, où il ne se trouvait personne en ce moment. Les moines étaient au réfectoire. La tempête faisait rage; les vitraux tremblaient dans leurs carreaux de plomb, la lampe de l'autel vacillait et la petite flamme semblait près de s'éteindre à chaque instant.

Ils s'avancèrent dans ces ténèbres, coupées par des éclairs éblouissants; c'était une scène pleine de terreur

et de solennité. Le roi traînait après lui la reine, qui, tremblante, éperdue, avait peine à le suivre, tant il marchait vite. Il passa devant le maître-autel et s'agenouilla; la reine resta debout. Il marmotta une prière inintelligible et continua sa route jusqu'à la chapelle de Notre-Dame, située à une des extrémités, près de l'escalier des caveaux.

— Nous suivrons cette route, dit-il.

La statue de la sainte Vierge était dans un reliquaire garni de pierreries, et entouré de reliques. On avait jeté sur elle un long voile noir en signe du deuil que portait le roi; en ce moment, elle avait sur la tête une couronne de diamants et, à la main, un chapelet de rubis, présents inestimables de la reine, qui venait souvent prier à cette chapelle. Le roi s'agenouilla sur la marche; Marie-Louise à côté de lui. Il joignit les mains et répéta trois fois le *Salve Regina*. Un coup de tonnerre épouvantable ébranla les voûtes de l'église.

— C'est notre dernière heure, dit Charles II; nous paraîtrons devant Dieu ensemble et il nous jugera. Répondez-moi donc maintenant, comme si vous alliez paraître devant lui. Vous croyez que je dois mourir jeune?

— Sire...

— Répondez donc! vous avez dit que vous ne me tromperiez pas ici, et tout le monde me trompe ailleurs,

vous comme les autres... Je suis condamné, je dois mourir ?

— Un jour, assurément.

— Bientôt ?

La reine se tut.

— Bientôt ? répéta-t-il d'une voix de tonnerre. Vous me l'avez dit, répétez-le ici ; autrement, je croirai que c'est une intrigue, que vous vous entendez avec le roi de France pour me faire faire mon testament.

— Je ne sais, je ne comprends pas, sire... Ce n'est pas là ce que vous vouliez.

— Et que pouvais-je vouloir autre chose que la vérité ? C'est la vérité qu'il me faut. Je vous la demande, devant cette mère de Dieu qui vous voit et vous entend. Vous connaissez mon sort, on ne vous l'a pas caché, à vous, et je veux le connaître aussi ; car j'ai une rude tâche à accomplir, car j'ai charge d'âmes, car je ne veux pas qu'après moi, ce beau royaume catholique devienne la proie de vos Français impies et hérétiques. Dites-le-moi donc, vous, ma femme, vous, la reine d'Espagne, ainsi que j'en suis le roi ; dites-le, combien me reste-t-il à vivre, afin que je me prépare ?

— Il vous reste des années, sire.

— Des années, non ; des mois, ou des semaines, ou des jours, peut-être.

— Le danger n'est pas si pressant, je vous le jure.

— Ah! j'ai le temps! — Et il respira avec force. — J'ai le temps de mettre ordre à mes affaires pour ce monde et pour l'autre. Je puis écarter les prétentions et accueillir les droits justes... D'ailleurs, si je ne meurs pas encore, madame, je puis avoir des enfants. J'aurai des enfants, je veux avoir des enfants, et moi, le roi, je puis tout ce que je veux.

— Calmez-vous, sire, calmez-vous, je vous en conjure. Vous souffrez déjà. Revenez dans votre appartement. Retournons à Madrid, reprenez les rênes des affaires. Redevenez roi au lieu d'être moine. Vous n'êtes pas un Hiéronymite, vous êtes le roi.

Le roi était toujours agenouillé, et, en ce moment, son faible esprit était ailleurs. Il n'écoutait déjà plus. Il avait oublié son testament, sa crainte de la mort, comme il avait d'abord oublié d'Astorga. Il ne pensait qu'à cet enfant qu'il voulait maintenant avec la ténacité des fous.

— Priez cette Vierge de vous faire avoir un fils, madame; demandez-lui un fils, elle vous l'accordera; elle est mère et vous avez aussi le droit d'être mère comme elle.

— Ah! que ne suis-je mère, en effet, sire!

— Si vous n'avez pas d'enfant, vous mourrez, entendez-vous? Dieu vous fera mourir, et j'aurai une autre femme qui m'en donnera; car, si vous n'en avez pas, c'est parce que vous voulez donner l'Espagne aux enfants de Monseigneur, que vous aimiez aussi; c'est parce que votre famille vous est plus chère que moi. Mais rappelez-vous mon serment : jamais, jamais Louis XIV ou ses descendants ne recevront de moi la couronne de mes pères.

Ce serment prononcé d'une voix sonore retentit sous ces voûtes presque aussi haut que le tonnerre. La reine baissa la tête sous cette menace, et le roi, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, appuya la tête sur son épaule et perdit connaissance.

La reine, effrayée, appela au secours. Mais ils étaient bien seuls; personne ne les avait suivis. Elle n'osait le laisser pour querir son médecin et ses domestiques. Elle resta plus d'une demi-heure ainsi, le soutenant pâle et inanimé dans ses bras, tremblant de le voir passer à chaque instant. Enfin, un des frères vint prier. Elle l'appela, et bientôt les gens de Sa Majesté la transportèrent dans son lit.

VI

Cette scène montra jusqu'à l'évidence, à la reine et à ceux qui approchaient Charles II, qu'il n'y avait plus à s'appuyer sur sa raison, et qu'elle était désormais tout à fait perdue. Trop heureux si on pouvait en rattraper quelques lueurs et les utiliser pour le bien de l'Espagne. Le confesseur du roi, debout près de son chevet, jura qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il resterait à ses côtés, nuit et jour, afin d'éloigner les mauvaises influences et d'en détourner les suites.

Tout se déclarait contre la France, et contre la reine, par conséquent. Elle était de nouveau isolée. La comtesse de Soissons soutenait seule son courage et sa patience. Elle l'exhortait à seconder les vues de l'Autriche, à la servir, à faire cause commune avec elle et répondait alors de lui conserver la puissance et le bonheur. Rien de plus perfide que ses conseils; rien de plus séditieux que ses paroles. L'éloquence découlait de ses lèvres en phrases dorées, et la pauvre jeune femme n'avait aucun appui pour se défendre.

—Pourquoi résister? ajoutait la comtesse; qui vous

en saura gré, madame? Vous n'êtes plus Française, vous avez abandonné votre famille pour votre nouvelle patrie. Dieu vous en a fait une loi, et le roi lui-même, lorsque vous l'avez quitté, vous l'a recommandé instamment. Louis XIV, le plus ingrat des hommes et des souverains, vous en tiendra-t-il compte? Monseigneur, qui n'a pas eu le courage de son amour, aura-t-il celui de vous devoir un royaume et d'en être reconnaissant? Les princes sont des enfants! D'ailleurs, est-ce un bonheur pour eux et pour la France que la possession de l'Espagne? Croient-ils entrer à Madrid sans coup férir, et l'empereur se verra-t-il dépouiller sans se défendre? De là des guerres, la misère, des malheurs de toute sorte. Votre nom sera maudit, peut-être dans les deux pays, pour les avoir provoqués.

Marie-Louise écoutait ces fallacieuses raisons, sans les accepter, néanmoins, et ce n'était pas encore la corde sensible. La comtesse ne l'ignorait pas; aussi elle reprit :

— Au lieu de cela, dirigez l'esprit du roi vers le but où il se porte de lui-même. Ne le contre-carrez pas; on ne vous en demande pas davantage. Ne profitez pas de ses moments lucides pour lui prêcher l'alliance avec votre auguste parent et le détacher de la ligue qui se forme contre la France. Alors vous régnez, vous

êtes souveraine maîtresse. Alors vous rendez l'Espagne grande et libre et vous y êtes adorée. Le roi ne peut plus être considéré comme un époux; qui vous blâmerait, madame, de chercher dans une noble amitié un dédommagement à votre solitude? Il existe ici des hommes dont tous les pays seraient orgueilleux et dont le dévouement vous est connu. Vous pouvez vous en entourer; vous pouvez couler des jours d'or et de soie, entre la puissance, la gloire et l'amour. Vous avez vingt-cinq ans, vous êtes belle, vous êtes aimée, et vous hésitez!

Ce discours répété à chaque instant, l'indifférence de sa famille, la contenance triste et fière de d'Astorga, et, plus que cela, son propre cœur qui parlait si haut, entraînaient la jeune femme vers ce que son honnêteté appelait une trahison; servir la maison d'Autriche, cette éternelle ennemie des siens, élever cette rivale aux dépens de la France, jeter le peuple espagnol sous le joug de cette puissance inflexible, et augmenter ainsi les misères qui pesaient sur lui; c'était une mauvaise action, c'était un crime, elle ne le commettrait pas.

— Non, disait-elle quelquefois tout haut en se promenant la nuit, qui était son seul instant de liberté complète, lorsque le roi trop malade ne partageait pas

sa chambre; non, je ne serai pas parjure et traîtresse. Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, il est le maître. D'Astorga ne m'aimerait plus si mon amour me faisait oublier mon devoir.

Plusieurs mois se passèrent dans ces hésitations et ces perplexités. L'hiver arrivait et la comtesse pressait de plus en plus. La santé du roi se raffermissait, et sa raison également. Il avait maintenant de si longs intervalles lucides, que l'on pouvait presque espérer une guérison, sinon complète, au moins très-satisfaisante. La reine en profitait pour l'exciter à se décider au moins à la neutralité. Elle l'entourait de sa tendresse, elle prenait un empire plus étendu sur son esprit, depuis qu'elle l'avait soigné, depuis qu'il l'avait vue si soumise et si dévouée. Il ne perdait rien de sa haine contre la France, cependant; elle lui répétait si souvent qu'elle serait malheureuse de devoir choisir entre sa patrie et son pays d'adoption, qu'elle fit naître dans son cœur une hésitation dont elle profita.

Un jour, et ce jour décida probablement de sa vie, elle rentra dans son cabinet, brisée de la lutte qu'elle avait soufferte. Elle venait, après deux heures de supplications, d'obtenir du roi sa parole qu'il n'entrerait pas dans la coalition contre Louis XIV, et qu'il atten-

drait au moins pour se décider que les premiers événements de la guerre eussent éclairé la fortune.

Madame de Soissons l'attendait. Sa contenance était plus grave et plus sérieuse que de coutume. Elle regarda la reine longtemps sans rien dire, attendant que celle-ci lui parlât, ce qu'elle ne fit point. Elle s'était jetée sur un siége, jouant d'une manière distraite avec ses petits chiens, pendant que Nada, accroupi à ses pieds, baisait le bas de sa robe.

— Madame, dit madame de Soissons, puis-je demander à Votre Majesté d'où vient son agitation?

— Vous ne le saurez que trop tôt, madame ; car vous ne serez pas contente de moi : j'ai fait le contraire de ce que vous vouliez; le sort en est jeté, j'ai la parole du roi. Il n'entrera point dans la ligue contre la France.

Madame de Soissons jeta un cri.

— Ah! madame, qu'avez-vous fait!

— Mon devoir, madame ; il n'est point dans l'intérêt de l'Espagne d'abattre la puissance de Louis XIV. L'alliance française est la plus naturelle, la plus profitable pour elle, et, si le roi n'était pas malade, il le verrait assez bien pour qu'on n'eût pas besoin de le lui rappeler.

La comtesse de Soissons sembla fort affectée de cette nouvelle; mais, après s'être assurée que le mal était

irremédiable, que l'intention bien arrêtée de la reine était de servir les intérêts de la France, elle n'ajouta plus un mot et changea de discours.

Ce fut, le lendemain, la nouvelle de la cour. Le conseil tout entier y était contraire et les rumeurs ne tarissaient pas. On accusait la reine; on faisait des suppositions d'avenir, des prédictions de malheur pour l'Espagne sous le gouvernement de la Française, désormais toute puissante. Nada, ses femmes, la camarera-mayor, le duc d'Astorga lui-même, ne purent retenir l'expression de leurs craintes. On murmurait tout haut.

— Et le pis, madame, ajouta Louison, c'est que notre ambassadeur, M. de Ribenac, est amoureux de Votre Majesté, qu'il ne s'en cache pas, et que cela donne à parler aux mauvaises gens.

— M. de Ribenac! On en cause ?

— Oui, madame, et j'en pourrais dire plus qu'une autre, car il m'en a entretenu sans fin. Il m'a suppliée de l'introduire chez Votre Majesté par le petit degré qui mène aux cuisines, afin de ne pas être vu. Il m'a offert de grosses sommes, et j'ai tout refusé, sans même vous en rien dire. C'eût été le servir, et je ne le voulais point. A présent, il faut bien que vous le sachiez, puisque tout le monde en cause et que vous l'apprendriez certainement.

La reine ne répondit pas qu'elle n'avait rien à apprendre depuis longtemps; que, dans leurs entretiens particuliers, l'ambassadeur avait souvent essayé de lui révéler ses sentiments sans qu'elle lui permît d'aller plus loin. C'était même pour cette raison qu'elle avait laissé au roi le soin de lui apprendre la décision prise, ne voulant point l'honorer d'une communication directe qu'il aurait prise pour une faveur. Elle croyait cet amour, dont il prétendait mourir, caché à tous les yeux, excepté aux siens, et maintenant tout Madrid en avait connaissance. C'était un nouveau grief, il donnerait lieu à de nouvelles calomnies; d'Astorga n'y croirait pas, pourtant il les entendrait, et c'était trop.

Madame de Soissons vint à l'accoutumée. Elle avait l'esprit plus libre et plus gai, et, lorsque la reine reparla de la politique, elle lui demanda en riant la permission de s'occuper d'autre chose.

— On n'entend que cela partout, madame; je vous supplie de m'en délivrer. Vous l'avez voulu; c'est fait. Qu'il n'en soit plus question. Nous avons bien mieux à faire et je vous assure que votre ambassadeur est curieux en ce moment. Je dis *votre* ambassadeur, en vous prenant pour une Française, comme vous avez bien prouvé que vous l'êtes. Il triomphe et fait plus de poudre à lui seul que toutes les mouches de Madrid

réunies. Il vous aime, madame, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il prend le traité de neutralité pour une déclaration de votre part.

La reine ne put s'empêcher de sourire, bien que son cœur ne fût pas gai. M. de Ribenac affichait des extravagances trop évidentes pour être vraies. Il semblait jouer un jeu pour compromettre la reine, et ce fait, désormais acquis à l'histoire, jette encore bien de l'obscurité sur des événements fort obscurs par eux-mêmes. Qu'un homme grave, un ambassadeur, dont l'état est d'être mesuré, de cacher non-seulement ses sentiments, mais encore ses pensées, qu'un tel homme laisse connaître à toute une cour une passion folle pour la reine d'Espagne, alors qu'il représente son souverain près de l'époux de cette reine, ou il joue un jeu, je le répète, ou il est bon à mettre aux petites-maisons. Si c'était là une combinaison politique, elle était bien maladroite et arrivait fort à propos pour perdre la reine. Quoi qu'il en soit, cet amour crié à son de trompe fit beaucoup parler dans tous les pays. Chacun s'en occupa à sa manière et la pauvre Marie-Louise, qui n'en pouvait mais, en fut le plus blâmée.

Madame de Soissons changea tout à fait de manières avec elle; bien loin d'amener un seul mot de politique dans leurs entretiens, elle l'écartait soigneusement et

ne répondait point là-dessus quand la reine s'en occupait. Elle avait repris des allures gaies, légères, évaporées; elle amusait beaucoup Marie-Louise, qui ne pouvait plus s'en passer et qui aurait volontiers laissé toutes les sociétés pour la sienne, — d'Astorga excepté, vous n'en doutez pas.

Elle parlait souvent de son départ. Elle voulait retourner à Bruxelles; elle ne pouvait durer en Espagne. La reine ne l'avait pas écoutée, elle ne pouvait lui être bonne à rien et n'avait pas besoin de rester davantage. Les soins de sa famille la réclamaient. Le prince Eugène, ce héros, n'était pas son seul enfant et les autres la demandaient. Marie-Louise la priait à mains jointes de rester encore, et la comtesse semblait lui faire un grand sacrifice.

Depuis quelque temps, pour se distraire, la reine avait organisé de petits goûters avec elle, où l'on parlait de la France et où l'on riait un peu. C'est si bon de rire, et le rire était si peu habituel dans ce palais! La camarera-mayor n'assistait pas à ces petites fêtes. Nada et quelques femmes de la reine en étaient seulement. On n'y admettait pas le duc d'Astorga, pour ne point faire de propos ou ne pas éveiller les jaloux. Cette collation se composait de plats inconnus, de souvenirs de Paris et de Versailles, de Bruxelles aussi, et même

de Madrid. C'était des tourtes, des gâteaux, des crèmes : chacun montrait son savoir-faire, la comtesse, les femmes françaises, une Allemande, mademoiselle de Pernitz, des camériſtes espagnoles, Zapata et Nina; le nain même essaya de se rappeler la cuisine de son pays, qui fut trouvée détestable, à l'unanimité. Il ne recommença plus. La reine dirigeait tout. Les femmes mangeaient assises par terre, sur le tapis, lorsque la reine avait mangé avec la comtesse après les avoir servies, et on plaisantait beaucoup, les portes fermées aux indiscrets.

Le roi savait ces festins. Il ne cessait de répéter à Marie-Louise qu'elle avait tort, et qu'elle ne prenait pas assez garde à elle. Les haines étaient éveillées, le conseil tout entier et ses adhérents la blâmaient. Elle avait affaire à forte partie, et, en politique, tous les moyens sont bons pour renverser les obstacles. La lucidité de Charles II se soutenait. Depuis plusieurs mois, il n'avait pas eu d'attaques; il présidait ses secrétaires d'État et ses ministres, beaucoup mieux que bien des souverains renommés par leurs lumières, et, comme il leur résistait assez énergiquement, comme le pouvoir de la reine sur lui était connu, on ne s'en prenait qu'à elle seule.

Déjà de nouveaux avertissements lui étaient parvenus; déjà plusieurs lettres sans signature, mais très-

précises et pleines de menaces, lui avaient été remises par différents moyens. On ne parlait plus de la comtesse, tous étaient complètement rassurés de ce côté. On ne lui désignait pas l'assassin, mais on lui annonçait qu'elle devait mourir. Elle n'y fit d'abord aucune attention, puis elle en rit. Depuis si longtemps ces avis arrivaient sans résultats, qu'elle n'y croyait plus..

— Ce sont des épouvantails, disait-elle ; on veut m'effrayer pour me faire changer de route.

Elle en toucha quelques mots à la comtesse, qui le prit de plus haut encore, et la dissuada tout à fait.

Un matin, la cour partait pour Aranjuez. C'était un beau jour de printemps, tout chantait dans la nature, et cette chanson se répétait dans le cœur de la reine. Elle avait obtenu de s'en aller à cheval. Le roi devait venir avec elle; mais d'Astorga y serait aussi et elle aurait un grand bonheur à courir avec lui par ce beau temps. Je connais ces impressions, c'était ainsi quand je venais à ma villa du Pô avec M. de Verrue.

En l'abordant, le majordome-mayor lui sembla triste, son salut fut rempli de douleur. Ils se comprenaient sans parler. La reine devint triste sur-le-champ. Elle chercha les occasions de l'entretenir. Le duc, sans la fuir, ne la secondait pas, tandis que Nada, au-

contraire, tâchait de se rapprocher d'elle et de l'isoler surtout du roi et de la camarera-mayor.

Il gambadait sur son petit cheval, faisait les tours de passe-passe auquel on était habitué, mais il ne montrait plus la même légèreté d'autrefois. Nada vieillissait; ces petites personnes n'ont pas de jeunesse, ou la perdent bien vite. Il fit entendre à la reine qu'il lui voulait parler seul. Aussi, dès qu'elle arriva à Aranjuez, où la liberté était beaucoup plus grande, elle congédia tout le monde et rentra chez elle.

Nada la suivit, il se glissa dans sa chambre, elle lui commanda de fermer la porte et l'interrogea.

— Qu'a-t-il, et que me veut-il? dit-elle.

— Il vous a écrit, madame.

Cette lettre, ainsi que toutes les autres, fut envoyée, suivant la volonté de Marie-Louise, à la reine de Sardaigne, qui me l'a montrée et m'a permis d'en prendre copie. La voici :

« Madame,

» Que Votre Majesté pardonne sa hardiesse au plus humble de ses serviteurs. Je n'ose vous dire ce qu'il est important que vous sachiez, et cette témérité que je prends de vous écrire, porte avec elle son excuse, dans l'importance du message. J'ai reçu un

avertissement que je ne puis négliger, sachant la source d'où il vient. On en veut aux jours de Votre Majesté, on cherche à l'empoisonner; qu'elle se tienne en garde *contre tout le monde.*

» Je fais exercer une surveillance minutieuse dans les cuisines; les écuyers tranchants et les maîtres d'hôtel ont ordre de faire goûter tous les mets aux cuisiniers devant eux et de les goûter eux-mêmes. J'assiste presque tous les jours à cette opération, ou, si le service de Votre Majesté me retient ailleurs, celui qui me remplace est aussi sûr que moi-même. Je supplie, je conjure ma reine à deux genoux d'écouter ma voix, de ne *rien* manger qu'avec Sa Majesté le roi, de n'accepter pas une dragée de *qui que ce soit*, et de veiller sur une vie si précieuse pour nous.

» Cet avis n'est point, comme les autres, un vague discours. C'est une *vérité*, c'est une certitude. L'ambassadeur de France l'a reçu comme moi, mais d'une source différente, tout aussi sûre. On y peut, on y doit compter. Je n'existe pas, je voudrais me multiplier pour garantir ma reine de ce danger terrible et ne pas rester un instant loin d'elle, car il me semble que, moi seul, je puis la préserver. C'est mon devoir et c'est mon bonheur... Qu'elle com-

mande et j'obéirai ; qu'elle me permette de veiller sur elle et d'écarter ses ennemis, je ne lui demande pas d'autre récompense que celle-là, si elle a pu croire qu'une passion telle que la mienne ait besoin d'être récompensée.

» Le plus humble, le plus devoué, le plus passionné de vos serviteurs.

» D'ASTORGA. »

Cette lettre est écrite en français, sans aucune faute, telle que je viens de la copier. Le duc avait passé ses jours e ses nuits à l'apprendre. Il s'étudiait à penser en cette langue pour avoir cette communauté morale avec la reine.

Ces Espagnols ont des raffinements et des délicatesses qui donnent envie d'être aimés par eux.

La reine lut précipitamment cette lettre. Elle pâlit beaucoup pendant cette lecture. Pour cette fois, elle avait peur : d'Astorga n'était pas homme à l'effrayer sans motif. Elle interrogea le nain, qui ne se fit pas prier pour lui dire ce qu'il savait à l'appui.

Le duc ne pouvait nommer le donneur d'avis. Il s'était engagé sur son honneur à garder le secret de son nom ; mais c'était un homme placé de façon à tout savoir, auquel la reine avait rendu un service et qui

était reconnaissant. Il trahissait ce secret au péril de sa vie; mais il savait très-positivement que la mort de la reine était décidée; un agent avait été choisi pour l'exécution; seulement, il ignorait le nom de cet agent et le procédé employé par lui.

— Madame, ajouta Nada, veillez sur vous; permettez nous d'y veiller plus encore, et ne dites pas un mot, même au roi, de tout ceci.

VII

La reine, à dater de ce jour, n'eut plus un moment de repos; elle écrivait à tout le monde qu'elle s'attendait à mourir à chaque instant, qu'elle se défiait de tout, qu'après chaque repas, elle faisait la recommandation de son âme et que, certainement, elle périrait comme sa mère.

Le roi son oncle lui écrivit de sa propre main pour lui dire qu'il envoyait l'ordre à son ambassadeur de veiller sur elle, de déclarer au conseil que, si elle avait seulement une maladie de trois jours ressemblant à un empoisonnement, il en demanderait justice au l'Europe.

Elle lut cette lettre, la cacha à Charles II, qu'elle ne

voulait point tourmenter, et fit dire à M. de Ribenac qu'elle le priait d'imposer le même silence au conseil d'Espagne. Ensuite elle fit demander en grand secret un jeune moine augustin dont on lui avait parlé, pour se confesser à lui, n'ayant aucune confiance dans Sulpicio, qu'elle regardait comme un espion du saint-office et le plus dangereux de ses ennemis. Ce n'était pas chose facile et jamais trame plus hardie ne fut tissue dans le palais d'un roi d'Espagne, où le nom seul du confesseur fait trembler depuis le monarque jusqu'au dernier serviteur.

Elle dut encore à d'Astorga ce bonheur de sa conscience. Il s'en alla trouver son oncle l'archevêque de Tolède, le prélat le plus éclairé, peut-être le seul éclairé, de ce pays de ténèbres. Sa bonté, sa charité étaient connues; il dépensait ses revenus en aumônes, ne se réservait que le strict nécessaire et s'en allait quelquefois en soutane trouée, afin de donner davantage.

Le duc vint à Tolède, il lui raconta la position de la reine, l'intéressa à ses craintes, à ses scrupules, et lui demanda ses conseils à cet égard.

— La reine n'a pas, ne peut avoir confiance dans le moine qu'on lui a imposé, monseigneur, et vous le comprenez comme moi. Penser à en introduire ostensible-

ment un autre, c'est impossible. J'ai trouvé, je crois, un moyen, je ne sais s'il est praticable ; dans tous les cas, j'ai besoin de votre aide et de votre protection.

— Je vous suis tout acquis.

— N'avez-vous pas, dans votre diocèse, un prêtre hardi, zélé, intelligent, éclairé, qui consente à se dévouer pour sa souveraine? C'est jouer sa vie, je vous en avertis.

— Ne jouez-vous pas la vôtre?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de votre moine ; le trouverez-vous?

— Je le crois.

— C'est bien. Et vous en êtes sûr?

— Parfaitement ; c'est un Français.

— De mieux en mieux.

— Mais un Français dont la mère est de Tolède, qui parle espagnol comme vous et moi et qu'on ne reconnaîtra jamais pour un étranger. Comment le ferez-vous entrer?

— Avec votre permission, mon oncle, nous le défroquerons, et il passera pour un officier ordinaire. J'en ferai un huissier de la chambre, ou quelque chose de semblable, et les femmes de la reine trouveront alors le moyen de le faire entrer chez elle.

— Cette permission, je la donnerai ; Dieu voit les cœurs et sait les motifs, il les apprécie. Demain, vous verrez notre jeune martyr et vous causerez avec lui ; je serai bien surpris s'il refuse.

Le père Gabriel, moine augustin, vint en effet, selon les ordres de son archevêque, et, à la première proposition qui lui fut faite, son cœur bondit de joie.

— Mon père, songez-y bien, s'ils vous découvrent, ils vous tueront.

— Je songe à tout, monsieur le duc ; je songe même que je ne dois pas connaître Votre Excellence et que je ne la connaîtrai pas. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour une si belle œuvre. Je ne demande à Dieu que le salut et le bonheur de la reine; après, qu'il reçoive mon âme.

— C'est dommage que ce moine soit si jeune, dit le duc à l'archevêque, lorsqu'il fut parti.

— Mon neveu, nous n'en eussions point trouvé un vieux pour cette mission : le dévouement est un fruit de la jeunesse.

Le prêtre précéda le majordome-mayor à Madrid, il s'y rendit déguisé, muni des pleins pouvoirs et de la bénédiction de l'archevêque, et très-décidé, en cas de découverte, à tout prendre sur lui, à ne compromettre ni le prélat ni son neveu; c'était une grande âme et

un homme de haut mérite. Je l'ai connu en Piémont, où il est venu pour achever son œuvre.

Tout s'exécuta comme on l'avait désiré. L'huissier fut nommé, introduit à l'aide d'une perruque cachant sa tonsure, et nul ne l'eût reconnu. Il confessa la reine plusieurs fois et la communia. Le père Sulpicio n'eut que des conversations, non pas des confidences. Les terreurs de Marie-Louise se calmaient de jour en jour; elle recevait de nouvelles lettres dont quelques-unes portaient le cachet de la vérité, et cependant on n'exécutait rien; elle commença à s'y accoutumer et à n'y plus ajouter autant de foi.

Madame de Soissons parlait chaque jour de son départ et le reculait sans cesse; enfin elle se décida et vint dire qu'elle s'en allait décidément le lendemain de la Fête-Dieu. La reine ne put obtenir de remise pour cette fois et le voyage fut décidé.

— Madame, pour nous dire adieu, nous ferons une dernière collation, où chacun mettra ses talents, même Votre Majesté. Je promets, quant à moi, des gâteaux à la fleur d'oranger, comme vous n'en avez guère mangé depuis que vous êtes au monde; je tiens la recette de mon oncle le cardinal.

— Ce n'est point un adieu, comtesse; vous nous reviendrez?

— Sans doute, madame, surtout quand vous aurez suivi mes conseils; je serai bien heureuse alors de me fixer ici; la France m'est fermée...

— J'obtiendrai pour vous la permission d'y rentrer de temps en temps, à condition que vous nous reviendrez. Quelle route prenez-vous pour quitter l'Espagne?

— Madame, mes relais sont préparés sur la route de Barcelonne; je m'y embarquerai pour l'Italie, et, de là, je m'en irai à Vienne, où je dois retrouver mon fils.

— Nous nous verrons donc jeudi, pour la dernière fois d'ici à des années peut-être; mais vous m'écrirez, ma chère comtesse, et vous ne m'oublierez point.

De touchantes protestations s'échangèrent ainsi, entre les deux princesses, et elles restèrent plus longtemps ensemble chaque soir, puisqu'elles devaient se séparer. La collation fut annoncée. C'était un événement dans le particulier de la reine; car, depuis les craintes et les lettres anonymes, ces gais repas avaient été interrompus. Le roi venait moins chez la reine; il devait y être ce jour-là, cependant, pour faire ses adieux à la comtesse. Un courrier de la cour de Vienne, réclamant une réponse immédiate, arriva justement au moment précis, et il fallut assembler le conseil au lieu de se réjouir avec la reine et ses convives.

— On attendra, dit madame de Soissons ; pas de bonne fête sans Sa Majesté.

— Hélas! répondit Charles II, je ne serai pas libre de longtemps ; ils en ont au moins pour cinq ou six heures, ne m'attendez pas. Je vous dis adieu, comtesse, puisque vous partez demain, et j'espère vous revoir à Madrid. Portez ceci en mémoire de moi.

Il lui donna une fort belle montre avec son portrait enrichi de diamants. La reine profita de l'occasion pour faire aussi son présent. C'était un bracelet unique et allégorique, sur lequel se trouvaient des émaux rares et d'une peinture merveilleuse. L'un représentait Louis XIV, le second le cardinal Mazarin, le troisième le prince Eugène ; tous les trois d'une ressemblance frappante. Une légende courait autour des médaillons, avec ces mots :

L'UN A FAIT, L'AUTRE FERA

Ce présent magnifique, d'une si grande richesse et d'un si bon goût, fût reçu avec reconnaissance.

— Ah! madame, puissiez-vous dire vrai, ce serait le plus beau jour de ma vie! Mais ,hélas! je ne l'espère pas. Le roi a été trop ingrat pour celui qui a fait, trop cruel pour celui qui voulait faire.

La reine écarta ce chapitre, et la collation commença. Les pages de la comtesse apportèrent au des-

sert un magnifique gâteau de fleurs d'oranger monté dans une corbeille de vermeil. Chacun admira cette merveille.

— Je l'ai fait moi-même, madame, et je demande la permission de le distribuer. Vous le voyez, il a différents parfums représentés par ces couleurs différentes. Sa Majesté la reine aura ce beau lis blanc au bois des îles; c'est le goût qu'elle préfère. C'est celui que je lui ai destiné. Chacun a sa fleur, de prédilection.

Le gâteau représentait un bouquet; c'était un véritable objet d'art. On en était aux fruits et chacun se trouvait un peu animé par les meilleurs crus d'Espagne et de France; la gaieté petillait dans cette petite réunion, et l'on riait enfin de bon cœur sous ces lambris splendides où le rire semblait étranger.

Le gâteau fut coupé, distribué, mis en pièces; la reine mangea son lis avec un plaisir visible, elle le trouva excellent. Nada réclama le bouton, et la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, assis par terre près de la reine, reçurent de sa main un morceau de cette belle fleur qu'elles disputèrent aux petits chiens d'Amérique. La reine s'amusa de ce jeu, dans lequel ses chiens furent battus : ils n'en attrapèrent pas une miette.

Il était plus de dix heures quand on se sépara. Le

roi avait reparu quelques instants auparavant; on lui avait gardé sa part du gâteau, qu'il mangea après en avoir offert à la reine, si gourmande de cette friandise, qu'elle ne la refusa point. La comtesse se montra fort touchée; elle baisa la main de la reine en pleurant; la reine qui pleurait, comme elle, l'embrassa sur les deux joues, en répétant :

— Je ne vous dis pas adieu, comtesse, vous reviendrez bientôt.

Puis elle la conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, la suivit du regard tant qu'elle put la voir, et, comme il était heure indue et qu'elle se sentait fatiguée, elle se fit mettre au lit.

Sa nuit fut agitée, elle dormit peu : le roi, dont le sommeil était léger, s'en aperçut et lui demanda si elle souffrait.

— Non pas, sire; c'est ce vin qu'on m'a fait boire; je n'y suis pas accoutumée, il me trouble un peu le cerveau.

Il lui fallut se lever, néanmoins, à l'heure ordinaire, pour aller à la messe. D'Astorga, absent depuis huit jours, devait revenir ce jour-là même, et, en se levant de bonne heure, elle espérait le voir plus tôt; c'était son bonheur et sa vie.

En ouvrant ses rideaux, Louison lui dit que Nada

se plaignait de grandes douleurs de tête et demandait à ne point venir à la messe pour se reposer.

— Il aura trop bu aussi, répliqua la reine en riant.

— Si Votre Majesté le voyait ! il est tout changé, ce petit homme.

— Qu'il se repose, il ne nous est pas indispensable ; pourvu que nous l'ayons au dîner, je lui donne congé jusque-là.

Marie-Louise se leva, la tête embarrassée, mais non pas au point de s'en plaindre. Le roi, au contraire, se sentait fort dispos et lui fit une de ces plaisanteries espagnoles, lourdes comme le pavé de l'ours. Une chose digne de remarque, c'est que, parmi tous les peuples de la terre, deux seulement ont de l'esprit naturel, les Français et les Italiens. Hors cela, il y a du poli, du savoir-vivre, de la science ; de l'esprit, non. J'ai dit cela hier à M. de Voltaire, il m'a répondu que j'avais parfaitement raison et qu'il me demandait seulement grâce pour milord Bolingbroke.

La matinée se passa selon l'ordonnance, cette ordonnance éternelle, qui ne saurait être dérangée, et qui, à mon sentiment, fait de la vie des rois une torture. Tous les jours faire la même chose, à la même heure et de la même manière ! Je ne voudrais pas être reine, lors même que je partagerais mon trône avec l'homme

le plus chéri ; ce serait le supplice de Tantale, je n'aurais pas le temps de l'aimer.

L'heure du dîner arriva. Le duc d'Astorga n'avait pas paru le matin. Il vint à ce moment remplir sa charge. En saluant la reine, avant de la conduire à la salle du repas, il lui trouva le visage très-altéré et ne put retenir un mouvement de surprise.

— Votre Majesté est malade ? demanda-t-il.

— Non, je suis fatiguée. Nous avons beaucoup bu, beaucoup ri, beaucoup mangé, hier, pour dire adieu à la comtesse, et vous n'y étiez pas, monsieur.

— Je regrette, en effet, de n'y avoir pas été, madame ; et, si j'avais pu prévoir...

— J'y étais, moi, reprit le roi ; la comtesse est partie, je n'en suis pas fâché, car je ne puis revenir de mes préventions. Elle ne me plaît pas

— Ni à moi non plus, sire.

Et, malgré cette répulsion, malgré les avis reçus, ni le roi ni le duc ne surent préserver la reine de cette sibylle qu'ils redoutaient. Cela prouve une fois de plus que la volonté de Dieu décide de tout sur la terre et qu'il sait tout arranger pour qu'elle soit exécutée.

Nada ne vint point réjouir ses maîtres par ses propos. Romulus fit ressortir son absence et l'accusa de paresse et d'ivrognerie. Marie-Louise lui imposa si-

lence, disant qu'en accusant le nain, il fallait l'accuser elle-même, ainsi que tous ceux qui étaient présents.

— J'y étais bien, madame, poursuivit Romulus incorrigible, et cependant je me porte à merveille.

Le reste du jour, Marie-Louise se sentit fatiguée et assoupie, et le singulier fut que plusieurs de ses camé-ristes furent de même. Parmi les senoras de honor, la comtesse de Penitz fut la seule atteinte de ce malaise. La duchesse d'Albuquerque et les autres dames se sentaient toutes disposées à recommencer.

Vers le soir, comme on était chez la reine, à jouer aux jonchets, avant le souper, Marie-Louise dit à la camarera-mayor :

— J'ai une envie de dormir que je ne puis vaincre, et je crois bien que je m'endormirai à table.

En ce même moment, un page, ami de Nada, et qui le servait par amitié, s'en vint demander de sa part au duc d'Astorga s'il daignerait venir dans sa chambre, car il avait absolument besoin de lui parler, et il ne pouvait se lever sous aucun prétexte. Le majordome-mayor aimait ce petit être, à cause de son dévouement à la reine. Il répondit qu'il allait s'y rendre sur-le-champ.

La reine entendit ces paroles et s'informa de son nain, qui lui manquait beaucoup, ajouta-t-elle. Elle avait besoin d'être égayée.

— Madame, il se trouve plus incommodé ce soir, répondit le page, et il est au désespoir de ne point remplir son office, mais il vous ferait pitié si vous le voyiez; sa petite tête est comme une pomme; il me semble qu'elle se rétrécit à chaque instant.

Le duc reçut l'ordre de la reine d'aller promptement près de Nada et de revenir lui rendre compte de l'état où il se trouvait, surtout de ne lui épargner ni soins, ni médecins, ni secours.

VIII

En entrant dans la chambre qu'habitait Nada, à côté de son camarade Romulus, au milieu des officiers de la reine, le duc fut désagréablement frappé des gémissements poussés par ce pauvre petit être. Il s'approcha vivement de lui.

— Qu'as-tu, Nada? lui demanda-t-il.

— Ah! monsieur le duc, je vous vois enfin! que Dieu soit loué! Veillez sur la reine, je vous en conjure. Je suis empoisonné : elle doit l'être comme moi. Qu'on la soigne, qu'on appelle tous les medecins. Ne souffre-t-elle pas?

— Tu es fou, mon pauvre nain! répliqua le duc; tu n'es pas empoisonné, et la reine ne l'est pas plus que toi.

— Je suis empoisonné, vous dis-je ! et, pour l'amour du ciel, faites donner du secours à la reine, il en est peut-être encore temps pour elle. Quant à moi, qu'importe !

— Pourquoi serais-tu empoisonné? pourquoi la reine le serait-elle? N'avez-vous pas tous mangé les mêmes choses?

— C'est le gâteau de la comtesse de Soissons.

— Le roi et toutes ces dames en ont pris leur part. Tout le monde se porte bien.

— Et Nina, et Zapata, et la comtesse de Penitz se portent-elles bien aussi ?

— Elles sont chez la reine, mais elles se plaignent, il est vrai, d'une envie de dormir invincible.

— Et la reine?

— La reine également

— Écoutez-moi, je vous en conjure; vous n'étiez pas là, vous ne savez pas... Et, si vous y eussiez été, tout cela ne serait pas arrivé, j'en suis sûr. Ne perdez pas un instant ! que les médecins de la reine soient mandés, les médecins de l'ambassade française, surtout, et qu'on applique un contre-poison vigoureux. La reine a mangé un lis; ces dames et moi, nous nous en sommes disputé les miettes; je suis plus petit, plus délicat, j'en suis frappé plus vivement, mais nous

sommes tous morts. Ces poisons d'Italie ne pardonnent pas.

Le majordome-mayor se sentit glacé de frayeur. Ce que disait le nain se rapportait avec les avis qu'il avait reçus. Le départ de la comtesse, combiné avec cette collation, ces venins d'outre-monts calculés pour ne produire leur effet qu'après un certain temps, tout se représenta à son imagination en quelques secondes.

— Attends-moi, Nada, s'écria-t-il, je vais te ramener le vieux médecin more de ma maison. Celui-là nous dira la vérité.

Il descendit en courant les degrés, arriva dans la cour, sauta dans le premier carrosse qui se trouva devant lui, se fit conduire d'autorité à son palais sans s'inquiéter du propriétaire, seulement par ce mot magique : « Service du roi! »

Et, un quart d'heure après, il ramenait un vieillard à barbe blanche, en costume bizarre, qu'il traînait après lui. Il ne lui laissait pas le temps de marcher.

— Viens, viens, Joseph, je t'en supplie! lui disait-il.

Ce nom de Joseph avait été imposé au More par le père du duc, qui l'avait amené d'Afrique et fait baptiser pour éviter les persécutions du saint-office; mais, au fond de son cœur, Yousouf était resté musulman, et en gardait les croyances comme les habitudes, bien

qu'il affectât de se montrer à l'église assez souvent. Il passait sa vie à lire, à étudier, dans le palais d'Astorga, et à répandre sur les pauvres les trésors de sa science. Le duc le prêtait à ses amis. Il le payait richement pour lui et les pratiques qu'il lui donnait. Yousouf ne recevait jamais rien que de lui seul. Il l'aimait comme son fils, il l'avait vu naître, et son admiration pour son mérite ne le cédait qu'à sa tendresse. Bon, charitable comme son maître, il avait les vertus des vrais chrétiens, et nul n'aurait pu croire qu'il nê'le fût point.

Plusieurs fois, il avait vu le roi et la reine. Son opinion sur l'un et sur l'autre était bien formée. Il avait déclaré dix fois que Charles II était fou, qu'il ne pouvait vivre, qu'il n'aurait pas d'enfants, et que, quant à la reine, si on ne la tuait pas, elle mourrait de chagrin, de tristesse et de regrets, avant l'âge de quarante ans.

Le duc lui avait raconté en peu de mots ce qui se passait. Il le fit entrer dans la chambre de Nada, et, le lui montrant d'un geste plein de sollicitude :

— Voilà ce pauvre nain, Yousouf ; je t'en prie, sauve-le, si c'est dans la puissance d'un homme de le faire.

Le médecin regardait Nada, tâtait son pouls, soulevait ses paupières, palpait son petit corps, et écoutait, pour ainsi dire, les douleurs qu'il lui faisait éprouver.

— As-tu du courage, mon petit bonhomme ? dit le

médecin; peut-on parler devant toi comme si tu étais de notre taille?

— Oui, parlez; Nada est un vaillant cœur, et peut tout entendre.

— Qu'il réponde d'abord à mes questions, qu'il y réponde comme s'il s'agissait de la vie et de la mort.

Il l'interrogea sur la collation de la veille, lui fit répéter ce qui s'était passé, ce que la reine et lui avaient mangé, la figure extérieure du gâteau, son goût particulier, enfin mille détails, après lesquels il réfléchit un instant. Il lui expliqua ensuite tout ce qu'il éprouvait, ce que devait éprouver la reine, et aussi les senoras de honor; tout cela était de la plus scupuleuse exactitude.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce que vous a dit Nada est certain, ils sont tous empoisonnés.

— Mon Dieu!

— Oui, mon cher maître, et je connais le poison.

— Venez donc alors, venez vite! il faut monter chez la reine, il faut la prévenir.

Le savant secoua la tête avec tristesse.

— Il est trop tard! murmura-t-il.

— Est-ce bien possible! Elle mourra? on ne peut la sauver? Tu te trompes, Joseph. Elle est bien, je viens de l'entendre rire; elle ne souffre pas, elle est pleine de vie.

— Elle mourra, et toi aussi, mon pauvre petit homme,

-tu es victime de ton attachement, et ceux qui voulaient briser l'arbre se sont peu souciés de détruire l'arbrisseau.

— Hélas ! répliqua Nada, les larmes aux yeux, si ma mort pouvait au moins racheter sa vie!

— Bonne petite créature, je ne puis te sauver, mais j'amortirai tes douleurs. Tu ne souffriras pas beaucoup; grâce à moi, tu souffriras encore moins. Je veux que ta mort soit douce, tu le mérites, mon pauvre enfant. Laissez-moi seulement un quart d'heure près de ce lit, monseigneur, et, si vous voulez que je voie la reine, préparez-la à me recevoir.

— Il faut d'abord que l'empoisonneuse soit arrêtée, ramenée ici ; qu'on lui fasse endurer mille morts !... Oh ! je vais tout dire au roi !

Il laissa Yousouf avec son malade et retourna en toute hâte à l'appartement de la reine, où il trouva tout en rumeur. Marie-Louise venait de s'évanouir ; en même temps, la comtesse de Penitz avait été ramenée chez elle dans un état fort alarmant. Le roi avait fait emporter la reine dans sa chambre et l'avait suivie. Personne ne comprenait rien à ce qui se passait et l'inquiétude était dans tous les cœurs.

Le majordome-mayor, sans écouter les plaintes et les avertissements qu'il entendait de toutes parts, s'en alla droit à la chambre royale. Il frappa d'un ton d'au-

torité. La duchesse d'Albuquerque se présenta et lui demanda, pâle comme un linge, ce qui l'amenait dans un pareil moment :

— Le salut de Sa Majesté la reine, duchesse! Dis au roi, je t'en conjure, que je le supplie, sur la vie de la reine, de m'écouter quelques instants.

La duchesse connaissait d'Astorga, elle savait de quelle sérieuse loyauté étaient ses paroles. Elle alla droit au roi, debout près du lit de Marie-Louise, que les médecins entouraient; elle lui répéta ce qu'elle venait d'entendre et ajouta :

— Écoutez-le, sire ; il apporte sûrement quelque lumière, et vous savez qu'on peut se fier à lui.

Le roi suivit la duchesse sans rien dire; il trouva le duc à la porte, et qui, malgré son violent désir, n'en eût pas franchi le seuil, pour ne pas manquer de respect à la reine évanouie. En apercevant son maître, il s'agenouilla et prit sa main pour la baiser.

— Sire, dit-il, vous êtes bien malheureux, plus que vous ne le supposez encore, peut-être. Que Votre Majesté me pardonne; mais, en cet instant terrible, je crois lui devoir la vérité.

— Parle, d'Astorga ; que sais-tu ?

— Sire, les menaces sont exécutées, les choses prédites arrivent...

— Eh bien ?

— La reine est empoisonnée, sire !

Le roi poussa un gémissement et s'appuya auprès de la porte.

— D'où le sais-tu ?

— Du pauvre Nada, mourant pour avoir partagé le fatal gâteau apporté par cette abominable femme. Qu'il plaise à Votre Majesté d'ordonner qu'on coure après elle et qu'on la ramène.

— Il faut sauver la reine.

— Oui, sire, il faut sauver la reine, et j'ai ici pour cela, mon savant Yousouf. Il n'attend que vos ordres pour se présenter; mais il ne faut pas que l'empoisonneuse s'échappe; au nom du ciel, sire, permettez qu'on se mette à sa poursuite.

— Tout ce que tu voudras, d'Astorga; mais d'abord Yousouf.

— Il est là.

— Qu'il vienne !

— Un ordre, sire, contre cette misérable.

— Voici mon anneau, je n'ai pas la force d'écrire; va ! qu'on t'obéisse comme à moi-même. Voici justement le duc de Medina-Celi, c'est à lui de te seconder. Yousouf, la moitié de l'Espagne t'appartient si tu sauves la reine !

Le grand docteur s'approcha de la malade. Aussitôt, les autres médecins s'écartèrent avec respect; sa science était bien connue, ils lui laissèrent prendre la première place. Il examina le visage, les mains, la poitrine de Marie-Louise, écouta sa respiration et les battements de son cœur. Le roi était à côté de lui, et le regardait dans une anxiété terrible.

— Si le roi veut donner l'ordre que l'on fasse sortir d'ici toutes les femmes, excepté madame la duchesse d'Albuquerque, tous les hommes, excepté les médecins et le révérend père, je donnerai mon avis sur l'état de la reine.

Le roi fit un geste, et bientôt il n'y eut plus autour de lui que les personnes désignées.

— Eh bien? demanda le roi d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Sire, messieurs, l'état de Sa Majesté la reine n'est pas douteux pour moi, elle a été empoisonnée. N'est-ce pas votre avis?

Tous baissèrent la tête en signe d'assentiment.

— Un remède, un contre-poison!... Hâte-toi, Yousouf! Tout ce que tu voudras, si tu la sauves.

— Sire, vous me demandez ce que les forces humaines ne peuvent faire. Le poison employé est un poison italien, sans contre-poison connu, le poison

des Borgia, apporté en France par Côme Ruggieri, sous Catherine de Médicis, perdu une première fois, retrouvé par le chevalier de Sainte-Croix, et donné par lui à madame de Brinvilliers, laquelle l'a communiqué à la Voisin. Et vous comprenez maintenant comment nous le retrouvons ici. Ce poison, je le répète, est sans contre-poison connu.

Le roi poussa un gémissement.

La reine était immobile, comme morte, le teint violacé, l'œil ouvert et fixe, le bout des doigts crispé; elle semblait dormir d'un sommeil plein de rêves terribles. On avait essayé tous les moyens connus de la rappeler à elle, tous avaient échoué.

— Nous ne pouvons sauver la reine, messieurs, vous en demeurez d'accord; cependant nous pouvons prolonger sa vie, alléger ses souffrances, et les lui rendre plus faciles à supporter. Si le roi veut me laisser libre, sous ma responsabilité, de ce que je vais entreprendre, je promets que la reine vivra huit jours, à peu près, et que sa mort sera douce comme la fin d'un beau jour. Que Votre Majesté prononce maintenant. J'ai dit mon opinion.

Le roi interrogea successivement les cinq autres médecins présents à cette consultation; tous confirmèrent l'avis du More. Il leur demanda s'ils abandonnaient

la reine et s'ils laissaient leur confrère libre d'exécuter ses ordonnances, se disposant à l'aider de leurs conseils et de leur assistance. Ils répondirent unanimement qu'ils y consentaient.

— Faites donc comme vous le jugerez à propos, Yousouf, et pensez que vous avez entre vos mains plus que la vie de votre roi.

Charles II semblait avoir repris, en ce moment, ses facultés. Son œil brillait d'intelligence, sa parole brève portait avec elle le commandement et la soumission. Son amour pour la reine s'était réveillé dans toute sa force; il eût donné sa couronne pour que cette femme chérie lui fût conservée. Il suivait les mouvements du médecin; il le vit chercher une petite trousse qu'il avait sur lui, y prendre plusieurs instruments et faire, avec une lancette d'or, une incision au bras de la reine. Quelques gouttes de sang en jaillirent, le savant les recueillit immédiatement, il en examina la couleur, sembla les peser, les flaira longtemps, les flaira encore, puis il releva la tête et dit au roi avec un accent de joie :

— Sire, je la sauverai peut-être.

— O mon Dieu! s'écria le monarque, faites ce miracle: et jamais une église n'aura été aussi riche, aussi belle que celle que je vous ferai bâtir en reconnaissance.

La physionomie du vieillard avait comme une auréole, un rayon de la Divinité semblait descendu sur son front. Il tenait le vase sous le bras de la malade et laissait tomber une à une les gouttes de sang qui sortaient de sa veine.

— Yousouf, Yousouf! s'écria le roi impatient, va-t-elle reprendre ses sens?

— Oui, sire, dans quelques minutes.

— Et tu la sauveras?

— Je n'ai l'ai point promis, sire; j'ai dit que cela était *peut-être* possible. Tout est entre les mains de Dieu. Il se présente un symptôme favorable dans la couleur du sang. Si ce symptôme ne se dément pas, on peut espérer que le venin n'a pas encore pénétré jusqu'au cœur; c'est ce que je saurai tout à l'heure.

IX

Le san tombait toujours. La reine fit un mouvement presque imperceptible. Le roi poussa un cri de joie. Yousouf fit un geste de la main pour demander silence.

— Le moindre bruit peut être fatal, sire. Elle va se réveiller dans un état de faiblesse dont rien ne saurait

vous donner l'idée. Gardez que Sa Majesté ne vous voie d'abord; veuillez vous retirer derrière madame la duchesse.

Le roi obéit, bien à contre-cœur; lorsque le médecin crut la saignée suffisante, il ferma la veine, et attendit quelques minutes. Marie-Louise remua très-distinctement, puis elle poussa un soupir profond et tâcha de se relever sur les coussins; elle retomba de faiblesse.

— Qu'est-il arrivé? où suis-je? fit-elle.

— Votre Majesté s'est trouvée un peu incommodée, madame; on l'a transportée dans son lit.

— Ah! oui, je sais... hier... la fatigue...

— Oui, madame, justement.

— Où est le roi?

— Il est là, tout près.

— Et...?

Elle chercha autour d'elle.

— Je ne vois aucune des personnes de ma maison.

— Pardonnez-moi, madame, reprit madame d'Albuquerque, me voici.

— Ah! oui, c'est bien. Et... et... Nada?

Une faible rougeur se montra sur ses joues pâles, en prononçant ce mensonge.

— Nada est fatigué également; je lui ai ordonné de garder la chambre.

Elle regarda celui qui parlait et le reconnut.

— Vous êtes le savant médecin du duc d'Astorga, je me rappelle votre visage; je suis donc bien malade, qu'on vous a fait appeler?

— Madame, je me trouvais par hasard au palais; j'y étais venu pour un domestique de Sa Majesté le roi. Mon maître m'a rencontré et m'a conduit ici lorsque Votre Majesté a perdu connaissance; c'est moi qui vous ai soignée.

— Pourquoi le roi n'approche-t-il pas? il n'est point malade, j'espère?

— Me voici, Louise. J'attendais ton réveil; tu ne souffres pas, n'est-il pas vrai?

— Un peu de la tête, un peu du bras; de l'embarras, pas davantage.

Le roi regarda Yousouf, qui hochait la tête.

— Cela doit être ainsi, marmotta-t-il entre ses dents, et bientôt nous verrons le reste.

Il questionna encore la reine; elle lui répondit d'une voix mourante, se plaignant d'avoir les membres brisés et de ne plus se sentir vivre.

— Je voudrais dormir et me reposer; il me semble que ma pensée même s'arrête et qu'elle me fatigue, tout est figé en moi.

C'est en effet là le symptôme de ce poison terrible;

je l'ai éprouvé, bien que j'aie été sauvée avec le remède de mon sorcier, le seul qui ait ce contre-poison. Il est ignoré; et e ne crois pas que personne, excepté lui, en possède; on sait qu'il n'en donnait qu'à bon escient, et, malheureusement pour la reine d'Espagne, le médecin more ne le connaissait pas.

Ce poison est composé de plusieurs essences, il se donne à des doses différentes qui produisent différents effets. On peut vous tuer sur-le-champ comme un coup de foudre, ou vous laisser vivre quinze jours, six mois, an, dix ans; seulement, une fois que vous en avez pris, il faut que vous en mouriez à l'époque où vous en devez mourir, rien ne vous sauvera. On ne souffre pas beaucoup. La vie se suspend d'abord, puis s'arrête, c'est un engourdissement; lorsqu'il a gagné le cœur ou le cerveau, tout est dit.

Yousouf s'aperçut bientôt qu'il avait donné au roi un espoir impossible à réaliser; il ne le lui dit pas néanmoins sur-le-champ et le laissa avec cette illusion; il la perdrait assez tôt.

Le médecin more donna à Marie-Louise plusieurs potions, à la suite desquelles le sommeil vint, elle s'endormit profondément. Yousouf insista pour faire retirer le peu de gens qui restaient près d'elle, pour faire coucher le roi, et ne garder que Louison seulement avec

lui; on dressa des lits de camp pour les médecins dans la pièce voisine; les dames se retirèrent, excepté la camarera-mayor, qui s'installa dans un cabinet.

Louison sanglotait; le médecin n'essaya point de la consoler, il savait qu'elle perdait tout en perdant sa maîtresse et que rien ne pouvait empêcher ce malheur.

— Vous croyez qu'elle n'en reviendra pas, Yousouf? vous en êtes bien sûr?

— Très-sûr, ma pauvre demoiselle, que trop sûr, et c'est grand dommage. Une si belle et si bonne reine! une si jeune créature!

— Oh! l'horrible, l'exécrable femme! avoir eu le courage de tuer une reine qui lui montrait tant de bonté! Si je la tenais, je l'étranglerais de mes propres mains.

Il n'y avait aucuns soins à donner à cette étrange maladie. La présence seule d'Yousouf était indispensable; il devait surveiller le sommeil de la malade, en diriger les effets; il devait lui donner à intervalles égaux certains élixirs, dont dépendait la conservation et la prolongation de sa vie, si toutefois c'était vivre que de vivre ainsi.

Au point du jour, on gratta à la porte; Louison ouvrit. Le duc d'Astorga entra, plus défait et plus pâle qu'un spectre. Il avait passé la nuit à attendre quelque

nouvelles, après avoir fait expédier les ordres pour l'arrestation de madame de Soissons. Il n'avait pas osé se présenter plus tôt ; mais il se mourait, il n'y tenait plus, il voulait tout savoir.

— Hélas ! monsieur le duc, regardez, dit Louison en s'écartant pour lui laisser apercevoir la reine, ce qui eût fait jeter les hauts cris à la camarera-mayor ; mais, en un moment semblable, aucun de ceux qui étaient là ne songeait à l'étiquette.

— Morte ! mon Dieu, morte ! s'écria-t-il.

— Non ! pas morte, mais endormie ; c'est un spectacle à fendre le cœur.

Il fit deux pas en avant et s'arrêta à la contempler ; il n'eût pas osé aller plus loin, son respect était plus fort que son amour et que son désespoir. Ni le médecin ni Louison ne lui parlèrent plus. Il s'agenouilla et pria en silence, la tête basse et les mains jointes. On a su depuis qu'il avait fait le vœu, pour racheter cette existence si chère, de donner tout son bien aux pauvres et de s'en aller nu-pieds en terre sainte, pour y prendre l'habit d'hospitalier et passer le reste de ses jours à soigner les malades. Cet homme avait tous les dévouements.

Le lendemain, de très-bonne heure, le roi revint ; d'Astorga était depuis longtemps retourné à son poste

d'étiquette. La reine dormait toujours; les médecins annoncèrent qu'elle ne tarderait pas à se réveiller, que le roi et les personnes indispensables la verraient, mais qu'il lui fallait le plus grand repos. Charles II semblait aussi mourant qu'elle. Il s'assit auprès de son lit, prit sa main, la baisa, fixa son regard sur ce visage inanimé et ne l'en détourna plus. Il ne répondit à aucune question, n'écouta rien, refusa toute nourriture, jusqu'à ce que la reine ouvrît les yeux et parût se réveiller d'un long sommeil.

Elle eut quelque peine à rappeler ses esprits; il lui semblait renaître, sans cependant pouvoir faire un mouvement. Elle sourit au roi, qui s'en aperçut et n'eut pas la force de lui parler; puis elle chercha encore par la chambre sans trouver ce qu'elle cherchait; son visage exprima la contrariété, mais elle ne se plaignit pas.

Juste, en ce moment, le duc d'Astorga se montra à la porte ouverte, et salua, pour indiquer qu'il avait une communication à faire. Le premier médecin, effrayé de la torpeur du roi et sachant de quel ministère était chargé le majordome-mayor, dit tout bas:

— Sire, regardez; M. le duc d'Astorga attend vos ordres; il a sans doute à vous donner quelque réponse

au sujet de la comtesse de Soissons ; ne lui voulez-vous point parler

— Me la rendra-t-il? reprit Charles II en montrant la reine, dont les yeux s'étaient tournés vers le duc d'Astorga et ne le quittaient plus.

— Recevez-le, sire, recevez M. d'Astorga ; ne vous laissez point abattre. Dieu fera peut-être un miracle ; soyez préparé à ce bienfait.

Le roi se souleva comme un automate et s'en alla dans la chambre d'attente. Le duc lui demanda d'abord comment se trouvait la reine.

— Elle ne vit plus qu'à moitié, mon pauvre d'Astorga, et moi, je crois bien que je mourrai avec elle. Que veux-tu de moi?

— Sire, l'ambassadeur de France est aux portes du palais avec une attitude assez hostile. Il demande à voir la reine et assure qu'il ne quittera pas la place sans lui avoir parlé ; il a des ordres de son maître.

— Ce n'est point la coutume, en Espagne, que les étrangers entrent chez la reine alors qu'elle est au lit. Faites-le dire à l'ambassadeur de Louis XIV, afin qu'il ne perde pas son temps à attendre.

— Sire, les différents messagers sont revenus ; ils ont été sur toutes les routes, à toutes les postes, dans toutes les auberges, on n'a aucune nouvelle de la com-

tesse de Soissons, elle n'a passé par aucune route; les relais préparés sur celle de Barcelone y sont toujours; elle est évidemment cachée sous quelque déguisement. Si elle n'était pas coupable, elle se montrerait. Mais, sire, il faut absolument que cette femme se trouve, il le faut!

— Hélas! duc, elle m'a pris la joie de ma vie, et la vengeance ne pourra me la rendre; mais je partage ton impatience; cette empoisonneuse doit nous être livrée; ne laisse pas de repos aux agents qu'ils ne l'aient découverte. Va! et laisse-moi.

Il retourna près de la reine, et le duc sortit pour rendre réponse à l'ambassadeur et donner de nouveaux ordres au sujet de la comtesse. Il semblait un véritable curagé.

Le duc allait de l'antichambre de la reine au lit de Nada, dont la vie s'éteignait doucement, mais qui avait quelquefois des accès de révolte en songeant à sa maîtresse et au malheur qui la frappait. Son unique désir était de la voir encore, de baiser sa main et de mourir à ses pieds comme un chien fidèle. Il suppliait le docteur et d'Astorga de le lui permettre; il promettait de ne pas montrer un visage triste, pour ne pas frapper la reine.

— Elle ne verra pas que je meurs, elle croira que je dors.

On résistait à sa prière, à ses désirs, et c'était pour lui un grand chagrin. La Providence lui réservait cependant ce bonheur qu'il ambitionnait; dans la soirée, Marie-Louise reprit un peu de force et tout à coup demanda son nain.

— Il est un peu incommodé, madame, répondit Yousouf.

— Ne peut-il venir? est-il à l'agonie?

On affecta de rire et de plaisanter sur l'agonie de Nada, et le médecin assura qu'il avait une indigestion pour avoir trop mangé de tartelettes françaises.

La reine insista pour le voir; elle avait demandé aussi la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, ainsi que plusieurs autres de ses femmes. On n'avait pas voulu lui avouer l'état des premières, afin de ne pas l'alarmer; on en fit une mesure générale et on leur défendit à toutes de paraître. Excepté Louison et sa compagne française, la reine n'en avait vu aucune autour d'elle depuis qu'elle était malade; on persista dans la mesure, mais on ne crut pas devoir lui refuser Nada; le dévouement et le courage du petit homme le rendaient capable de cacher ses maux et de sourire à sa souveraine au moment de mourir.

L duc monta chez lui, chargé de le prévenir, et le trouva dans un assoupissement plus profond; cependant

son cœur était fort et vaillant. Il entendit très-bien ce qui lui fut demandé et répondit à d'Astorga qu'il était prêt à descendre, que c'était le plus ardent de ses vœux.

— Il faudra me parer, m'habiller, me donner un cordial; Yousouf ne devra pas craindre de le forcer : que m'importe de mourir plus tôt! Je l'aurai revue et je lui aurai peut-être donné un peu de courage, un peu de distraction. Disposez de moi, monseigneur, j'attends le médecin.

— Cher petit homme! répliqua le duc les larmes aux yeux. Ah! si bien d'autres avaient ton cœur!

Yousouf monta bientôt. Il prit Nada comme une poupée, le farda, l'arrangea de telle façon, qu'à un peu de pâleur près, il semblait de la meilleure santé. Il lui fit avaler quelques gouttes d'un élixir réconfortant et lui recommanda surtout de la gaieté.

— Tu montes à un assaut, mon brave nain; de la résolution, du courage, et Dieu te protégera. Tu aimes ta maîtresse, elle veut te voir, tu peux lui ôter des craintes que certainement elle a conçues; c'est à ton dévouement de les lui épargner. Nous comptons sur toi.

— Et vous y pouvez compter, je vous le jure! M. le duc le sait bien.

Lorsqu'il fut prêt, on l'emporta, pour ne pas le fatiguer inutilement. Le laquais le posa par terre, à la porte

de la chambre de la reine. Il eut un instant de faiblesse, on lui donna une nouvelle dose.

— Maintenant, je suis disposé, dit-il; entrons.

On ouvrit et Nada parut, Nada frais, dispos, à la mine éveillée comme dans ses beaux jours; il entra en sautant et courut au lit de la reine, qui l'attendait en lui tendant les mains et le sourire aux lèvres.

—Ah! mon pauvre nain, je suis contente de te voir. Tu n'es donc pas bien malade? Tu as bonne mine; viens ici.

Il était près d'elle, elle l'attira et le regarda fixement. Son visage se rembrunit, elle comprit tout. Il n'est pas de coup d'œil plus perçant que celui d'un malade auquel on veut cacher la vérité.

— Ah! poursuivit-elle, je comprends! Reste près de moi, tant que tu pourras, je veux te parler.

Le roi semblait plus content; le visage de la reine s'animait un peu. Nada commença une conversation avec Romulus, avec Yousouf, avec tous ceux qui les entouraient. Jamais il ne fut plus étincelant d'esprit et plus drôlement comique. Le médecin n'en revenait pas.

— C'est un héros que cet embryon, dit-il plus tard; il a l'âme d'un demi-dieu dans ce corps chétif. Il devait s'imposer une force de volonté à briser des montagnes; car le propre de cet affreux poison est de figer en même temps le sang et l'intelligence.

Nada resta ainsi plus d'une heure; la reine sourit plusieurs fois, c'était beaucoup. Elle regardait ensuite le pauvre nain avec tristesse, et l'approchait d'elle. Ses mains se promenaient sur sa chevelure rare et grisonnante, et tout à coup elle dit :

— Je voudrais rester seule un instant avec Nada et Louison ; cela se peut-il?

— Tu m'éloignes, Louise? répliqua le roi d'un ton de reproche.

— Tu es fatigué, il faut te reposer, Charles ; va dormir, tu reviendras ensuite. Moi, je ne dois pas dormir, au contraire, je dors trop. Nada et Louison vont m'aider à composer une lettre pour mon père. Nada est mon secrétaire, tu le sais.

Le médecin fit signe au roi qu'il ne fallait pas la contrarier; celui-ci se leva alors avec peine, embrassa la reine à plusieurs reprises, et se retira. En passant par la première salle, il trouva d'Astorga immobile à son poste, et lui fit un signe de désolation.

— Tu restes là, duc? tu ne vas pas à ton palais?

— Tant que Sa Majesté la reine est en danger, la place de son majordome-mayor est là auprès d'elle, sire, et je n'en sortirai ni jour ni nuit.

Le roi passa; il n'était point jaloux, hors dans ses accès de rage, et la passion de d'Astorga pour la

reine lui paraissait une chose établie de façon à ne choquer personne, depuis tant d'années qu'elle existait à l'état latent ; d'ailleurs, devant ce lit de mort, les passions se taisaient pour faire place à la douleur.

— Me renvoyez-vous, madame ? demanda le médecin more.

— Non, Yousouf, au contraire, je puis parler devant vous, vous m'aiderez aussi : j'ai un dernier service à vous demander.

— Un dernier !

— Oui, Yousouf, un dernier. Je sens fort bien ce que j'éprouve; vous me faites exister par votre art, mais la vie m'échappe; bientôt je ne serai plus qu'un cadavre. Mon pauvre Nada, nous sommes empoisonnés tous les deux, et ces pauvres femmes qu'on me cache, aussi.

— Non, madame, vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, tu ne me trompes pas non plus, Nada. Je vois, je sais tout et le temps nous presse. Tu fais des efforts héroïques, tu exiges de ta petite nature plus qu'elle ne peut donner, mon pauvre nain, et je me hâte de te remercier, de te dire adieu, pour que tu t'en ailles ensuite mourir tranquille. Tu as été pour moi un bon et fidèle serviteur; jusqu'à la fin, tu me le prouves. Nous nous retrouverons bientôt, sois tranquille, et nous ne nous séparerons plus.

— Madame, ma bonne maîtresse, vous me fendez le cœur.

— Ne m'interromps pas, mon enfant; j'ai beaucoup à dire et peu de temps devant moi. Je ne veux pas qu'on répande mon empoisonnement, entendez-vous? Je vous ordonne à tous de le nier, entendez-vous? à toi surtout, Yousouf, qui feras autorité par ta science. Ma mort servirait de prétexte à la guerre, peut-être. J'aime l'Espagne, je l'ai bien servie et je la servirai même quand je n'y serai plus. Vous promettez de m'obéir?

— Madame...

— Il le faut, je le veux ; les volontés des mourants sont sacrées et ne se discutent pas; promettez-le.

Ils étaient autour de son lit, Louison agenouillée, pleurant à sanglots, Nada accroupi, se soutenant à peine, le médecin debout à son chevet.

— Nous obéirons, madame, je m'y engage en leur nom.

— C'est bien.

— Madame, reprit Louison au milieu de ses larmes, si Votre Majesté désire voir son huissier... il est là dans ma chambre.

— Je te remercie, Louison, je reconnais là ton attachement sincère, et tu m'as devinée. Tout à l'heure; j'ai des adieux à faire auparavant. D'abord, à ce malheureux qui souffre et se tait, dont les forces s'épui-

sent, et que ma reconnaissance voudrait soulager. Embrasse-moi, mon Nada! au seuil de l'éternité, les distances s'effacent, la maîtresse et le serviteur paraîtront ensemble devant Dieu. Je te bénis comme ta mère et ta patronne, et, je te le répète, tu es une noble et digne créature; pardonne-moi ta mort. On pouvait au moins te laisser la vie, à toi, elle ne pèse point dans l'équilibre de l'Europe.

Un sourire amer rida ses lèvres pâles; le nain tenait sa main et la baisait.

— Va, mon ami, va-t'en! Yousouf, emmenez-le, il a déjà trop fait violence au mal. Adieu, ou du moins à bientôt! Si tu pars le premier, attends-moi, je ne tarderai guère. Adieu! adieu!

Nada, presque mourant, fit un effort suprême, baisa encore une fois sa main et marcha seul vers la porte. Le médecin le suivit, sur l'ordre réitéré de la Reine. Aussitôt qu'ils furent sortis, elle fit signe à Louison de se rapprocher d'elle.

— Ma chère fille, poursuivit Marie-Louise, ce n'est pas tout encore; il y a là près de moi, dans cette autre chambre, un malheureux qui souffre aussi et de grandes douleurs; appelle-le.

Louison se leva en silence.

Ils le trouveront mauvais, peut-être; cependant je

ne puis mourir sans l'avoir revu, sans lui défendre de me suivre, sans qu'une fois nos lèvres aient échangé ces mots que nos cœurs se sont répétés si souvent.

Louison appela le majordome-mayor, il entra, et jamais la douleur ne laissa de traces plus profondes sur un visage humain. Il s'arrêta à la porte, son cœur battait si fort, qu'il ne pouvait parler.

— Venez, monsieur, murmura la reine, je vous attends.

Il fut bientôt près d'elle, fléchit le genou, et, les yeux baignés de larmes, les mains jointes, il attendit qu'elle lui parlât encore.

— D'Astorga...

Ce mot expira sur sa bouche, elle crut qu'elle allait mourir.

— Mon cher duc, reprit-elle après quelques instants, il faut nous séparer.

— Non, madame.

— Hélas ! je ne le sens que trop, tout espoir est perdu.

— Non, madame, nous ne nous quitterons pas, je vous suivrai.

— C'était là ce que je craignais et pourquoi j'ai voulu vous voir; je savais bien que vous ne vivriez pas sans moi, et je veux que vous viviez.

— Pour souffrir !

— Pour penser à moi, pour conserver mon souvenir, pour me regretter, pour servir l'Espagne, votre pays, et mon époux, votre roi.

— Madame, je n'avais qu'une chose dans ma vie, c'était mon amour.

— Et cet amour doit vous faire vivre, monsieur; car c'est moi qui vous l'ordonne.

— Ah! ma reine, tous les sacrifices, demandez-les-moi, hors d'habiter cette terre quand vous n'y serez plus.

— J'y serai toujours près de vous, mon ami; mon âme ne vous quittera pas; car notre chaste et pure tendresse est de celle des anges, et Dieu la bénira de son regard lorsque j'aurai quitté mon enveloppe mortelle. Je vous ai bien aimé, je vous aime, j'ai voulu vous le dire une fois, devant mon Créateur qui me rappelle, en face de la mort qui m'attend.

— Oh! merci! merci! c'est déjà le ciel pour moi.

— Que ce souvenir vous console et embellisse les jours qui vous restent. Vivante, j'appartenais au roi, à l'Espagne, à mes devoirs; morte, je ne suis plus qu'à vous; tout ce qu'il y a en moi d'immortel est votre bien, votre récompense; je ne vous quitterai pas un seul instant, vous me retrouverez partout, dans vos prières, dans votre sommeil, dans vos contemplations de la

nature, le soleil, les bois, les fleurs, les chants des oiseaux, tout cela sera pour vous mon âme, passée dans les merveilles de la création et se révélant à vous, sous les mille formes, par les mille harmonies qui vous plaisent. Je vivrai près de vous, pour ne vous plus délaisser, jusqu'au jour où je vous prendrai moi-même pour vous conduire au pied du trône de Dieu et vous placer à ses côtés, parmi ses élus, parmi ceux qui ont rempli dignement la tâche imposée ici-bas. Voilà ce que je vous demande, Alonzo, voilà ce que j'attends de vous. Vous êtes un loyal et généreux gentilhomme. Vous répondez à vos ancêtres et à votre maison du nom que vous portez; l'amour d'une reine ne peut inspirer à un d'Astorga que de nobles pensées et de nobles actions, j'y compte, entendez-vous !

Louison sanglotait; le duc était comme mort auprès de la reine : elle avait étendu sa main vers lui, il ne la prit pas, la force lui manquait.

— Me le promettez-vous, duc?

— Madame, il n'a pas le courage de lever les yeux, il se meurt, répliqua Louison.

— Non, il ne mourra pas, Louison; l'espérance de me retrouver, la joie de m'obéir le soutiendront, j'en suis sûre. Relevez-vous, Alonzo, et venez recevoir le dernier souvenir d'une affection qui doit survivre à ma vie.

Elle sortit, d'une petite boîte de chagrin, un médaillon enfermé dans une enveloppe d'or émaillé; ce médaillon contenait d'un côté son portrait, de l'autre une mèche de ses beaux cheveux noirs. Elle passa elle-même ce médaillon au cou de son majordome en lui disant :

— Ne le quittez jamais; je vous le donne de ma main, je vous le donne pour qu'il me rappelle à vous en consolant votre affliction. Maintenant, votre promesse de m'obéir, duc, je l'exige, et je mourrai en paix. Vous prierez pour moi, vous irez à l'Escurial visiter la tombe où reposera cette Louise que vous avez tant aimée, mon cœur en sera réjoui. Vous me jurez de vivre... pour moi?

— Oui, madame, je vous le jure !

— Je suis contente maintenant. Adieu, adieu, mon Alonzo, mon ami ! du courage et à bientôt. Nous allons nous réunir, pour être ensemble toute l'éternité. Soyez homme et gentilhomme d'Espagne, montrez que vous méritez l'amour que je vous porte et que je sois fière de mon choix. Adieu ! Emmène-le, Louison ; il me fait mal. Du courage, d'Astorga !

Elle répéta plusieurs fois ces mots, mais elle se sentait défaillir; le duc d'Astorga ressemblait à un insensé, il couvrait le médaillon, la main de la reine, de bai-

sers frénétiques, et jetait des mots entrecoupés, sans suite et sans raison. C'était un vrai délire. Yousouf rentra justement en ce moment-là, et ce fut heureux pour tous. Obéissant aux ordres de la reine, il entraîna son maître presque inanimé, le fit revenir à lui, lui rappela son devoir et l'obligation de cacher à tous ce désespoir indiscret, pour l'honneur de la reine et la paix de ses derniers moments. Il fit rentrer le calme dans cette âme brisée, et Marie-Louise put dès lors compter que ses vœux seraient accomplis.

— Maintenant, Louison, j'en ai fini avec la terre; pensons au ciel, dit-elle.

X

Le père Gabriel attendait dans la chambre de la camériste; il fut introduit par les corridors intérieurs, et, pendant le temps qu'il restait près de la pénitente, Louison fit sentinelle à une porte, Yousouf à l'autre. — La reine dormait d'un sommeil paisible, — répondaient-ils à ceux qui les interrogeaient, — et sous aucun prétexte, on ne pouvait entrer chez elle.

Après la confession terminée, l'absolution reçue, Marie-Louise communia. Ce viatique, donné au lit de

la mort par un prêtre français, à une princesse française, tous les deux éloignés de la patrie, tous les deux réduits à se cacher pour prier Dieu suivant leur conscience, entourés cependant des plus fervents catholiques du monde, ce viatique avait quelque chose de touchant et d'auguste.

Le prêtre exhorta la mourante à se détacher de la terre, à penser au ciel, à mettre en Dieu toute sa confiance. Il devait lui pardonner ses fautes, car elle avait beaucoup souffert, car elle les avait expiées dès ce monde.

— Et cependant, mon père, poursuivit-elle, Dieu m'a fait une grande grâce, j'ai été bien aimée!

Cet amour était donc sa pensée la plus intime, même en ce moment terrible où les affections humaines devaient s'effacer devant la pensée de l'autre vie. En effet, heureuses les femmes qui sont bien aimées! Hélas! combien y en a-t-il?

Le reste de la nuit se passa d'une façon assez calme. Malgré les soins et les élixirs de Yousouf, le mal faisait des progrès effrayants. La paralysie, la torpeur, avaient envahi les extrémités, la reine ne les sentait pour ainsi dire plus.

Lorsque le roi arriva le matin, Marie-Louise le pria de trouver bon qu'elle vît l'ambassadeur de France et

qu'elle le vît seule, ou du moins sans que le roi fût présent.

— J'ai à le charger de mes adieux, sire; il doit rapporter à ma famille ce qui se passera dans mes derniers moments, et, par-dessus tout, je ne veux pas laisser croire à la vérité. Mon témoignage sera cru, je l'espère; Dieu me pardonnera ce mensonge, qui sauvera tant de malheureux et qui préservera deux pays de la guerre, je n'en doute pas.

— Dieu vous pardonnera, madame, il vous pardonne par ma voix, dit le père Sulpicio.

— Ah! Maria-Louisa, si tu m'avais cru! s'écriait le pauvre roi désolé.

— Oui, sire, il fallait vous croire, c'était mon intérêt et mon devoir. Apparemment, Dieu ne l'a pas voulu et je devais finir ainsi. Qu'on fasse venir M. de Ribenac, je vous en prie.

M. de Ribenac ne quittait pas le palais, on n'eût pas loin à aller le chercher. Il parut chez la reine avec un visage décomposé et tout à fait conforme aux sentiments qu'il affichait pour elle. Marie-Louise l'accueillit avec beaucoup de dignité et avec une bonté marquée, en dépit de sa souffrance.

— Monsieur, lui dit-elle, chargez-vous de mes adieux pour mes chers parents et de quelques mots que j'ai

tracés hier pour eux. On vous remettra les petits présents destinés à Monsieur, à Madame, à mes sœurs, à mon frère et à mes amis de France. Vous veillerez à ce que tout soit exécuté comme je le désire. Je vous recommande instamment mes femmes françaises, celle-ci en particulier. J'ai réglé leur sort par mon testament; faites en sorte qu'on ne leur enlève rien de ce que je leur donne, que leur voyage soit payé et qu'elles puissent retourner dans notre chère France avec honneur et sûreté. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

--Oui, madame.

— J'envoie à ma sœur, la duchesse de Savoie, un des petits chiens d'Amérique que j'aimais, Louison le lui portera. L'autre doit être donné au duc d'Astorga, mon majordome-mayor, dont les services m'ont été agréables depuis que je suis en Espagne. Remerciez-le, en mon nom et en celui de ma famille, de l'attachement qu'il m'a montré. Remerciez aussi la duchesse d'Albuquerque, ma camarera-mayor ; elle a un beau lot de pierreries. Priez surtout le roi et Monsieur de lui écrire particulièrement; je lui dois grande obligation pour la manière dont elle a exercé sa charge difficile.

— Cela sera fait suivant vos ordres, madame.

— Maintenant, monsieur, dites au roi mon oncle, à

Monsieur, et à tous les miens que je meurs de ma mort naturelle; que le roi Charles II, son conseil, ma belle-mère et toute l'Espagne, m'ont aimée et honorée comme pouvait espérer de l'être une fille de France; dites que je défends, entendez-vous, je défends qu'on ait une pensée au delà de mes paroles. Il plaît à Dieu de m'ôter de ce monde, que sa volonté soit faite! les hommes ne sont point coupables en ceci.

— Cependant, madame...

— Cependant, monsieur, quand je parle, je dois être crue; ma mort est naturelle, j'en donne l'assurance. Nul n'a le droit de me démentir. Allez, maintenant, monsieur, et priez pour moi; tâchez que l'on prie pour moi dans ma patrie; moi, je prierai là-haut pour elle et pour le roi.

L'ambassadeur sortit en pleurant comme les autres; car tout le monde pleurait auprès du lit de cette reine, qui s'éteignait à vingt-sept ans, victime d'un forfait odieux, tout le monde, même ceux qui avaient médité ce crime et qui en croyaient profiter. La reine demanda le comte de Mansfeld, on l'introduisit à sa prière. Elle le reçut comme si elle eût été sur son trône, le chargea de ses commissions pour l'empereur et de ses adieux à madame de Soissons.

— Elle est partie, juste au bon moment, monsieur.

Dites-lui que je n'emporte contre elle aucune mauvaise pensée et que je lui souhaite un heureux avenir.

Elle demanda aussi plusieurs dames de la cour, entre autres la duchesse de Terra-Nova, à qui elle voulut pardonner les ennuis qu'elle lui avait donnés lors de son arrivée.

— Tu ne croyais pas me voir là, si jeune, duchesse. Si j'ai ri dans mes beaux jours, j'expie bien ma gaieté.

La duchesse lui baisa la main; elle la laissa faire et lui donna même un petit reliquaire en lui recommandant de prier Dieu pour elle.

Ces adieux terminés, la reine demanda qu'on n'introduisît plus personne chez elle que les indispensables; elle voulait mourir tranquille. Le roi déclara qu'il ne la quitterait pas, et qu'il dormirait dans sa chambre. La douleur lui rendait la raison; on ne le reconnaissait plus. La reine fut pour lui, jusqu'au dernier moment, bonne, tendre, affectueuse. Elle l'appelait sans cesse et lui répétait en tâchant de sourire :

— J'ai une mort bien douce; je ne souffre pas, je m'en vais sans m'en apercevoir.

Ainsi que l'avait annoncé Yousouf, cet état dura huit jours. La comtesse de Penitz, les deux camériste,

le pauvre Nada la précédèrent. La reine ne parlait pas d'eux. Un matin, cependant, elle dit au roi :

— Je ne vous demande pas de leurs nouvelles, vous me tromperiez, je ne vous croirais pas, et j'en serais affligée. Je les reverrai bientôt.

Le huitième jour, elle avait dormi la nuit entière, elle était fort assoupie, et les médecins déclarèrent qu'elle ne se réveillerait probablement pas complétement. Le roi, abîmé de douleur, s'était couché sur son lit, à côté d'elle; il la tenait embrassée, elle ne le sentait pas. Depuis l'événement, elle n'avait pris aucune nourriture, elle était pâle et maigre à faire pitié; on l'eût prise pour une statue de cire. Son cœur battait à peine, elle ne faisait aucun mouvement.

Charles II lui parlait, l'appelait des noms les plus tendres, en français et en espagnol, espérant la rappeler à la vie, elle restait muette.

— Oh! disait le pauvre monarque, je vous en supplie, rendez-la-moi et demandez-moi ensuite la moitié de ce que Dieu m'a donné, mes plus belles couronnes, elles sont à vous.

— Hélas! sire, Dieu seul peut faire un miracle!

— Que les églises soient ouvertes nuit et jour, que mes peuples prient Dieu, que les prêtres chantent et sortent les châsses des reliques. Je promets tout ce

qu'ils voudront promettre et je le tiendrai. Oh! mon Dieu, mon Dieu, prenez ma vie pour la sienne!

Yousouf, vaincu par les supplications du malheureux prince, essaya un dernier remède, dont il ne garantit pas l'effet, mais qui pouvait peut-être rendre à la malade quelques instants de connaissance et de lucidité; c'était tout ce qu'on pouvait attendre de la science, et c'était même beaucoup lui demander.

Un peu après sept heures, les rayons de ce soleil d'Espagne étaient amortis; on avait ouvert les fenêtres, la chambre était remplie de fleurs suivant le goût de la reine, des oiseaux des Indes chantaient dans une volière, un vent parfumé venait des jardins mourir sur la couche où cette belle princesse était étendue, à moitié ensevelie dans ses dentelles et ses batistes. Le silence régnait dans le palais, on entendait seulement la cloche lointaine sonnant l'Angélus et la prière pour son salut.

Le roi, qui ne la quittait pas du regard, crut lui voir faire un mouvement; elle soupira, ouvrit les yeux, il poussa un cri de joie.

— Ah! mon Dieu!

Elle le reconnut, elle lui sourit, plaça sa main dans la sienne et prononça son nom. Il l'embrassa dans un transport d'ivresse et crut qu'elle le lui rendait. Elle ne put retenir une plainte, il l'avait blessée.

— Ménage moi, murmura-t-elle.

— Je suis si heureux!

— Dieu est bon. Il me permet de revoir encore une fois ce beau ciel, ces arbres, ces fleurs, toi!... Je puis vous dire adieu et c'est un grand bienfait... Je ne souffre pas. Je sens que ma vie est épuisée et que dans bien peu d'instants je dormirai pour ne me réveiller jamais. Mérci, Yousouf; c'est à toi que je dois ce moment si doux; je connais ta science, elle me donne toute confiance dans l'avenir pour mon cher roi. Sire, permets que l'on fasse entrer ici le duc d'Astorga.

Le roi fit un signe. Le marjordome-mayor parut.

— Mon cher duc, dit la reine, je veux vous demander un présent, non pas pour moi qui n'ai plus besoin de rien sur la terre, mais pour notre maître à tous, pour le roi. Vous avez un savant médecin qui m'a soignée et qui m'aurait sauvée si j'avais pu l'être : donnez-le-moi.

— Ah! madame, pourquoi me le demander? Tout ce que je possède n'appartient-il pas à Votre Majesté?

— Vous me le donnez, et, moi, je le donne à mon époux; c'est mon dernier présent, c'est le dernier gage de ma tendresse. Qu'il ne le quitte pas d'un instant. Qu'il conserve sa vie comme il a conservé la mienne.

Seulement, qu'il soit plus heureux avec lui qu'avec moi.

Yousouf, sur un geste du duc, alla baiser la main du roi et celle de la reine.

— Yousouf, dit celle-ci, veille bien sur lui et préserve-le ! Ma vue se trouble, je m'en vais à Dieu. Sire, qu'on assemble ma maison et qu'on vienne faire la prière autour de moi ; je veux mourir entourée de vous tous.

Le père Sulpicio ouvrit la porte et appela les dames et toutes les personnes de la maison de la reine, qui restaient dans son appartement comme si elles eussent été de service; le majordome-mayor y tenait naturellement la première place avec la duchesse d'Albuquerque. Tous les deux s'agenouillèrent derrière le roi au plus près du lit. On laissa les rideaux ouverts, et la cour entière, qui garnissait les antichambres, participa aux prières que le premier aumônier récita tout haut.

Le père Sulpicio était debout près de la reine, l'exhortant et la bénissant, lui répétant les paroles sacrées et l'encourageant à bien mourir. Elle l'écouta assez longtemps, montrant par quelques gestes qu'elle comprenait et qu'elle s'unissait à eux. Elle sourit au roi, à d'Astorga en les regardant l'un après l'autre. Puis ses yeux se fermèrent, une pâleur de marbre se répandit

sur ses traits, et son âme s'envola dans un dernier souffle imperceptible. A dix-neuf ans de distance, elle mourut comme sa mère, au même âge, et de la même façon. On eût pu crier comme à Saint-Cloud :

« La reine se meurt ! la reine est morte ! »

La voix éloquente de Bossuet n'eût point prononcé l'oraison funèbre ; mais, de plus que sa mère, elle laissait un époux au désespoir et un noble cœur dévoué, blessé pour toute la vie ; elle laissait une réputation sans tache, fruit d'une vie pure et presque toute de souffrance.

Aussitôt qu'elle fut expirée, Yousouf s'approcha du roi et lui demanda de le suivre dans son appartement.

— Tout est-il donc fini ? s'écria le malheureux prince.

Un geste de douleur fut toute la réponse du médecin.

Le roi tomba roide par terre. On l'emporta, et beaucoup de courtisans le suivirent ; mais la maison de la reine demeura en prières autour de son corps. La duchesse d'Albuquerque lui jeta son voile sur le visage, arrangea le corps avant que les membres se refroidissent ; puis elle se retourna vers l'assistance et l'invita à dire un *De profundis* pour l'âme de sa maîtresse, qu'dans ce moment-là même, paraissait devant son juge.

Tous le répétèrent, excepté le duc d'Astorga, toujours prosterné à la même place, sans prononcer un

mot, ni faire un mouvement. On le toucha lorsque tout fut fini et qu'il fallut quitter la chambre. Il se releva comme par un ressort, jeta un dernier regard sur la reine à moitié cachée, et sortit avec une physionomie aussi froide, aussi impassible, en apparence, que s'il n'eût pas perdu tout le bonheur de sa vie.

XI

La cour d'Espagne fut frappée, par cette mort, d'un coup épouvantable. Le roi resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Sa santé et sa raison étaient atteintes trop au-dessus de ses forces. Sa tendresse pour la reine était extrême, il n'avait jamais aimé d'autre femme ; il n'en avait même pas regardé une autre, depuis l'âge de dix-neuf ans qu'il l'avait épousée. La beauté, la jeunesse de Marie-Louise d'Orléans, sa forte et vigoureuse santé laissaient espérer de longues années. Si quelquefois elle avait souffert, si les belles couleurs de ses joues avaient pâli, c'est que cette plante joyeuse de France ne pouvait s'acclimater dans le royaume de l'ennui, c'est qu'elle avait souffert par le cœur et qu'elle avait combattu vaillamment pour sa vertu, comme une noble femme qu'elle était.

Yousouf, suivant les ordres de son maître, suivant le désir de la reine, ne quitta pas le malade; après Dieu, ce fut à lui qu'il dut son retour à la santé, à la raison; ce grand médecin s'attacha à son œuvre, en même temps que ce grand cœur s'attacha à un malheureux.

Le duc d'Astorga remplit ses fonctions aux obsèques de la reine; il accomplit jusqu'au bout le devoir de sa charge, grave, sérieux, mais non désolé, du moins en apparence. La douleur avait marqué de sa griffe ce jeune front, et, jusqu'à la fin de sa vie, cette marque y devait rester indélébile.

Quand le caveau funèbre fut refermé, quand un ordre du roi lui eut enjoint de rapporter les insignes de sa charge, qui sont comme ici un bâton, à ce que je crois, dans le genre des capitaines des gardes, il quitta le palais, et s'en alla chez lui, à Madrid, dans ce même lieu où il avait reçu la reine et où il avait fait bâtir, mais non pas à la même place, une magnifique maison. Le carré où l'ancienne avait brûlé était resté vide, entouré de bosquets d'orangers; il y fit construire une chapelle sous le vocable de la sainte Vierge et de saint Louis de France; il la dédia au souvenir de la reine et à son deuil éternel. Un sarcophage, sur lequel elle était représentée couchée, en tenait tout le fond.

La statue ressemblait d'une manière frappante; il avait fait venir d'Italie un artiste pour l'exécuter.

A ses pieds était à genoux le fidèle nain, fort ressemblant aussi, et, dans le sépulcre, il fit mettre tout ce qu'il put rassembler d'objets ayant appartenu à Marie-Louise. La chapelle funéraire et le tombeau étaient du plus magnifique marbre blanc, pris à grands frais dans les carrières de Carrare. C'était un monument superbe. Le duc n'en sortait pour ainsi dire plus, passant plusieurs heures chaque jour près de cette statue. Personne n'entrait dans la chapelle, qu'un domestique de confiance pour en avoir soin; ce même domestique servait une messe, dite par le chapelain du duc, et à laquelle celui-ci assistait seul.

Il allait à la cour une fois par semaine, saluait le roi en silence, et, avant de se retirer, lui demandait si Sa Majesté n'avait pas besoin de lui, si elle n'avait point d'ordres à lui donner. Sur la réponse négative, il rentrait chez lui et n'en sortait plus, n'y recevait âme vivante et n'écrivait pas même à ses parents les plus proches. Telle fut sa vie jusqu'au moment où nous le retrouverons plus tard.

On apprit l'arrivée de la comtesse de Soissons en Italie, qu'on la cherchait encore en Espagne. Le comte de Mansfeld, interrogé plusieurs fois par le ministre du

roi d'Espagne et par l'ambassadeur de France, répondit toujours que la comtesse était sous la protection de son maître, qu'il reconnaissait très-volontiers l'avoir fait disparaître par les ordres de l'empereur, alors que, contre toute raison, on l'accusait d'un crime qu'elle n'avait pas commis. Il invoquait le témoignage de la reine elle-même, qui l'avait hautement chargé de ses compliments pour madame de Soissons, en répétant à satiété qu'elle mourait de sa mort naturelle. On ne put jamais en tirer davantage, et madame de Soissons revint peu de temps après à Bruxelles, où elle ne fut jamais inquiétée.

La douleur du roi était de celles qui ne se calment pas et que le temps augmente. Son égarement d'esprit se portait de ce côté ; il ne parlait que de la reine, et cependant, déjà, ses ministres s'agitaient pour lui imposer, sous forme de conseil, un second hyménée.

On cherchait parmi toutes les princesses de l'Europe celle que l'on choisirait pour lui offrir cette couronne d'épines ; car, si la pauvre Marie-Louise l'avait péniblement portée, quelle tâche attendait celle qui la remplacerait, alors que Charles II ne vivait que de regrets, et répandait sur la cour un voile de tristesse plus épais encore !

Le duc de Medina-Celi, bien qu'il ne fût plus pre-

mier ministre, avait conservé un grand empire sur l'esprit du roi. Il se chargea de la première ouverture, lorsque, après bien des négociations, on eut enfin découvert la malheureuse qui devait partager ce trône glacé. La reine mère, pour cette occasion, sortit de sa retraite, comme elle en était sortie à la mort de Marie-Louise. Je n'ai point parlé d'elle, parce qu'elle ne marqua point en cette circonstance, au lieu que, pour le nouveau mariage, elle fut de tout depuis le commencement.

— Mon fils, dit-elle au roi, qu'elle trouva assis près d'une fenêtre, seul dans la chambre où la reine était morte, mon fils, vous ne vous souvenez plus que vous êtes roi.

— A quoi me sert cette puissance dérisoire, qui n'a pas pu me servir à conserver la seule personne que j'aimasse, madame?... Pourquoi être roi, si c'est pour souffrir comme les autres hommes, plus que les autres hommes, même?

— Vous avez reçu de Dieu et de votre père une couronne que vous devez transmettre à vos enfants, c'est votre devoir.

— Mon devoir! reprit-il avec un sourire amer; et comment le remplirai-je, maintenant, ce devoir? Comment avoir des enfants, puisque je n'ai plus d'épouse?

— Vos regrets ne sauraient être éternels, sire. Votre

qualité vous impose une obligation à laquelle il faut vous soumettre.

— Laquelle, madame?

— Vos peuples demandent un héritier; votre conseil a décidé que Votre Majesté donnerait une nouvelle reine à l'Espagne.

— Jamais!

— La princesse est déjà choisie, les paroles sont portées, on n'attend que votre consentement pour débattre les articles.

— Et qui donc s'est permis de m'engager sans mon ordre? Qui a eu l'audace de disposer de moi?

— Votre mère, mon fils, celle qui vous a porté dans son sein, qui a veillé sur votre enfance et qui se regarde comme chargée devant Dieu de votre gloire et de votre bonheur.

— Mais pourquoi? pourquoi? répéta le monarque en se frappant le front; pourquoi ne pas me laisser libre de pleurer celle que j'ai perdue? pourquoi m'ôter la seule consolation laissée à celui qui souffre, celle de souffrir? Le dernier pauvre de mes États regrette sa compagne et conserve ses regrets tant qu'il le désire et sans que nul s'y oppose.

— Un roi se doit à son peuple, sire, et vous êtes roi.

— Je suis roi, et je ne suis pas le maître! je suis roi,

et mes sujets et ma mère m'imposent leur volonté! je suis roi, et je ne puis porter toute ma vie le deuil d'une femme chérie! C'est une dérision, vous dis-je, madame! si je suis le roi, qu'on m'obéisse et qu'on ne me commande point.

— La raison d'État, sire, votre jeunesse, le bonheur du reste de votre vie...

— La raison d'État! Manque-t-il de princes pour succéder à ma couronne? mes cousins de France, mes cousins d'Autriche, je n'ai que le choix. Ma jeunesse! elle est flétrie. Mon bonheur! il est dans la tombe de ma bien-aimée. Laissez-moi, madame, laissez-moi!

Cette tentative infructueuse fût suivie de beaucoup d'autres; enfin, on en vint à harceler le pauvre roi jusqu'à ne pas lui laisser un moment de repos. Romulus, alors seul auprès de lui en privance, devenu morose et fâcheux, se joignit à ceux qui le tourmentaient; il se mit à harpigner sa conscience et à lui répéter du matin au soir qu'il serait damné s'il ne faisait tout au monde pour avoir un héritier de son État et qu'il serait séparé pour l'éternité de sa chère Louise.

Cette idée se chaussa dans sa tête; il s'en alla à l'Escurial et y passa tout son temps en prières, auprès du tombeau de la reine, la consultant et lui demandant ce qu'elle voulait qu'il fît.

—Séparés pour l'éternité ! s'écriait-il sous ces voûtes sonores.

On imagina une jonglerie pour le décider : on fit cacher derrière une tombe un jeune moine qui répondit en imitant la voix de la reine :

— Marie-toi ! ou nous ne nous reverrons jamais.

Il tomba évanoui sur le coup. On avait là un médecin tout prêt, non pas Yousouf, qu'on avait pris soin d'écarter, pour ce moment, sous un prétexte quelconque, mais un médecin affidé qui le fit revenir à lui et le transporta dans sa chambre, après qu'il se fut bien mis dans l'imagination ce qu'il avait entendu.

L'accès du roi fut terrible, cette fois. Yousouf se douta bien de quelque momerie lorsqu'il le vit en pareil état, et lorsqu'il lui entendit répéter vingt-quatre heures de suite :

— Louise, je t'obéirai, puisque nous ne pouvons nous revoir qu'à ce prix...

Le lendemain, en effet, il fit venir le premier ministre et s'informa de la princesse Anne de Neubourg, nièce de l'électeur palatin, par conséquent nièce de Madame, seconde femme de Monsieur. Tous ces rois et princes sont alliés les uns des autres.

Cette princesse Anne était belle, elle avait de l'esprit. Dans sa jeunesse, c'est-à-dire à l'époque où nous la

trouvons, elle avait beaucoup de charmes, qui, plus tard, tournèrent à l'aigre ; elle joua un drôle de rôle, mais il n'en est pas question encore.

Elle avait été élevée dans cette petite cour de Neubourg, chez un père peu riche ; elle était d'une grande simplicité. Beaucoup de ces princes allemands chez qui l'on prend des reines et des impératrices, n'ont pas même le train de nos grands seigneurs.

La couronne d'Espagne arrivait à souhait ; pourtant le bruit de l'empoisonnement de Marie-Louise leur donna à réfléchir. La princesse avait pour gouvernante une comtesse de Berlips, femme de tête et d'intrigue, prenant de toute main, et qui, ayant déjà bâti sa fortune sur celle de son élève, n'y voulut point renoncer. Elle endoctrina tout le monde, jura que, si on la conduisait en Espagne, elle veillerait sur la reine et saurait bien empêcher qu'on arrivât jusqu'à elle.

On mit dans les conditions que la comtesse de Berlips accompagnerait la princesse et resterait avec elle.

— Madame d'Orléans n'a été si malheureuse que parce qu'on l'avait abandonnée. Sa famille ne s'est point souciée de s'occuper d'elle ; que son expérience nous serve à sauver notre enfant, disait la duchesse à madame de Berlips.

— Je la sauverai, madame, vous pouvez vous reposer sur moi.

Les conditions furent acceptées, et bientôt Anne de Neubourg apprit qu'il fallait se préparer à partir. La couronne la tentait fort, mais le mari pas du tout, et les conditions de la grandeur encore moins. On lui avait dépeint le roi, qui, malgré son jeune âge, avait presque l'aspect d'un vieillard. On n'osa pas lui envoyer son portrait; elle savait à peu près ses folies, ses idées étranges, elle n'était donc qu'à demi heureuse, l'ambition seule était satisfaite.

Anne avait dix-neuf ans ; c'était une grande et forte femme avec un beau teint, de beaux yeux, de belles dents, toute propre à donner une longue lignée à un prince d'une autre espèce que celui-là. Aussi, l'avait-on choisie en conséquence, et les projets étaient formés, les choses disposées. Il n'y manquait que son consentement.

Elle eut une grande peine à quitter sa famille et son pays, et s'en alla en jetant les hauts cris. La Berlips lui promettait toute espèce de joie, de triomphe et de béatitude, lorsqu'elle aurait une fois touché cette terre d'Espagne, où l'or poussait tout seul comme les oignons dans les autres endroits. A l'âge de la princesse, on s'occupe peu de ces espérances-là, surtout lorsqu'on

est Allemande, qu'on a rêvé toute sa vie sur le bord du Danube quelque beau prince, ou même quelque beau chevalier, bien brave, bien fait et bien amoureux.

Le cortége de la reine alla s'embarquer je ne sais où, je crois bien qu'on ne lui fit pas traverser la France, mais ce dont je suis sûre, c'est ce que je vais raconter. Je tiens tout ce qui va suivre d'un homme qui joua un grand rôle dans cette histoire, de mon ami le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse. Il a tout vu de bien près et me l'a raconté bien souvent. J'ai cent lettres de lui où se trouvent mille détails, je les ai conservées et je les consulte à mesure, en me rappelant ses conversations, qui n'étaient pas moins curieuses.

La reine arrivait un soir avec son escorte, ses dames et ses gentilshommes, dans une petite ville du Tyrol où elle devait coucher. Ce Tyrol est un pays sauvage, mais des plus propres aux romans et aux idées romanesques, dont la reine ne se faisait faute. On lui avait préparé un logis chez le principal habitant. Bien qu'elle fût très-fatiguée, elle voulut absolument aller visiter une chapelle fort ancienne située sur un rocher qui lui sembla des plus pittoresques. Elle partit avec madame de Berlips. Ces Allemandes ont des idées qui ne se conçoivent pas.

Justement au milieu de la montagne, elles aperçoivent

un beau jeune homme comme celui qu'elle avait tant rêvé sur le Danube. Il portait un costume de montagnard ; mais il régnait dans toute sa personne un certain air qui n'était pas de tout le monde et qui sentait sa noble origine.

La princesse le regarda et rougit.

— Ah ! dit-elle à la Berlips sans être entendue des autres, si le roi d'Espagne était fait ainsi !

Mais, hélas ! le roi d'Espagne était tout autrement.

Ce qui l'étonna, c'est que le beau jeune homme, au lieu de se ranger respectueusement pour la laisser passer, s'avança droit vers elle, la salua le plus honnêtement du monde, et dit à la Berlips, sans le moindre embarras :

— Madame la comtesse, veuillez m'excuser près de Sa Majesté si je prends la liberté de venir à elle aussi brusquement. Il n'y a dans ces montagnes ni chambellan ni camarera-mayor pour me présenter.

— Monsieur, dit la Berlips avec hauteur, la reine désire ne pas être troublée dans sa promenade.

— J'obéirai, madame ; cependant, nous sommes très-proches parents, nous sommes exilés tous les deux, nous allons nous retrouver dans le même pays : j'avais cru que l'on pouvait oublier un peu, dans ces conditions, les cérémonies ordinaires.

— Quoi? qu'est-ce? un parent? interrompit la princesse? Qui êtes-vous, monsieur?

— Le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse, votre cousin, madame; j'ai l'honneur d'être très-proche de Votre Majesté, ainsi qu'elle doit le savoir.

— Ah! le prince de Darmstadt! reprit-elle avec joie. Et que faites-vous ici, monsieur? pourquoi dans ces montagnes? Vous allez en Espagne, dites-vous?

— Oui, madame.

— Pour voyager?

— Non, madame; pour y chercher fortune. Les cadets n'en ont point une toute faite, par le temps qui court.

— Vous saviez mon mariage, sans doute; c'est ce qui vous a décidé à choisir ce pays.

— Non, madame, j'y étais décidé depuis longtemps. J'ai pour ami le comte de Mansfeld, ambassadeur de l'empereur à Madrid; c'est lui qui m'appelle et qui m'a promis la protection de Sa Majesté le roi d'Espagne.

En effet, le prince, qui voyageait pour son plaisir, après nous avoir quittés en Italie, avait reçu un jour du comte de Mansfeld la lettre que voici, sans autre explication:

« Monsieur,

» Vous savez mon amitié pour le prince votre père et pour vous; il se présente une occasion de la prou

ver, et je la saisis à la hâte. Venez en Espagne, je vous destine une position qui vous satisfera, je l'espère, de toutes les façons. Vous pourrez arriver à tout, en suivant mes instructions et mes conseils. Vous êtes jeune; mais c'est la première condition pour l'emploi que vous devez remplir. Ceci ressemble à une énigme, je vous l'expliquerai à votre arrivée. Il faut vous arranger pour demeurer tout à fait ici. L'Espagne sera désormais votre patrie, et c'est là que le bonheur vous attend. »

On juge si cette jeune tête travailla sur ce mystère! Il apprit en même temps le mariage de sa cousine, qu'il ne connaissait pas; il se dit que, s'il pouvait la rencontrer, cela serait à souhait; il s'assurait d'avance sa protection, et, près d'un roi comme Charles II, la puissance de la reine devait être grande. Il arrangea donc sa petite scène en fin courtisan qu'il était et la joua comme on vient de la lire.

La reine s'en allait à contre-cœur, elle était déjà bien loin de sa patrie; la rencontre d'un Allemand, d'un parent dans ce pays étranger, lui sembla une bonne fortune. Pour comble de joie, cet Allemand, ce parent, s'en allait se fixer en Espagne. Ils parleraient ensemble de ce qu'ils laissaient derrière eux, et ils en avaient long à dire!

La conversation s'établit, elle devint intéressante, presque intime. La beauté de la princesse frappa le jeune homme ; il ne s'attendait pas à trouver cette déesse sur les routes, elle lui semblait illuminer tout le pays. La perspective de vivre auprès d'une aussi charmante cousine, lui donnait plus de désir encore de s'emparer de la position, et de passer le reste de ses jours dans cette bienheureuse Espagne.

La reine le trouva bien fait, agréable ; elle reçut de lui une excellente impression ; mais, malgré le romanesque de la rencontre, elle n'en eut ni le cœur ni l'imagination atteints, et n'eut d'autre idée que d'en faire un ami dans son éloignement de sa famille.

La reine engagea le prince à la suivre avec elle à son logis, pour y souper ; ce qui fit assez crier la Berlips. Elle tenait déjà à l'étiquette royale, et la reine d'Espagne ne mange avec personne. Mais la princesse, dans sa joie, ne voulut point l'entendre ce discours, et fit asseoir le cousin à ses côtés.

Le lendemain, il mit dans un coin le costume montagnard et revêtit un habit plus splendide, pour accompagner la reine jusqu'à la couchée. Il resta à cheval à sa portière, elle lui parla souvent ; le soir, ils soupèrent encore ensemble ; la reine se montra tout à fait à son aise, elle eut beaucoup d'esprit... *allemand* ; ce qui n'est

pas la même chose que le nôtre, mais elle s'adressait à un Allemand. J'ai souvent vu ce prince de Darmstadt m'écoutant et ne me comprenant qu'une demi-heure après, et alors s'écriant tout à coup :

— Oh ! charmant ! charmant ! Ces Français ! il n'y a qu'eux pour avoir de ces idées-là.

Le prince quitta la reine le lendemain, passionnément amoureux d'elle, non pas à la française, c'est-à-dire légèrement, mais à l'allemande, c'est-à-dire pour la vie. Il s'en alla droit à Gênes pour s'embarquer tout de suite et la précéder à Madrid, où il se faisait en même temps un devoir et un bonheur de la recevoir. Sa première visite fut pour le comte de Mansfeld et la conversation qu'ils eurent ensemble mérite d'être rapportée ; c'est un curieux échantillon de la politique.

On l'annonça chez l'ambassadeur.

— Ah ! s'écria celui-ci, qu'il vienne ! faites entrer Son Excellence.

Il alla au-devant de lui jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, et se livra aux démonstrations les plus tendres et les plus joyeuses.

Le prince ne s'attendait pas à un pareil accueil, il en fut charmé et n'en eut que plus de désir de connaître la position qu'il devait occuper. Après les

premiers compliments, il interrogea le comte, et le sourire de celui-ci, piquant et mystérieux, lui laissa tout à deviner.

— Ah! mon prince, vous demandez pourquoi je vous ai appelé; il n'est peut-être pas temps de vous l'apprendre, et vous allez d'abord répondre à mes questions, lors même que vous les trouveriez impertinentes; ce qui pourrait bien arriver.

— De tout mon cœur.

— Voyons, mon cher prince, quels désirs formez-vous?

— Ma foi, monsieur, vous me prenez sans vert, je n'y ai pas pensé, et il me faudrait bien longtemps pour vous raconter cela.

— Vous n'êtes donc pas ambitieux?

— Je crois que si.

— Vous n'en êtes pas très-sûr?

— Mais si, décidément, je suis ambitieux, je voudrais parvenir.

— A quoi?

— Ma naissance, sinon mon mérite, dont je doute fort, me donne le droit d'arriver assez haut.

— Dans quelle partie?

— La guerre, la guerre, mon cher comte; je ne suis pas de taille à aller loin dans la politique.

— Très-bien, le beau régiment des dragons de la reine vous convient-il?

— S'il me convient! mais l'avez-vous donc dans votre poche pour me l'offrir? ajouta-t-il en riant.

— Justement, en voici la patente toute prête, pour vous être remise si vous l'acceptez. Les régiments ici sont comme les évêchés en France, ils n'exigent pas une résidence assidue, vous pouvez rester à la cour.

— Ah! tant mieux!

— Cette cour-ci est loin d'être gaie, je vous en préviens.

— Elle le deviendra, peut-être.

— C'est impossible. Le roi ne sera jamais qu'un cacochyme, un insensé, qui pleure sa première femme et qui passe sa vie dans les tombeaux à regarder la place qu'il occupera auprès d'elle. Il se meurt en détail, ou plutôt il n'a jamais vécu, et vous ne trouverez dans cette grande ville de Madrid, dans cette cour bigote et ennuyeuse, que l'occasion de faire votre salut, en la prenant, en pieux chrétien, pour ce qu'elle se donne; ou celle de vous damner tristement en vous moquant d'elle, en enrageant, et en bâillant du matin au soir.

— Pourquoi m'avoir appelé, alors?

— C'est que le sort commun à tous ne sera pas le vôtre, si vous voulez.

— Comment cela ?

— Je vous ai demandé tout à l'heure si vous étiez ambitieux ; maintenant, je vous demanderai si vous êtes amoureux. Cette question est du nombre des questions impertinentes que je vous ai annoncées, n'est-ce pas?

— Si je suis amoureux ! répéta le prince, en rougissant comme une jeune fille. Voulez-vous donc me marier?

— Non, je vous en donne ma parole.

— Je respire, car je n'en ai aucune envie.

— Vous n'êtes pas amoureux alors ?

— Qui sait?

— C'est un secret, sans doute ? Il faut me le confier, cependant; sans cela, nous ne pouvons aller plus loin.

— Il y a donc une condition au bien que vous voulez me faire ?

— Il y a toujours une condition au bien que l'on fait; trop heureux quand il n'y en a pas plusieurs qui se contredisent.

— Enfin, parlez donc !

— Vous êtes amoureux, prince?

— Peut-être... Une folie, une chimère.

— La femme que vous aimez est loin d'ici?

— Je ne sais.

— Comment, vous ne savez?

— Non, car je ne sais pas au juste où elle est maintenant ; mais qu'importe ! cet amour ne peut jamais avoir de résultat; elle ne sait pas, elle ne saura jamais que je l'aime ; ainsi...

— Ainsi, elle ne vous empêcherait pas de présenter vos hommages à quelque belle dame, si cela était nécessaire à votre situation?

— Sans doute! sans doute!

— C'est tout ce qu'il faut, je ne vous en demande pas davantage. Le nom de votre infante ne m'importe pas, du moment que vous n'avez pas une fidélité enragée. Vous êtes parent de la reine, n'est-ce pas?

— Oui ; ne le savez-vous pas?

— Parfaitement! je suis seulement charmé de vous l'entendre dire. La connaissez-vous? vous avez été à Neubourg?

— Jamais ; cependant je connais la reine.

Et le prince raconta la rencontre qu'il avait faite et parla de la reine, de sa beauté, avec un feu, un enthousiasme que le comte de Mansfeld observa d'un œil satisfait. Il ne lui fallut pas cinq minutes pour deviner le nom de la dame mystérieuse, mais il se garda bien de le faire remarquer.

— Ah ! la reine est aussi belle que cela? reprit-il.

—Aussi belle qu'une femme peut l'être, monsieur.

— Quel dommage! elle aura pour mari un homme... un mannequin, un fantôme, une machine à testament, s'il ne peut avoir un héritier.

— Pauvre princesse!... Vous lui avez fait un triste cadeau en lui donnant cette couronne. Elle était bien heureuse dans son petit duché de Neubourg; elle eût épousé quelque prince allemand; elle eût vécu aimée et heureuse dans quelque petite cour de notre pays, au lieu que, dans cette sombre Espagne...

—Eh bien?

— On y empoisonne les reines, monsieur. La pauvre Louise d'Orléans était jeune, belle et charmante, hélas! et cependant ..

— Monsieur, la reine d'Espagne est morte de sa mort naturelle. Elle l'a assuré à son dernier moment, et personne n'a le droit d'en douter.

Le comte de Mansfeld prononça ces paroles avec un sérieux qui aurait donné des soupçons à un homme prévenu. Le prince de Darmstadt était jeune, amoureux, occupé de lui-même et de ses espérances. Il n'en remarqua rien, et reprit l'ambassadeur en sous-œuvre pour lui faire dire ce qu'il voulait savoir, mais sans en obtenir davantage.

— Attendez, mon prince, et prenez patience en commandant votre régiment. Il vous suffit de savoir que vous serez appelé à de hautes destinées, que vous serez avant peu l'homme le plus éminent de ce royaume, et cela sans prendre d'autre peine que celle de vous laisser guider par mes conseils. J'aurai l'honneur de vous présenter demain au roi.

Le prince, enchanté de son début, se mit, en quittant l'ambassadeur, à parcourir la ville, et à faire quelques-unes des visites qu'il lui avait indiquées. Il fut reçu partout comme on reçoit en Espagne, avec une gravité gracieuse, montrant la volonté d'être aimable, autant que cela est compatible avec le caractère sérieux de ce peuple si différent des autres peuples du Midi, ordinairement gais, agréables et légers. Je trouve que les Espagnols ressemblent à leur langue, ils sont solennels comme elle.

C'est, du reste, une nation bien déchue et qui a beaucoup à déchoir encore, à ce que disent les philosophes et les politiques.

Le prince de Darmstadt fut conduit le matin suivant à la cour. Il vit le roi et revint le cœur saisi.

Ce cadavre devait donc posséder la plus belle princesse de l'univers !

Charles II le reçut comme il faisait tout, avec indifférence.

— Sire, dit Mansfeld, le prince est parent de Sa Majesté la reine.

— Oui, un prince allemand... Tous les princes allemands sont parents entre eux. Il est vrai que tous les princes du monde sont cousins. Moi, je suis neveu du roi de France, en même temps que je suis son beau-frère ; ma pauvre Louise était aussi la belle-sœur de son oncle. Chère Louise !

Il parlait sans cesse de cette femme aimée et à tout propos.

— L'avez-vous connue ? demanda-t-il au prince.

— Non, sire, je n'ai pas eu cet honneur.

— Ah ! qu'elle était belle !

— Sire, la princesse Anne est bien belle aussi.

— Je le sais.

Ces mots furent prononcés avec une froideur dont le prince de Darmstadt fut tout prêt à s'offenser. Le cœur a de singuliers replis.

L'audience ne fut pas longue. Le roi était avec son confesseur, il se faisait lire des chapitres de l'Évangile et des lamentations de Jérémie. C'était sa grande occupation. Il restait des journées entières sans entendre parler des affaires d'État, occupé seulement de ses regrets et de ses prières. Il avait des rêveries sans terme, et plus le moment approchait de contracter ce

second hymen, plus il s'y montrait contraire. La reine mère en était à craindre quelque affront à l'arrivée de la princesse. On méditait un nouveau prodige, quelque intervention de la reine Louise pour le décider, et l'on arrangea dans ce but un voyage à l'Escurial. Yousouf fut plusieurs fois au moment d'abandonner sa tâche. Il fallait les ordres précis de son maître pour le décider à rester. On l'abreuvait de dégoûts, on lui faisait subir des humiliations et presque de mauvais traitements. La dernière volonté de la reine devait cependant être exécutée et le duc d'Astorga n'avait point permis qu'on y portât la moindre atteinte.

L'arrivée de la nouvelle reine fut pour lui un coup terrible.

— Elle est bien vite oubliée ! pensait-il ; mais du moins, chez moi et dans mon cœur, le culte sera éternel.

Les momeries eurent lieu ainsi qu'on les avait préparées ; le roi crut à l'intervention de la pauvre morte, et il promit qu'il recevrait Anne de Neubourg comme elle avait le droit d'être reçue. Elle arrivait le lendemain.

XII

Cette fois, le roi n'alla point au-devant de sa fiancée. Il l'attendit à Buen-Retiro, et ne descendit même

pas l'escalier. Il fit dire à la reine, par son majordome-mayor, qu'il lui faisait ses excuses, mais qu'il ne pouvait marcher ce jour-là, en la priant de vouloir bien trouver bon qu'il la reçût en haut des degrés. Leur mariage devait avoir lieu le soir même et tout était préparé dans la chapelle du château.

De magnifiques parures étaient étalées dans la chambre destinée à la reine. La camarera-mayor l'avait été recevoir à la frontière, ainsi qu'une partie de ses femmes et de ses senoras de honor. Toutes lui faisaient cortége lorsqu'elle arriva près du roi, magnifiquement vêtu et quittant le deuil pour la première fois. Il s'appuyait sur son grand écuyer et son confesseur ne le quittait pas. Il reçut la princesse avec une grande politesse, lui fit un de ces compliments auxquels les princes sont accoutumés en sortant de nourrice et lui proposa tout de suite de la conduire chez elle.

Il lui parla allemand, il le savait assez bien, et on s'était efforcé de le lui rappeler les derniers jours. La pauvre princesse fut plus douloureusement frappée qu'elle ne s'y attendait.

— Ah! dit-elle à madame de Berlips, je ne m'y accoutumerai point, j'en suis sûre. Pourquoi m'a-t-on fait venir ici!

— Du courage, madame, au contraire! c'est le mo-

ment d'en montrer. Vous serez ici ce que vous voudrez, vous y tiendrez la place qui vous conviendra, le roi ne gardera pas ses regrets en face de votre beauté, si vous voulez prendre la peine de lui révéler votre esprit. Voyez les belles choses ! Quels joyaux ! quelle magnificence !

— La pauvre Louise d'Orléans a peut-être porté cette couronne, dit Anne en montrant un superbe diadème de diamants; une autre la portera après moi. Je n'aurai pas d'enfants, et, lorsqu'on verrà que je ne remplis pas l'office qu'on destine à la souveraine de ce royaume, on fera de moi comme de cette malheureuse femme, on me tuera. En attendant, je souffre; il me semble que ce sombre palais va tomber sur ma tête. J'étouffe !

Elle se jeta sur un siége et resta les yeux baissés, les bras pendants, la tête tombante; elle avait peine à retenir ses larmes. La camarera-mayor étonnée s'approcha respectueusement d'elle, la salua et lui dit :

— Madame, j'en demande pardon à Votre Majesté, mais c'est l'heure de sa toilette, on attend qu'elle soit prête pour se rendre à la chapelle.

— Ah ! c'est vrai; habillez-moi donc.

A peine entrée dans ce palais, la tristesse et l'ennui s'emparaient déjà de la pauvre jeune femme. Elle

croyait prévoir le sort qui l'attendait; elle était encore bien loin de s'en douter.

La toilette fut longue; presque toutes les dames de la cour passèrent dans sa chambre, il fallut les recevoir et les saluer, entendre leurs noms, et leur sourire lorsqu'elle avait tant d'envie de pleurer. Elle revêtit un magnifique manteau, une jupe toute brodée de pierreries, la fatale couronne; bien qu'elle fût pâle comme un fantôme, elle ne voulut absolument pas mettre de rouge. On eut beau lui représenter que c'était d'étiquette, elle n'y consentit pas.

— Je ne me résoudrai jamais à cette profanation, dit-elle; je ne veux pas cacher ce que je ressens, je ne veux pas que ce peuple, que cette cour me croient heureuse de devenir leur reine. Oh! que ne suis-je morte, plutôt!

Ce commencement parut des plus étranges aux Espagnols. Il l'était en effet d'autant plus, qu'elle n'avait laissé derrière elle aucun sentiment de cœur, et qu'après tout, une petite princesse du Neubourg devait payer de quelques sacrifices la couronne d'Espagne et des Indes.

La reine avait déjà reçu toute sa maison à la frontière. Elle connaissait sa gouvernante, la duchesse de Villafranca, camarera-mayor, et son majordome-mayor,

qui n'était plus le beau et poétique d'Astorga. Il n'eût pour rien au monde accepté cette charge, que l'on ne pensa pas, du reste, à lui offrir. Ceux qu'on ne voit pas sont vite oubliés.

Au moment où elle quittait son appartement pour se rendre à la salle du trône et, de là, à la chapelle, elle aperçut, au premier rang des seigneurs, un homme de grande taille, admirablement bien fait, laid de visage, mais de ces laideurs qui plaisent et auxquelles on s'accoutume tout de suite. Il pouvait avoir la quarantaine, à peu près, et n'accusait pas plus de trente ans. Rien de haut, de grand comme son air et sa tournure, rien de gracieux comme ses façons. Il la salua avec une affectation de respect et de *chevalerie* (je ne trouve pas d'autre mot pour rendre à peu près ma pensée) qu'elle ne put s'empêcher de remarquer. Elle le regarda; bien qu'elle l'eût certainement vu à son arrivée, elle ne se rappela pas son nom : au milieu de son trouble, elle avait mal entendu. Elle lui rendit le salut avec bienveillance, et passa.

Ce salut était une déclaration positive de se mettre à son service, de se dévouer, de lui appartenir corps et âme; elle se réserva de demander plus tard des renseignements sur ce serviteur zélé, ne voulant point interrompre la marche solennelle.

Un peu plus loin, la reine reconnut un beau visage, des yeux brillants, un sourire plein de promesses; elle sourit aussi malgré elle, et se rappela les deux jours dans la montagne du Tyrol, les beaux projets échangés, les ardentes aspirations de ce pauvre prince de Darmstadt vers la fortune et le bonheur. Il lui fit une révérence embarrassée qu'elle accueillit de façon à lui rendre le courage.

— Allons, pensa-t-elle, voilà certainement deux amis dévoués dans ceux qui me regardent.

Un peu plus loin, le comte de Mansfeld se pavanait devant les autres ambassadeurs, qui lui cédaient le pas avec d'autant plus de facilité que celui de France n'y était point. Un remplaçant marquait et tenait sa place; il ne bougeait de celle qui lui était due, sans se mettre plus en avant que ne le permettait sa position secondaire. Les deux cours étaient déjà presque brouillées, et, dans ce cas-là, un ambassadeur a toujours quelque maladie de commande pour rester sur la brèche et ne se montrer qu'en temps opportun.

Le mariage se fit; le roi fut convenable et la reine tellement émue, qu'elle pouvait à peine parler. Un voile de tristesse plus épais qu'à l'ordinaire était jeté sur cette demeure, déjà si triste et si désolée.

Après la bénédiction, le roi et la reine firent une col-

lation en public; ils n'y touchèrent point; la princesse Anne se sentait près de pleurer, sous tous ces regards braqués contre elle comme des escopettes.

Le roi se leva le premier, après lui avoir fait la politesse d'un demi-salut pour la consulter; c'était le moment cruel, on allait les laisser seuls, et que dirait-elle à cet homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle craignait et qui lui déplaisait tant?

— Il est fou, Berlips! disait-elle à sa gouvernante, qui lui ôtait ses pierreries, afin de les renfermer suivant l'usage; il me tuera peut-être. Enfin, prie Dieu pour moi.

La Berlips s'épuisait en discours et en encouragements; elle dut laisser la reine entre les mains de ses femmes espagnoles, de la camarera-mayor, et se retirer; elle n'avait aucune place marquée dans le cortége ni dans la chambre nuptiale. Les cérémonies ne se font point en Espagne comme chez nous, je crois l'avoir déjà dit. Une fois la reine introduite et couchée, tout le monde se retire; le roi vient seul, à son tour, en robe de nuit; il passe par ses appartements intérieurs.

Il en fut cette fois comme à l'ordinaire. Charles II arriva le visage plus pâle encore qu'à la cérémonie. Il fit deux ou trois tours sans parler, cherchant ce qu'il allait dire, ne voulant pas blesser cette jeune femme

qui l'avait accepté par la raison d'État, et qui n'était pas même la cause innocente de sa douleur ; d'un autre côté, il se sentait incapable de se montrer avec elle autrement qu'il ne sentait. L'image de Louise d'Orléans ne le quittait pas, il la voyait sans cesse, tantôt suppliante, tantôt irritée, tantôt les bras étendus, le poussant vers la princesse, tantôt le retenant au contraire, suivant que sa propre imagination agissait sur lui.

Charles II était bon, il avait un excellent cœur, on ne pouvait le rendre responsable du malheur de sa conformation. A l'âge qu'avait la reine, on est très-pitoyable, on s'émeut facilement des souffrances des autres. Depuis le matin, Anne de Neubourg priait Dieu de lui envoyer la force, de lui inspirer la conduite qu'elle devait tenir avec cet homme, désormais son mari, qu'on lui avait imposé. A l'aspect de ces traits bouleversés, de ces yeux pleins de larmes, elle éprouva un mouvement de pitié si grand, qu'il ressemblait à de l'affection et que de ce moment naquit la vive tendresse qu'elle lui porta toute sa vie.

Comme il passait près d'elle, elle l'appela. Il se retourna tout surpris.

— Sire..., dit-elle encore bien timidement.

— Madame ?...

— Pardonnez-moi, sire, mais il me semble qu'entre nous les choses ne sont point ce qu'elles doivent être, il me semble que vous souffrez, que vous craignez de me le dire et que vous vous imposez une contrainte dangereuse pour l'avenir. Parlez-moi comme si vous me connaissiez depuis longtemps, dites-moi le sujet de vos peines; je suis destinée à être votre meilleure amie, personne n'a le droit de les connaître avant moi.

Charles II l'écouta avec un étonnement profond, nulle ne lui avait tenu un pareil langage. Il ne savait s'il dormait ou s'il veillait. Il s'approcha du lit et attendit qu'elle lui parlât encore pour répondre.

— De cet instant peut dépendre le reste de notre vie; je suis bien jeune, je viens de bien loin, j'ignore le monde, la cour et la politique. Élevée dans un château patriarcal, je n'ai vu autour de moi que des amis. Une première fois, notre paisible retraite a été troublée lorsqu'on y est venu chercher une impératrice. Ma sœur pleure sur le trône l'asile de nos jeunes années, je veux suivre une autre route. Vous souffrez, sire, vous êtes malheureux, on vous a forcé de faire trêve à vos regrets et de prendre une femme que vous n'aimez pas. Qui sait? Dieu vous envoie peut-être une amie, une consolatrice. Vous pleurerez près de moi, et

je pleurerai avec vous, car je ne veux pas vous voir souffrir, et je sais que la pitié, l'affection font oublier les souffrances.

— Vous êtes bonne, répondit enfin le roi, que ses larmes étouffaient et qui se laissa tomber sur le lit en sanglotant.

— Oui, pleurez, pleurez, et ne craignez pas de me lasser; une seule chose pourrait m'offenser, ce serait que votre cœur eût un secret pour le mien. Faites vos confidences politiques à vos ministres ou à ceux qui aspirent à gouverner l'État; moi, je ne veux qu'une chose, votre amitié. Je n'ai qu'une ambition, celle de vous rendre heureux.

Le pauvre roi pleurait toujours et ses larmes paraissaient le soulager beaucoup. Il tendit la main à Anne de Neubourg, qui la prit et la baisa. Elle sentit son cœur se fondre et comme un lien profond se former entre elle et son mari. A dater de cette nuit, son rôle dans la vie fut tracé, et c'est une singulière destinée que celle de ce roi et de ses deux épouses. Marie-Louise d'Orléans fut une femme vertueuse et dévouée, Anne de Neubourg fut un ange.

Charles II, une fois la glace rompue, éprouva un bien-être inconnu près de cette jeune créature, dont il redoutait la présence. Il la pria de lui parler encore;

sa voix lui faisait du bien. Entouré depuis son enfance de courtisans et de serviteurs intéressés, il n'avait été aimé que deux fois et jamais comme il aurait eu besoin de l'être. Sa mère, qui l'aimait certainement, songeait avant tout à le dominer, pour régner sous son nom; en elle, l'ambition tuait la tendresse maternelle, et la neutralisait.

Marie-Louise l'aimait par devoir; entre elle et lui, une véritable passion s'était placée : la reine adorait le duc d'Astorga, elle ne s'occupait du roi que pour obéir à sa conscience, pour rester irréprochable. Elle le consolait, elle le soutenait, lorsqu'il laissait deviner ses douleurs, mais elle ne les cherchait pas, elle n'allait pas au-devant; c'était un devoir rempli, je le répète, et, quelque forte que soit la voix du devoir, elle ne ressemble jamais à celle du cœur.

Pour cette fois, c'était un devoir, peut-être; mais évidemment la reine n'y songeait pas, mais évidemment son âme se portait tout entière au-devant de celle de Charles II. Elle se dévouait à lui entièrement, sincèrement, sans arrière-pensée; elle trouvait son bonheur dans ce dévouement, et, si Dieu ne lui retirait pas son aide, il était probable qu'elle n'en chercherait pas d'autre.

Le roi comprit tout cela avec l'instinct des enfants

et des fous, qui distinguent si bien ceux qui les soignent; il se mit donc à causer avec Anne, à lui confier ses pensées. Cette nuit se passa tout entière dans cet entretien, où la confiance s'établit entre eux et où l'empire de la reine sur l'esprit de son époux s'établit d'une manière indestructible.

Il lui raconta ses longues épreuves, ses tourments, les déchirements de sa vie, son amour pour Louise, ses regrets, ses frayeurs lorsque ce qu'il appelait son démon s'emparait de lui. La jeune fille l'écouta avec un intérêt et une compassion dont tout son cœur fut envahi.

— On dit que je suis fou, on me traite comme tel, ma pauvre amie, et on vous a donné un triste mari ; vous payerez bien cher la couronne. Cependant, je ne suis pas fou, ne le croyez pas, Anne; je ne le suis pas assez, du moins, pour ne pas m'apercevoir que je ne ressemble pas à tout le monde. Enfant, je n'ai pas eu les mêmes jeux, les mêmes caprices; je ne me suis plu que dans les idées sombres, dans les images funèbres; je cherchais les tristesses, je m'établissais de préférence dans les cimetières et près des tombes. J'avais et j'ai encore une aversion profonde pour mon métier de roi. Ma santé si faible me rend tout travail impossible, je n'ai jamais été une minute sans souffrances! Quelquefois ces souffrances

deviennent insupportables, et alors ma tête éclate, alors je vois venir ce terrible démon qui me passe sa griffe sur le crâne et qui m'ôte la faculté de penser, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais quand il me possède.

— Nous l'éloignerons, sire.

— Vous ne le pourrez pas, Anne. Mon amour pour Louise aurait dû le tuer, il l'a rendu plus fort encore, au contraire. Oh! que j'ai souffert de cet amour! Je voulais lui plaire, je voulais être le plus beau, le plus galant cavalier de ma cour, et, lorsque je me comparais aux autres, je sentais mon insuffisance; lorsque je me comparais à elle, surtout, je me décourageais et j'avais peur de ma passion même. Incapable d'exprimer mon sentiment, mon cœur se brisait de rage et de douleur devant cette impuissance. Je ne savais rien offrir à cette femme si belle, que des joyaux et des présents. J'avais la richesse d'un roi, je n'avais pas le pouvoir du dernier de mes sujets, près de la femme qu'il aime; j'étais muet, j'étais anéanti sous son regard.

— Pauvre Charles!

— Oh! oui, pauvre Charles! et ils me l'ont tuée, et le roi, l'amant, n'ont pas su la défendre, la soustraire à cette mort affreuse. Je l'ai vue succomber dans mes bras. Elle ne m'a point aimé d'amour, elle ne me l'a jamais

dit non plus; elle fut digne et vertueuse, je suis sûr qu'elle est restée irréprochable, mais je suis sûr que tout son cœur appartenait à un autre. Eh bien, jugez de ma misère, je n'ai pu trouver en moi l'énergie d'en être jaloux, excepté lorsque le démon était là. Alors, j'aurais fait périr cet homme dans d'horribles supplices; mais, livré à moi-même, rien! Je me lamentais, je pleurais comme à présent, et pas la force de me plaindre ni celle de me venger. Hélas! ma pauvre Anne, je ne suis qu'un enfant, ou un furieux.

La reine prit la tête de son mari et baisa chastement son front, avec la tendresse d'une mère; elle fit serment, en elle-même, de consacrer sa vie à cette grande douleur, de la soulager, de la consoler et d'être pour elle une providence sur la terre.

— Ah! je vous remercie, dit-il; Louise ne m'a jamais embrassé comme cela.

Après cette longue conversation si pleine de larmes, la fatigue le dompta, il s'endormit la tête sur le bras de la reine, et elle le regarda dormir, écartant de son front les mouches qui bourdonnaient autour d'eux, trouvant une douceur ineffable à contempler ce jeune visage flétri par la souffrance, et sentant à chaque minute son cœur envahi davantage par le sentiment étrange qui naissait en elle.

— Il sera tout pour moi, mon enfant d'abord, mon ami, mon frère, mon mari. Je l'aimerai de toutes les affections en même temps, je ne lui demanderai pas ce qu'il ne peut me donner, je me contenterai du lot que Dieu m'a accordé ici-bas, il est encore assez beau. Ma vie tout entière appartiendra à cet homme, qui n'a que moi, comme je n'ai que lui. Mon Dieu, vous m'avez inspirée, soyez béni!

Elle ne ferma pas les yeux, mais le roi dormit jusqu'au moment où Yousouf d'un côté, et Berlips de l'autre, entrèrent dans la chambre. Elle leur fit signe de ne point faire de bruit, afin de ne pas l'éveiller. Le médecin s'approcha, tâta doucement le pouls de son malade, le regarda attentivement, et, faisant une profonde révérence à la reine :

— Vous êtes une fée, madame, lui dit-il; depuis que j'ai le soin de la santé du roi, Sa Majesté n'a pas dormi d'un pareil sommeil.

— Dieu soit loué! répondit-elle, ne le troublez donc pas, alors.

On lui dit que l'heure était venue de se lever et qu'il fallait, au contraire, que le roi parût, qu'il parussent tous les deux. La cour les attendait déjà dans les antichambres.

— Je l'éveillerai donc, reprit-elle ; laissez-moi.

Elle le baisa sur le front comme la veille, en lui disant d'une voix pleine de tendresse et de douceur :

— Mon cher sire, mon cher seigneur, ouvrez vos yeux, voici l'heure de la messe, et nous devons des remercîments à Dieu.

Cette parole de la reine fut entendue par ceux qui épiaient derrière la porte entr'ouverte ; elle se répéta et se commenta de mille façons.

Le roi entr'ouvrit les yeux, et il aperçut le beau visage d'Anne de Neubourg penché sur le sien et sourit.

— Ah ! c'est vous ! J'ai bien dormi, Anne. Vous savez qu'ici, le roi et la reine se tutoient, c'est un usage, il faut nous y soumettre ; vous ne m'en voudrez pas. Lorsque nous serons seuls, nous nous en dispenserons. Pauvre amie ! je vous aimerai bien, je vous aime déjà et je vous plains encore davantage.

Yousouf et la comtesse ne comprenaient rien à ces paroles. La reine avait mis sa belle main sur les lèvres du roi pour le faire taire ; elle lui sourit aussi de ce beau sourire qui reflète une âme pure et qui ressemble à celui des anges, dans les grandes peintures des maîtres italiens.

Yousouf appela le sommelier du corps ; le roi se leva et fut emmené dans son appartement. La reine, avant de laisser entrer ses femmes, dit à madame de Berlips :

— Je suis contente, Berlips, très-contente. Dieu m'a fait une grande grâce; je te conterai cela quand nous seront seules.

— Le ciel soit loué! il oubliera la Française, et vous en ferez ce que vous voudrez.

La toilette de la reine fut très-brillante et très-nombreuse. Ses paroles, répétées et interprétées par cent personnes, firent croire à des choses inouïes et le bruit se répandit qu'elle allait obtenir une faveur plus solide et plus réelle que la feue reine Louise.

— C'est une autre tête, disaient les politiques.

— Cette beauté blonde et langoureuse plaît bien plus encore que les cheveux noirs de Marie d'Orléans, reprenaient les femmes et les jeunes gens; le roi en aura été frappé.

Ce fut un concert de louanges, une hymne d'espérance pour l'avenir, dont la reine eût été bien singulièrement frappée si elle avait pu l'entendre.

Elle se rendit à la messe avec le roi. Rien ne se passa comme pour la reine Louise; on n'attendit pas pour son entrée; elle se fit dès ce jour-là, moins magnifique peut-être que celle de la première épouse, mais aussi n'eût-elle pas le désagrément de l'attendre. Il semblait que l'on mit les morceaux doubles et que l'on se pressât comme si l'on n'avait pas de temps devant soi.

La reine rencontra encore le même seigneur, le premier sur son passage; plus sûre d'elle-même en ce moment, elle demanda son nom à la duchesse de Villafranca.

— Votre Majesté l'a accueilli hier en arrivant d'une manière toute distinguée, lorsque j'ai eu l'honneur de lui présenter dom Thomas Henriquez de Cabrera, duc de Riosecco et comte de Melgar, amirante de Castille.

— Ah! oui, je me souviens, c'est un des plus grands seigneurs d'Espagne, n'est-il pas vrai, madame?

— Il a l'honneur d'appartenir à la maison royale, madame, non par une branche légitime, mais par une branche légitimée et devenue la principale.

— Je ne comprends pas, répliqua la reine.

On était alors occupé à bâtir sur la tête d'Anne de Neubourg l'édifice de sa coiffure pour son entrée, cela devait durer une heure au moins; pendant ce temps, personne n'entrait chez elle que les femmes attachées à son service; elle causait donc avec sa camarera-mayor pour se distraire, et, lorsque celle-ci lui eût répondu:

— C'est une longue histoire, madame.

Elle la pria de la lui raconter.

La duchesse de Villafranca, heureusement, n'était point de l'humeur de la duchesse de Terra-Nova, et

puis une chose digne de remarque, c'est que ces grands d'Espagne savent tous sur le bout de leur doigt l'histoire de chacun d'eux, jusqu'aux générations les plus reculées. Ignorants comme des carpes pour tout le reste, ils ont à cet égard une érudition de bénédictins.

— Voici ce que Votre Majesté désire savoir, madame. Le roi Alphonse II de Castille, père de Pierre le Cruel, eut, de sa maîtresse Éléonore de Guzman, deux fils jumeaux. L'un fut Henri de Transtamare, qui détrôna son frère Pierre le Cruel ou le Justicier, et qui est l'aïeul direct de Sa très-sacrée Majesté Charles II, tout comme de Sa Majesté l'empereur, le roi Ferdinand et la reine Isabelle la Catholique, arrière-petits-enfants du comte de Transtamare, devenu Henri Ier, roi de Castille, n'ayant eu qu'une fille, mère de Charles-Quint et de l'empereur Ferdinand 1er, d'où sont venues les deux branches de l'auguste maison d'Autriche, en Espagne et en Allemagne.

— Et l'amirante? demanda la reine, qui s'arrêtait peu à ces détails de généalogie.

— L'amirante descend directement et masculinement de Frédéric, comte de Transtamare, frère jumeau du roi Henri Ier. C'est donc à proprement parler, une branche cadette de la maison royale, Votre Ma-

jesté le comprend. Dix amirantes de Castille se sont succédé de père en fils dans cette maison jusqu'à celui d'à présent. C'est une grande dignité et une grande race.

La conversation tourna d'un autre côté, après cette explication, qui n'est pas inutile à connaître. On s'occupa du prince de Darmstadt. Il avait fait demander la permission de se joindre au cortége de la reine, comme ayant l'honneur d'être son parent, et celui de commander son régiment de dragons. La reine l'accorda de fort bonne grâce ; à son tour, la camarera-mayor, très-friande de généalogies, demanda des détails sur la maison de Hesse, sur ses relations avec celle de Bavière, et ensuite sur l'impératrice, sœur de la reine d'Espagne.

En répondant à ses questions, la reine laissa percer le désir de voir quelquefois dans son particulier son parent M. de Darmstadt ; à son grand étonnement, on lui répondit que rien n'était plus facile.

— On m'a prévenue cependant que les reines d'Espagne étaient tenues à une étrange sévérité ; je sais que la reine Louise ne pouvait recevoir que difficilement l'ambassadeur de France, lorsque celui-ci demandait à la voir.

— La reine Louise était une Française, madame ; d'ail-

leurs, cela n'était pas si difficile que vous le supposez, même pour elle. Tout cela est bien plus en paroles qu'en action ; il n'est pas une de nos reines qui ne fournisse le sujet d'un roman, plus que chez les autres peuples. Je vous en citerais plus de dix, sans compter la feue reine elle-même et ce duc d'Astorga ; il n'est pas que Votre Majesté n'en ait entendu parler.

Ce fut un autre récit qu'il fallut faire. Anne voulut savoir l'histoire à fond. Elle ne pouvait en croire ses oreilles ; un pareil amour ne lui semblait pas de ce monde. Ses questions sur le duc d'Astorga durèrent le reste de la toilette ; on lui promit qu'elle le verrait.

— Il vient à la cour chaque semaine, madame, et, à moins que la présence de Votre Majesté ne l'en écarte...

— Cela serait possible ; mais veillez-y, duchesse ; qu'on lui fasse dire de ma part que je tiens à ce qu'il me salue. Un si fidèle serviteur ! Puissé-je en trouver un semblable !

— Ou je suis bien trompée, madame, ou l'amirante aspire à jouer le même rôle auprès de Votre Majesté. Je ne sais pas s'il est homme à brûler ses palais et à les convertir en chapelle pour prouver son dévouement. Il me semble avoir plutôt un parti pris d'avance, et ce n'est pas là ce que j'appelle l'amour à la d'Astorga.

La reine sourit : ce parti pris d'avance d'amour envers et contre tous lui semblait bizarre.

Elle acheva sa toilette et parut aux yeux éblouis du roi comme un astre de beauté. Le roi lui dit qu'il s'allait placer d'avance pour la bien voir et la saluer ; les courtisans se séparèrent en deux troupes : les plus jeunes et les plus brillants se joignirent à cheval au cortége de la reine, à cheval elle-même ; les autres suivirent le roi au palais, afin d'y recevoir Sa Majesté, lorsqu'elle y arriverait après sa fatigante journée.

XIII

La reine prit en quelques jours un empire immense sur l'esprit du roi, par conséquent sur la cour entière. Le conseil et les ambassadeurs voulurent compter avec elle ; elle s'en défendit avec modestie, disant qu'elle était beaucoup trop jeune pour être traitée ainsi, qu'elle n'avait aucune instruction, aucune expérience, et qu'elle ne voulait entrer en rien dans les affaires de l'État.

— Mon rôle est de soigner le roi, de le consoler, de l'égayer si je puis, répondit-elle au comte de Mansfeld, qui la pressait fort de s'emparer du pouvoir dans l'intérêt de son maître ; je n'en veux pas remplir d'autre.

— Cependant, madame, tel n'est pas votre seul devoir. Il vous faut régner, puisque le roi en est incapable ; il vous faut diriger la politique de l'Espagne du côté de l'Empire. La reine Louise était toute Française ; à son exemple, et pour réparer ce qu'elle a fait, vous devez être tout Allemande.

— Je serai tout Espagnole, monsieur, ou plutôt je serai la femme du roi d'Espagne, et je suivrai le chemin qu'il me tracera.

— Vous êtes heureuse, madame? Que Votre Majesté me pardonne cette question indiscrète, peut-être ; mais j'ai l'ordre de mon souverain, de votre auguste beau-frère, de m'en enquérir auprès de vous. Vous êtes contente de Sa Majesté?

— Aussi contente qu'on peut l'être d'un homme que l'on connaît depuis huit jours. Remerciez mon frère et ma sœur, ils n'ont point d'inquiétude à concevoir : mon sort est mieux fixé qu'on ne devait le croire.

— Les médecins du roi assurent que l'arrivée de Votre Majesté lui a été très-favorable, et que, depuis longtemps, il ne s'est pas trouvé aussi bien portant qu'il l'est aujourd'hui.

— Cela est vrai, monsieur, et j'en suis heureuse. J'accepte de grand cœur la mission qui m'est confiée, je la remplirai.

Le comte de Mansfeld se retira. Ce n'était pas précisément ce qu'il eût désiré entendre; mais le roi était jeune, une révolution pouvait s'être opérée en lui et l'espérance de la maison d'Autriche se réaliser enfin. On parlait d'un pèlerinage à Notre-Dame d'Atocha; mais il croyait peu aux miracles; les vieux politiques ne croient qu'en eux-mêmes et en leurs ruses. Si on veut les tromper, on n'y arrive que par la franchise, ils cherchent des dessous de cartes, même où il n'y en a pas.

Le roi ne quittait pour ainsi dire pas Anne de Neubourg, c'est assez la mode en Espagne. Le roi Philippe V et sa chère femme ne se quittaient pas d'une seconde; j'ai entendu des Français parler de cette présence continuelle de façon à donner des nausées en songeant à ce que ce prince était devenu.

Charles II était d'un autre genre; sa monomanie et ses idées funèbres ne pouvaient pas l'abandonner ainsi. Après une trêve causée par la nouveauté de la situation, elles reparurent. Il les sentit d'avance et se jeta tout éperdu dans les bras de la reine en lui disant :

— Voici le démon, il vient, aidez-moi à le combattre!

Elle fit tous ses efforts, mais elle n'y parvint pas. La crise eut lieu. Yousouf et elle passèrent les jours et les nuits près du malade. Le médecin ne put méconnaître cette âme angélique et cette bonté. Il s'at-

tacha à elle aussi véritablement qu'il l'était à son maître, et bientôt, dans leurs longues heures de veille, le duc d'Astorga devint le sujet de leurs conversations.

Anne se fit raconter par le fidèle serviteur la vie de ce martyr de l'amour. Elle écouta, avec une surprise toujours croissante, le récit de cette douleur que rien ne guérissait. Et cet homme était beau, jeune; il avait des trésors, il portait un des plus beaux noms de l'Espagne; toutes les femmes seraient heureuses d'être choisies par lui, il se dévouait à une ombre, à un fantôme.

— Ne le verrai-je point? On me l'avait annoncé.

— Je ne sais, madame, s'il se décidera à venir au palais. Ces mots : *la reine*, qui ne s'appliquent plus à Louise d'Orléans lui semblent un blasphème; il ne peut les entendre prononcer. Il ne vient plus présenter ses hommages au roi, parce que, dit-il, Sa Majesté n'a plus besoin de lui, qu'il est délié de son serment et que Votre Majesté est maintenant en toutes choses à la place de celle qu'il regrette.

— Lui as-tu parlé de moi?

— Oui, madame; il sait que Votre Majesté est l'ange gardien de son maître.

— Eh bien, il devrait me pardonner alors; d'ailleurs, est-ce ma faute?

— Le duc d'Astorga est sous le poids d'un de ces

chagrins qui altèrent presque la raison, madame ; il ne faut pas que Votre Majesté l'accuse. S'il la voyait, je suis sûr qu'il perdrait ses préventions; le difficile est de le conduire ici.

De toutes parts, la reine entendait parler de cette merveille d'amour ; rien n'était donc plus naturel que son désir de voir le duc ; elle ne le témoignait qu'à Yousouf, la camarera-mayor n'étant point de ces gens à qui elle pouvait tout dire, malgré sa bonté relative. Yousouf entretenait involontairement cette disposition ; le duc d'Astorga devint une occupation pour elle, une manière d'idée fixe; son désir de le voir, de le connaître, fut bientôt impérieux ; elle mit tout en œuvre pour le satisfaire.

L'accès du roi un peu calmé, elle amena un jour la conversation sur d'Astorga et demanda s'il était revenu à la cour depuis la mort de Louise d'Orléans.

— Il y est venu une fois chaque semaine, jusqu'à votre arrivée.

— C'est donc moi qui le chasse?

— Qui sait? il a son démon aussi, comme moi, le pauvre homme! Louise a laissé deux malheureux. Seulement, lui, il n'est pas obligé de gouverner l'Espagne ; il reste seul dans sa chapelle ardente, avec la froide image qu'il adore, et nul ne lui impose des lois qu'il n'accepterait pas.

— Si vous le faisiez appeler, sire?

— Il viendrait peut-être, je n'en suis pas sûr.

— Essayez.

— Vous êtes curieuse de le voir?

— Eh bien, oui, je vous l'avoue. Il n'y a pas un autre homme comme celui-là dans l'univers.

— N'allez pas l'aimer, Anne! ajouta le roi d'un ton mélancolique.

— Oh! non, sire, non, je ne l'aimerai pas, car je vous aime bien.

— Si vous l'aimiez, vous m'aimeriez encore, on peut nous aimer tous les deux en même temps; seulement, lui, on l'aime par amour; moi, on m'aime par pitié.

Deux larmes coulèrent sur les joues pâles de ce pauvre roi enfant, qui voulait tant être aimé et qui avait si peu de force pour le rendre.

L'ordre du roi, les prières d'Yousouf, peut-être aussi la curiosité, on ne peut répondre de rien, décidèrent le duc d'Astorga à paraître, non pas un jour de baise-main, mais dans le cabinet du roi, un matin que celui-ci était seul avec Anne.

Le désespoir avait donné un autre caractère à sa beauté, sans l'éteindre. Ses cheveux noirs retombaient sur ses épaules, en boucles frisées naturellement; il ne portait plus de perruque. Son visage, d'une pâleur

mate et unie, faisait ressortir l'éclat de ses yeux, que ses larmes n'avaient pu altérer.

Vêtu de noir des pieds à la tête, il ne portait d'autre joyau que l'ordre de la Toison d'or, avec un collier en diamants, rubis et émeraudes, un collier digne d'un roi, qu'il tenait de son aïeul, lequel l'avait reçu en présent de l'empereur Charles-Quint.

Lorqu'il entra, lorsque Anne de Neubourg vit approcher cet homme dont son imagination avait tant rêvé, elle le trouva mille fois au-dessus de ses rêves; elle en fut éblouie, et se demanda si elle aurait le courage d'être aimée par un pareil homme et de refuser son amour.

Quelque chose, dans son cœur, répondit que oui, car elle était vouée à un devoir bien doux, noble, un devoir qui remplissait toute son âme et qui suffisait à son bonheur. Elle pensa qu'il eût été bien beau, sans doute, de trouver dans son époux les grandes qualités, le rare mérite qui distinguaient le duc d'Astorga; mais il était plus beau encore de dévouer sa vie à un être souffrant, bon, malheureux, dont elle était la providence et la vie.

Ces réflexions faites, elle leva hardiment la tête et regarda le héros de roman, qu'elle ne craignait plus.

Il fut digne, froid, distingué, tout ce qu'il pouvait

être. Le roi lui demanda pourquoi il ne l'avait pas vu depuis longtemps, pourquoi il n'était pas venu présenter ses hommages à la reine Anne. Le duc s'inclina profondément et répondit que Sa Majesté le savait bien.

— Ah ! oui, répondit Charles II en pâlissant.

L'audience fut courte, le duc se retira. La reine ne demanda plus à le voir. Quand Yousouf lui en parla ensuite, elle détourna la conversation, et, comme il insistait, elle le pria de ne plus lui rien dire à ce sujet.

— Le duc est le seigneur le plus accompli qu'il y ait en Espagne, en Europe peut-être; je conçois ton attachement pour lui, et, s'il y avait jamais une duchesse d'Astorga, elle serait heureuse entre les heureuses. Telle est mon opinion, Yousouf; maintenant que tu la sais, restons-en là.

— Il n'y aura jamais de duchesse d'Astorga, madame.

XIV

Ainsi que l'avait deviné la dchesse de Villafranca, l'amirante aspirait à jouer auprès de la reine Anne le rôle de d'Astorga près de la reine Louise. En conséquence, il se plaça sur son passage, dans tous les coins, n'épargna ni dépenses ni galanterie, lui fit offrir ses

services par dix voix différentes et parvint à lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur lui.

Le reste se fit dans son imagination. Il se persuada qu'il était aussi amoureux que d'Astorga, qu'il avait la même passion et qu'elle produirait les mêmes effets. Une conversation entre M. de Mansfeld et M. de Darmstadt vous apprendra où les choses en étaient en Espagne, un an après le mariage de la reine. Ils avaient dîné tête à tête dans un des cabinets de l'ambassadeur. Celui-ci aimait à se soustraire au monde qui l'entourait et à manger avec quelque Allemand les affreux mets de son pays en fumant. C'étaient les courts instants où il était un peu lui-même ; mais c'était aussi l'occasion de faire parler ceux dont il avait besoin. Il semblait si bonhomme, qu'on ne se défiait pas de lui, et la confiance venait dans ce tête-à-tête.

Ce jour-là, il faisait chaud, ils s'étaient établis sur une terrasse toute garnie de fleurs. Le beau ciel du Midi leur servait de tente ; les étoiles et la lune étaient au-dessus de leur tête comme des girandoles de diamants. Le comte avait beaucoup flatté le prince et lui avait fait une querelle sur ce qu'il ne menait pas assez grand train et ne lui demandait pas assez d'argent.

— J'ai l'ordre de vous en donner beaucoup, mon

prince, pour soutenir à Madrid l'honneur de votre maison et celui que vous avez d'être parent de la reine.

— A quoi dépenserais-je tant d'argent, monsieur? Je n'ai pas les goûts des seigneurs de mon âge, je fuis les plaisirs qu'ils recherchent, je me contente de faire ma cour au roi et...

— A la reine, interrompit le comte en souriant.

— A la reine, sans doute; n'est-ce pas mon devoir?

— Vous ne cherchez pas à vous faire remarquer? Vous n'avez envie de plaire à personne, pas même à cette mystérieuse dame qui vous occupait à votre arrivée ici? Vous ne l'aimez plus?

Le prince leva les yeux au ciel; il était tout en sentiment; on n'a pas nos idées dans ces pays-là.

— Vous l'aimez, et elle ne vous aime point?

— Hélas! non.

— Ne vous découragez pas, cela viendra. Vous êtes fait de façon à triompher de toutes les vertus, avec un peu de patience.

— Je ne crois pas.

— Eh! mon Dieu, ne voyons-nous pas sous nos yeux les choses les plus étranges. Lorsque la reine est arrivée, il y a un an, aurions-nous supposé qu'elle aimerait, qu'elle aimerait d'amour ce fou, cet idiot de roi? A son âge, avec sa beauté!

Le prince garda le silence.

— Vous la voyez souvent, la reine?

— Très-souvent.

— Et que pensez-vous d'elle?

— C'est un ange.

— Que pensez- vous des prétentions de l'amirante, et de son imitation du duc d'Astorga?

— Ce que je pense, monsieur, ce que vous pensez vous-même, probablement; le parallèle n'est pas difficile à établir. Le duc d'Astorga est jeune et beau; l'amirante est laid, et sa jeunesse est finie. Le duc est grand, intelligent, illustre; l'amirante n'a que de petites inclinations, de petites vues, de petites idées; il ne brûlerait pas un fagot d'épines inutilement et ne jetterait pas des millions dans une fournaise, lors même que toutes les reines de la terre auraient soupé chez lui; le duc est brave comme un héros, l'amirante est lâche; le duc est loyal, l'amirante est improbe; enfin, puisque la reine Louise a résisté en l'aimant à cette réunion de perfections, comment la reine Anne ne résisterait-elle point à cet homme si incomplet, lorsqu'elle ne l'aime point, surtout?

— C'est ce que je pensais. Il est cependant en grande faveur auprès d'elle; elle le reçoit dans ses particuliers, elle accepte de lui des présents, elle lui envoie

des douceurs de sa table; ce qui, ici, marque beaucoup.

— La reine croit avoir en lui un ami fidèle, elle lui accorde sa confiance, parce qu'elle se méfie de tout le monde et qu'elle a besoin d'être aimée, pour être bien servie. Ce n'est pas autre chose.

— Ah! la reine se défie! Il me semble qu'elle ne se défie pas de moi.

— Pourquoi s'en défierait-elle? Vous l'avez mariée, Vous affichez hautement l'intérêt que vous lui portez; elle est sous la protection spéciale de l'empereur, son beau-frère et votre maître. Elle ne peut que vous compter au nombre de ses meilleurs amis.

Le comte ne répondit point, il envoya plusieurs bouffées de fumée aux nuages et sembla hésiter pour faire une question qui lui échappa ensuite.

— La reine espère-t-elle avoir des enfants?

— Elle n'en parle jamais.

— Comment! elle ne le désire point?

— Peut-être le désire-t-elle, du moins elle n'en dit rien.

— Est-il vrai que le roi et elle soient dans une intimité de tous les instants, une de ces intimités qui laissent toute espérance aux amis de l'illustre maison d'Autriche? Vous devez savoir cela, mon prince, et l'on

fait là-dessus beaucoup de contes auxquels j'ai peine à croire.

— Je ne sais rien de plus que les autres, monsieur, répliqua sèchement M. de Darmstadt, incapable de comprendre les vues tortueuses d'un homme aussi perfide que le comte de Mansfeld, et s'offensant sérieusement de cette atteinte à l'inviolable pureté de son idole.

Le comte vit qu'il avait été trop loin et retira ses troupes. Cependant l'intrigue qu'il avait ourdie n'avançait pas; tout restait dans le même état que sous la reine Louise. La maison d'Autriche n'avait pas obtenu une garantie de plus. Il fallait bien sortir de cette indécision : les instruments qu'il avait choisis avec tant de difficultés et de précautions ne marchaient point à sa guise; il se décida à risquer encore, sauf à se retirer de nouveau, s'il rencontrait de la résistance.

— Vous ne me demandez plus ce que j'attends de vous en échange de votre régiment et de ce qui doit le suivre, mon prince.

— Que voulez-vous! je ne sais pas deviner les énigmes, et vous ne m'avez rien dit qui pût me mettre sur le chemin ; je me laisse faire et j'attends.

— Depuis un an, vous attendez toujours.

— Oui.

— Et sans impatience?

— Aucune.

— Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui.

— Vraiment! je vous écoute.

— Mon cher prince, vous allez vous faire faire un équipage magnifique, entièrement neuf, pour vous, vos gens, vos chevaux et votre livrée.

— Cela n'est pas difficile, avec les propositions que vous m'avez faites tout à l'heure; j'y consens. Après?

— Vous afficherez un luxe étourdissant dans votre logis, et vous y recevrez beaucoup de monde; vous donnerez des dîners, des soupers surtout; vous y prierez les comédiennes les plus renommées et les seigneurs les plus connus pour leurs débauches et leur vie de plaisirs.

— J'y consens encore, bien que cela ne me plaise nullement. Ensuite?

— Vous tâcherez d'avoir un duel qui fasse beaucoup parler de vous et où vous vous conduirez comme vous savez le faire.

— J'ai justement deux ou trois courtisans à qui je ne serais pas fâché de donner une leçon; de toutes vos prescriptions, c'est celle qui me plaît davantage.

— On parlera donc de vous dans tout Madrid, dans toutes les Espagnes. Une seule chose manquera à votre gloire, et, sans vous l'imposer précisément, je désire que vous vous y prépariez.

— Qu'est-ce donc?

— Vous sentez-vous le courage et l'adresse de combattre un taureau?

Le prince fit un mouvement de surprise.

— Un taureau? Mon cher comte, nous autres Allemands, nous ne voyons ces bêtes-là qu'à la boucherie. Je n'ai jamais essayé pareil métier et j'y serais fort maladroit.

— Ah! si vous pouviez cependant! il y a des grands, toréadors plus habiles que les toréadors de profession, qui seraient ravis de faire de vous un élève; adressez-vous à eux.

— Je tâcherai. Est-ce tout?

— Avant de vous apprendre le reste, dites-moi si la reine n'a pas un nouvel amoureux; car, en ce pays, c'est une profession comme une autre. On m'a parlé du comte de Cirfuentès.

— Je le crois, du moins il en a toutes les apparences.

— Ce n'est pas un homme dangereux, assure-t-on.

— Il est fort brave et il a déjà parlé d'écarter de son chemin l'amirante de Castille, qui lui déplaît.

— L'amirante est homme à s'écarter tout seul si on le menace; cela est assez bien vu, ils se détruiront l'un par l'autre.

— Vous tenez donc bien à la vertu de la reine?

— Peut-être.

— Maintenant, m'achèverez-vous vos instructions?

— Faites d'abord ce que je vous ai demandé, et puis après, je vous dirai le reste.

XV

L'amirante commença à imiter *à peu près* la magnificence du duc d'Astorga; ce fut la seule chose qu'il imita, avec la passion qu'il afficha pour la reine, mais qu'il ne sut pas exprimer comme le beau et galant duc.

Le prince de Darmstadt pouvait lutter avec lui d'élégance, et, en puisant dans le trésor dont il avait la clef, ce lui fut chose très-facile.

Tout à coup, on lui vit monter sa maison, louer des laquais, enrôler des pages. Il commanda des habits superbes, donna des festins, remplit enfin toutes les conditions qu'il avait acceptées, jusques et y compris les comédiennes. Ce fut une rumeur à la cour; on ne parla bientôt plus que de lui. La reine entendit son nom dans toutes les bouches; naturellement, elle s'occupa de lui davantage, et, dans ses entretiens avec le

roi, elle l'amusa des récits de ses somptuosités fabuleuses.

La première fois qu'il vint chez elle en pourpoint de satin blanc, brodé d'or, avec des joyaux et des dentelles de toute beauté, elle lui demanda s'il avait hérité de l'empire, et ne put s'empêcher d'en plaisanter doucement.

— Quoi ! madame, répliqua-t-il, en rougissant malgré lui, on vous a dit... ?

— Que vous meniez un train digne de votre nom et que vous le portiez très-haut, mon cousin ; je ne saurais que vous en louer.

Le prince tremblait au chapitre des comédiennes ; si la reine en était instruite, elle n'en fit pas semblant ; il ne s'aperçut pas qu'elle eût plus de froideur pour lui ; elle le traita à l'ordinaire avec amitié, avec bienveillance, avec un intérêt qu'augmentait le souvenir de la commune patrie, mais ni lui, ni l'amirante, ni les autres soupirants ne purent éveiller chez elle un sentiment plus violent et plus tendre. Elle aimait le roi ! Quelque étrange que cela puisse paraître, cela est positif et réel.

Elle s'y attacha d'abord dans cette première nuit de noces, par pitié, par la compassion que lui inspira ce pauvre infirme ; puis, en l'étudiant davantage, elle dé-

couvrit sous cette folie, un grand cœur, une intelligence arrêtée dans son essor, mais vaste; une bonté réelle et toutes les qualités d'un homme de bien et d'un grand roi. Cette âme magnanime et généreuse souffrait dans sa frêle enveloppe, comme ces plantes géantes qu'on étouffe sous une cloche. La folie en fut la conséquence inévitable; cette volonté, abattue faute de moyens d'exécution, tourna en désespoir.

Ses regards trouvèrent mille charmes en ce visage pâle. Elle reconnut une beauté de lignes très-remarquable, que l'expression de la souffrance continuelle dénaturait. Elle *reconstruisit* pour ainsi dire cet homme tel qu'il aurait dû être sans la maladie, et elle adora cette image, en y ajoutant ce charme si puissant sur le cœur des femmes en général, d'une grande douleur à consoler. Ce sentiment qu'on appellera comme on voudra, prit chez cette femme tout le caractère de l'amour.

en eut les empressements, les angoisses, les agitations, même les jalousies. Elle trembla que le roi n'aimât la reine mère plus qu'elle, et cependant, chose bizarre, elle s'associa au culte que rendait Charles II à la mémoire de sa première femme.

Disait-elle bien franchement sa pensée? Je ne sais; mais elle écoutait avec une quiétude apparente ses longs discours sur la feue reine, ses plaintes, ses regrets. Elle

priait avec lui; elle célébrait avec lui tous les anniversaires institués par sa douleur, comme une station sur la route du Calvaire.

Charles II s'attacha à elle, non pas passionnément : sa nature faible avait donné à l'amour, dans son premier essai infructueux, tout ce qu'elle était susceptible de donner; cependant la tendresse qu'il porta à Anne de Neubourg fut encore assez vive pour lui laisser l'espérance, à elle, d'effacer le souvenir d'un fantôme. Elle eut même cet aveuglement!

Il est facile de comprendre combien les autres hommes entraient pour peu de chose dans une vie arrangée ainsi. Elle reçut avec bienveillance les respects et les soins de l'amirante, et celui-ci, qui n'aimait que par amour-propre, s'y trompa. Le prince de Darmstadt ne s'y trompa pas, lui! Il était plus difficile à satisfaire, et les apparences n'étaient point le but où il visait.

Le comte de Mansfeld allait à toutes ses fêtes, il le voyait aussi souvent le matin, et lui donnait mille louanges sur la manière dont il exécutait ses promesses.

— C'est bien, mon prince ; on parle de vous partout. On en parle même dans l'appartement du roi, je sais que la reine en est fort occupée.

— Quand apprendrai-je le reste?

— Bientôt, bientôt! un peu de patience.

De la patience, le prince en avait beaucoup et on la lui rendait facile ; l'or dont on le comblait lui faisait la vie douce ; il avait ses flatteurs et ses courtisans, il avait ses faux amis et ses envieux, tout ce qu'on a quand on est riche. La reine lui donna, dans une autre visite, une patente de mestre de camp, ou du moins du grade correspondant à ce titre en Espagne ; il ne l'avait pas demandée, ce fut pour lui une grande joie et il s'en alla vite la porter au comte de Mansfeld, plus joyeux encore que lui.

— La reine vous a remis cette patente, et vous ne l'en aviez pas importunée ?

— Non.

— Elle s'occupe fort de vous, à ce qu'il paraît ; car c'est elle, je le sais, qui a sollicité, il y a huit jours, cette place pour vous la donner. Elle a parlé au roi de vous, elle lui en parle sans cesse. Vous êtes son parent, et elle soutient sa famille, ajouta-t-il en riant ; cependant nous avons ici le vieux comte de Rinfeld, le cousin issu de germain de la duchesse sa mère ; il implore un régiment depuis bien des mois, il n'est sans doute pas si protégé que vous, car je ne sache pas qu'il l'ait obtenu.

— Vous me flattez, comte ; je ne puis croire à tant de bienveillance de la part de la reine.

— Croyez-y, mon prince, je sais parfaitement ce que je vous dis.

En effet, le comte de Mansfeld avait auprès de la reine un espion à ses gages; ce n'était ni plus ni moins que sa première femme allemande; pleine de cupidité et d'avarice, elle avait espéré trouver dans son auguste maîtresse une vache à lait facile à exploiter. L'infirmité du roi lui laissait supposer qu'une aussi jeune princesse chercherait des distractions en dehors de son devoir: elle comptait en être la confidente et en recueillir les fruits des deux parts.

La vertu d'Anne de Neubourg, la stricte rigidité de sa conduite, surtout son amour pour le roi, ne lui laissèrent aucune espérance de ce côté, elle se retourna autrement. Le comte de Mansfeld voulut l'acheter, elle se vendit avec des restrictions. Afin d'être payée plus cher, elle ne lui raconta que ce qu'il voulait savoir; elle lui dépeignit les sentiments de la reine tout différents de ce qu'ils étaient, et l'amusa ainsi par de faux rapports qu'il lui payait, je l'ai dit, au poids du mensonge, bien plus pesant dans la balance des hommes que la vérité.

En même temps, elle vendit sa protection et prit de toutes mains. Tel était l'aveuglement de la reine sur cette femme, qu'elle ne s'apercevait de rien, et qu'elle

lui conserva sa confiance. Il est si difficile de déraciner les vieilles amitiés et les vieilles erreurs

Ainsi, par cette madame de Riberg, le comte apprit les empressements de la reine pour le prince de Darmstadt. Selon elle, Anne avait pensé d'elle-même à lui faire donner ce grade, tandis que madame de Riberg l'y avait engagée et lui en avait suggéré la pensée, comme une chose agréable à sa maison. C'était en le lui répétant plusieurs fois, même devant Charles II, qu'elle avait obtenu cette faveur; on pouvait dire, à proprement parler, qu'elle venait de la Riberg et non pas de la reine. Mais le comte de Mansfeld et le prince y furent trompés, la reine acceptant volontiers vis-à-vis d'eux le bénéfice d'une démarche dont sa famille avait été la cause et le but.

Trois jours après celui où il avait été nommé mestre de camp, le prince donna une superbe fête à tous les jeunes seigneurs, à tous les débauchés et aux plus jolies comédiennes de Madrid.

L'amirante ne manqua pas d'y paraître en grande parure et avec tous les joyaux de sa maison sur le corps. Il fut entouré aussitôt par ces belles filles, que ses pierreries allèchèrent, et à qui il avait fait jadis une part de ses pistoles. Il les reçut du haut de sa fidélité et de sa passion déclarée pour sa souveraine,

en leur demandant pour qui elles le prenaient de s'attaquer ainsi à lui devant tant d'honorables seigneurs, lorsqu'il ne les cherchait point.

Elles n'en firent que rire et continuèrent, le suivant toujours et suivies elles-mêmes par cette folle jeunesse qui riait de tout.

Il en fut ainsi jusqu'à l'heure du souper, où on le plaça entre deux des plus célèbres et des plus à la mode, qui l'attaquèrent de propos.

— Tu es donc décidé à conserver ton air grave, seigneur amirante? Ni nos yeux, ni le vin de Rota, ni le vin de Chypre, ni toutes ces liqueurs délicieuses que nous voyons là ne te feront même pas sourire une fois?

— C'est le beau Ténébreux, dit une autre.

— Ne serait-ce pas don Quichotte? continua une troisième.

L'amirante était bien fait, mais grand et maigre; aussi cette épigramme fut accueillie avec applaudissement.

— Et pourquoi le seigneur amirante est-il si sérieux et si cruel? recommença une Sévillane, arrivée depuis peu et ignorante des événements de cour.

— Pourquoi? s'écria-t-on de toutes parts. Vous êtes la seule personne qui l'ignore.

— Il faut le lui conter.

— Qui le lui contera?

— Moi, dit la première chanteuse du théâtre de la cour.

— Ah! voyons, voyons!

— Vous ne sauriez pas lui bien dire les choses, messieurs; les femmes seules comprennent ces sentiments-là.

— Même les chanteuses?

— Est-ce que ce n'est pas notre métier? reprit l'actrice avec un fin sourire.

— Dis alors l'histoire de l'amirante.

— Ne plaisantez pas, on peut l'intituler : *Histoire d'un duc, d'un amirante et de deux reines.* Je connais beaucoup de romans moins intéressants que celui-là.

— Nous écoutons.

— Il y avait un duc, un duc espagnol, beau, bien fait, brave, noble, généreux entre tous. Ce duc s'éprit d'une passion pour sa reine, d'une passion pleine de folie et d'enthousiasme; il alla jusqu'à brûler ses trésors pour ne pas laisser profaner le palais ou il l'avait reçue.

— Pauvre d'Astorga!

— Cette reine mourut, et le beau duc se consacra aux regrets. Qui l'a vu, mesdames? N'est-il pas mille

fois plus beau depuis son désespoir? Avec ses vêtements sombres, il ressemble à ces superbes portraits que le roi a dans sa galerie.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Passons à l'amirante maintenant; nous avons vu le modèle, voyons la copie.

— Ah! la copie, ce n'est pas tout à fait semblable, il s'en faut bien un peu. Je ne commencerai pas ce portrait comme l'autre; c'est bien un duc, un noble duc, le plus duc et le plus noble de toute l'Espagne; mais...

— Mais...? s'écrièrent tous ces étourdis. Voyons la fin.

— Mais, ce n'est pas le plus beau, le plus brave, le plus généreux des ducs, comme l'autre.

— Insolente!

— Je tiens mon duel, pensa le prince de Darmstadt. Monsieur l'amirante, dit-il tout haut, mademoiselle est à ma table, sous ma protection; je ne souffrirai pas qu'elle soit injuriée, je vous en préviens.

— Même lorsqu'elle injurie ceux qu'elle doit respecter?

— Je n'excepte rien, monsieur le duc.

— C'est bien, monsieur le prince.

Et il prit un air de résistance et de dignité offensée, qui promettait ce qu'il ne pouvait tenir.

— Ensuite? la fin de l'histoire? dirent-ils tous en même temps.

— Elle n'est pas longue, la fin de l'histoire, car elle n'existe pas. Le copiste voulut être amoureux aussi, mais il ne s'y prit pas comme son modèle. Il ne brûla rien du tout, pas même son cœur; il afficha une flamme inutile.

— Inutile?

— Seriez-vous par hasard aimé de la reine, monsieur l'amirante?

La comédienne lança cette phrase comme une fusée d'indignation. La reine était vénérée de tous, même de ces sortes de gens. L'amirante ne répondit que par une mine avantageuse, qui souleva une tempête.

Le comte de Cifuentès, placé tout près de lui, s'écria, dans un langage tout soldatesque, qu'il en avait menti.

Le prince de Darmstadt se leva le premier. Du ton le plus poli et le plus ferme, il imposa silence aux uns comme aux autres, ajoutant, les yeux fixés sur l'amirante :

— Le nom sacré de Sa Majesté la reine a trop été mêlé à des plaisanteries; qu'on ne le prononce plus, que tout finisse, monsieur le comte, pour ce moment du moins, je vous le demande en grâce; plus tard, vous

serez libre de reprendre le discours, mais après moi.

Le comte de Cifuentès, auquel il s'adressait, marmotta dans sa barbe que le prince de Darmstadt devait examiner ses écrins et ses baguiers, avant de laisser sortir les convives, parce que certains grands seigneurs ne se faisaient pas faute de remplir les leurs aux dépens de leurs amis.

L'amirante l'entendit à merveille, mais il fit semblant de ne l'avoir pas entendu; plusieurs seigneurs relevèrent le mot, en en réclamant l'explication.

Le comte se défendit de la donner, on le poussa dans ses derniers retranchements.

— Un peu de patience, messieurs! Beaucoup d'entre vous se taisent et ne se croient pas offensés, ils savent que pareille accusation ne peut pas les atteindre; quant aux autres, en sortant de ce palais, lorsque nous serons dans la rue, que je n'aurai plus d'hôte à ménager, je leur dirai ce qu'ils désirent savoir. D'ici là, buvons.

— Buvons! reprit M. de Darmstadt.

A dater de ce moment, la fête languit et la gaieté ne revint plus.

XVI

L'amirante avait la réputation en effet, et à juste titre, à ce qu'il paraît, de n'être ni un homme probe,

ni un homme brave. Il avait déjà passé à travers plusieurs duels, comme le singe de la Fontaine dans son cerceau. Il appelait cela s'en être bien tiré ; mais les rieurs n'étaient pas de cet avis, et on l'avait chansonné sur tous les airs.

Cependant sa grande naissance, ses biens immenses, sa situation à la cour, l'avaient soutenu bon gré, mal gré; beaucoup de gens même ne convenaient point de ses prouesses malhonnêtes, pensant qu'avec son esprit, il arriverait à quelque haut poste, et qu'il fallait se le conserver.

Cependant l'insulte du comte de Cifuentès était si publique, qu'on ne prévoyait pas trop comment il s'en tirerait sans dégainer.

Lorsqu'on se leva de table, le marquis de San-Estévan provoqua M. de Cifuentès à sortir dans la rue, ainsi qu'il l'avait dit, pour nommer devant les témoins qui voudraient y assister, celui des convives qu'il avait désigné. Cifuentès y consentit immédiatement à une seule condition, c'est que l'amirante serait de la partie.

— Je tiens expressément à ce qu'il soit prévenu, messieurs; ainsi, amenez-le avec vous.

On chercha l'amirante, il avait disparu, il fut impossible de le trouver nulle part, et l'on apprit des domestiques que ses gens étaient partis précipitamment,

sur son ordre, et sans prendre le temps d'allumer leurs torches.

— Il a donc eu bien peur! murmura Cifuentès. N'importe, messieurs, venez toujours... Vous, monsieur de San-Estevan, vous, monsieur de Friggiliana, vous me donnez votre parole que vous irez répéter demain, à don Henriquez de Transtamare, ce que je vais vous dire à l'instant?

Les deux seigneurs donnèrent la parole demandée.

— Maintenant, allons dans cette rue del Principe; nous n'y resterons pas longtemps, vous serez satisfaits, et nous reviendrons achever la nuit près de ces nymphes, qui jouent là-bas un lansquenet furieux. N'est-ce pas votre avis?

L'avis fut unanime, ils sortirent tous, par la porte du jardin, c'est-à-dire une douzaine qu'ils étaient, et se mirent en cercle dans la rue, Cifuentès au milieu. Ce sont des mœurs dont nous n'avons pas idée. Ils ne s'étaient point aperçus que le prince de Darmstadt les avait suivis. Il resta caché dans l'ombre, mais de façon à tout entendre.

— Par ma foi, messieurs! reprit le comte, je suis charmé de m'expliquer avec vous, de vous assurer que je ne pense pas à offenser Vos Excellences; ce qui ne m'empêchera pas d'offrir un petit coup d'épée à celui

ou à ceux d'entre vous qui le voudront, vous n'en doutez pas?

— Pas de folies, messieurs, interrompit le comte d'Aguilar; ceux qui ne sont pas insultés n'ont pas besoin de troubler la paix du roi. Que le comte s'explique, ils n'ont pas besoin d'autre chose.

— Eh bien, messieurs, je voulais dire en face, à dom Thomas-Henriquez de Cabura, duc de Riosecco, comte de Trastamare, comte de Belgar, amirante de Castille, qu'il a toujours été un poltron et un voleur; de plus, qu'il en a menti en voulant laisser comprendre que Sa Majesté la reine l'honorait de son attention. Il n'a pas jugé convenable de rester pour recevoir le compliment en face; c'est pourquoi je prie le marquis de San-Estevan et M. de Friggiliana de ne pas oublier la parole qu'ils m'ont donnée; il se battra peut-être, cette fois.

Les seigneurs répondirent qu'ils n'y manqueraient pas et qu'on pouvait maintenant rentrer dans le palais.

— Un instant, messieurs! dit le prince en se montrant. J'ai aussi un mot à ajouter.

Tous le saluèrent.

— Je remercie M. de Cifuentès de sa courtoisie, il n'a pas voulu me désobliger en continuant chez moi une querelle que j'avais interrompue. Cependant il doit se

rappeler aussi que, cette querelle, je songeais à la reprendre plus tard. Je le prie donc de vouloir bien en tenir note. Il a droit à l'amirante avant moi, ce sera probablement une affaire terminée demain. Ensuite, j'espère que le comte de Cifuentès ne me refusera pas l'honneur d'une rencontre, honneur que je ferai demander aussi à l'amirante ; à vous, monsieur, je le demande pour avoir défendu la reine chez moi, devant moi, son parent et son serviteur, ce qui semblait supposer que je n'en étais pas capable ; quant à l'amirante, il a osé insulter la reine, et c'est un combat à mort qu'il me faut avec lui.

— Monsieur, pour moi, c'est un grand honneur que de me mesurer avec vous, et je vous le demanderais sur-le-champ, si je n'avais juré de me venger d'abord de ce couard, pleid de vanité et de forfanterie.

— Rentrons, messieurs ; les femmes, le vin et les cartes nous attendent. Restons jusqu'au jour et oublions tout ce qui nous a troublés.

Ils rentrèrent en effet, plus gais, plus fous qu'avant la querelle ; ils passèrent le reste de la nuit à rire, à jouer et à boire. Lorsque tout fut levé dans Madrid, ils se séparèrent, les uns pour se reposer, les autres pour s'occuper du combat qu'ils voulaient organiser. En conséquence, ils prirent le chemin du palais de l'ami-

rante, qu'ils trouvèrent encore au lit et qu'ils firent réveiller pour affaire urgente.

Quelle urgence que celle de se faire passer une épée au travers du corps !

L'amirante était l'homme le plus adroit, le plus séduisant, le plus dangereux de toutes les Espagnes. Paresseux de corps comme une couleuvre, il avait une activité d'esprit immense, et sa paresse devenait une grâce par la façon dont il la gouvernait et s'en faisait un masque.

Les seconds de Cifuentès entrèrent dans sa chambre ; il était étendu sur son lit, et leur demanda en bâillant comment ils pouvaient être levés de si bonne heure, après la nuit qu'ils avaient passée.

— Par une raison bien simple : c'est que nous ne nous sommes pas couchés, répondirent-ils.

Il en plaisanta et se mit ensuite à les entortiller sous mille plis de son esprit, jusqu'au point de ne pas leur laisser la possibilité de dire un mot de leur mission, à moins de l'entamer brusquement, ce que don Estevan se décida à faire. Il coupa l'amirante au beau milieu d'une phrase, la plus charmante du monde, et lui dit tout droit :

— Ceci est délicieux, amirante ; mais nous sommes venus ici pour autre chose.

— Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre quelque service, messieurs?

— Par ma foi, oui! reprit San-Estevan; tu peux nous montrer que tu n'es pas un poltron et que la grandesse d'Espagne ne sera pas déshonorée par toi.

L'amirante se mit à rire.

— Ah! la bonne plaisanterie! répliqua-t-il.

— Tu prends cela pour une plaisanterie?

— Sans doute. Est-ce que, si c'était sérieux, tu me le jetterais ainsi à la face? Continue, je t'écoute.

San-Estevan, stupéfait de tant d'effronterie, lui raconta sans préambule ce qui s'était passé la veille après son départ, les deux duels auxquels il devait répondre et ce que l'on attendait de lui, en cette occasion.

Il l'écouta le sourire sur les lèvres, avec le même sang-froid, et sans l'interrompre.

— C'est là tout? demanda-t-il.

— Et que veux-tu de plus?

— Je voudrais que des gens raisonnables ne me répétassent pas les propos des ivrognes, et ne voulussent pas y donner la créance qu'ils ne méritent pas. C'est leur faire trop d'honneur que de les relever.

Les deux seigneurs se regardèrent stupéfaits.

— Je te jure, dit don Estevan, qu'il n'y a point ici

de propos d'ivrognes et que nous étions tous de sang-froid lorsque ceci s'est passé.

— Bon ! bon ! cela te plaît à dire.

— Je te jure encore que je ne me serai pas en vain mêlé de ceci, et que tu te battras, ou, si tu ne te bats pas, surtout avec cet étranger, nous sommes quinze seigneurs au moins qui te souffléteront jusque chez la reine, j'en prends l'engagement pour eux.

— Et moi, je ratifie, dit Friggiliana.

L'amirante comprit que la chose prenait des proportions immenses, et qu'il ne s'agissait pas là de tours de passe-passe. Il chercha à louvoyer et à gagner du temps, pour préparer son échappatoire.

— Tout beau ! tout beau ! messieurs, un peu de patience et de sang-froid. Rien ne vous autorise à m'injurier de pareille façon, et, puisque vous voulez que cela soit sérieux, on sera sérieux.

— Vrai ! tu te battras ?

— Si je me battrai ? Certainement. Je ne suis point seulement un écervelé comme vous et j'aime à faire les choses carrément.

— Eh bien, alors, aujourd'hui... ?

— Aujourd'hui, sans doute. Laissez-moi le temps de me lever, de chercher des seconds. Vous êtes ceux de Cifuentès ?

— Oui.

— J'en aurai deux bons à vous opposer. Dans la journée, vous entendrez parler de moi.

— Nous en entendrons parler tout à l'heure. Nous nous en allons au lever du cardinal, et certainement quelqu'un de cette nuit y sera comme nous ; tu peux compter que l'histoire sera connue, racontée et commentée.

— Oui, comme on raconte, avec des mensonges.

Le roi d'Espagne avait alors pour président de son conseil le cardinal Porto-Carrero. Il était Génois des Boccanegra, depuis longtemps devenus Espagnols par le mariage d'une héritière de Porto-Carrero, qui lui avait imposé son nom et ses armes, ainsi que cela se fait en ces pays. Il était archevêque de Tolède, prince et chancelier des Espagnes ; il aimait peu la reine, mais il ne s'était pas déclaré contre elle, comme il le fit plus tard. Il avait une grande puissance sous un roi faible. San-Estevan et surtout Cifuentès étaient fort de ses amis ; il y avait donc à attendre toute protection de sa part, et le marquis ne put s'empêcher de dire à l'amirante que certainement le cardinal ne souffrirait pas qu'on se moquât de son pays.

Après la promesse positive du duc de Riosecco, les seigneurs s'en allèrent chez le cardinal, où Cifuentès

les attendait impatiemment. Il apprit avec bonheur qu'il aurait sa vengeance et qu'il pourrait enfin se débarrasser de son rival.

— Ah! dit-il, je le tuerai comme un chien! il y a longtemps que cet homme m'ennuie.

Il se montra si gai et si gaillard le reste du jour, qu'on ne le reconnaissait pas. San-Estevan resta chez lui, suivant les usages, et n'en sortit pas, attendant les seconds de l'amirante, et ne doutant pas qu'il ne les eût choisis dans la grandesse ou dans les officiers distingués qui servaient en Espagne. Il vit entrer chez lui, vers la fin de la journée, deux hommes parfaitement inconnus, dont l'un avait un fort grand air, bien qu'il portât un costume simple; l'autre, au contraire, magnifiquement vêtu, ressemblait à un coupe-jarret. Ils s'annoncèrent comme envoyés par l'amirante. Le marquis leur fit demander leur nom.

Le premier se dit le prince de Vaudemont.

Le second, le capitaine Rodillard de Croizille, attaché à la personne du prince lorrain.

Le prince de Vaudemont était demi-bâtard du duc de Lorraine, qui avait à moitié épousé sa mère, puisqu'il avait une autre femme vivante quand il la prit. Il s'était mis depuis longtemps au service d'Espagne, par haine contre Louis XIV, qui lui disputait un peu

son rang de prince. Il en avait obtenu (de l'Espagne) beaucoup d'honneurs et de richesses; en ce moment, il arrivait incognito à Madrid, pour tâcher d'avoir la vice-royauté du Milanais, qui lui était promise depuis bien longtemps. Ami de l'amirante, du prince de Darmstadt, et devenu serviteur de la reine, il ne pouvait tomber mieux, pour arranger les différents.

Il était descendu chez l'amirante, ne voulant pas annoncer trop haut sa présence à Madrid, et n'avait pour toute suite que deux valets et le capitaine Rodillard, son *bravo*, comme nous disons en Italie. L'amirante lui raconta ce qui se passait, dont il s'ennuyait fort; M. de Vaudemont lui dit de le laisser faire et qu'il le tirerait de là à la satisfaction générale.

San-Estevan reçut le prince avec la déférence due à son rang, tout en sachant garder le sien, tout en sachant surtout se maintenir dans les limites imposées par son rôle de second. Le prince entama le fond de la querelle; le marquis répondit qu'il n'y avait rien à voir là-dessus, que l'insulte était flagrante, publique, que Cifuentès ne se prêterait à aucune excuse, et que, quant à lui, il ne se mêlerait de rien, si ce n'est de régler les conditions du combat.

Vaudemont mit en avant la reine, les édits. San-Estevan répliqua que cela ne les regardait point et qu'il

fallait dégaîner. Rodillard retourna sa moustache : il s'écria que le seigneur marquis était dans le vrai et que tous les parlementages ne pouvaient conduire à rien. Le prince, alors, prit un air magnanime en ajoutant :

— Puisqu'on ne peut l'éviter, demain matin, derrière le jardin du palais, nous vous attendrons, messieurs. C'est, je crois, l'endroit le plus propice, nous n'y serons pas dérangés.

— Nous pouvons en assurer le comte de Cifuentès ?

— Vous le pouvez, monsieur.

— A demain donc, monsieur. A sept heures, il n'y a personne encore de ce côté ; en un quart d'heure, tout sera dit.

— Je l'espère, monsieur ; car je compte aller au lever du cardinal, où j'ai rendez-vous avec plusieurs de mes amis.

— Cela étant, monsieur, nous irons ensemble : j'y dois paraître également.

— A moins, monsieur, qu'un de nous deux...

— Ah! c'est trop juste! il y a des chances.

Ils se séparèrent avec toutes les apparences de la courtoisie, et Vaudemont ne perdit pas son temps. Il arrangea tout, ainsi qu'il l'avait promis à l'amirante, auquel il rendit compte le soir du résultat de ses dé-

marches, et qui se coucha tout joyeux, remerciant sa bonne étoile de lui avoir envoyé justement ce jour-là cet ami si fidèle.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : même esprit, même intrigue, même finesse, même loyauté élastique; seulement, Vaudemont était brave. En sa qualité d'ambitieux intelligent, il comprenait tout chez les autres, il se servait de leurs vices comme de leurs qualités pour parvenir, et il *aimait*, dans son ami l'amirante, cette disposition ennemie de la bataille, parce qu'elle l'écartait de son chemin et lui ôtait tout ennui de rivalité. L'amirante l'aurait certainement emporté sur lui en Espagne, à cause de sa naissance et de la position de sa famille, s'il n'avait pas eu ce *léger défaut*, assez nuisible à un général d'armée.

Vaudemont le servait donc toujours de manière à le contenter, tout en étalant aux yeux des autres ce que l'amirante ne cachait qu'à moitié ; il y gagnait de toutes manières.

Le lendemain, à l'heure convenue, ils arrivèrent au rendez-vous, l'amirante faisant la meilleure contenance du monde; le capitaine Rodillard, qui n'était pas dans le secret, se léchait les lèvres, et M. de Vaudemont conservait toute la dignité de sa situation bien connue.

En arrivant sur le terrain du combat, les adversaires et les témoins se saluèrent, et Cifuentès dit vivement :

— Commençons tout de suite, messieurs, s'il vous plaît.

XVII

— Nous avons d'abord les mesures à prendre, dit Vaudemont.

— Elles sont prises, la place est choisie, hâtons-nous. En venant ici, j'ai rencontré certaines figures qui ne me plaisent pas; nous pourrions être interrompus, et c'est ce que je ne veux point. En garde donc, messieurs, et Dieu pour le bon droit!

— Un instant, un instant! reprit le prince, qui vit l'amirante pâlir ; nous ne pouvons nous hâter ainsi. Nous sommes des gentilshommes et nous devons prendre les précautions voulues. Nous connaissons tous les édits. Votre parole, messieurs, qu'en cas de découverte, nous ne nous trahirons pas ?

— Oui, oui, monsieur, vous y pouvez compter; dépêchons, je vous prie ! cela ne doit pas rester plus longtemps en suspens, allons vite.

L'amirante, malgré son empire sur lui-même, tourna les yeux autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

Il aperçut, dans le coin d'un bouquet d'arbres, deux hommes, il respira; ces deux hommes se montrèrent, il les reconnut; ce n'était pas là ce qu'il attendait. Mais ces deux hommes avaient été vus de ses adversaires.

— Attention, messieurs! et faisons bien, dit San-Estevan; nous ne sommes point seuls. Voici là-bas le prince de Darmstadt et le comte de Mansfeld, qui viennent juger le courage espagnol... Monsieur l'amirante, défendez-vous, s'il vous plaît. Cifuentès est tout prêt à l'attaque.

L'amirante avait déjà l'épée à la main, il fit quelques passes toutes tremblantes; évidemment, il avait peur. Quelques instants encore, et il donnait tout à fait un triste spectacle. Un bruit de chevaux et de pas précipités lui fit monter un peu de sang au visage.

Deux exempts de cour, un alguazil et des estafiers du palais se précipitèrent entre les combattants, en s'écriant :

— La paix du roi, messieurs!

— J'en étais sûr, dit Cifuentès.

— De la part de Sa Majesté la reine.

— Rien n'y manque! ajouta San-Estevan. Et cela devant des étrangers! Mais il nous le payera.

Les épées rentrèrent au fourreau, et l'amirante, ainsi que le prince de Darmstadt, qui s'était approché, et

qui reçut aussi sa communication, furent priés de suivre l'exempt au palais, où, leur dit-on, la reine les attendait. Le comte de Cifuentès devait les suivre.

— Monsieur le prince de Vaudemont, reprit San-Estevan, c'est affaire à vous : vous savez préparer les choses et les dénouer, je vous en félicite.

— Défense expresse de Sa Majesté de vous rencontrer de nouveau, messieurs, interrompit l'alguazil en voyant ces dispositions hostiles. Rentrez chez vous, je vous prie, et souvenez-vous que l'on vous surveille.

Il fallut se séparer, pendant que les principaux acteurs étaient conduits devant la reine, ce qui les affectait d'une manière tout opposée. Le prince de Darmstadt et Cifuentès enrageaient, l'amirante se trouvait au comble de ses vœux. Il croyait avoir fait preuve de bonne volonté et conserver en même temps la vie et la considération publique. La trame était simple et très-facile à ourdir, en même temps qu'elle était sûre. Le prince de Vaudemont avait été chercher la Berlips, l'éternel pivôt des intrigues de cette cour. Il lui avait raconté l'histoire, sous prétexte de rendre un grand service à la reine, dont le nom se trouvait mêlé à cette aventure. La Berlips ne manqua pas de prévenir Anne de Neubourg de cette querelle. Elle avait un double but : le comte de Mansfeld lui avait vivement

recommandé de faire ressortir les *égarements* de l'amirante; c'était le cas ou jamais.

La reine, en apprenant ce duel dont elle était la cause, jura qu'il ne s'accomplirait pas et obtint un ordre pour séparer les combattants, se promettant d'user de ses droits de femme et de reine, pour mettre un terme à une discussion dangereuse, où elle pouvait laisser sa réputation et où ses amis pouvaient laisser leur vie.

On a vu ce qui en résulta. Aussitôt que la reine eut appris l'arrivée des seigneurs au palais, elle donna ordre qu'ils fussent introduits. Par un grand hasard, elle était seule. La reine mère se trouvant fort malade dans une maison des champs qu'elle possédait sur la route de Tolède, le roi était allé passer deux jours avec elle; elle avait désiré que sa bru ne l'accompagnât pas. Elles s'aimaient peu. Anne était jalouse de sa belle-mère et trop franche pour dissimuler qu'elle ne la voyait pas avec plaisir.

L'amirante, Darmstadt et Cifuentès furent admis en sa présence, au moment où elle se rendait à la messe. Anne de Neubourg était très-belle, on le sait. Le caractère de sa beauté avait beaucoup changé depuis son arrivée en Espagne. Un voile de tristesse couvrait ses traits, ses yeux n'exprimaient plus le calme et l'insouciance. L'amour qu'elle portait au cœur, la

certitude de ne le voir jamais satisfait, lui inspiraient une mélancolie incurable.

Toujours fraîche et blanche comme un bouquet de muguets et de roses, elle avait beaucoup maigri. Sa taille y avait gagné une souplesse et une grâce qui lui manquaient peut-être alors qu'elle était une appétissante enfant de l'Allemagne. Ce jour-là, elle portait un grand voile noir ; la mantille lui étant interdite, de par les lois de l'étiquette, elle s'enveloppait dans cette dentelle qui la relevait à moitié. L'absence du roi, son séjour près de sa mère l'attristaient. Il allait manquer, ce jour-là, des soins qu'elle lui prodiguait avec une si vive tendresse, ou bien une autre les lui donnerait.

La seule pensée consolante qui se présentât à son esprit, c'était que la reine mère n'aimait pas son fils comme elle l'aimait, qu'il en sentirait la différence, lui à qui l'affection était si douce, et qu'il la regretterait.

Elle entra donc dans la salle où les seigneurs l'attendaient, et les accueillit tout d'abord avec un visage encore plus triste que de coutume.

— Mon cousin, messieurs..., dit-elle, je ne m'attendais pas à vous recevoir aujourd'hui comme je vous reçois. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir ; mais, en ce moment, ce plaisir est mêlé de peine et d'embarras. J'ai tout appris, messieurs...

Les trois hommes baissèrent la tête devant le regard sévère et assuré de cette jeune femme, dont le droit était bien de se défendre contre des chevaliers maladroits.

— Je suis reine, je suis femme, je suis étrangère en ce pays ; j'ai droit aux respects de tout honnête homme, aux vôtres en particulier, mon cousin, vous qui représentez ma famille. Je ne blâme ni vos plaisirs, ni vos compagnies : vous êtes jeune, vous êtes libre, rien ne vous empêche de passer à vous divertir le temps que le service du roi ne réclame pas. Mais mon nom ne peut, ne doit pas être dans tout cela ; mais, moi qui vis retirée en ce palais, loin des bruits du monde, dont je ne veux entendre que ce qui est d'obligation pour mon état, pourquoi forcer le public à se rappeler que je suis jeune et que les seigneurs de ma cour oublient le respect qu'ils me doivent jusqu'à me mêler à des propos de table et de débauche ?

— Madame..., dit le prince.

— Je vous dis que je sais tout, messieurs, tout, monsieur l'amirante. Le modèle que vous avez choisi n'eût jamais prononcé les mots qu'on vous prête ; malgré mon amitié pour vous, malgré celle que je porte au prince de Darmstadt, malgré mon intérêt pour le comte de Cifuentès, je vous dirai à tous la même chose. Il

n'est pas plus permis de protéger une reine que de l'accuser. Ce n'est pas à vous qu'appartient ce rôle, et je vous défends à l'avenir, si vous ne voulez être chassés de ma présence, je vous défends de vous occuper de moi autrement que comme votre souveraine, l'épouse de votre maître. Il n'est pas séant d'afficher des sentiments que je repousse et que je renie. Vous pouvez me déshonorer ainsi, plus facilement que la dernière femme de ce royaume, et, si vous êtes mes amis, vous m'en donnerez des preuves particulières.

Les trois seigneurs tombèrent à genoux, humiliés devant elle.

— Relevez-vous, reprit-elle, je vous pardonne; cependant ne comptez pas sur mon indulgence, vous ne la retrouveriez plus une autre fois. Soyez pour moi ce que je vous permets d'être, rien de plus, rien de moins. Montrez-vous mes fidèles et mes dévoués. J'ai besoin d'amis; il se forme autour de moi, contre mo des cabales de toute sorte; j'ai des traîtres jusque dans mon domestique ! Ne me forcez pas à vous bannir, vous en qui ma confiance repose, et c'est ce que je ferais néanmoins, sans rémission, si pareille circonstance se renouvelait.

Le prince de Darmstadt osa prendre sa main et la baiser.

— Oui, mon cousin, oui, je vous comprends : vous voulez un mot particulier pour vous ; vous voulez être bien sûr que je ne vous retire point mon amitié. Comptez-y, et que je puisse compter sur vous. Je vous défends, messieurs, de donner aucune suite ni proche ni éloignée au combat de ce matin ; je vous défends d'en provoquer d'autre, et je vous ordonne de rentrer vis-à-vis de moi dans la ligne absolue de votre devoir et de votre dévouement respectueux. Me le promettez-vous ?

— Oui, madame.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur !

— Allez ! c'est bien, nous n'en parlerons plus. Venez à la messe, prenez-y vos places accoutumées. On saura que vous n'avez rien perdu de ma faveur, que vous avez failli la perdre pourtant, et il me convient qu'on le sache, c'est un exemple. Adieu, messieurs ; adieu, mon cousin.

Elle sortit, enveloppée dans ses voiles, belle, chaste, triste, et digne comme une fille des empereurs qu'elle était. Les trois seigneurs se regardèrent un instant ; ils n'osaient se parler, mais un ressentiment profond existait entre eux. Ils étaient cependant traités à peu près de la même façon : on leur ôtait à tous non-seulement l'espérance, mais la permission d'en concevoir.

Le prince, objet de l'envie des deux autres, avait reçu une attention particulière ; il n'en souffrait peut-être que davantage. Ce titre d'ami, qu'on lui imposait, lui semblait une lourde chaîne rivée à son bras, entravant sa vengeance et sa furie.

— Ah ! s'écria-t-il, si je n'avais pas promis !

— Et moi ! reprit Cifuentès.

— Et moi !... ajouta l'amirante avec plus de force encore.

— Monsieur, continua le prince, il serait bien lâche de vous faire des reproches, puisque je ne puis vous demander satisfaction. Je vous dirai seulement que c'est à vous que nous devons tout ceci et que nous ne l'oublierons pas.

— Qui peut vous faire penser... ?

— Bien d'autres le pensent comme nous, poursuivit Cifuentès en riant de rage, et ceux-là n'ont pas juré de ne pas vous le faire savoir. Allons à la messe.

Pendant ce temps, San-Estevan ne s'endormait pas ; en quittant le champ de bataille, il s'en alla tout droit chez le cardinal, auquel il raconta cette histoire dans ses plus grands détails. Le dénoûment n'était pas difficile à deviner, la défense de la reine fut prévue ; mais le marquis insista près de son illustre ami, pour qu'une punition fût infligée à l'amirante.

— Sans cela, ces étrangers croiraient que nous approuvons ce couard, et nous passerions en Europe pour lui ressembler.

— Je ne demande pas mieux que de l'exiler ; je ne sais si la reine...

— La reine ne peut pas s'y opposer si Votre Éminence veut présenter les faits tels qu'ils sont. Le roi arrivera ce soir...

— Demain, l'amirante recevra un ordre de départ, ou je serai sans pouvoir, je vous le promets.

L'amirante avait la passion des jésuites et celle des palais. Il en avait un pareil nombre : quatre jésuites avec lui, chez lui, qui le quittaient très-peu, mangeant à sa table et le suivant dans tout ce qui n'était pas de sa cour. Il les initiait peu à ses affaires, croyait-il. Ils savaient tout et n'en montraient que le nécessaire à leurs intérêts.

Avec ses quatre jésuites, il avait quatre palais magnifiques, qu'il ne louait point, et qu'il habitait trois mois de l'année par saison, chacun approprié au moment qu'il devait y venir. Ainsi, celui de l'été avait un jardin superbe, des jets d'eau, des fleurs partout, des pavés de mosaïque de marbre et des fontaines jaillissantes dans toutes les chambres. Celui de l'automne renfermait un parc où on élevait du gibier, et où il

pouvait se donner le plaisir de la chasse; il était garni des plus superbes fruits de toute l'Espagne. Celui du printemps était un nid de rossignols, de jonquilles et de tubéreuses, et celui de l'hiver était ouaté, chaud, à n'y pas craindre les vents coulis; c'était le seul de cette espèce en Espagne, où l'on gèle partout, même chez la reine, à souffler sur ses doigts.

Il se croyait trop grand seigneur pour que la disgrâce pût l'atteindre; aussi fut-il d'un étonnement profond, lorsqu'il reçut, un matin, un exempt de la cour, lui ordonnant, de la part du roi, de se rendre à Grenade et d'y rester jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté le rappelât.

Il ne laissa pas abattre son orgueil et ne se plaignit point, bien qu'il souffrît cruellement. S'il avait murmuré, on lui aurait jeté à la face la cause de son exil; c'est ce qu'il ne voulait permettre à aucun prix, on le comprend.

Il prit un train d'empereur, s'en alla sur la route toute garnie de ses gens jusqu'à Tolède, dont le cardinal était archevêque. Pour le braver, il y donna un superbe combat de taureaux. On l'applaudit fort, car ce jeu cruel est le comble du bonheur en Espagne. Il se procura ainsi la satisfaction de narguer la cour.

A Grenade, il fit mieux; il s'en alla descendre droit à

l'Alhambra, le palais des rois, et s'y installa sous prétexte que ses ancêtres y avaient logé. Il eut comme une cour, pendant plusieurs semaines. Enfin, se trouvant mal à son aise dans ces vieilles murailles, il s'en alla dans la ville, où on lui prêta une belle maison.

La reine ne tarda pas à obtenir son rappel. Elle resta, malgré tout, aveuglée sur son compte; néanmoins il dut renoncer à imiter le duc d'Astorga.

XVIII

Les amoureux de la reine ne pouvaient continuer plus longtemps le rôle qu'ils avaient pris. Sa défense formelle le leur interdisait. Elle ne leur demanda que cela, dans son indulgence, et le reste fut oublié. Ainsi l'amirante, qui donnait à la Berlips des sommes folles, obtint par elle son retour. Elle ne laissa à la reine ni paix ni trêve qu'elle ne l'eût obtenu, et encore, pour cela, lui envoya-t-il un nouveau présent, plus magnifique que les autres.

Le prince de Darmstadt continuait ses visites à la cour; il avançait promptement, et recevait chaque jour de nouvelles faveurs. Le comte de Mansfeld s'occupait de lui de plus en plus; il le voyait presque chaque jour,

lui offrant sans cesse de nouveaux trésors et ne lui demandant que d'être en même temps l'homme le plus élégant, le plus distingué, le plus recherché de Madrid.

Après la défense de la reine, il changea tout à coup de manières. Sa maison, sa magnificence furent les mêmes. Seulement, plus de fêtes, plus de comédiennes surtout, des vêtements superbes, mais sévères. L'air grave, la retraite et la mélancolie lui furent demandés en complément de son obéissance. Il n'eut pas de peine à les afficher, il était réellement atteint.

La reine remarqua ce changement que la Berlips lui signala, et, un jour, elle dit d'un air de compassion :

— Mon pauvre cousin s'ennuie ; je voudrais pour beaucoup lui voir une autre humeur, et j'y tâcherai.

Le propos fut répété une heure après à l'ambassadeur. Le soir même, en soupant avec M. de Darmstadt, il lui dit sans préambule :

— Monsieur, vous ne me demandez plus ce que vous pouvez faire pour m'obliger.

— J'attends qu'il vous plaise de me l'apprendre, monsieur.

— Eh bien, je m'en vais vous le dire.

— Enfin! s'écria le prince, les yeux brillants de curiosité.

— Je ne vous demande que de faire la cour à une dame.

— C'est beaucoup.

— De vous faire aimer d'elle.

— C'est plus difficile.

— D'en obtenir des preuves positives.

— Ah! monsieur, c'est la pomme d'or des Hespérides que vous exigez là. Ne savez-vous pas bien que je suis amoureux, amoureux sans espoir; que je ne changerai jamais, et que, par conséquent, je ne saurais persuader personne.

— Nous sommes justement dans le pays de cette pomme d'or, monsieur ; vous la cueillerez, si vous voulez, vous n'avez qu'à le vouloir.

— Non, monsieur, je ne saurais. Et cette dame est-elle jeune?

— Oui.

— Belle?

— De la plus grande beauté.

— Est-elle honnête?

— On ne peut davantage.

— Il vous importe que j'en sois aimé?

— C'est pour moi une nécessité absolue. Vous n'êtes ici que pour cela.

— Renoncez-y, monsieur, je suis incapable de le tenter.

— C'est ce que je ne croirai qu'après vous l'avoir nommée, si vous refusez encore.

— Nommez-la donc bien vite, alors, que nous n'en parlions plus.

— C'est.., c'est justement celle que vous aimez, celle pour qui vous donneriez votre vie bien sûr, votre honneur peut-être... Direz-vous encore non, maintenant?

— Mon Dieu! c'est la...?

— Justement! interrompit vivement le comte, sans lui laisser le temps d'achever.

— Mais, monsieur, vous n'y pensez pas! c'est peine perdue, je ne réussirai jamais, je le sais.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous réussirez, et, si je vous dis d'essayer, c'est que je vous parle à coup sûr. Sans cela, je vous aurais fait commencer plus tôt.

— Il me semble que je rêve. Quoi! il me resterait de l'espérance? ce n'est pas une fable? ce n'est pas un jeu?

— C'est la vérité.

— Monsieur, je n'oserai jamais.

— Osez!

— Monsieur, vous ne voulez pas la perdre au moins, en m'engageant dans cette route?

— Je veux la sauver au contraire, je veux lui éviter le sort de Louise d'Orléans, je veux qu'elle règne en Espagne et que vous y régniez sous elle, et moi aussi.

— Comment la voir? comment lui parler? N'est-elle pas surveillée au point de ne pas laisser même la possibilité de lui adresser un mot?

— Mettez-vous à ce bureau et écrivez; ce soir, elle aura votre lettre; demain, peut-être, elle y aura répondu.

Le prince finit par se laisser persuader. On croit si vite ce que l'on désire! Il écrivit une lettre, pleine de respect et de passion en même temps, pleine de naïveté aussi, comme un véritable amoureux qu'il était. Cette lettre était un chef-d'œuvre; un grand esprit, une adresse consommée n'en auraient pas dicté une semblable. Le comte en fut enchanté. Il quitta le prince en lui recommandant le secret et la prudence, deux moteurs sans lesquels ils ne réussiraient jamais.

Le pauvre Darmstadt passa toute la nuit dans des rêves insensés. Il lui semblait assister à un conte de fées. Lui aimé de la reine! lui admis près d'elle! Elle répondre à sa lettre d'amour! La raison lui disait : « Jamais! jamais! » Son cœur et son amour le berçaient d'espérances; il accueillait tour à tour la raison et le cœur, sa tête ressemblait à un chaos où mille idées se croisaient; si ces heures de solitude se fussent prolongées longtemps, il serait devenu fou.

Dès l'aube, il s'en alla chez l'ambassadeur, pour parler de la reine. Mansfeld sourit en l'apercevant.

— Ah ! monsieur, vous me rappelez ma jeunesse : j'ai été ainsi. J'aime à vous voir dans ces dispositions, ce sont les bonnes. Ne craignez rien, votre lettre a été remise.

— Est-il vrai ?

— On l'a lue, et on l'a même relue deux fois.

— Et...?

— Et l'on n'a pas répondu, vous pouvez le comprendre ; on l'a gardée néanmoins, sans la brûler ni la déchirer ; elle est si bien cachée, que nul ne la trouvera. Que vous en semble?

— Monsieur, il me semble que je rêve.

— Ce n'est pas tout. Elle a parlé de vous plusieurs fois, elle a répété : *Mon cousin écrit fort bien... Mon cousin doit faire une belle fortune... Mon cousin se fixe en Espagne et ne veut pas se marier.*

— O mon Dieu ! s'écria le pauvre jeune homme, faites que je ne me réveille pas !

— Vous pourrez aller au palais dans la journée.

— Elle l'a dit ?

— Oui. Elle vous recevra dans son cabinet indien ; il n'y aura que le roi, madame de Berlips et Romulus, dont je vous engage à vous défier : c'est une espèce qui fait le mal par instinct.

— J'irai, monsieur.

— Le roi est tranquille, en ce moment; il a une nouvelle folie, celle des coquilles. Il passe sa vie à arranger les siennes sur des tablettes, justement dans ce salon où vous devez aller, et, quand il est là, il ne s'occupe de rien au monde que de ses coquilles. Madame de Berlips nous est tout acquise ; ainsi, vous n'avez rien à craindre, que ce méchant Romulus. Cette mauvaise bête ne mourra donc pas!

Les renseignements étaient précis, on le voit. Madame de Berlips n'en laissait pas chômer, elle les arrangeait à sa fantaisie et il fallait la croire ; le moyen de s'en défier, alors que tous les raisonnements étaient pour elle! D'ailleurs, le comte de Mansfeld, ainsi que tous ces fins matois de profession, se laissait prendre aux piéges les plus grossiers. J'ai remarqué souvent que l'on ne persuade à ces gens-là que les mensonges. Ils mentent eux-mêmes avec une rare audace et n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire.

Le prince se rendit au palais, où réellement la reine l'attendait, madame de Berlips lui ayant demandé de sa part si elle daignerait le recevoir.

Il fut admis dans son cabinet des Indes, ainsi qu'on le lui avait annoncé; le roi, la reine, la gouvernante, Romulus étaient là. Il était ému, tremblant, à faire

pitié. La reine s'en aperçut et lui montra une bonté pleine d'indulgence et de grâce. Elle voulait le rassurer, mais elle n'avait jamais cru à une passion réelle de la part du prince ; c'était, selon elle, une folie de jeune homme, une imagination exaltée par les romans, ou peut-être cette histoire du duc d'Astorga et de la reine Louise, qui, comme à l'amirante, lui montait la cervelle.

Elle avait témoigné son mécontentement; il craignait maintenant de perdre son amitié, et ne s'approchait d'elle qu'avec inquiétude. Son cœur, tout plein d'un sentiment unique, avait cependant de la reconnaissance pour ceux qui l'aimaient; elle ne voulait pas le voir malheureux et malheureux par elle.

— Mon cousin, lui dit-elle ce jour-là, aussitôt qu'elle l'aperçut, vous ne venez pas assez souvent au palais ; le roi s'en plaint, et moi davantage encore.

— Madame, c'est trop de bonté ! répliqua-t-il en balbutiant.

Le roi, que ses coquilles n'occupaient pas assez pour l'empêcher d'entendre, se retourna vers le prince et lui dit en souriant :

— Monsieur de Darmstadt, si vous voulez rester en Espagne et y faire votre chemin, tâchez de plaire à votre cousine ; c'est la personne la plus puissante du royaume, elle vient de faire un vice-roi du Milanais.

— Oui, mon cousin, le roi m'a bien voulu donner cette charge pour le prince de Vaudemont, l'ami du pauvre amirante, à qui je dois beaucoup.

— Oh! certes! sans le prince de Vaudemont, vous vous faisiez couper la gorge, reprit madame de Berlips; c'est lui qui m'a prévenue, et j'ai prévenu Sa Majesté. Jugez quel malheur si vous n'existiez pas aujourd'hui!

— Oh! oui, un grand malheur en effet, madame... Votre Majesté aurait-elle daigné accorder un regret à son fidèle serviteur?

— En doutez-vous, mon cousin?

Le roi s'avança, tenant à la main une coquille de nacre, de toute beauté.

— Mon cher prince, interrompit-il, regardez donc mes coquilles; cela vaudra mieux que de sots discours sur ce duel, qui a tant tourmenté la reine.

Ce mot fit un bien à ce pauvre amoureux! Il aurait classé toutes les coquilles de la mer pour l'entendre.

Il resta plus d'une heure avant que Leurs Majestés le congédiassent, et sortit du palais plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie, plus amoureux qu'il ne l'était en y entrant, si c'est possible.

Il va sans dire que la Berlips n'avait point remis la lettre, qu'elle garda ainsi toutes les autres et que la reine ne se douta jamais que le prince avait eu l'audace de lui

écrire. Elle arrangea cependant les choses avec tant de vraisemblance, que l'ambassadeur et M. de Darmstadt y furent trompés.

Un autre fait bien étrange, — et que l'événement a prouvé néanmoins, — c'est que madame de Berlips, loin de croire au sentiment si pur et si noble de la reine pour son mari, se persuada, au contraire, que ce sentiment était un voile pour en cacher un autre, et qu'au fond de son cœur elle aimait réellement le prince de Darmstadt; sans cela, elle n'eût certainement pas été si loin dans son intrigue, qui devait se découvrir et la perdre, si la reine n'en était pas complice.

Ce commerce de lettres et de visites où le roi était en tiers dura plusieurs mois. Il fallait un amour aussi réel, aussi désintéressé que celui du prince pour en rester là et pour se contenter de ces marques qui n'en étaient point. Il aimait comme les chevaliers du vieux temps, et la soumission était le premier symptôme de cet amour. M. de Mansfeld, qui n'aimait pas, et qui avait ses vues, s'impatientait quelquefois, il voulait brusquer l'aventure, la Berlips avait infiniment de peine à arrêter ses incertitudes et ses projets.

Justement, à cette époque, il arriva à la cour une de ces choses dont tout le monde s'occupe, qui ne sont pas un grand événement dans l'histoire, mais qui aide

nent de grands événements, auxquels elles se rattachent. Peut-être la maison de Bourbon a-t-elle dû à cette petite cause la couronne d'Espagne. Dieu se sert de tout.

Le cardinal Porto-Carrero avait plusieurs nièces, une entre autres que l'on citait comme une des beautés les plus merveilleuses de l'Espagne, et qui s'appelait mademoiselle d'Aguilar. Elle se maria à un prince romain, nommé Saltarello, ce qui est un singulier nom pour un prince. Aussi ne l'était-il que d'occasion, et à cause d'une immense fortune, acquise par son père, on ne sait trop comment et dans des commerces inconnus. Il prêta de l'argent au pape, sans demander d'autres intérêts que ce titre qu'il ambitionnait. Le pape, heureux de s'en tirer à si bon marché, le *noblifia* et le *principia*.

Le bonhomme n'en fut pas plus fier pour lui; mais il le devint pour son fils, dont il voulut faire bon gré, mal gré, un grand seigneur. Il lui donna un gouverneur très-instruit, tous les maîtres de M. Jourdain, et il le lança de bonne heure dans la société.

L'enfant appartenait par sa mère, fille de condition pauvre, à beaucoup de bonnes maisons d'Italie. Il en profita pour s'établir dans le monde sur un bon pied, et pour se faire des amis, avec l'argent que son père ne lui refusait pas. Il était, du reste, très-bien fait, d'un

esprit suffisant, d'un bon caractère, très-instruit, et toujours disposé à obliger les autres ; ce qui mène loin quand on a une large bourse.

Il aspirait à un grand mariage, non pour les écus, dont il n'avait pas besoin, mais pour le nom. Les parents de sa mère lui dénichèrent cette Boccanegra, nièce ou à peu près, du cardinal Porto-Carrero; elle n'avait pas un maravédis, mais elle était noble comme le roi et belle à miracle. Le cardinal l'avait fait venir toute petite d'Italie, sur ce qu'il apprit que cette branche de sa maison était dans la misère. Il la voulut doter ; les Saltarello refusèrent avec indignation. Le *sans dot* était pour eux une raison convaincante. Le mariage se fit.

Le prince Saltarello fils était d'une faible santé. Il vécut deux ou trois ans après son mariage, laissant à sa veuve, sans enfants et parfaitement consolée, un superbe douaire. Les Saltarello devaient finir là, le bonhomme était trop vieux pour faire souche.

Cette douairière de vingt ans s'empressa de quitter Rome et revint en Espagne, avec sa beauté et ses trésors, comptant profiter de l'une et des autres. Elle s'établit chez son oncle, qui fut enchanté de la revoir et ne la gêna point. Cette belle était blonde, comme la reine, dont elle avait la taille, fait assez rare chez les

filles du Midi (non pas la taille, mais les cheveux). Elle courut les bals, les courses de taureaux, les fêtes petites et grandes, et s'en donna enfin à cœur joie, d'avoir jeté sa peau de Saltarello, dont elle n'avait retenu que la dorure. Elle faisait bon marché du nom et de la principauté ; on l'appelait presque toujours la Boccanegra.

Le cardinal donna pour elle quelques soupers; la faction autrichienne y régnait en masse, car il en était. La Boccanegra s'en mit bien vite, et ne rendit ses devoirs au palais que comme forcée. C'était tout simple, on s'y ennuyait!

XIX

Parmi ceux qui fréquentaient le plus la maison du cardinal et qui, de près ou de loin, convoitaient sa nièce, il se trouvait un homme de beaucoup d'esprit et d'intrigue, gentilhomme autrichien, nommé Freudstein venu en Espagne pour y chercher fortune et bien décidé à ne pas s'en retourner sans l'avoir trouvée. Il était jeune et assez bien fait; ses aïeux avaient planté les rochers du Danube, assurait-il, et avec raison. Des malheurs, des fautes et une quantité d'enfants avaient

ruiné sa maison, dont le vieux château existait encore, perché comme un nid de vautour, au-dessus du fleuve. Il n'en restait plus que les murs, et Feudstein y logeait quatre bohémiens et leur famille, pour empêcher les invasions étrangères, ayant la ferme intention de lui rendre sa splendeur, aussitôt que la déesse insaisissable aurait daigné lui sourire.

Cet homme ne ressemblait pas du tout à un Allemand, c'était plutôt un Gascon; il en avait les qualités et les manières, sans la bravacherie et les mensonges. Il amusait fort la compagnie où il se tenait; on le recherchait beaucoup, chez le cardinal en particulier.

Il avisa la belle veuve et se dit que c'était là un friand morceau. On rebâtirait bien les murs du vieux manoir, on le meublerait magnifiquement avec les écus des Saltarello, et, une fois soutenu par une telle alliance, Freudstein se chargeait de monter très-haut; il ne lui fallait que le piédestal.

Il se mit donc à courtiser la princesse, qui s'amusa beaucoup de ses plaisanteries et qui l'admit au nombre de ses chevaliers. Elle lui permit de la suivre lorsqu'elle allait en masque, en partie, ou bien lorsqu'elle courait à cheval dans les grands chemins et les bosquets des environs de Madrid, si bosquets il y a, toutefois.

Il était trop habile pour découvrir ses batteries. Il commença par amuser, par se faufiler sans conséquence et par se déclarer l'esclave dévoué, le chien de la princesse; il prit lui-même ce nom ; elle s'accoutuma à lui, et bientôt il lui devint indispensable. Les autres prétendants ne s'en effrayèrent pas, ils le regardaient du haut de leur grandeur et de leurs espérances. Il les laissa faire, jusqu'au jour où l'un d'eux lui lança quelques paroles aventurées sur sa noblesse et sur son peu de ducats.

Il ne s'emporta point, répondit par une plaisanterie; mais, le lendemain, avec une politesse exquise et les façons d'un grand seigneur, il donna à son rival un joli coup d'épée qui le cloua dans son lit pour six mois.

— Peste! quel chien! dit la princesse à cette nouvelle.

— Madame, les chiens ont des dents et des ongles, répondit Freudstein ; ils s'en servent pour défendre leurs maîtres.

Ceci était une allusion ; car, avant d'attaquer le gentilhomme, l'adversaire avait tenu sur la princesse des propos peu séants, et c'était surtout elle qu'il avait vengée. Il ne voulait pas le lui dire, mais il n'était pas fâché qu'elle le sût. Elle le regarda dès lors d'un autre œil. Les gens qui donnent des coups d'épée ont tou-

jours un autre aspect que les autres : on les craint, on les respecte, et on les flatte.

La princesse admit le Freudstein à des particuliers dont il n'était pas ; elle lui parla plus souvent, elle rit plus haut de ses bons mots et de ses pointes. Elle remarqua qu'il avait une belle taille, une haute mine, qu'il maniait son cheval mieux que personne et que sa hardiesse passait celle de tous les autres. Il ne calculait pas le danger et se jetait à travers, les yeux fermés. Elle en eut plusieurs fois la preuve, qu'elle ne se fit faute de renouveler, ni lui non plus.

Un jour, elle lui demanda pourquoi il n'avait pas des pourpoints de velours comme les autres ; il répondit hardiment :

— Madame, un pourpoint de velours coûte plus gros que mon revenu.

— Eh bien, si je vous en donnais un, le prendriez-vous ?

— Si vous me donniez une fleur de votre bouquet, je la recevrais à genoux en vous baisant la main ; si vous me donniez un pourpoint de velours, j'en ferais présent à votre laquais ; cela lui irait très-bien, velours ou drap, c'est une livrée.

Cette fierté plut beaucoup à la princesse, on y sentait le gentilhomme de race.

Elle voulut pousser plus loin.

— Et si je vous offrais davantage ?

— Madame, un homme d'honneur peut accepter sa fortune de la main d'une femme aimée, à la condition de la rendre en la doublant ; mais celui qui reçoit des cadeaux des dames, porte en allemand un nom que ne portera jamais le fils de mon père.

— Cependant beaucoup d'honnêtes gens ne se font pas faute de si peu.

— En France, madame, en Italie, en Espagne, je ne dis pas non ; mais chez nous, jamais.

— Oh ! si une héritière, belle ou laide, vous offrait ses biens et son cœur, vous ne feriez pas le difficile, monsieur le délicat !

— Vous vous trompez encore, madame : si l'héritière voulait être aimée pour son argent et qu'elle ne me plût pas, je lui dirais tout bonnement que je ne puis accepter ce marché-là.

La princesse éclata de rire. Freudstein ne s'en fâcha pas, et rit avec elle ; puis elle ne rit plus et parla de choses sérieuses.

Un peu plus tard, elle reprit, au milieu d'une conversation :

— Vous êtes bon gentilhomme, monsieur de Freudstein.

— Ma foi, madame, mes ancêtres étaient comtes palatins du Rhin, il y a bien longtemps, je n'en sais plus la date. Pendant qu'une autre branche s'en alla fonder un autre Freudstein sur le Danube, ceux du Rhin perdirent leur rang et leurs biens pour s'être révoltés contre Barberousse, à l'époque des fameux burgraves; il n'en resta qu'un petit, sauvé par un vassal, qui s'en revint sur le Danube retrouver ses parents et épouser l'héritière de cette branche, d'où sont venus mes pères, et moi aussi.

— De sorte que vous êtes le comte de Freudstein?

— Aussi bien que Charles 1er est roi d'Espagne.

— Pourquoi ne portez-vous pas de titre?

— Parce que je n'ai pas envie qu'on m'appelle M. le comte, sans avoir un carrosse et des laquais derrière. Un comte gagnant sa vie me paraîtra toujours un contre-sens auquel je ne m'exposerai pas.

— Cet homme est plein d'honneur et de bon sens, dit le soir la princesse à sa femme de chambre; il mérite mieux que ce qu'il a.

A dater de ce jour, la Saltarello, ou la Boccanegra, comme vous voudrez, s'occupa beaucoup de Freudstein, sans en parler à personne, pas même à cette fille de chambre, confidente jusque-là de tous ses caprices. Elle l'observait en silence; ceux qui connaissent les femmes

connaissent aussi la gravité de ce symptôme. Elle n'en courut pas moins à ses plaisirs, et n'en fut pas moins la plus brillante et la plus élégante des dames espagnoles, et ses cheveux blonds n'en tournèrent pas moins les têtes de tous les papillons de cour.

Sur ces entrefaites, une dame qui n'était plus jeune, dont on avait fort parlé autrefois, s'imagina de s'amuser chez elle et de faire amuser les autres, comme si elle avait toujours vingt ans. Elle institua des fêtes masquées et avec des costumes de caractère, où tout le monde courut. Ce fut une mode, une rage. Son palais était magnifique, ses jardins splendides ; elle les ouvrait et les illuminait à la vénitienne, comme l'avait fait le premier le duc d'Astorga dans sa fameuse fête; on se perdait dans les quinconces et derrière les charmilles, on causait d'amour au clair de la lune, et au bruit des sérénades données par des musiciens invisibles. Les galants étaient enchantés, jamais ils n'avaient trouvé d'occasion si belle.

Au beau milieu de tout cela, tomba un soir un prince de la maison d'Autriche par les femmes, allié par les hommes aux Vasa et je ne sais plus à quelles maisons royales. Il venait en mission cachée à la cour d'Espagne, pour contrôler Mansfeld, qui n'avançait pas, et tâcher de faire marcher plus vite la grande affaire

de la succession, dont le cabinet de Vienne ne dormait pas. Le prince, qui s'appelait le duc d'Oldenbourg, était beau à miracle, fin comme l'ambre, mais avantageux et insolent... de quoi défrayer trois parvenus. Il se croyait la merveille du genre humain, ne supposait pas qu'on pût lui résister, et regardait une femme comme perdue dès qu'elle lui permettait de lui baiser la main.

Il fut reçu par le roi et la reine, trouva la reine belle et s'imagina qu'elle le regardait avec plaisir. Il rencontra la Boccanegra chez le cardinal, la traita du haut en bas, non pas en face, bien entendu, mais dans ses propos, dont la princesse eut connaissance sur-le-champ, car on trouve toujours des gens disposés à répéter ce qui est désagréable.

La Boccanegra aimait à rire, elle était de sang italien, elle se promit une vengeance, il ne s'agissait plus que de la trouver. La plus vulgaire eût été de rendre le duc d'Oldenbourg amoureux d'elle et de s'en moquer ensuite. Mais, d'abord ce n'était pas facile : ces sortes de gens ne sont guère amoureux que d'eux-mêmes; ensuite, cela ressemblait à ce qui se voit par tout, elle voulait mieux.

Elle cherchait toujours, et le hasard la conduisit où elle voulait aller, plus vite qu'elle n'aurait pu le croire.

Un soir, elle alla, accompagnée de sa suite habituelle, au bal de la senora Octavia Benarès. Elle portait un habit français, qu'elle aimait beaucoup et qui faisait ressortir sa taille. On ne voyait que ses cheveux blonds, encore les dissimulait-elle sous le coqueluchon d'une mante, comme une dévote qui va à la messe.

Le duc d'Oldenbourg avait laissé percer la persuasion d'avoir attiré les regards de la reine. On en avait ri, car cette fatuité ne méritait que cela ; la reine était trop généralement respectée pour que ces extravagances pussent lui nuire.

Ce soir-là, il arriva se pavanant, du palais, où il avait passé l'après-dînée tout entière, causant, avec Anne, de ses parents, qu'il connaissait, et de bien d'autres choses de son pays, auxquelles elle s'intéressait toujours. Il la quitta convaincu qu'il l'avait séduite, que Mansfeld et Darmstadt n'étaient que des ignorants et des sots, et qu'en quelques jours, il aurait enlevé la position.

Il se promenait dans une allée, lorsqu'une femme vêtue à la française passa près de lui. Un de ses courtisans dit comme un étourdi qu'il était :

— Regardez cette dame en habit et en corps de jupe mordoré ; voyez ses cheveux blonds, qu'elle s'efforce de cacher, cette taille... C'est la reine !

— Ah ! s'écria Oldenbourg, j'aurais dû la reconnaître au regard qu'elle m'a lancé en passant.

Et tout de suite il se mit à courir après la fugitive, criant à ses affidés de ne pas la suivre, parce que, certainement, elle était au bal pour l'y rencontrer.

L'idée d'une reine d'Espagne, de celle-là, surtout, à un bal de ce genre, était si bouffonne, que plusieurs éclatèrent de rire.

— Laissons-le aller, dirent-ils tout bas ; il aura sa leçon ; c'est la Boccanegra.

Il eut bientôt rejoint le masque qu'il poursuivait ; bien qu'il fût masqué aussi, il était facile de le reconnaître ; il n'aimait pas à cacher son visage, particulièrement sa bouche et ses dents, remarquablement charmantes ; il ne portait donc qu'un loup de velours.

Lorsqu'il approcha de la princesse (car c'était bien elle), il prit un air de galanterie et de respect en même temps, dont celle-ci fut très-surprise, après ce qu'elle avait entendu dire de son opinion sur elle. Un mot qu'il lui glissa tout bas la mit au fait.

— Ah ! madame, que de bontés ! j'en suis confus... Vous voulez donc reprendre la conversation de tout à l'heure ? Je suis trop heureux et le hasard m'a bien servi.

La Boccanegra ne résista pas au plaisir de berner ce

grand vainqueur. Elle n'aimait pas la reine et tenait peu à la compromettre ; d'ailleurs, elle comptait bien se faire connaître au duc avant la fin du bal, et lui *donner sa leçon*, ainsi que l'avaient annoncé les seigneurs.

Elle lui répondit d'une façon évasive, et le tout en allemand, que tout le monde parlait à la cour d'Espagne, à cause des relations continuelles avec l'Autriche. Elle congédia Freudstein, qui l'accompagnait, en lui recommandant de ne pas les perdre de vue et se lança tête baissée dans cette aventure, dont elle se promettait une satisfaction infinie.

Oldenbourg commença par des lieux communs, par les souvenirs de Neubourg et autres ; la dame, et pour cause, ne répondait qu'imparfaitement ; il la vit embarrassée, il crut à de l'émotion et entra bien vite dans des discours plus intimes. Pour cette fois, il trouva à qui parler, elle n'épargna aucuns des encouragements vraisemblables, et lui donna à respirer autant d'encens qu'il en voulait.

Il piaffait de joie, la pressait de plus en plus, racontant sa flamme, qui l'avait attiré en Espagne, sollicitant de nouvelles entrevues, s'extasiant qu'elle eût pu s'échapper pour celle-là ; elle le poussait habilement et lui répondait juste assez pour le faire aller en avant et s'en moquer mieux ensuite.

Cela dura toute la nuit. Ils s'assirent dans des cabinets de retraite préparés pour le repas et allèrent boire et manger à de petites tables établies exprès pour la commodité des convives, qu'un grand souper servi eût dérangés dans leurs intrigues. Enfin, ils ne se quittèrent pas d'une minute, à la grande joie des invités, et à la grande inquiétude de Freudstein, qui les suivait sans les perdre de vue.

Vers le matin, lorsqu'elle s'en fut bien amusée, la princesse songea au dénoûment. Il la pressait de consentir à le recevoir au palais par quelque entrée secrète, se faisant fort de la trouver, dût-il la paver d'or et de diamants. Elle se faisait prier, et cédait insensiblement, en même temps qu'elle le conduisait vers un lieu fort éclairé, où se trouvaient des groupes nombreux.

Ils arrivèrent, très-occupés d'eux-mêmes, croyait-on, et la princesse se disposait à terminer la comédie, ne se doutant point du dénoûment qu'elle aurait. Une dame qui était venue avec elle et qui la cherchait, l'aperçut et se vint mettre à la traverse de l'aventure en riant de tout de son cœur.

— Ah çà! est-il bientôt l'heure de rentrer, ma reine? croyez-vous que nous devions rester ici jusqu'à demain?

C'était un de ces hannetons qui vont devant eux sans rien calculer. Le duc l'écarta d'un geste superbe, en ajoutant :

— Tu te trompes, beau masque!

— Je ne me trompe point, monsieur; c'est bien plutôt vous qui vous trompez. As-tu fini de te moquer de lui? ne veux-tu pas le congédier avèc ce qu'il mérite, ma belle Inès?

Le duc ouvrit les oreilles.

— Quoi? qu'y-a-t-il? que dites-vous?

La folle redoubla ses rires insultants.

XX

— Ce qu'il y a? Il y a que tu es joué, bel oiseau, qui montres ton plumage, et qui fais la roue pour que l'on t'admire.

— Je suis joué? Je ne comprends pas. Allons, madame, allons plus loin; cette créature se trompe et nous prend pour d'autres.

La Boccanegra avait réfléchi. Le hasard la servait à merveille dans cette soirée. Grâce à l'indiscrétion de son amie, tout allait se dénouer bien plus vite qu'elle ne l'avait imaginé d'abord, et son triomphe serait plus

complet. Elle feignit de n'avoir pas entendu ces dernières paroles et ne bougea pas.

— Ah! ah! ah! continua la fâcheuse, je me trompe! Ton nom est écrit sur toute ta personne, beau duc d'Oldenbourg, et, quant à ta compagne, elle est encore plus connue, c'est...

— Ne la nomme pas, misérable! ou je te tue.

— Voyez la belle colère! Ah! ah! ah! j'en rirai toute ma vie. Elle se nommera bien elle-même et n'a pas envie de se cacher de vous, maintenant qu'elle s'est vengée! c'est le plus joli morceau de sa vengeance que sa signature, et vous allez l'avoir.

On commençait à faire cercle, les assistants riaient comme la jeune femme, et bientôt la princesse elle-même ne fut plus maîtresse de sa gaieté, en voyant la mine ténébreuse du patient. Il flairait un ridicule en face de tous ces gens qui riaient de lui, et la colère lui montait au visage. Il se retourna brusquement vers sa compagnie.

— Madame, lui dit-il, si vous êtes celle que je suppose, vous devez fuir d'ici; car vous n'y êtes pas à votre place, ou, si vous y restez malgré mon avertissement, les conséquences en retomberont sur vous.

La princesse continua de rire en se cachant derrière son éventail.

— Vous êtes prévenue, madame ; que décidez-vous? répéta-t-il de plus en plus furieux.

— Eh bien, restons, monsieur, dit-elle.

— Vous le voulez. Alors, madame, je saurai qui vous êtes.

Et, avec une audace inouïe, il lui arracha son masque, en même temps que le sien volait à vingt pas de là. Ce fut un seul cri dans la foule, un cri de fureur, que les échos du jardin répétèrent. Cinquante épées sortirent du fourreau, et, parmi elles, celle du prince de Darmstadt, qui venait d'arriver et que le nom de la reine frappait au milieu du bruit.

Mais, avant tous les autres, un homme s'était élancé, l'arme levée et le bras en avant; d'un seul mouvement, il enleva la princesse à Oldenbourg et se plaça en face de celui-ci, le frappant à l'épaule du plat de son épée.

— Vous m'appartenez, monsieur, et, je le jure, vous ou moi, nous mourrons de cette injure-là. Qui veut m'assister, messieurs? A l'instant, à la minute, là-bas, dans cette place vide, avec des lanternes, nous y verrons très-bien ; une pareille insolence ne peut pas rester une heure impunie.

Freudstein marcha, très-sûr d'être suivi, et le comte ne se fit pas répéter la provocation; ils étaient aussi animés l'un que l'autre. On emportait la princesse

évanouie, et les deux champions se mirent en garde, éclairés par cent lanternes, que cent témoins avaient arrachées partout, sans que personne songeât à les séparer. C'était un combat de justice.

Il ne dura pas longtemps ; à la troisième ou quatrième passe, Freudstein, plus habile que son adversaire, le traversa de part en part ; le duc tomba sans pousser même un cri. On s'empressa autour de lui, il était bien mort. Jamais réparation ne fut plus vite accomplie.

Freudstein, un peu revenu de sa fureur, comprit qu'il avait été peut-être un peu loin, et que ce n'était pas le moyen de se faire des protections que de tuer le cousin de l'empereur. Il songea à gagner du pays ; mais, auparavant, poussant la chevalerie jusqu'au bout, il s'en alla au palais du cardinal s'informer de la Boccanegra et de sa syncope.

Elle était mieux, bien que fort inquiète.

— Dites-lui, ajouta-t-il en s'adressant aux laquais, que l'insolent est mort.

Et puis il se sauva chez un de ses amis, qu'il chargea de s'informer de son affaire et de le tenir au courant.

La mort du comte d'Oldenbourg fit tout le bruit auquel on s'attendait. Mansfeld en prévint aussitôt la cour de Vienne, et, par le retour du courrier, il reçut

l'ordre de chercher le coupable, d'exiger impérieusement son bannissement du royaume, afin qu'il fût renvoyé en Autriche et jugé suivant les lois très-sévères de ce pays contre le duel.

Le cardinal, que sa nièce excitait, écrivit de son côté et supplia qu'on lui donnât la grâce du coupable, défenseur de la princesse Saltarello, gravement insultée par le défunt. Il demandait cette faveur comme un homme qui avait fait ses preuves de dévouement, et avait droit à une récompense.

On ne lui répondit même pas, et un nouvel ordre, plus impérieux que le premier, arriva au comte de Mansfeld. Le cardinal ressentit vivement cette injure, il ne put s'empêcher de le témoigner à sa nièce et à plusieurs amis. La princesse l'écoutait avec attention.

— Monseigneur, dit-elle, qu'arrivera-t-il, de ceci, à M. de Freudstein?

— Il arrivera, madame, qu'on le cherchera et que, si on le trouve, on l'expédiera sur Vienne, où il ne restera pas longtemps en vie.

— Souffrirons-nous cela, mon oncle? C'est pour moi que ce gentilhomme en est à cette extrémité.

— Le seul moyen de le sauver serait de connaître sa retraite et de le faire partir sous main, pour la France, ou pour quelque pays ennemi de l'Autriche.

— Je la connaîtrai, monseigneur.

— Alors, je vous promets de vous appuyer, et il ne dépendra pas de moi qu'il ne se tire heureusement de là.

— C'est bien, mon oncle, dit-elle froidement.

Elle savait bien où le prendre : l'ami confident ne le lui avait pas laissé ignorer, en venant chercher ses ordres pour son défenseur. La Boccanegra était bonne et loyale, elle avait beaucoup réfléchi depuis son aventure, elle sentit qu'elle devait un dédommagement à celui qui risquait si bravement sa vie pour elle. Après sa conversation avec son oncle, elle écrivit à Freudstein :

« Vous consentez à tenir votre fortune d'une femme aimée, m'avez-vous dit ; si vous refusez la mienne, ce sera m'assurer que vous ne m'aimez pas. »

Il répondit une heure après :

« Tout, si vous m'aimez, madame ; rien, si vous avez seulement pitié de celui qui souffre. »

La riposte de la Boccanegra ne se fit pas attendre ; elle était plus laconique et plus expressive encore :

« Quel jour partons-nous ensemble ? Une honnête femme doit partager l'exil de son mari. »

Freudstein fut au comble de la joie ; il faillit se perdre : il voulait venir, en plein jour, se jeter aux pieds de la princesse. Il fallut un ordre d'elle pour l'en em-

pêcher. Il sortit la nuit, vint chez le cardinal et n'en bougea plus qu'après avoir été marié à sa chapelle, à minuit, et par lui-même, avec la belle Saltarello. Porto-Carrero y consentit, après s'être assuré qu'il était bien un Freudstein et qu'il ne lui manquait que les biens de sa famille.

On le tint caché dans le palais pendant qu'on remuait toute l'Espagne pour le trouver. On n'avait garde de le chercher là. La princesse fit lentement ses préparatifs de départ. Elle s'en allait à Lisbonne, où elle avait des intérêts, et elle voulait aussi s'éloigner de Madrid, pour laisser oublier ses dernières aventures. Ses amis et ses ennemis la comprirent; elle y mettait d'ailleurs, une nonchalance complète, et semblait plutôt fâchée de quitter son pays, pour un autre qu'elle ne connaissait point.

Parmi ses laquais les plus infimes, il se trouvait plusieurs nègres, des Nubiens ou des Cafres; elle les aimait beaucoup. Vêtus de couleurs bizarres, ils étaient relégués, avec les valets de bât des mules, à la queue du cortége. Elle traversa lentement l'Espagne, arriva à Lisbonne, et, peu de temps après, la *Gazette de Hollande* annonça la réception du comte et de la comtesse de Freudstein par Leurs Majestés Portugaises.

Le tour fut bien joué, on le voit. Cependant le car-

dinal ne s'en contenta pas. Il garda rancune du traitement qu'il avait reçu et jura que la maison d'Autriche n'hériterait pas du trône, lui vivant, dût-il aller chercher un héritier à l'autre bout du monde.

Le prince de Darmstadt était parfaitement convaincu que cette petite cause avait amené le grand effet du testament: Porto-Carrero ne s'en vanta pas, il était trop bon politique pour ne pas se targuer du bien de la patrie avant tout. Ces fameux politiques, si pressés de faire le bien des autres, pensent uniquement au leur et à ce qui les touche. Je les ai vus de près et je sais ce qu'il en est; on peut m'en croire.

Mansfeld avait aussi reçu quelque atteinte de cette affaire et peut-être ne mit-il pas beaucoup de zèle à chercher le coupable. Il lui échappa de dire un jour :

— Ils sauront à présent qu'en Espagne on ne fait pas ce que l'on veut, ni quand on le veut.

Ce demi-échec le remit avec plus d'ardeur à son entreprise. Il pressait la Berlips d'agir sur la reine et pressait davantage encore Darmstadt, qu'il traitait de timide et d'enfant qui s'effraye d'une ombre. Celui-ci voyait la reine presque tous les jours ; mais, malgré sa bonne volonté, il la trouvait si calme, si placide, qu'il ne pouvait regarder comme une passion le sentiment qu'il lui inspirait.

Elle était en même temps trop gracieuse, trop empressée même, pour qu'il se décourageât tout à fait. La Berlips le soutenait, elle soutenait Mansfeld, étonné quelquefois de ces pourparlers sans fin.

— Vous ne connaissez pas la reine, disait-elle; vous ne connaissez pas l'intérieur de ce palais, où personne ne bouge, où chacun a sa place fixée sans en pouvoir prendre une autre. Le roi ne la quitte pas, la camarera-mayor non plus. Elle ne peut écrire, car on ne lui laisse ni plumes ni encre; lorsqu'elle donne de ses nouvelles à ses proches, il faut appeler le secrétaire, qui conserve tout cela sous clef, non par jalousie du roi, mais parce que c'est l'ordre institué par la duchesse de Villafranca, qui est assez coulante sur le reste, mais inflexible sur ce chapitre-là. On craint, je crois, et vous tout le premier, peut-être, que l'état du roi, ne soit tout à fait connu, à cause de cette succession. Si je vous apprends là ce que vous savez, monsieur le comte, c'est pour vous expliquer ce que vous ne comprenez pas.

Ces raisons étaient assez spécieuses, il fallut s'en contenter; aussi Mansfeld prit-il patience pendant quelque temps. M. de Darmstadt n'y tenait plus. La Berlips ne doutait pas qu'il ne fût aimé; elle était de bonne foi, je l'ai dit. Une âme telle que la sienne ne

pouvait comprendre et apprécier le sentiment de la reine pour le roi. Elle imagina donc lui être agréable et la forcer à sortir de cette incertitude en la rapprochant à son insu de cet homme, qui la consolerait de ses douleurs et de sa solitude. Le roi devait aller seul à l'Escurial pour prier près du tombeau de la feue reine. Il n'aimait pas qu'Anne le suivît, lorsqu'il était dans son bon sens : il comprenait que c'était pour elle un supplice, et il désirait le lui épargner, bien qu'elle le suppliât toujours de ne pas la laisser en arrière.

Madame de Berlips aimait la reine, à sa façon. Elle n'avait aucun principe, ni aucune vergogne; peu lui importait que son élève restât vertueuse, pourvu qu'elle fût heureuse, n'importe comment, et qu'elle rendît sa gouvernante riche. L'argent était son dieu, la reine venait après.

Un matin, donc, que le prince amoureux se promenait tristement dans ses jardins, où il ne donnait plus de fêtes, et ne recevait plus que des amis sérieux, il vit arriver, du bout de l'allée, M. de Mansfeld, la mine riante, et qui l'accueillit de loin par une plaisanterie.

— Réjouissez-vous et tenez-vous prêt, lui dit-il; mettez vos plus beaux habits, et allez-vous-en ce soir au bas du petit degré des senoras de honor; vous y trou-

verez, à dix heures, une personne discrète qui vous conduira où vous êtes attendu.

— Mon Dieu! s'écria le prince en pâlissant, faut-il le croire?

— Croyez-le, puisque je vous le dis, mon cher prince; nous allons enfin parvenir à notre but, et l'on ne me traitera plus à Vienne de maladroit sans esprit et sans habileté.

— Je vous en supplie, monsieur, ne me parlez pas de Vienne, ni de vos intrigues; vous m'effrayez, vous me faites craindre de commettre une mauvaise action, de m'engager dans quelque ligue ténébreuse pour perdre la reine et l'entraîner dans un piége. Je ne voudrais pas de mon bonheur à ce prix; si je deviens un instrument aveugle de ce crime, je vous en avertis, monsieur, ne comptez pas sur moi pour vous aider ensuite lorsque je l'aurai découvert.

— Vous êtes un insensé, mon prince; l'amour vous tourne la tête. Allez à votre entretien et ne vous occupez pas du reste; les choses sérieuses regardent les gens sérieux, les folies de l'amour regardent les jeunes gens, les beaux seigneurs et les belles dames; allez à votre rendez-vous et ne songez pas à ce qui doit le suivre, si ce n'est à le recommencer.

— Je n'irai pas.

— Miséricorde ! Et pourquoi?

— J'ai peur de vous.

— Combien de fois faut-il vous le répéter encore? J'aime la reine, je veux son bien et le vôtre, et il ne lui arrivera rien, non plus qu'à vous; je vous en donne ma parole de gentilhomme.

Darmstadt le crut; il était amoureux et il avait attendu si longtemps cette heure promise, qu'il était facile à persuader. Il lui sembla que cette journée ne finirait pas, il en pressait les heures, courait dans sa maison, sortait, allait sur la place du palais pour en contempler les murailles, et, lorsque la nuit vint, il s'en alla bien vite s'habiller tout en noir, ainsi que l'aimait la reine, comme d'Astorga; seulement, il n'avait pas la belle toison en diamants; il mit un collier d'or, avec le portrait de la reine en médaillon qu'elle lui avait donné.

A dix heures sonnantes, il était au bas de l'escalier désigné, et il sentit bientôt une main qui s'avançait vers la sienne, tandis qu'on lui disait à voix basse en allemand :

— Venez, Excellence ! on vous attend avec impatience.

XXI

La reine n'avait pas les mêmes habitudes que Louise d'Orléans. Elle restait souvent seule chez elle le soir, après que le roi était couché, et n'allait le rejoindre qu'ensuite. Lorsqu'il était absent, elle veillait fort tard, soit dans son oratoire, soit dans ses cabinets; elle gardait avec elle, ou la Berlips ou une de ses femmes, quelquefois aussi elle les renvoyait toutes et demeurait seule. C'était le moment de ses rêves et de ses souvenirs.

Ce soir-là, elle rentra dans le dernier de ses cabinets et s'y établit à travailler. Elle brodait une tapisserie pour le lit du roi et mettait de l'orgueil à faire ce bel ouvrage. Madame de Berlips s'assit à ses pieds, cherchant dans son imagination le moyen d'amener la reine à recevoir le prince sans lui montrer précisément qu'elle était devinée, et en lui laissant son libre arbitre pour conserver son secret.

Anne était triste, il n'est pas besoin de le dire; qui n'est pas triste à la cour d'Espagne! et la reine plus que les autres, surtout celle-là qui se mourait d'un mal que rien ne guérit.

Voyant que la Berlips ne lui répondait point ou du moins lui répondait d'une façon distraite, elle se réfugia dans ses pensées et dans sa tristesse et ne parla plus.

— Madame, dit enfin la Berlips, en voudriez-vous à une amie qui devinerait vos désirs et qui vous épargnerait la peine de les exprimer?

— J'en serais très-reconnaissante, au contraire ; il me semble que cela ne fait pas question et que l'on ne peut penser autrement. Pourquoi me demandez-vous cela?

— J'ai encore d'autres questions à vous faire; après, je serai tout à fait tranquille ! Consentiriez-vous à voir ici, chez vous, un ami qui se meurt, si vous ne le recevez pas et auquel vous pouvez rendre la vie?

— Pour ceci, Berlips, explique-toi plus clairement, je n'y comprends rien.

— Je vais me faire comprendre. Vous aimez le prince de Darmstadt?

— Certes, et beaucoup.

— Il a besoin de vous parler, à vous, de vous voir seule, un grand chagrin... je ne sais quoi... Il ne s'est pas expliqué avec moi, mais il m'a fait une profonde pitié, et...

— Tu as consenti? demanda vivement la reine en rougissant.

— Oui, madame ; ai-je mal fait?

— Non ; car je désirais aussi le voir, car il fallait que je le visse en secret, je le verrai probablement plus d'une fois encore, et si tu consens à t'y prêter...

— Certainement ! vous refuserais-je quelque chose? Je vous ai devinée, ma reine ; je viens de vous le dire tout à l'heure, et j'ai prévenu vos désirs. Me comprenez-vous maintenant?

— Quoi! Berlips, tu as deviné...? Mais tu ne sais pas pourquoi, tu ne peux pas savoir pourquoi...

— Non, madame, non, je ne le sais pas.

— Ne va pas supposer, Berlips, que j'ai même une pensée en dehors de mon devoir. Je ne suis pas une femme que l'on puisse soupçonner au moins, et Dieu qui voit mon cœur sait quels desseins je médite. J'ai choisi le prince de Darmstadt parce que je connais son dévouement et sa discrétion ; et puis il appartient à à notre chère Allemagne, il est mon parent, il parle la langue de mon enfance.

— Je m'explique bien tout cela, madame.

— J'ai entrepris une grande œuvre, une œuvre immense ; aurai-je la force d'aller jusqu'à la fin? aurai-je le don de persuader? Je l'ignore, mais je l'espère.

Cette conversation dura jusqu'au moment où le prince devait être introduit. Tout dormait dans le pa-

lais, on n'entendait que le pas des sentinelles et le cri des sérénos dans le lointain. Madame de Berlips avait changé ses dispositions : au lieu de laisser le jeune homme au bas du degré, elle le fit entrer dans son appartement, communiquant avec celui de la reine par un couloir où ne passait personne autre qu'elles deux.

La reine, instruite de ce moyen, y mit une modification plus sage. Elle engagea madame de Berlips à faire entrer le prince chez elle d'assez bonne heure, pour que la présence d'un homme de ce côté du palais ne donnât point d'ombrage aux observateurs; le prince devait revêtir un habit très-simple, pareil à ceux des commerçants ou des docteurs en chirurgie, c'est-à-dire des vêtements noirs et un manteau de la même couleur avec un grand chapeau aux bords relevés, sans plumes. De la sorte, il passerait inaperçu. Il venait des maîtres à chanter, des écrivains, des marchands toute la journée chez les senoras de honor et les *asufitas*. On le prendrait pour un de ceux-là.

Pour cette fois, on le recevrait tel qu'il était, mais on ne recommencerait plus.

— Amène mon cousin, Berlips, et laisse-nous; je t'appellerai lorsqu'il faudra venir le reprendre pour le garder chez toi jusqu'à demain. On ne peut pas le voir

sortir du quartier des femmes pendant la nuit... Je tremble, je peux à peine parler. Cette nécessité de se cacher est terrible. —Mon Dieu! ayez pitié de moi! Mon Dieu! si je réussis, dit-elle après le départ de la gouvernante, je ferai un pèlerinage à Notre-Dame-del-Pilar.

Pour le coup, la Berlips se crut bien sûre de son fait, et ne douta pas qu'elle n'eût servi la reine suivant son désir. Elle se crut très-sûre aussi de sa fortune et se serait volontiers frottée les mains de joie.

Elle trouva le prince à demi mort de son émotion ; elle le pria de la suivre et lui raconta les excellentes dispositions où la reine se trouvait pour lui.

— Cela dépasse mes espérances, monseigneur; il faut que la pauvre princesse ait bien souffert, qu'elle soit au bout de ses forces, pour me faire un pareil aveu et se montrer ainsi que'elle vient de le faire. Souvenez-vous que je vous l'ai appris et que c'est moi qui ai tout préparé.

Le prince avait bien autre chose à se souvenir! Ivre de joie, il courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la bien heureuse chambre où l'attendait le bonheur. La Berlips, qui le conduisait, lui semblait bien lente! Elle s'écarta pour le laisser passer, et, d'un geste, lui montra la princesse, assise et accoudée près d'une table. Il s'approcha

en tremblant. Elle le vit et lui fit un signe plein de bienveillance, comme pour l'encourager.

Il restait à la même place, étourdi par les battements de son cœur, bruissant à ses oreilles.

— Mon cousin, dit la reine, avancez.

Le prince n'alla pas plus loin et s'agenouilla.

— Madame, madame!... murmura-t-il.

Il n'en put dire davantage. Ce moment tant attendu, tant désiré était enfin venu ; le bonheur nous anéantit souvent et nous écrase.

— Madame, reprit-il, aurais-je pu croire...?

— Mon cousin, relevez-vous ; vous ne parlez pas à la reine, vous parlez à une parente, à une amie, qui veut vous être utile, soulager votre cœur. Vous êtes triste, malheureux ; qu'avez-vous? que puis-je pour vous?

Une expression de bonté et d'intérêt très-tendre brillait dans les traits de la reine; Darmstadt y lut ce qu'il y voulait lire. Il prit un peu de hardiesse, vint auprès d'elle et baisa sa main, qu'elle lui laissa prendre. En Espagne, c'est une faveur si banale, de la part de la reine surtout, qu'on n'y voit pas, comme chez nous et ailleurs, une espèce d'engagement.

— Eh bien, mon cousin, cherchez un siége, asseyez-vous et causons. Vous désirez me parler; moi, j'ai aussi besoin de vous; lorsque je vous aurai entendu, vous

m'entendrez à votre tour, et j'espère vous renvoyer satisfait.

Ces paroles si claires devenaient presque hardies dans la situation. Darmstadt eût voulu plus d'embarras. Il lui sembla voir tomber une des auréoles du front de sa divinité. C'est une chose digne de remarque que les hommes nous veulent sévères ; il faut que notre conquête soit difficile pour les flatter ; encore ne nous regardent-ils plus du même œil lorsqu'elle est accomplie. Il y a toujours les deux tiers de vanité dans le sentiment d'un homme pour la femme qu'il aime le plus.

La reine ne se doutait pas de cela. Elle continuait en prodiguant ses encouragements. Lorsque le prince fut assis :

— Je vous écoute, mon cousin, poursuivit-elle ; soyez sûr que ce que vous direz vous est accordé d'avance, si c'est en mon pouvoir.

La reine parlait toujours, non pas la femme ; mais l'amoureux les confondait ensemble. Elle lui avait dit en commençant qu'elle n'était pas reine pour lui ; il rejeta cette impression qui le gênait, et, tout palpitant d'amour, il murmura, en baisant encore cette belle main tendue vers lui :

— Ce que je veux, madame, ne le savez-vous pas?

Oserais-je vous le redire quand mes lettres vous l'ont tant répété?

— Vos lettres! s'écria la princesse surprise; vous m'avez écrit?

— Mon Dieu, madame, ne les avez-vous pas reçues? N'est-ce pas par votre ordre que je suis ici?

— C'est par mon ordre que vous êtes ici, sans doute; mais, quant à vos lettres, je n'en ai pas vu une seule.

— Ah! malheureux que je suis! je me suis trompé!

— Expliquez-vous, mon cousin, je ne vous comprends pas; je veux et je dois vous comprendre. Je tremble à ce que je soupçonne. Il y a dans tout ceci une intrigue épouvantable; j'entrevois un abîme où l'on nous précipite tous les deux. Parlez, je l'exige, entendez-vous! et parlez franchement. S'il y a un remède à appliquer au mal, il n'est que dans la franchise. Que venez-vous faire ici?

Le prince aurait voulu être à cent pieds sous terre. Cette voix assurée, ce regard pur et chaste n'étaient pas d'une femme, d'une reine qui reçoit son amant pour la première fois et qui va lui déclarer qu'elle l'aime. Lui aussi, il voyait un piége infernal; lui aussi, il sentait que le seul moyen de l'éviter était une explication franche; mais, en même temps, ses espérances chéries s'envolaient, comme une troupe de blanches

colombes, vers les pays qu'il avait rêvés et dont elles ne devaient plus revenir. Il les suivit de l'œil, en soupirant :

— Ah! madame, que Votre Majesté me pardonne! je souffre trop, je suis incapable de parler.

— Vous me répondrez au moins, mon cousin. Que vouliez-vous de moi?

— Vous voir, madame.

— Pourquoi? Vous me voyez tous les jours, il n'était pas besoin de choisir cette heure.

— Vous voir... *seule.*

— Ah! et dans quel but?

— Madame, si vous ne le savez pas, je n'oserai jamais vous le dire.

— Mon Dieu, est-il possible! Vous, mon cousin, vous avez osé, vous avez cru...?

— Pardon, madame!... ma reine, pardon!...

— Voyons, répondez-moi, il faut que je sache tout. Poursuivons ce terrible examen qui nous déchire tous les deux. Vous m'avez écrit souvent?

— Oui, madame,... presque tous les jours depuis six mois.

— Ah! sainte Vierge!... Ce qu'il y avait dans ces lettres, je le devine... A qui les avez-vous remises?

— A la comtesse de Berlips.

— La malheureuse! elle ne m'en a jamais parlé. Elle vous rendait des réponses?

— Verbales.

— Et comment avez-vous eu la hardiesse de proposer ce rôle à ma gouvernante? comment vous y a-t-elle encouragé?

— Ce n'est ni elle ni moi, c'est le comte de Mansfeld.

— Quoi! le comte de Mansfeld? un autre personnage dans ce roman? C'est infernal! Le comte de Mansfeld! Et qu'avait-il à faire avec vous, avec madame de Berlips? Ma tête se perd, c'est un chaos.

— Madame, oserai-je tout vous avouer? Je suis bien coupable. Je le suis moins cependant que je ne semble l'être. J'ai lutté, j'ai refusé, j'ai été conduit insensiblement jusqu'ici, pour ainsi dire, sans savoir où j'allais. Pourtant mon amour m'éclairait; ce matin encore, lorsqu'on est venu m'apprendre que vous m'attendiez, ce rendez-vous apporté par un homme comme celui-là m'a semblé suspect. J'ai eu peur, sans pouvoir exprimer de quoi; j'ai refusé, j'ai menacé même! Il m'a rassuré en s'engageant d'honneur à vous protéger, à vous sauver de tous les dangers, à vous soutenir envers et contre tous, si vous étiez attaquée... Je suis venu.

— On veut ma perte, rien de plus sûr, et vous en

êtes l'instrument. Le roi va paraître, je serai coupable à ses yeux, on amènera une séparation entre nous, on m'arrachera à lui, on en mettra une autre à ma place, une autre plus docile, plus dévouée aux intrigues, et je serai accusée, convaincue d'un crime si loin de mon cœur et de ma volonté. Ah! je deviendrai folle! Où est cette misérable Berlips? Qu'elle vienne! qu'elle s'explique! on saura peut-être...

Elle se leva vivement, ouvrit la porte qui communiquait chez la gouvernante et l'appela d'une voix étranglée; la comtesse courut tout effrayée et lut sur le visage bouleversé de la reine une catastrophe inattendue. Il fallait qu'elle fût bien aveuglée par son intérêt et par l'amour de l'argent pour ne rien craindre. La reine ne pouvait pas lui pardonner les lettres reçues, les réponses rendues; elle se trouvait compromise, et ce qui est grave pour une femme dans tous les états de la société est pour une reine souvent une question de vie ou de mort. Une passion vive pour le prince eût pu seule la rendre indulgente, et, cette passion, la pauvre Berlips y avait cru, elle avait agi en conséquence. Un seul regard jeté sur Anne et sur Darmstadt lui révéla son erreur.

— Réponds-moi, Berlips, toi qui m'as élevée, toi qui me traitais comme ton enfant, que prétendais-tu? qu'as-tu fait? dans quel gouffre m'as-tu jetée? Réponds! que je

le sache au moins et que je puisse m'arrêter, s'il en est temps encore.

— Moi, madame! vous jeter dans un gouffre? Je m'y jetterais plutôt moi-même avant vous et je vous en sauverais au péril de ma vie. J'ai cru... j'ai cru seulement que...

— Eh bien?

— J'ai cru que vous aimiez le prince votre cousin, que vous n'osiez ni le dire ni le laisser voir; j'ai cru que vous en étiez malheureuse, et j'ai voulu vous servir malgré vous.

— Ah! Berlips! vous!...

— Madame, pardonnez-moi si j'ai mal fait, c'est mon dévouement...

— Et le comte de Mansfeld, que faisait-il dans tout cela?

— Le comte de Mansfeld, madame?

— Oui, le comte de Mansfeld. Que lui avez-vous dit? que disait-il? que voulait-il? Parlez, répondez vite, éclairons ce chaos, si c'est possible.

— Madame, le comte de Mansfeld a pour vous le dévouement le plus respectueux; il voulait, comme moi, vous voir heureuse; il est entré dans mes vues, voilà tout.

— Et vous avez dit au comte que j'aimais mon

cousin? vous lui avez dit cela, malheureuse femme?

— Oui, madame.

— Et il sait que M. de Darmstadt est ici, chez moi, seul, à cette heure? Un homme tel que l'ambassadeur de l'empire n'entre pas dans des folies d'amour; il a une autre idée; c'est une trame odieuse, il veut me perdre, vous dis-je! il m'a devinée peut-être! Que faire maintenant? que faire?

— Je vais me retirer, madame, dit le prince.

— Pour que des gens apostés, le roi lui-même, peut-être, vous attendent en bas du degré, vous voient sortir en vous cachant, et soient bien sûrs que vous étiez chez moi? Non, cela ne vaut rien.

— Cependant, si le roi revient, madame! si l'on entre chez vous! si l'on m'y trouve!... Oh! Mansfeld me payera cher...

— Je vous en supplie, madame, point d'inquiétudes, dit la Berlips. Rien de malheureux pour vous ne peut naître de tout ceci, j'en ai la certitude. Le roi ne sait rien, il ne saura rien; il est à l'Escurial et y reste deux jours encore. Il est arrivé tout à l'heure un courrier avec une lettre de Sa Majesté pour le cardinal et deux mots pour vous : les voici. Vous connaissez le roi, vous savez qu'on n'oserait pas lui proposer une perfidie, qu'il est incapable d'y entrer en rien ; il vous écrit, il ne vient

pas; il prie, il pleure la feue reine; n'est-ce pas là sa vie et la vôtre? Et quand je vois semblable chose, ne m'est-il pas permis de croire que vous ne le supporterez pas et que vous désirez voir tout cela changer.

La reine l'écoutait avec distraction; elle avait pris vivement la lettre du roi, qui contenait deux lignes; elle l'avait lue et maintenant elle réfléchissait. Ces deux lignes était sèches, insignifiantes : Charles disait qu'il ne reviendrait pas le lendemain, rien de plus. Le cœur de la reine en devint froid, comme celui de cet homme, qui ne lui rendrait jamais ce qu'elle lui donnait de tendresse et de bonheur. Elle oubliait le danger, l'embarras si grand pour elle tout à l'heure, et ne songeait qu'à cette lettre. Il en est toujours ainsi quand on aime, tout disparaît devant l'amour. Darmstadt la réveilla.

— Madame, dit-il, quels sont les ordres de Votre Majesté?

— Monsieur de Darmstadt..., mon cousin..., je ne sais. Nous causions, nous cherchions ensemble le nœud de l'intrigue qui nous environne. Madame de Berlips a été bien coupable; cependant le motif ne l'est pas autant que l'action, et je ne saurais lui en vouloir, si ce n'est d'avoir donné à M. de Mansfeld une idée aussi fausse que monstrueuse. Moi, aimer un autre que le roi, moi!

— Madame, me pardonnerez-vous? reprit la Berlips en pleurant et en lui baisant la main.

— Te pardonner, Berlips! comment ne te pardonnerais-je pas? Tu es ici ma seule amie; si je te perdais, que me resterait-il?

— Madame...

— Vous, mon cousin! Oui, vous avez raison, je suis injuste, je le suis parce que je souffre... Tenez, je ne sais plus ce que je dis; je ne sens plus comme tout à l'heure les périls qui m'entourent, l'insulte qu'on m'a faite; je ne sens rien qu'une triste douleur.

Le prince comprit en ce moment combien il avait été trompé, et combien la reine aimait réellement et passionnément le roi; ce qu'il n'eût pas supposé sans l'avoir vu. Ses espérances étaient bien mortes. Il sentit que cette jeune victime avait besoin de lui, qu'elle était livrée sans défense à ceux qui voulaient, ou la perdre, ou se servir d'elle pour leurs projets. Il prit avec lui-même l'engagement de lui consacrer sa vie, de changer en respect, en dévouement inaltérable le sentiment qui l'avait égaré, d'être pour elle un frère et un ami. Cette résolution porta sur sa physionomie une expression de volonté et d'attendrissement qui frappa la reine elle-même. Son regard l'interrogea.

— Disposez de moi, madame, lui dit-il; me voici à

vos pieds. Quoique vous désiriez, cela sera fait, fallût-il sacrifier ma vie pour l'obtenir !

— Merci, monsieur, ce que je désire, ce que je demande, nul ne peut me le donner que Dieu. Cependant il est un adoucissement à mes maux, et je l'attends de vous ; je voulais vous en parler ce soir, mais j'ai la tête trop bourrelée et cela m'est impossible aujourd'hui. Vous reviendrez.

— A vos ordres, madame.

— Vous reviendrez demain ; d'ici là, je vous demande seulement un service. Nous sommes entourés de ruses, il nous faut user de ruse. Vous verrez demain matin le comte de Mansfeld ; la première personne qui paraîtra chez vous, c'est lui, j'en suis certaine. Ne lui dites rien de ce qui s'est passé, trompez-le, faites-le parler, à votre tour ; il nous éclairera peut-être. Alors, Dieu sera pour nous et nous rendra forts contre nos ennemis. Le ferez-vous, mon cousin ?

— Je vous le jure, madame.

— Allez maintenant chez madame de Berlips, à laquelle je dirai plus tard ce que je pense de sa façon de m'aimer et de me servir. Vous en sortirez aussitôt que les portes seront ouvertes. Il vous est arrivé souvent de venir le matin prendre de mes nouvelles, ou apporter à ma gouvernante quelque message d'Allemagne ; vous

n'êtes pas déguisé, ne vous cachez pas. Allez, mon cousin; priez Dieu et les saints de nous protéger; nos intentions sont pures, je n'ai pas eu une seule pensée coupable et je mets toute ma confiance dans celui qui peut tout, qui fait tout, qui sait tout!

Le prince sortit; madame de Berlips l'enferma dans son arrière-cabinet. Lorsqu'elle revint lui ouvrir le matin, elle avait les yeux rouges et gros d'une personne qui a beaucoup pleuré. Elle venait de quitter la reine, dont elle lui réitéra la recommandation.

Tout s'exécuta comme on l'avait prévu; il sortit du palais sans attirer l'attention de personne.

XXII

Sur le midi, le comte de Mansfeld arriva chez M. de Darmstadt; celui-ci l'attendait et s'était composé un visage pour le recevoir. L'ambassadeur entra comme un homme enchanté, fier de sa réussite et s'attendant à des remercîments. Il salua le prince avec un redoublement de cordialité, et son premier mot fut pour l'interroger sur la manière dont s'était passé l'entretien de la veille.

— Vous avez dû être satisfait, mon cher prince; car

vous êtes rentré bien tard, ou plutôt de bien bonne heure.

— Vous savez...?

— Je vous ai vu, moi-même, sortir du palais à neuf heures du matin. C'était, du reste, de bonne guerre; on voit que vous connaissez les usages de la galanterie.

— Vous m'avez vu?

— Je vous ai vu entrer, je vous ai vu sortir. Croyez-vous que je confie à quelqu'un un pareil emploi? Dans une chose aussi grave et aussi secrète, il faut tout voir et tout savoir par soi-même. Enfin, que s'est-il passé?

— Ce que l'on pouvait prévoir, ce qui devait être.

— Vous êtes content?

— Enchanté!

— A merveille! Et vous y retournerez... quand?

— Ce soir.

— De mieux en mieux!

— Monsieur le comte, j'ai répondu à vos questions sans me faire prier; j'espère que vous aurez la même bonté pour moi; d'autant plus que je ne serai pas exigeant, je ne vous en ferai qu'une.

— Parlez, parlez, mon cher prince, et comptez sur moi en toute chose.

— Pour quelle raison vous intéressez-vous tant à mes amours? pourquoi m'avez-vous imposé de faire

ma cour à la reine? Enfin, que voulez-vous faire de moi dans cette aventure, où je semble un véritable pantin dont les fils sont tirés par vous?

Le comte sourit.

— Vous ne le devinez pas?

— Sur mon honneur, non. Vous m'avez juré que vous ne vouliez pas perdre la reine, vous m'avez, au contraire, promis pour elle l'intérêt fraternel de votre souveraine. Vous êtes chargé spécialement de veiller sur ses jours et de la préserver de tout danger, si elle en courait quelqu'un.

—Rien de plus vrai, et je vous réitère cette assurance.

— Alors, pourquoi...?

— Vous êtes bien peu avancé en politique, mon prince, et les intérêts de l'Europe ne vous occupent guère, à ce qu'il paraît.

— Je ne sais pas en quoi la bienveillance dont peut m'honorer la reine importe aux intérêts de l'Europe, je l'avoue.

— Mon prince, Charles II n'aura jamais d'héritiers, et il faut un héritier à la couronne d'Espagne

— Mon Dieu!

Le prince ne put retenir cette exclamation, un éclair venait de frapper ses yeux, il voyait toute la trame. Il n'en fit pas semblant néanmoins et reprit :

— Vous avez raison, monsieur le comte.

— Nous avions à choisir, ou de courir les chances d'un testament, ou de placer nous-mêmes un successeur sur ce trône si envié des Espagnes et des Indes. Je sais bien que les inclinations du roi sont toutes autrichiennes; il aurait probablement choisi un des archiducs, et la monarchie espagnole ne sortait pas de la descendance de Charles-Quint. Pourtant les événements sont nos maîtres. Certainement, si la reine Louise eût vécu, elle aurait obtenu de son époux une donation aux enfants du dauphin; elle l'eût obtenue d'autant plus facilement que leurs droits sont positifs; ceci bien entre nous, mon prince: nous avons consulté les casuistes à Rome et à Leyde, et tous sont unanimes. La reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, aïeule du jeune prince, était la fille ainée de Philippe IV, avant l'électrice de Bavière, avant l'empereur surtout, qui vient de plus loin. Louis XIV a renoncé à réunir jamais sur la même tête les deux couronnes de France et d'Espagne; mais il n'a pas renoncé à transporter à ses petits-enfants la succession de leur grand'mère. M. le duc de Bourgogne doit être roi de France, et M. le duc d'Anjou doit être roi d'Espagne, si Charles II ne laisse pas d'enfants et s'il suit la justice et le droit dans ses dispositions.

— Je comprends.

— Vous devez comprendre aussi que l'empereur mon maître ne le souffrira jamais, dût-il faire tuer jusqu'à son dernier soldat. Voilà pourquoi on vous a appelé en Espagne, mon prince; voilà pourquoi d'abord on a choisi une princesse de Neubourg, sœur de l'impératrice; voilà pourquoi votre serviteur passe des nuits entières à se promener devant le palais déguisé en alguazil, pour faire bonne garde et pour voir de ses yeux le succès de votre entrée.

— Il reste encore un point obscur dans mon esprit, monsieur le comte, et je vous en demande l'éclaircissement. Vous m'avez choisi pour jouer un rôle dans cette comédie, et vous aviez d'autres acteurs aussi dignes que moi d'y tenir leur place. Vous avez éloigné l'amirante, le comte de Cifuentès, d'autres encore.

— Un Espagnol dans la faveur de la reine? interrompit vivement le comte? Jamais! Mettre le loup dans la bergerie, accueillir un de ces fiers Castillans! Que deviendrait notre maître! y pensez-vous?

— Je vous ai paru plus docile, je conçois.

— A présent, je n'ai rien de caché pour vous, nous devons agir de concert, sous peine de ne pas réussir, et nous le ferons. L'empereur saura votre conduite dans tout ceci. Il avait envoyé ici ce comte d'Olden-

bourg, un brouillon, infatué de lui-même, incapable d'arriver à quoi que ce soit. Ils l'ont bien vu, et ce cher Freudstein nous en a débarrassés fort à propos. Je lui revaudrai cela, à Freudstein, je n'oublierai pas ce service.

— Il n'a pas besoin de vous, je crois. Les biens de la Boccanegra sont immenses, et ils font grande figure en Angleterre, où l'on assure qu'ils sont passés maintenant.

— Autre naïveté, mon prince! Freudstein est ambitieux autant que moi, peut-être davantage, et un ambitieux a toujours besoin d'un autre ambitieux; il vient un instant où ils doivent s'entr'aider.

— Ainsi désormais, la reine et moi, nous sommes destinés à vous obéir sans nous en douter? Votre volonté nous séparera le jour où un autre intérêt politique nous inspirera des idées nouvelles?

— Et pourquoi nous séparer? Où trouverons-nous un homme dont nous soyons aussi sûrs que vous? Voilà bien les amoureux! Dans cette combinaison politique immense, vous ne voyez qu'un seul point, le moins important, le moyen, la cause de cet événement si grave qui changera sans doute la face de l'Europe. Rassurez-vous, mon cher prince, et soyez heureux; servez-vous pour votre fortune de la situation qui vous

est faite, et reposez-vous sur moi du soin de vous la conserver.

Le reste de la visite se passa en remercîments et en explications nouvelles.

— Vous voilà instruit et rassuré; maintenant, j'espère, ajouta l'ambassadeur, que je n'ai plus besoin de m'occuper de vous ni de vous suivre. Excepté le prince, la princesse et les deux confidents indispensables, nul n'a le moindre soupçon de ce qui se passe; nous sommes dans les règles du théâtre. Vous me tiendrez au courant des incidents, s'il s'en présente, et, moi, je vais écrire à Vienne qu'on peut être tranquille, que nos projets ont réussi et que le sort de l'Espagne est assuré.

Le prince, resté seul, réfléchit longtemps sur ce qu'il venait d'entendre. La reine devait être prévenue; elle avait été heureusement servie par le hasard. Sans ce qui venait de se passer la veille, elle donnait tête baissée dans un piége. Les élans de son cœur, si elle avait aimé, fussent devenus une amorce pour l'ambition de la maison d'Autriche. Maintenant, grâce au ciel, elle n'avait plus rien à craindre. Elle se défendrait, puisqu'elle était princesse. Quant à lui, il risquait sa fortune en la servant : le jour où sa trahison serait découverte à Vienne, non-seulement il n'avait plus rien à espérer, mais il avait tout à craindre. S'il n'était

plus un instrument et un complice, il devenait un ennemi.

— Qu'importe! se dit-il, je lui donnerai ma vie de bon cœur. Je ne puis lui donner davantage, mais elle est à elle, trop heureux encore si elle daigne l'accepter.

Le soir, il fit le même chemin que la veille, à la même heure. Il ne put retenir un soupir de regret en songeant combien ses dispositions étaient différentes, et quelles illusions l'accompagnaient qu'il avait perdues. Le prince avait pris le déguisement de bachelier conseillé par la reine, et il était impossible de le reconnaître. Il entra par la porte dérobée, monta seul les degrés, et fut introduit chez la Berlips. Celle-ci le reçut comme une femme qui craint d'en trop dire, et l'emmena sur-le-champ dans le cabinet de la reine. Son émotion fut plus vive encore que la veille; il crut qu'il en étoufferait, car il ne voulut la laisser voir à aucun prix.

— Votre Majesté est obéie, dit-il en entrant et en saluant la reine avec un froid respect.

— Ah! vous savez, mon cousin...?

— Je sais tout, madame.

— Et qu'est-ce que c'est? Dites vite!

— Je ne sais, madame, si j'oserai répéter à Votre Majesté ce que j'ai appris du comte de Mansfeld.

— Je le veux, je l'exige.

Après quelques phrases d'excuses que la reine abrégea, le prince rapporta presque mot pour mot à la reine l'explication qu'il avait obtenue le matin.

Elle devint pâle comme sa collerette de point de France, et s'écria en cachant sa tête dans ses mains :

— Et il ose avouer cela! Mon Dieu! que c'est affreux, la politique! Monsieur de Darmstadt, jamais vous n'eussiez accepté un pareil marché? Dites-le-moi, j'ai besoin de le savoir, avant de vous confier mes projets et de faire de vous mon fondé de pouvoirs. Vous ne nous eussiez pas vendus tous les deux, vous n'eussiez pas livré les plus purs sentiments de nos cœurs pour quelques cordons, quelques honneurs, pour de l'argent, surtout?

— Je n'ai pas de réponse à vous faire, madame; mais, si tout autre que Votre Majesté osait me supposer capable d'une telle bassesse...

— Il suffit, vos yeux parlent plus énergiquement encore que vos paroles... Asseyez-vous, nous allons causer sérieusement. Cette puissance terrible, qui disposait de vous et de moi, *nous* allons la combattre tous les deux, et, seuls, si Dieu est juste, nous la vaincrons.

— Puisse-t-il vous entendre, madame!

— Monsieur de Darmstadt, oubliez des pensées folles,

des espérances impossibles ; soyez mon ami, mon frère, ainsi que je vous l'ai déjà demandé ; je me fie à votre honneur, à votre loyauté, et je remettrai dans vos mains ma vie et mon avenir. Avant de m'écouter, consultez votre cœur ; êtes-vous sûr de vous-même ? avez-vous renoncé à toutes les chimères ?

— Oui, madame, je vous en donne ma parole de gentilhomme et de prince.

— J'y compte, et je vous parle avec la franchise la plus entière et la plus absolue. Vous savez pourquoi on m'a élevée à ce trône que j'abhorre. Vous savez comment s'est passée notre enfance, et comment nous vivions dans cette Allemagne que je ne dois plus revoir. Vous voyez ce sombre palais, vous savez de quels courtisans je suis entourée. Comparez ce palais, comparez ces visages avec les bords de notre fleuve, avec ces bonnes figures franches et épanouies de nos compatriotes, et jugez ! Je suis arrivée ici tristement, très-convaincue que j'y serais malheureuse ; j'y suis venue par obéissance et parce que mes parents l'ont exigé. Je me suis mariée avec des larmes dans les yeux ; j'ai juré à l'autel d'aimer toujours un homme que je ne connaissais que par les récits les plus étranges, un homme dont j'avais peur et qui pleurait à côté de moi celle qui m'avait précédée.

— Hélas ! madame, nul ne vous a tenu compte de cette obéissance; on vous a sacrifiée comme on veut vous sacrifier encore.

— Vous serez bien étonné, mon cousin, en apprenant que je ne suis point sacrifiée, et que, si le roi le voulait, je serais la plus heureuse femme de l'univers, car je l'aime. Je l'aime, non pas par pitié, par compassion, mais par choix, par... amour, puisqu'il faut tout dire; je l'aime pour tout ce qu'il aurait dû être, si son corps eût eu la force de renfermer son âme. Elle était trop vaste, trop grande; le vase, trop faible et trop petit : il a éclaté. Nul le connaît que moi sur la terre. Louise d'Orléans, qu'il a tant aimée, l'a pris, comme les autres, pour un pauvre fou, pour un enfant à qui la raison ne viendrait jamais. Ah! prince, si vous l'entendiez dans ses moments de souffrance, c'est-à-dire dans ses lucidités, vous comprendriez que je ne me trompe pas sur lui, vous comprendriez que je l'aime!

M. de Darmstadt écoutait avec anxiété; cette confidence d'une reine, d'une femme adorée, à celui dont elle était l'idole, lui brisait le cœur, tout en l'intéressant au dernier degré. Il eût tout donné au monde pour qu'elle fût heureuse, pour calmer ces tourments qu'elle exprimait en termes si touchants et si vrais.

Elle essuya les larmes qu'elle ne cherchait pas à retenir, et elle reprit :

— Eh ! bien, jugez de mon supplice ! Cet amour que j'éprouve, le roi ne peut ni le comprendre ni le connaître. Il a pour moi la tendresse d'un enfant pour celle qui le soigne et le console, lorsque sa mère l'a abandonné. Il me dit tout, il répand son cœur dans le mien, il ne me parle que de la feue reine, et je m'associe à ses regrets, à sa douleur, pour avoir au moins un sentiment qui nous soit commun. Je veux aimer ceux qu'il aime, afin que mon cœur rencontre au moins le sien près d'eux. C'est mon seul bonheur.

Darmstadt baisa en silence la main de la reine.

— Vous me plaignez ! Oh ! je suis bien à plaindre, allez ! et lui, l'est plus que moi encore peut-être. Le roi et la reine des Espagnes et des Indes sont plus malheureux que le dernier de leurs sujets, couché sur la paille et manquant de pain. Je l'aime, et il ne m'aime pas, et il est impuissant à m'aimer, comme il a été impuissant à aimer sa première femme, dont il n'avait pas même la force d'être jaloux, alors qu'il en avait la volonté ! Je suis donc vouée à la solitude, à l'abandon, à la douleur. Il me reste une seule consolation, celle de faire un peu de bien, et le sort de cette belle monarchie m'occupe presque autant que le mien propre.

L'Espagne perdra son roi et les ambitions rivales se a disputeront, car le vieil arbre d'Isabelle la Catholique a poussé son dernier et mourant rejeton.

— Cette belle terre d'Espagne est un gâteau que voudront prendre tous ceux qui y ont un droit quelconque, même éloigné, et des guerres, des désastres en seront la suite inévitable. Pourtant que faire à cela, madame? Vous ne pouvez aller contre la volonté de Dieu.

— Je puis, avec votre aide, mon cousin, éviter, je le crois, ces calamités à l'Espagne. Avec un ami sûr et le plus grand secret, je viendrai à bout de cette grande œuvre; Dieu me bénira, j'en suis sûre.

— Moi! je puis vous aider, madame?

— Vous le pouvez, et voici comment. Rien ne vous empêche de quitter Madrid?

— Je puis partir dès demain.

— Pas encore! tout n'est pas prêt, il s'en faut; nous devons, d'ailleurs, éviter les soupçons du comte de Mansfeld; s'il avait la moindre idée de ce que je prépare, tout serait perdu. Entretenez-le soigneusement dans son erreur. Le ciel nous pardonnera cette tromperie, sans laquelle l'Espagne est sacrifiée. Vous connaissez le prince électoral de Bavière, le fils du chef de ma maison?

— Oui, madame, un enfant de sept ans, qui promet de grandes choses.

— Et qui les tiendra. Eh bien, prince, c'est lui qui sera, avec l'aide de Dieu, l'héritier de la couronne d'Espagne. C'est à lui qu'elle doit appartenir, car sa mère, qui est morte, était la cousine de Charles II, car il est petit-fils de Philippe IV, comme les enfants du dauphin; mais ceux-ci y ont renoncé, et, d'ailleurs, la France est un assez beau royaume pour satisfaire les désirs d'un homme, il n'y en a pas de pareil, c'est le plus beau diamant de la couronne de Dieu.

Il est à remarquer que tous les étrangers, même ceux qui nous détestent, tiennent le même langage. Ils envient notre pays, et ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il n'y en a pas de pareil au monde.

— Vous voulez donc, madame, faire ce jeune prince héritier, et vous avez compté sur moi...?

— Pour en prévenir son père avant que personne puisse s'en douter.

— Le jour où Votre Majesté le voudra, je partirai, madame.

— Cet enfant est jeune, il est destiné à être souverain d'un pays secondaire, il doit recevoir l'éducation qui convient à son avenir, on ne saurait s'y prendre trop tôt. Et puis la santé du roi est si triste! Voilà, mon

cousin, ce que j'avais à vous dire ; voilà pourquoi je compte sur vous. Me suis-je trompée?

Le prince répondit par de nouvelles protestations de dévouement, dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, il avait fait ses preuves.

XXIII

Depuis ce jour, ils se virent chaque fois que cela fut possible, et le comte de Mansfeld ne douta pas un instant de leur intelligence. Madame de Berlips, sévèrement tancée, se garda de l'éclairer sur ce qu'elle ne savait pas précisément; car la reine se défiait d'elle et ne lui avait confié de ses projets que l'indispensable. Elle préparait le roi, souffrant de plus en plus, à ce testament si convoité par tant de gens, et elle avait sur lui assez de pouvoir pour l'engager au secret, même envers le cardinal de Porto-Carrero. Il ne confia à qui que ce fût de son conseil les tentatives de la reine et les résolutions qu'ils avaient prises ensemble.

Lorsqu'elle eut sa parole positive, et elle savait qu'il n'y manquerait pas, elle en prévint M. de Darmstadt, en le priant de faire ses préparatifs de voyage dans le plus grand silence.

Il prit le prétexte d'aller à Vienne saluer l'empereur, d'aller aussi pour quelques mois chez ses parents, et dit à M. de Mansfeld que ce voyage était nécessaire pour donner le change à quelques personnes secondaires du palais ayant l'œil ouvert sur ses visites secrètes. L'ambassadeur, si parfaitement joué qu'il ne s'en consola jamais, fut le premier à l'encourager au départ. Il lui offrit même ses services, pour lui faire passer sans que cela fût su, des nouvelles de la reine. Le prince le remercia, sous prétexte que la reine ne lui écrirait pas, et qu'il serait imprudent de donner peut-être des armes à la délation.

Le prince partit. Il passa ostensiblement par la Suisse pour ne pas entrer en France, et traversa Munich à grand bruit de coups de fouet pour ne pas s'y arrêter; mais son valet de chambre continua la route sous son nom, tandis que, caché dans une auberge borgne, au milieu du plus sale faubourg de la ville, il avait une entrevue avec l'électeur, déguisé comme lui. Tout fut convenu entre eux; l'électeur, on le pense bien, accepta avec enthousiasme et remercia la reine du beau présent qu'elle faisait à sa maison.

On devait envoyer le prince électoral à Madrid afin qu'il apprît la langue et qu'il se formât aux mœurs espagnoles. C'était un prince de la plus belle espé-

rance, très-bien fait, très-intelligent, dont on citait dans toute l'Europe les reparties pleines de sagacité.

Darmstadt fit savoir à la reine que tout était prêt, par le moyen convenu, c'est-à-dire par le résident de Bavière, qui reçut l'ordre de son maître de porter à la reine, de sa part, un fort beau présent de cristal de roche, dont il se trouve quantité en Bohême et dans ses États. Les deux branches de la maison palatine s'étaient querellées pour la Bohême, il y avait longtemps déjà ; elles se rétablissaient fort bien ensemble et ceci devait en être la preuve.

Le jour où le roi, décidé par la reine, voulut faire son testament, il s'en alla à Aranjuez sans en prévenir les ambassadeurs, emmenant avec lui, néanmoins, son conseil, et surtout le cardinal Porto-Carrero, son président. Dès le même soir, il les prévint de se trouver réunis dans leur salle, qu'il irait les trouver pour une communication importante. Ils n'y manquèrent pas, sans se douter de rien, car rien n'avait transpiré. L'idée du testament était en ce moment bien loin de l'esprit de tous.

— Messieurs, dit Charles lorsqu'ils furent en séance, c'est aujourd'hui un jour mémorable pour l'Espagne, car je vais décider de son sort. Voici mon testament, fait dans toute ma liberté d'esprit ; je vous prie de le

lire et d'y mettre les formalités nécessaires pour le rendre inattaquable. Ma volonté étant, expressément, qu'il ne puisse être attaqué, ni de mon vivant, ni après ma mort.

Les conseillers se regardèrent dans l'étonnement le plus profond. Le cardinal seul ne changea pas de visage, il voulut avoir l'air aux yeux des autres qu'on l'eût prévenu. A la cour, la faveur ne suffit pas, il faut encore en avoir l'apparence.

Le plus surpris de tous fut le confesseur. Il fit des reproches amers à son pénitent, qui lui répondit avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait d'habitude :

— Mon père, mon testament n'est point un péché ; je n'étais donc pas obligé de vous le dire.

Le premier cri fut :

— C'est la reine qui a fait cela !

Ce cri en quelques heures retentit jusqu'à Madrid et arriva aux oreilles du comte de Mansfeld ; il en fut atterré, refusa d'y croire, et envoya sur-le-champ un secrétaire à Aranjuez près du cardinal, qui assura que rien n'était plus vrai, et que le testament était entre ses mains signé, parafé, et aussi certain que si tous les tabellions de l'Europe y avaient passé.

Le comte crut en devenir fou, il ne voyait pas encore clairement le tour qu'on lui avait joué ; mais il en eut un amer soupçon, lorsque le secrétaire ajouta :

— C'est la reine qui a fait cela.

Son idée première fut que Darmstadt était joué comme lui, qu'elle l'avait éloigné sous de vains prétextes, pour agir plus à son aise. Mais, chez un homme aussi rusé que celui-là, le fil d'une première trahison devait évidemment le conduire à la seconde. Il se rappela ce souterrain de la Berlips, et la façon dont elle l'éconduisait, depuis justement que M. de Darmstadt avait été pour la première fois chez la reine. Il ne pouvait d'un-coup percer ce mystère aussi rare que curieux; mais il en soupçonnait l'existence, c'était beaucoup. Il devait, avec cette lumière, aller jusqu'au bout; il y arriva, mais trop tard pour lui.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute l'Europe; je me rappelle l'effet qu'il produisit et ce que l'on en disait partout. M. de Savoie en loua le roi d'Espagne; c'était, à son avis, un coup d'une grande politique. Il écartait en même temps la France et l'empire: selon lui, rien de plus dangereux que les grands États pour ceux qui le sont moins, ils doivent les dévorer tôt ou tard.

La reine se sentit heureuse et fière; elle ne résista pas au plaisir de braver le comte de Mansfeld et de lui montrer qu'elle était instruite de ses intrigues. Il vint au palais, aussitôt que l'on fut de retour à Madrid.

Elle le reçut dans la chambre du roi, un peu indisposé, et qui ne quittait pas son lit.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit-elle, vous venez nous faire votre compliment, nous le recevons volontiers. Le roi est tranquille et l'Espagne sera heureuse. J'ai écrit à ma sœur et à l'empereur, pour leur annoncer moi-même cette décision, à laquelle je ne pas cache que j'ai eu une grande part. J'en reçois volontiers des compliments particuliers.

— Vous me permettrez de vous les adresser, madame. Votre Majesté a fait preuve d'une habileté extraordinaire; elle a su conduire les choses de façon à dérouter toutes les conjectures. M. de Darmstadt lui-même y eût été trompé, ajouta-t-il avec intention.

— M. de Darmstadt est mon cousin, mon meilleur ami, monsieur. J'ai reçu ce matin de ses nouvelles ; il s'est embarqué à Gênes et débarquera incessamment à Barcelone. De nouvelles faveurs du roi l'attendent ici. Il est grand de première classe et vice-roi de Catalogne, vous pouvez annoncer à mon auguste frère ce que nous faisons pour son protégé.

— Mais, madame, ce testament, fait en secret, alors que mon maître...

— Avait d'autres vues, je le sais. Je ne me soumets point à ce que l'on m'impose, et la seule chose que je

ne pardonne jamais, c'est qu'on puisse me croire capable d'une bassesse. J'espère que nous ne vous perdrons pas, malgré cela, monsieur le comte. On n'est pas toujours heureux et les armes sont journalières.

Et puis elle lui tourna le dos.

Mansfeld rentra chez lui furieux, presque désespéré; il se voyait perdu. Ses dépêches étaient parties; il avait bien fallu annoncer son échec; mais, depuis ce moment, il n'avait ni mangé ni dormi. Lui, si habile, joué par une jeune femme sans expérience et sans astuce. Il creusait son imagination pour y chercher le moyen de réparer sa faute. Il crut l'avoir trouvé et fit partir exprès son secrétaire de confiance avec ses instructions, pour la cour de Vienne; il est des choses qu'on n'écrit pas.

Cela fait, il fut un peu plus tranquille. Après quelques jours de retraite, il reparut à l'ordinaire, fut reçu ainsi qu'il en avait l'habitude et eut même assez de pouvoir sur lui pour accueillir le prince de Darmstadt, sans montrer le moindre ressentiment, ni la moindre curiosité. Il fit même semblant de rire et de plaisanter de fort bonne grâce.

— Bien joué, mon prince! Je ne sais pas si vous en étiez, mais c'est admirablement conduit. Cette petite reine a l'astuce et l'aplomb d'un vieux courtisan.

Nous voilà dehors. Elle a levé le masque. Elle aurait un fils, elle deviendrait régente, que cela ne nous arrangerait pas davantage ; nous la connaissons à présent. Il n'y a plus qu'à baisser pavillon, l'Espagne est perdue pour nous.

Pendant ce temps, la Bavière était en fête, elle se réjouissait du bonheur de ses princes. Le jeune héritier, demandé par son cousin, arriva à Madrid et reçut les félicitations de tout le monde. Il fut accueilli comme le messie. Porto-Carrero voyait en lui sa vengeance ; elle lui arrivait toute seule, sans qu'on pût s'en prendre à lui, sans qu'il l'eût provoquée ni aidée ; c'était un coup de fortune.

La reine accueillit son jeune cousin avec une grande joie. Elle le présenta elle-même au roi, qui dit en l'apercevant :

— Il ressemble à don Carlos.

— En effet, un portrait de cet infortuné prince était dans la chambre, on put en faire la comparaison tout de suite.

— Ah ! répliqua la reine, tant pis ! c'est un mauvais présage.

Le jeune prince se fit aimer de tous ceux qui l'approchaient ; en quelques mois, il apprit la langue espagnole de façon à répondre en cette langue aux com-

pliments de jour de l'an qu'il reçut cette année de la cour et de toutes les compagnies de l'État, le conseil en tête. Il dit des choses incroyables pour son jeune âge, et montra surtout la bonté de son cœur, par les mots qu'il sut trouver pour le roi, pour la reine, ses bienfaiteurs. C'était à tirer les larmes des yeux.

La reine changeait beaucoup, ses belles couleurs se fanaient; la douleur qui la rongeait, à quoi son triomphe avait un peu fait trêve, reprenait le dessus. Elle se sentait malade et n'en parlait pas. Son désir était de ne pas survivre au roi, qui s'en allait fort vite.

— Mais, madame, lui disait une fois le prince de Darmstadt, en se promenant sous les beaux ombrages vous devez souffrir.

— Non, je suis triste, et mon cœur est blessé. Il ne faut pas s'occuper de cela, c'est dans ma destinée. D'ailleurs, je ne sais trop ce que ferait une reine d'Espagne, si elle ne se rongeait pas le cœur. Voyez la reine Élisabeth, voyez la reine Henriette, voyez la feue reine! je n'ai pas le droit de me plaindre plus qu'elles; laissons aller le temps.

A ce 1er janvier le jeune prince de Bavière reçut de singulières étrennes. Il s'était attaché à Romulus; n'ayant jamais vu de nain, il le prit d'abord pour un enfant de son âge, et demanda pourquoi il

avait des rides et pourquoi il était si laid. Depuis lors, il voulait toujours jouer avec lui. Romulus se cachait en rechignant dans les jambes de son maître, comme un chien. Afin de satisfaire le jeune prince, et de lui ôter l'envie de recevoir des rebuffades de cet ours mal léché, la reine lui fit venir de Pologne deux nains, les plus jolis du monde, qui parlaient allemand et qui devaient l'amuser infiniment. Il eut peur que cette jeunesse ne fâchât Romulus, et qu'il ne se crût hors de faveur par leur arrivée; ce qui était bien d'un excellent cœur. Il demanda au roi la permission de nommer Romulus capitaine de ses nains, et les fit habiller tous les trois de la même manière, et d'une façon tout à fait galante. Le roi, qui aimait Romulus, et qui ne connaissait pas cette bête malfaisante, y consentit. Romulus n'en grogna pas moins et ne remercia même pas son jeune protecteur.

Dans les premiers jours de carnaval, au mois de février, le prince eut l'idée de donner une collation à quelques enfants de grands qui avaient l'honneur de faire sa partie de billes et de jouer avec lui au colin-maillard. On fit de grands préparatifs dans son appartement pour cette petite fête; les nains furent chargés de servir les convives. Le prince mangeait seul, à une petite table, plus élevée que les autres; Romulus était

chargé près de lui du rôle d'écuyer tranchant et de celui d'échanson, tandis que les deux autres s'occupaient des enfants étrangers.

La reine vint, qui fit le tour de la salle du banquet. Elle but avec ces joyeux conviés; le prince héritier lui fit raison. Il avait les mêmes vins, les mêmes mets que les autres; cependant, Romulus prenait sur une console particulière les bouteilles et les plats qu'il devait lui offrir. Tout cela fut recherché par la suite.

Après le dîner, il y eut comédie; tous y assistèrent. Le lendemain, combat de taureaux où le jeune prince paraissait pour la première fois. Il ne put supporter ce spectacle, poussa des cris déchirants, disant qu'il souffrait beaucoup et que c'était à cause de tout ce sang et des chevaux morts qu'il ne voulait plus regarder. On l'emporta. Il dut se mettre au lit. Le soir, il fut beaucoup plus malade; le lendemain, beaucoup plus encore. Les médecins prétendirent que c'était la frayeur; mais Yousouf, dès qu'il l'eût vu, regarda tristement la reine.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il? demanda-t-elle en le prenant à part.

— Hélas! madame, il a le mal autrichien; je le connais malheureusement trop pour m'y tromper, quelque forme nouvelle qu'il puisse prendre.

— Quel est le mal autrichien?

— Celui dont est morte la feue reine Louise, dont est mort Nada, le pauvre nain, dont va mourir ce charmant enfant.

— Il va mourir ?...

— Oui, madame, et bientôt, malheureusement ! Je ne puis le sauver. Ne témoignez rien ; mais prenez garde à vous, madame ! Promettez-moi de prendre chaque matin une des pilules que je vous ai remises et qui vous préserveront ; sans cela, ils vous tueront aussi ; et que deviendra le roi, si vous n'êtes plus là ?

— Je prendrai ces pilules. Hélas ! pourquoi n'en as-tu pas donné à ce malheureux enfant ? pourquoi lui ai-je fait donner cette succession, qui le tue ? Je ne m'en consolerai pas.

— Le roi, madame ! songez au roi, ne songez qu'à lui ; vous vous devez à sa vie, elle tient à la vôtre. Maintenant qu'elle va perdre ses espérances, l'Espagne attend que vous lui en présentiez d'autres.

— Oh ! jamais plus ! je ne veux pas faire mourir ceux que j'aime ; je suis maudite, je ne puis toucher à rien.

Le petit prince mourut le lendemain, avec des symptômes extraordinaires, mais ne ressemblant point aux empoisonnments connus. Aussi ceux qui eurent des soupçons les gardèrent pour eux ; car rien ne prouva le crime,

que l'assurance d'Yousouf à la reine, laquelle ne se répandit pas. Ils crurent que Romulus avait versé ce poison le jour de la fête, soit à dessein, soit innocemment, plutôt l'un que l'autre; car cette méchante créature ne pardonnait pas à l'enfant royal de s'être joué de lui. Ce qui confirma dans cette idée ceux qui examinaient le fond des choses, c'est que Romulus lui-même mourut peu de temps après, d'une maladie inconnue. Le comte de Mansfeld et le cabinet autrichien n'étaient pas gens à laisser vivre un complice qui pouvait parler.

Cette mort de son jeune parent plongea la reine dans une tristesse que rien ne peut rendre. Elle ne quittait plus sa chambre ou celle du roi, refusait toutes les promenades, dépérissait à vue d'œil, et ne s'occupait qu'à prier Dieu, à soigner le roi et à travailler pour les pauvres. M. de Darmstadt, l'amirante, qu'elle avait fait revenir, lui faisaient leur cour à l'accoutumée. Ils ne parvenaient plus à lui arracher un sourire; elle semblait une morte, oubliée devant son tombeau.

XXIV

Le malheureux état du roi s'aggravait. Yousouf ne cachait ni au conseil, ni surtout à la reine, qu'il était

à bout de ses moyens; que peut-être il prolongerait sa vie quelques courtes années encore, mais qu'on ne lui verrait plus que de faibles intervalles de raison. Il fallait donc ne pas tarder à décider encore une fois du sort de l'Espagne et à donner cette couronne que Dieu ne voulait point apparemment ôter à ceux qui la convoitaient, puisqu'il dérangeait les plans les mieux ourdis.

Le comte de Mansfeld triomphait. Bien que le séjour de l'Espagne lui fût devenu insupportable depuis sa déconvenue, il ne voulait cependant pas la quitter sans avoir accompli son œuvre, et revenir près de son maître, s'il n'avait en mains le testament réparateur. Il mit donc tout en mouvement pour réussir.

Une circonstance, indifférente en elle-même, lui prouva que son pouvoir avait baissé. La duchesse de Villafranca mourut. Il voulut donner pour camarera-mayor à la reine la duchesse d'Ossone, une des âmes damnées de l'Autriche ; il en parla avec un ton presque de menace à Porto-Carrero, et, malgré tout cela, l'influence de la reine prima la sienne. Elle obtint la duchesse de Linarès, qui ne devait plus la quitter et qui fut pour elle une véritable amie. Mansfeld eut beaucoup de peine à en prendre son parti.

Il intriguait de toute façon, mais la Berlips intriguait peut-être encore plus que lui, non pas pour le

même motif, mais pour se faire donner de l'argent et pour placer sa famille. Elle prenait de toutes mains. Elle eut le front de demander au roi, à qui elle plaisait parce qu'elle flattait ses manies, le bénéfice d'Archimandrite-le-Minime, qui vaut quatre-vingt-dix mille livres de rente, et, qui pis est, elle l'obtint. Elle faisait signer à la reine des pétitions qu'elle portait ensuite aux ministres. Ceux-ci croyaient obéir à la souveraine, qui, la plupart du temps, ne savait pas même le nom de ses protégés, et que la Berlips intéressait en lui demandant son secours pour les malheureux. C'était un scandale dont Anne ne se doutait pas et ne se souciait guère.

Elle ne voulait plus intervenir pour le testament; un découragement profond s'emparait d'elle. On ne peut savoir comment tout cela aurait fini, si une autre intrigue, plus vaste et plus forte encore, ne fût venue tout décider, pour le moment du moins; car cette malheureuse Espagne ne pouvait pas plus élever de roi que feu notre régent de France, M. le duc d'Orléans, ne pouvait élever de gouverneurs.

Le roi d'Angleterre, Guillaume, haïssait Louis XIV et n'était pas payé pour l'aimer, il lui avait fait passer assez de nuits blanches. Il ne put croire, après la mort du prince de Bavière, que notre roi laissât déshé-

riter tranquillement ses petits-fils, et, pour prévenir les guerres terribles qu'il prévoyait, il imagina de partager d'avance la monarchie espagnole et de faire à chacun sa part, en s'en ménageant une bonne.

Les négociations s'engagèrent, et ce qui parut inouï, c'est que Louis XIV ne s'y opposa point et se montra disposé à prendre ce que l'on voudrait bien lui donner. La difficulté vint de l'empereur, qui, malgré des avantages magnifiques, refusa net. Il lui fallait tout. Il parla très-haut, répondant aux propositions, même aux menaces, car on ne les lui épargna point, que le roi d'Espagne était le chef de sa maison, son allié naturel, et qu'il ne le laisserait pas dépouiller vivant, lors même que toute l'Europe se coaliserait contre lui, ainsi qu'on le lui annonçait.

Il fit plus, il fit prévenir le roi d'Espagne. Mansfeld arriva au palais, ses dépêches à la main, força presque la porte du roi, qui était fort malade, et lui annonça tout d'une pièce ce qui se tramait contre lui. Il avait prévu d'avance l'effet de cette nouvelle, et il eût volontiers payé le roi Guillaume pour en avoir eu l'idée.

Charles II, à moitié assoupi dans son fauteuil, se releva tout d'un saut.

— Répétez ceci, monsieur, répétez, je vous prie.

L'ambassadeur répéta avec de nouveaux commentaires.

— Et c'est ce roi de hasard, ce voleur de trônes, qui vient parler de me dépouiller ainsi ! et mon cousin, mon frère, le roi de France y consent, et tous les souverains y consentent ! l'empereur seul soutient la prérogative royale, et s'oppose à ce qu'on me fasse ce sanglant outrage ! Ah ! disposer sans moi de ce qui m'appartient ! Ah ! ils n'en sont pas où ils pensent, et ils n'en disposeront pas, je vous en réponds. Qu'on assemble le conseil, je le présiderai sur-le-champ.

Un peu de vie revint à ce cadavre, à la grande joie de Mansfeld, qui se promettait bien d'en profiter.

La reine craignit que cet emportement ne lui fît mal, et tâcha de le ramener à plus de calme ; sa voix, pour la première fois, fut impuissante. Le roi entra au conseil sans le faire venir dans sa chambre, devant elle, comme il le faisait souvent.

— Ah ! dit-elle à la duchesse de Linarès en retournant chez elle, ma chère duchesse, ils vont l'emporter, et maintenant tous leurs crimes auront réussi.

Malgré sa parenté proche avec l'empereur, elle ne pouvait supporter l'idée de voir triompher le crime, et d'assister, sans essayer d'y mettre obstacle, à ce quelle regardait comme un malheur pour le roi et pour l'Es-

pagne. Cette circonstance inattendue brisait toutes les trames qu'elle s'était efforcée de nouer. Il fallait maintenant attendre et se taire.

Deux heures après, le roi la fit appeler et lui annonça qu'il venait de faire l'archiduc, second fils de l'empereur, roi d'Espagne et des Indes.

— C'est maintenant une chose décidée, sans rémission et sans retour, l'archiduc est mon héritier. Je devais bien cela à l'empereur, qui seul m'a soutenu contre cette ligue de souverains, acharnée à me dépouiller. C'est, d'ailleurs, le rêve de ma vie, je vais brancher ma race, comme Charles-Quint, et la puissance de la maison d'Autriche est désormais inébranlable.

— Que ta volonté soit faite, sire! reprit tristement la reine; puisses-tu ne t'en repentir jamais! Ce que je veux, moi, ce que je demande, c'est que tu prennes plus de soin de toi-même, c'est qu'après cette grande action accomplie, tu laisses le soin des affaires au conseil institué pour les connaître. Il te faut le repos à présent, mon cher sire, le repos près de moi, avec tes souvenirs.

— Ah! oui, le repos!... Louise!... et toi, ma pauvre Anne! toi qui souffres, toi qui m'aimes et qui as pris de moi et pour moi une si douloureuse vie!

La reine leva les yeux au ciel et joignit les mains dans une prière muette. Charles II venait d'avoir un de ces éclairs de sensibilité, qui laissaient entrevoir son âme, et qui avaient fait sa tendresse pour lui.

— Ne songe pas à moi, reprit-elle ; songe à toi seul. Je veux t'emmener bien loin dans quelque coin retiré où les bruits du monde et des affaires ne t'arrivent pas. Là, j'en suis sûre, par mes soins, je te guérirai.

— Chère reine!

— Crois-moi... Tu viens de donner ton royaume à l'héritier que tu as choisi. Livre-le dès ce moment, abdique, retire-toi, comme ton glorieux ancêtre Charles-Quint ; viens avec moi, nous trouverons bien un asile dans tes vastes États. Nous vivrons entourés du peu d'amis fidèles que nous laissera notre médiocrité ; nous ne demanderons pas grand'chose à ton successeur, pour lui avoir tant donné, seulement l'indispensable, pour ne pas être malheureux. Ils reprendront ces joyaux, je me ferai fermière, tu marcheras au grand air, tu n'auras plus de chagrins, de soucis, et tu redeviendras toi-même. Le veux-tu?

Le roi souriait en l'écoutant. Il avait réellement repris ses esprits pour une minute ; cela ne durait guère davantage.

— Comment! tu consentirais à ne plus être reine! Ce

n'est donc pas parce que je suis roi que tu m'aimes, ma chère Anne? tu m'aimes pour moi, pour moi seul?

— Ne plus être reine! ah! Charles, quel beau jour que celui où je serai libre de cette chaîne si pesante!

— Anne, Dieu m'a imposé un fardeau, reprit-il d'une voix grave et imposante; ce fardeau, je dois le porter, je le porterai jusqu'à la fin. Si tu m'aimes, si tu es réellement mon ange gardien, tu ne peux penser à m'ôter cette couronne brûlante dont mon front est endolori. C'est mon devoir, et, le devoir, il faut l'accomplir.

Il y avait encore là du héros, du descendant de Charles-Quint; tout de suite la folie prit le dessus.

— Enfin, quitter l'Escurial, quitter ma Louise adorée, ne pas la voir, ne pas reposer auprès d'elle? Oh! lors même que je devrais souffrir mille fois davantage, je n'y consentirais point. Un ennemi seul pourrait me le conseiller. Crois-tu que tu me consolerais d'elle?

Et il poussa de ces cris qui déchiraient le cœur de la reine, que rien n'apaisait, qui dégénéraient souvent en convulsions. Ensuite, il tombait comme mort. Ces crises duraient deux ou trois jours, elles arrivaient d'habitude après quelque impression forte, et certes celle de ce partage et de ce testament aurait suffi. Il en fut comme à l'ordinaire. La reine, en ces occasions, ne le

quittait pas un instant. Elle ne permettait à personne de le soigner. Yousouf et elle se multipliaient. Les familiers du palais en étaient touchés jusqu'aux larmes, on y vénérait la reine comme une sainte ; c'était surtout une martyre.

Peu de temps après cette victoire remportée, Mansfeld demanda à quitter l'Espagne ; il pouvait se reposer, sa besogne était terminée. Il partit joyeux et léger, comme si sa conscience n'était chargée de rien.

— J'ai fidèlement servi mon maître, dit-il à M. de Darmstadt ; j'ai tenu toutes les promesses de mon serment. L'empereur doit être content ; je m'en retourne à lui pur de tout reproche. J'ai accompli ma mission, le trône d'Espagne est assuré à la maison d'Autriche ; je pars content, je puis me reposer. Quant à vous, mon cher prince, vous voilà aussi haut que vous pouviez monter. Si vous n'êtes pas un ingrat, vous m'en saurez gré, et vous me revaudrez cela plus tard, si j'en ai besoin. Je ne sais pas bien au juste si vous ne vous êtes pas joué de moi. Il se peut que vous ayez quelquefois ri avec la reine de ce bon ambassadeur qui se croit rusé et que l'on trompe comme le Cassandre de la comédie italienne. Dans tous les cas, je vous le pardonne : j'ai réussi, le succès rend indulgent. J'ai réussi, non pas tout à fait comme je l'espérais ; mais enfin j'ai

réussi, c'est l'essentiel. Adieu donc! bonne chance pour le reste de vos jours.

Il croyait avoir rendu de grands services, il se croyait nécessaire, indispensable à son maître : il fut promptement disgracié et exilé, sans pouvoir revenir. Peut-être eut-il quelques remords dans sa retraite, peut-être les fantômes de Louise d'Orléans et du prince de Bavière vinrent-ils l'y chercher dans ses nuits d'insomnie. Je l'ignore, mais assurément, s'il fût resté au pouvoir, il ne les aurait même pas regardés.

A propos de fantômes, je touche au terme que je me suis imposé pour cette histoire d'Espagne en déshabillé, et me voici obligée, pour amener le dénoûment, de faire intervenir un fantôme, comme dans les tragédies grecques. Ce n'est pas ma faute, je ne l'invente point, je raconte ce que je tiens d'un témoin digne de foi, qui a tout vu. En Espagne, les choses ne se passent pas comme ailleurs. Ce pays où les superstitions sont vivantes, où les miracles se font, où les spectres marchent, est pour moi plein de terreurs et de mystères. J'ai souvent dit à ce pauvre Darmstadt qu'il fallait un amour tel que le sien pour y demeurer seulement vingt-quatre heures.

Ma fille, qui a toujours été une positive personne, ajoutait :

— Et puis, madame, il fallait aussi être grand d'Espagne de première classe, colonel du régiment allemand de la reine, maître de Madrid par la faveur de la souveraine, et vice-roi de la Catalogne !

Elle avait peut-être raison ; moi, je voulais que ce fût l'amour. Les jeunes d'aujourd'hui en savent plus long que nous sur les secrets de la vie.

Revenons au fantôme. Quand je pense à ce qui va suivre, je regarde autour de moi, dans ma chambre, et, si je suis seule, je sonne un domestique, auquel je dirais volontiers que je suis charmée de le voir, tant j'ai peur. M. de Voltaire se moque de moi, et M. Duclos me disait hier que je manquais de philosophie. C'est une nouvelle vertu qu'ils ont inventée, ne pouvant avoir les autres, qui les gêneraient ; celle-là n'est qu'un mot élastique, qu'ils arrangent suivant leur caprice. Je n'en veux point.

La pauvre reine Anne avait grand besoin de philosophie dans la tristesse où elle vivait ; elle ne la pratiquait guère, néanmoins. Un matin, le roi dormait, après une nuit agitée ; elle venait de rentrer chez elle, lorsque la duchesse de Linarès, à qui elle avait demandé quelques instants de solitude, reparut sans être appelée.

— Le roi est éveillé ? demanda Anne de Neubourg, qui ne pensait qu'à lui.

— Non, madame; c'est Yousouf, qui insiste pour voir Votre Majesté : il a, dit-il, absolument besoin de lui parler pour une chose importante.

— Qu'il vienne! qu'il vienne!

Elle pensait à quelque révélation sur l'état du roi, et l'attendit avec anxiété; peut-être était-ce sa mort prochaine qu'elle allait apprendre!

Le médecin entra, ferma la porte et s'approcha de la reine, qui ne lui laissa pas le temps de parler et qui l'interrogea sur la santé de Charles.

— Il repose, madame; rien de nouveau, aucun accident à craindre pour le moment. Je viens de le voir en rentrant au palais. Ce n'est pas de lui que je désire vous entretenir, c'est d'un fait bien étrange, presque incroyable, auquel ma raison se refuse et qu'il me faut accepter, néanmoins.

— Qu'est-ce donc?

— Cette nuit, vers deux heures, le majordome du duc d'Astorga est venu me réveiller de sa part. Votre Majesté m'avait renvoyé, le roi étant très-calme et ne devant pas avoir besoin de mon secours, suivant toute apparence. Je courus chez mon maître, qui sans doute ne m'appelait pas pour une bagatelle à pareille heure. Je le trouvai dans sa chapelle, d'où il ne sort presque pas; il n'est plus que l'ombre de lui-même; sa dou-

leur a attaqué son cerveau, et elle est devenue maintenant de la folie.

— Le malheureux!

— Cette chapelle étincelait de lumières; la statue de la reine en était entourée comme dans une chapelle ardente. M. le duc était assis en face d'elle, seul, et la regardait. Quand j'entrai, il ne détourna pas les yeux et s'informa seulement si c'était moi. Quand j'eus répondu que oui :

« — Yousouf, dit-il, je t'ai fait appeler, parce que je ne veux plus retourner au palais, et que, cependant, je dois obéir à l'ordre que j'ai reçu.

» — Comme il plaira à Votre Excellence, monseigneur.

» — Yousouf, *elle* m'est apparue.

» — Qui cela, monseigneur?

» — *Elle!* fit-il avec un mouvement d'impatience, et en me montrant le tombeau, comme s'il ne pouvait parler que d'*elle* au monde. *Elle* m'est apparue plusieurs fois. Cette nuit encore, elle s'est levée, et elle m'a parlé. »

— Je crus que sa folie devenait plus grande, et je voulus lui tâter le pouls; il me repoussa.

« — Je ne suis pas fou, Yousouf, je te dis la vérité, et tu vas en convenir tout à l'heure. Elle m'a parlé,

te dis-je, et de choses graves pour l'Espagne. Retiens bien ce que tu vas entendre, afin d'aller le répéter à celle qu'ils ont faite reine, car il faut qu'elle obéisse. »

— Alors, madame, pour preuve de la vérité de ce qu'il allait dire, il m'a raconté mot pour mot nos entretiens, à vous et à moi, lorsque nous veillons la nuit le roi, lorsque nous sommes seuls, et que nul ne peut nous entendre. Il m'a raconté vos larmes et votre désespoir, les douleurs que vous m'avez confiées, *à moi*, et qui sont ensevelies dans mon cœur. Bien plus : il m'a parlé du prince de Darmstadt, du prince de Bavière, de ce malheureux enfant, mort comme elle ; de l'essai fait par moi, *connu de moi seul*, pour le sauver, car, vous-même, vous l'ignoriez. J'ai composé, dans cet espoir suprême une potion où j'ai réuni les substances les plus opposées. Je n'ai pas réussi, je n'en ai pas parlé, et il le sait, lui qui jamais n'a ouï prononcer le nom de ces substances! Me voyant étonné et convaincu, il a repris :

« — Tu me croiras, maintenant, n'est-ce pas? Va trouver Anne de Neubourg. Dis-lui que le testament du roi doit être cassé ; dis-lui que Dieu ne veut plus de la maison d'Autriche en Espagne, ses crimes ont comblé la mesure. Les enfants du dauphin sont les héritiers légitimes ; il faut que justice soit faite.

Qu'Anne de Neubourg travaille dans ce sens-là, si elle veut avoir un instant de repos en ce monde et dans l'autre. »

— Voilà, madame, ce qu'il m'a chargé de vous répéter, en ajoutant que vous seriez aidée d'une façon que vous n'espériez point ; qu'il ne fallait pas vous décourager s'il survenait des obstacles ; que, peut-être, vous seriez repoussée et méconnue, mais que, pourtant, vous parviendriez à votre but. Si vous refusez de m'entendre, vous serez tourmentée à votre tour jusqu'à ce que vous ayez cédé.

La reine n'en pouvait croire ses oreilles. Elle connaissait Yousouf, sa parfaite intégrité et sa grande science ; dans une autre bouche, elle n'eût ajouté aucune foi à ces paroles. Mais lui ! Il ne lui était pas permis de douter.

— Hélas ! répliqua-t-elle, que puis-je faire ? Je le ferai, je vous le jure ; mais serai-je écoutée ? Je hais la maison d'Autriche ; depuis la mort de mon pauvre cousin, depuis la tentative faite contre mon honneur au sujet du prince de Darmstadt, je désire tourner les idées du roi vers la France, car c'est juste. Louise d'Orléans, si réellement elle est apparue à d'Astorga, y sera plus puissante que moi par son souvenir. Qu'elle m'aide ; au moins, j'essayerai.

XXV

La reine, après cet entretien, pensa beaucoup à ce qu'elle devait faire pour la réussite de ses projets. Elle connaissait les dispositions du roi. Tous les jours, il s'applaudissait de son œuvre et se félicitait de l'avoir accomplie. M. d'Harrach, le nouvel ambassadeur de l'empire, ne le quittait presque point et se mêlait déjà de tout, comme s'il eût été le maître. Il comblait le roi de soins et de présents de la part de son maître. La manie des coquilles avait passé, pour faire place à celle des pierres gravées. L'empereur faisait fouiller l'Italie dans tous les sens, pour lui en envoyer de nouvelles. Charles II ne parlait que de *son bon cousin*, que de l'archiduc, son héritier, lorsqu'il n'entrait pas dans ses accès, dans ses humeurs noires et dans ses regrets passionnés pour Louise d'Orléans.

Anne de Neubourg était, au milieu de tout cela, comme une martyre, comme une suppliciée; elle faisait pitié à tous ceux qui la voyaient. Il échappa à une de ses femmes de dire :

— Pour vingt couronnes, je ne voudrais pas être à la place de cette malheureuse reine-là!

Elle ne sortait qu'avec le roi, dans un carrosse fermé de rideaux de cuir, ne parlant qu'aux personnes de sa maison, et voyant seulement ses deux amis, M. de Darmstadt et l'amirante, sans cependant leur raconter ses chagrins, qu'elle renfermait tout en elle-même, comme son plus précieux trésor ; car ses douleurs, c'était son amour.

Le lendemain même de cette nuit mémorable, la reine envoya chercher l'amirante. Elle avait bien réfléchi ; quoiqu'elle fût moins sûre de lui que de Darmstadt, il était Espagnol, ce n'était pas à un étranger d'intervenir dans les affaires d'Espagne. L'amirante était connu pour ses inclinations autrichiennes ; néanmoins, elle essaya de se servir de lui, sauf à prendre un autre ambassadeur, si celui-ci ne réussissait pas.

L'amirante vint à l'heure convenue. La reine lui parla d'abord de choses indifférentes, elle hésitait encore. Enfin, comme il s'étonnait de son message pressant, se traduisant par des lieux communs, elle reprit le courage de s'expliquer.

— Je vais vous donner une mission, monsieur l'amirante, et je vous prie de la remplir aujourd'hui même, quelque surprise qu'elle puisse vous causer. Vous connaissez peu le prince d'Harcourt, je crois.

— J'ai, en effet, très-peu de relations avec l'ambas-

sadeur de France; il sait que je ne suis point Français, et nous ne nous recherchons guère.

— C'est pourtant chez lui que je vous envoie aujourd'hui, après que vous m'aurez donné votre parole de ne révéler à qui que ce soit ce que vous irez lui dire de ma part.

— A l'ambassade de France? C'est étonnant! je ne comprends pas ce que Votre Majesté a de commun avec ce nid d'intrigues et de déloyauté. Néanmoins, je lui donne ma parole de ne jamais révéler à qui que ce soit ce qu'elle daignera me confier.

— Monsieur l'amirante, il faut que le testament du roi soit cassé et refait en faveur du duc d'Anjou.

— Est-il bien possible, madame, que ce soit vous qui parliez ainsi?

— Oui, monsieur, et, comme vous êtes à moi, qu'on le sait, je ne puis envoyer personne mieux que vous porter, de ma part, à Louis XIV des paroles de conciliation.

— Je ne sais si je dors ou si je veille. Votre Majesté oublie donc que j'appartiens corps et âme à l'illustre maison d'Autriche?

— Je sais que vous êtes mon ami et que vous ne refuserez pas de me servir.

— Madame, ce n'est pas vous servir, c'est vous

perdre. Vous ne réussirez point : le testament sera maintenu, et l'Autriche ne vous pardonnera pas cette tentative avortée. D'ailleurs, dans quel but? qu'y pouvez-vous gagner?

— Obéissez-moi, monsieur, sans vous inquiéter des suites ; j'ai mes raisons.

L'amirante employa tous les moyens pour décider la reine à changer d'avis, à ne pas se lancer dans une voie perfide, remplie de dangers, et où elle succomberait indubitablement. Elle s'en défendit avec tant de fermeté, qu'il chercha un motif secret sous cette volonté. Il crut l'avoir trouvé dans une feinte, pour découvrir les desseins de Louis XIV, en ayant l'air de le servir.

La reine ne le détrompa point, dans l'espérance qu'il y mettrait plus de zèle, et il en resta convaincu. Il s'en alla donc chez M. d'Harcourt, lui fit la proposition, que celui-ci accueillit avec une vive joie, voyant sa fortune faite, s'il apportait à la France cette succession si ardemment convoitée. Il se confondit en remercîments pour la reine, qu'il n'osa pas aller voir, dans la crainte d'attirer l'attention, et se hâta d'envoyer à Marseille un courrier dont il attendit le retour avec une vive impatience.

A son grand regret, le courrier revint avec un refus.

Le roi avait eu la même pensée que l'amirante; il voyait un piége dans cette offre de la reine, et il préféra s'en tenir aux conditions du partage, reconnues par toute l'Europe, excepté par l'empereur.

La reine vit ainsi se réaliser la prédiction du fantôme : elle était, en effet, méconnue et repoussée. Son premier mouvement fut un découragement profond.

—Ah ! dit-elle à Yousouf, préviens ton maître que je ne ferai rien, que je ne puis rien ; tout ce que je touche se gâte sous ma main. Je n'en veux plus entendre parler.

La réponse fut faite, et le duc répondit à son tour que la reine avait tort, qu'elle et le roi ne seraient plus tranquilles avant que cette œuvre fût terminée, et que le roi en souffrirait tout autant qu'elle.

En dépit de cette prophétie, Charles II se trouva un peu mieux pendant plusieurs jours, et Anne n'éprouva rien de plus qu'à l'ordinaire.

J'ai besoin de m'appuyer de témoignages pour la fin de tout ceci, et je retrouve une nouvelle lettre de la duchesse de Linarès, à laquelle M. de Darmstadt avait écrit à ma prière, et qui confirme mon récit de point en point. Elle n'a pas quitté la reine dans ses derniers moments, et, depuis, elle est restée sa meilleure amie, et personne ne pouvait être mieux renseigné qu'elle.

Une semaine environ après cette tentative avortée, la reine était seule le soir, fort tard, dans ce même oratoire où le père Sulpicio venait torturer la pauvre Louise d'Orléans. Elle avait essayé de prier, la prière était restée sur ses lèvres; elle avait lu quelques pages d'un livre de piété allemand, il s'était échappé de ses mains; elle pensait à sa triste destinée et déplorait son sort. Son beau fleuve du Danube lui apparaissait comme dans un rêve, elle voyait ses parents, ses amies d'enfance; elle voyait cette vie joyeuse et douce qu'elle avait menée jusqu'au moment où on lui avait placé sur la tête cette couronne d'épines. Toutes ces pauvres reines d'Espagne se mouraient de chagrin.

Tout à coup, il lui sembla entendre un léger bruit, elle tourna vivement la tête et aperçut derrière elle une forme blanche, prenant de la consistance à mesure qu'elle la regardait. Malgré la fermeté de son cœur, elle sentit une sueur froide couler sur son front; mais elle ne pouvait détourner les yeux de ce spectre, qu'elle reconnut parfaitement pour la jeune reine.

Le fantôme ne lui parla pas; mais il lui montra d'un air irrité la porte conduisant à l'appartement du roi; son geste était un ordre précis. Anne essaya de prononcer quelques mots; la frayeur glaçait ses sens, elle fit un signe de consentement. Le doigt resta toujours tendu,

comme pour lui enjoindre de ne pas tarder davantage. La reine, mue par un autre volonté que la sienne, qui la dominait, se leva et fit quelques pas vers la porte ; elle se sentait portée pour ainsi dire, et ces yeux de feu la suivaient toujours.

La duchesse de Linarès, la comtesse de Berlips et une autre dame étaient dans le cabinet à côté; elles virent entrer Anne, se soutenant à peine, très-pâle, et qui leur montra son oratoire, en leur disant :

— Allez, et dites-moi si vous ne voyez rien là.

La duchesse entra, regarda partout, et n'aperçut rien de plus qu'à l'ordinaire. L'autre dame l'avait suivie, pendant que la Berlips s'empressait autour de son élève. Cette autre dame avait été auprès de Louise d'Orléans, comme elle était près de celle-ci, pour s'occuper de ses atours; elle avait un goût merveilleux.

— Ah! dit-elle, tout en entrant et spontanément, comme cela sent la feue reine ici!

Marie-Louise se servait d'une senteur qu'elle faisait venir de France et que personne qu'elle n'avait en Espagne. Ses habits et sa peau en étaient imprégnés de façon à laisser comme une traînée après elle. C'étaient les carmélites de la rue du Bouloy à Paris qui la composaient. On ne pouvait la méconnaître, et rien de

plus frappant que l'exclamation de cette dame, qui n'était point prévenue.

La reine, un peu remise, dit à ses dames de se retirer, qu'elle allait chez le roi. Elle ne leur fit point part autrement de sa vision; le lendemain seulement, elle raconta tout à la duchesse. La reine fut tout étonnée et cruellement frappée de trouver Charles II assis sur son lit, les mains étendues, les yeux hagards, et murmurant des paroles incompréhensibles. Il semblait occupé d'une vision et répondait à des questions qu'on lui adressait.

— Non!... non!... je ne le veux pas... La France, Dieu nous en préserve!... Tu le veux?... Je t'en supplie, reste!... Oh! reste!...

Il joignait les mains, il semblait dans une extase; ses cris se faisaient entendre jusqu'au fond de ses appartements.

— Marie-Louise! reste!... reste!... Je le ferai, je le ferai... Reste! oh! reviens.

Et bien d'autres phrases que lui seul pouvait comprendre, mais que la reine devinait, d'après ce qu'elle avait vu et entendu elle-même. Évidemment, cette vision devait les poursuivre tous les deux. La nuit tout entière se passa pour le roi dans des crises horribles. Il n'avait jamais été dans un pareil état, et, pendant trois

jours, Yousouf, malgré sa science, ne parvint pas à lui rendre le calme, à lui procurer même un instant de sommeil. Le spectre était là sans cesse, lui parlant, le menaçant, ou bien lui prodiguant des mots de tendresse, suivant qu'il se montrait plus ou moins docile. Yousouf croyait qu'il n'y résisterait pas; cependant, après ces deux ou trois jours, il revint non pas à la raison, mais à la vie.

Ce qu'il y eut de plus étrange encore, c'est qu'à la même époque, le cardinal Porto-Carrero fut obsédé aussi de la même vision et des mêmes ordres. Tous ses rêves la lui représentaient et il entendait comme des voix qui lui criaient :

— Sauve l'Espagne! sauve le roi!

Et, certes, le cardinal n'était point un esprit faible, ni facile à frapper. Il fit venir son confesseur, homme d'esprit, auquel il raconta ce qu'il appelait les humeurs sombres de son cerveau en lui recommandant de n'en rien laisser savoir à l'inquisition, attendu qu'on le brûlerait comme sorcier, ou tout au moins comme hanté par les esprits.

Le confesseur lui répondit qu'il ne fallait pas traiter la chose légèrement, et que, si la vision se représentait, c'était par la volonté de Dieu; que, par conséquent, son devoir serait de travailler à ce qui lui était ordonné

par la voix du spectre. Le cardinal avait peine à se rendre; il prétendit encore que c'était une vapeur de son cerveau, causée par des digestions difficiles, ou par un excès de travail. Le confesseur soutint son dire, et s'y employa si bien qu'il décida le président du conseil, surtout en lui racontant ce qui était arrivé à la reine, chose qu'il savait par la duchesse de Linarès.

Tout marchait donc vers ce but. Le cardinal apprit que le roi était fort mal, et il attendit un éclair de mieux, pour tenter sa démarche. A peine eut-il prononcé quelques mots, que Charles II l'interrompit.

— Vous aussi, lui dit-il, vous aussi, vous voulez que je dépouille ma maison pour enrichir mes ennemis?

Le cardinal lui expliqua toutes ses raisons, dont la moindre fut la justice et le droit, toutes les autres étant puisées dans l'intérêt de l'État. Charles II, assez lucide en ce moment, lui répondit qu'il ne pouvait accepter cette nécessité comme un cas de conscience, à moins qu'on ne voulût consulter le pape; mais ce que Sa Sainteté dicterait, il le ferait sur-le-champ, ne voulant pas désobéir en même temps à Dieu et à son représentant sur la terre.

Porto-Carrero mettait d'autant plus de zèle à soutenir cette cause, qu'elle était celle de sa vengeance. La maison d'Autriche l'avait trop offensé pour qu'il lui

pardonnât jamais, et rien ne pouvait lui être plus agréable que de contribuer à lui enlever l'Espagne. La lettre au pape fut écrite immédiatement et partit le jour même.

La reine saisit cette occasion d'obéir aux commandements qu'elle avait reçus; elle parlait sans cesse au roi des propositions du cardinal, de ce qu'elle et lui avaient entendu, des ordres donnés par le spectre de Marie-Louise.

— C'est la volonté du ciel, sire, obéissez !

— C'est peut-être l'esprit des ténèbres qui revêt cette forme chérie pour m'égarer. Anne, il faut attendre la réponse de Sa Sainteté; elle nous guidera dans ce dédale où nous sommes ; nous nous soumettrons à ses ordres en bons chrétiens.

XXVI

Cependant, les visions continuaient, et l'humeur du roi était de plus en plus sombre. Il s'enfermait des heures entières dans son cabinet pour voir sa Louise, disait-il, pour l'entendre, pour la retrouver. La reine venait en vain frapper à sa porte, il la renvoyait comme les autres, ne voulant pas être dérangé. Un jour, il

sortit au moment où on s'y attendait le moins, en criant qu'il voulait partir pour l'Escurial, qu'*elle* l'attendait là, qu'il la reverrait mieux encore et qu'il fallait se hâter de s'y rendre.

La reine le suivit ; il ne l'en empêcha pas, mais il ne l'y engagea pas non plus, et il répétait souvent :

— Elle n'est pas morte ! elle n'est pas morte ! je le saurai bien tout à l'heure.

On arriva à l'Escurial la nuit, par une nuit bien sombre d'automne. Le roi, au lieu de descendre au palais, s'en alla directement à ce petit appartement de Philippe II dont une fenêtre donnait sur l'église. Il ordonna assez brusquement à la reine de le suivre.

— Il faut que vous voyiez par vos yeux ce qui est, afin de ne pas croire qu'on vous a trompée et de ne plus réclamer ce qui n'est pas à vous.

Anne ne comprit pas ses paroles ; elle les attribua à sa folie, et le suivit résignée, heureuse de ce qu'il la désirait près de lui. Depuis longtemps, il la renvoyait presque toujours. Yousouf voulut entrer avec Leurs Majestés, ainsi que la camarera-mayor et quelques femmes de la reine.

— Non ! dit brusquement le roi, la reine seule ; et, à minuit, le supérieur des Hyéronimites avec trois de ses moines, viendra frapper à ma porte ; je ne veux,

ce soir, nulle autre personne qu'eux, entendez-vous !

On obéit : que le roi soit fou ou qu'il soit sage, on lui obéit toujours ; ce n'est pas un homme, il représente la royauté, la plus auguste chose de ce monde, après la religion.

Charles II entra le premier dans ces petites chambres ressemblant à des cellules, Anne le suivait. On obtint à grand'peine que Yousouf et deux ou trois serviteurs entreraient dans une antichambre borgne, qui les précédait. Il alla tout droit à l'oratoire, et ouvrit les fenêtres de la tribune. L'église était déserte à cette heure ; une magnifique lampe d'or, présent du roi Philippe II, éclairait l'autel, et l'on distinguait dans l'ombre l'entrée du caveau. Charles s'agenouilla :

— Priez, madame, priez ! dit-il à la reine, qu'il ne tutoyait presque jamais, en dépit de l'usage. Nous avons besoin, cette nuit, de la force de Dieu.

— Seigneur ! pensa la reine, que médite-t-il, et que va-t-il se passer ici !

Le roi pria tout haut, se frappant la poitrine à coups redoublés, demandant pardon de ses offenses, appelant à grands cris sa Louise adorée, qui avait promis de venir et qui ne paraissait pas.

— Allons ! ajoutait-il d'un ton résigné, elle reviendra, il faut attendre, il n'est pas l'heure.

Il n'y avait aucune lumière dans cet oratoire; la reine avait une frayeur dont elle n'était pas maîtresse, ses dents claquaient, ses tempes battaient, elle en entendait le bruit. Seule avec un fou, dans ce lieu terrible, entourée de prodiges et d'apparitions, le cœur le plus ferme eût été ébranlé.

— Ah! murmura-t-elle, je me meurs!

— Non, vous ne mourrez pas, Anne! Louise non plus n'est pas morte : vous allez la voir, et vous l'aimerez, et elle vous aimera parce que vous êtes bonne. Un peu de patience encore, l'heure sonnera bientôt.

La reine ne pouvait deviner ce qui devait arriver à cette heure terrible; mais elle en frissonnait d'avance, ce devait être quelque chose d'épouvantable.

Elle n'osait interroger le roi, elle n'osait même regarder autour d'elle; son imagination ne lui présentait que des images horribles, elle fermait les yeux pour ne rien voir. Il la tint plus de deux heures dans cette position, dont rien ne peut exprimer l'horreur. Une grande horloge, placée devant ses yeux dans la chapelle, sonnait les heures avec un fracas à remuer toute l'église; lorsqu'elle frappa les douze coups de minuit, le roi se leva comme un automate poussé par un ressort.

— Voici le moment! s'écria-t-il.

Et il s'en alla jusqu'à l'antichambre appeler le prieur et les moines qu'il avait demandés et qui l'attendaient.

Pour comprendre l'incroyable scène qui va suivre, quelques mots d'explication sont nécessaires; il faut raconter comment est organisée la sépulture des rois catholiques; sans quoi, l'on ne me comprendrait pas.

L'Escurial, on le sait, est en même temps un palais et un couvent où se trouvent des moines institués pour veiller sur les tombeaux de la famille royale. Cela ne ressemble point à notre Saint-Denis, et c'est organisé tout autrement.

Les rois sont dans des caveaux. Il n'y en avait pas encore beaucoup alors, puisque cela n'existe que depuis Philippe IV. On descend à ce Panthéon par un escalier assez beau, au milieu duquel se trouve une porte, après cinq ou six marches qu'il faut monter, depuis l'autre degré qui va à ces tombeaux. Là se trouve une chambre assez longue, avec une grande fenêtre en face de la porte. Le seul meuble de cette pièce est une grande et longue table, placée au milieu.

Après cette pièce s'en trouve une autre, qui ressemble à une bibliothèque avec des rayons tout autour; mais, au lieu de livres, ce sont des cercueils posés sur des tablettes, recouverts de velours et de damas, avec des

clous d'or. Ces cercueils sont ceux des reines qui n'ont pas eu d'enfants, et des infants. Les reines ayant donné des héritiers à la couronne sont descendues comme les rois dans le Panthéon en bas, où l'on voit de magnifiques tombes. Mais les uns et les autres passent d'abord par cette première chambre, dont j'ai parlé et qui s'appelle le *pourrissoir*. Là, on les met, pendant un certain temps, dans des niches creusées dans la muraille, que l'on recrépit par-dessus, de sorte qu'il n'y paraît rien. Ils y restent jusqu'à ce qu'on juge les os dépouillés de leur chair ; après quoi, on les porte dans ces petits cercueils à rayons, où ne sont plus que les squelettes. Un moine et les médecins attachés à l'établissement jugent, à la vue du corps, à l'état où il est, combien de mois, combien d'années il doit rester dans cette sorte de purgatoire, et, lorsque le temps est venu, ils procèdent à la translation, sans aucune cérémonie.

C'est dans ce séjour funèbre que nous devons descendre, et c'est là que va se dénouer cette grande tragédie qui disposa du sort de tant de peuples.

Aussitôt que Charles II aperçut le supérieur et les moines, il leur fit signe de le suivre et les emmena avec lui près de la reine, dans l'oratoire. Ils étaient aussi étonnés et intrigués qu'elle.

— Fermez les portes ! leur disait-il, fermez-les bien, que nul ne nous entende.

Ils obéissaient, tout en se demandant où ils allaient et ce qu'ils allaient faire. Arrivé à la tribune, Charles montra la fenêtre ouverte sur l'église et dit :

— Nous allons descendre, mon père.

— Où cela, sire ?

— Vous le saurez tout à l'heure ; suivez-moi d'abord. Et toi aussi, Anne ; c'est le moment que je t'ai promis.

Il paraissait calme, presque souriant, et marchait d'un pas ferme. La reine n'avait pas une goutte de sang dans les veines ; il lui prit la main et l'entraîna vers un petit escalier conduisant de cette tribune derrière le chœur. Ils arrivèrent en bas, le prieur demanda alors ce qu'il fallait faire.

— Aller dans les caveaux, mon père.

— Et pourquoi, sire, à cette heure ?

— Parce que je le veux et parce que j'y ai affaire. Montrez-moi le chemin.

Quand il allait prier sur ce qu'il croyait la tombe de la feue reine, il s'arrêtait à l'entrée du caveau et s'agenouillait, baisait la terre, cherchait à l'embrasser, faisait enfin les extravagances que j'ai décrites plus haut ; mais, en cette occasion, avec son projet, il lui fallait davantage.

— Où est la feue reine ? demanda-t-il.

— Mon Dieu! que veut-il faire? pensa la reine. Ayez pitié de nous!

— Sire, la feue reine est où elle doit être suivant nos usages, et suivant les lois de l'Église, vous n'en doutez pas.

— Où est-elle? Dites-le-moi, dites-le-moi sur-le-champ. Je veux le savoir.

— Mais, sire,..

— Dites-le moi, je le veux!

— Sire, elle est dans le pourrissoir.

— Où est ce pourrissoir? Conduisez-moi là.

D'ordinaire, les rois ne visitent guère les lieux funèbres de leur vivant. Celui-ci, qui adorait les tombeaux, qui y eût volontiers passé sa vie, n'en connaissait pas encore tous les mystères. Il ne s'en doutait même pas. Le prieur hésita à obéir, la raison de son maître ne lui semblait pas saine en ce moment, et la présence de la reine ne le rassurait pas.

— Mon père, répéta le roi en frappant du pied, je le veux!

Le prieur s'inclina en signe de soumission et s'en alla vers cet escalier, où le roi le suivit, entraînant Anne avec lui. Ils descendirent les quelques marches, remontèrent les autres, et entrèrent enfin dans ce pourrissoir, que la lune éclairait comme en plein jour; ils

n'avaient pas d'autre lumière; les lampes de l'église et des montées leur avaient suffi. Charles II, à l'aspect de ces murailles nues et luisantes, se récria :

— Vous me trompez, elle n'est pas là!

— Pardonnez-moi, sire, elle est ici.

Et il touchait un endroit de cette muraille assez près de la fenêtre.

— Je veux la voir, reprit tranquillement le roi.

— La voir, sire? Votre Majesté n'a pas réfléchi, sans doute.

— J'ai réfléchi, et je veux la voir à l'instant. Ouvrez ce mur, vous devez en avoir les moyens, ouvrez sa tombe, et montrez-la-moi.

— Horreur et profanation! s'écria la reine en se détournant.

— Mais, sire... c'est impossible, vous n'y songez pas! violer une tombe, c'est un sacrilége.

— Elle m'a ordonné de le faire, et je le ferai. Obéissez; si vous me résistez, votre robe ne garantira pas votre cou, je vous en jure ma foi royale.

Après une longue résistance encore, le supérieur, obligé, contraint de se soumettre, envoya ses moines prendre, dans le lieu où on les déposait, les instruments nécessaires, et l'acte de profanation commença. Le roi les surveillait lui-même, il les aidait au besoin. La

reine et le prieur étaient agenouillés et priaient avec ferveur. Je l'ai dit, la lune seule éclairait cette scène.

Le cercueil fut bientôt à découvert; le roi le voulut tirer lui-même de cette niche; mais ses forces le trahirent, il fut obligé de laisser ce soin aux moines. On le posa sur la table, et puis les religieux s'arrêtèrent.

— Déclouez-le, reprit Charles.

Le prieur intervint encore, espérant empêcher cette œuvre de dévastation; la reine, demi-morte, était incapable de prononcer une parole. Le roi répéta son ordre, les frères obéirent. Une odeur horrible se répandit dans le caveau, et un cadavre, dans un état de décomposition très-avancée, se montra aux yeux des spectateurs épouvantés. Les religieux tombèrent à genoux la face contre terre. Le roi poussa un cri de joie.

— Ah! la voilà, c'est elle! c'est bien elle! je la reconnais; je reconnais sa beauté. Louise, ma Louise chérie!

Et, se jetant sur ces lambeaux infects, il chercha des lèvres pourries pour les couvrir de ses baisers. Il appela sa femme, sa bien-aimée femme, lui donna les noms les plus tendres, essaya de soulever ces débris humains pour les serrer dans ses bras. Ils lui échappèrent et retombèrent avec un bruit sans nom dans le cercueil, qui ne voulait pas les rendre.

Alors, ce qui se passa ne peut être décrit : cet insensé se livra aux délires les plus effrayants ; il y eut comme une lutte entre la vie et la mort, entre ce cadavre à demi putréfié et cet autre cadavre qui marchait, qui parlait, et qui ne vivait pas de la vie des hommes néanmoins, car son esprit n'existait plus, et son corps s'en allait mourir bientôt. Au milieu de ces transports, de ces cris, de ces baisers frénétiques, le roi, qui, dans son égarement, croyait revoir sa Louise bien-aimée aussi belle, aussi jeune qu'au temps de son mariage, le roi, qui lui parlait, qui croyait l'entendre, lui jura solennellement qu'il obéirait à ses vœux et qu'il donnerait sa couronne à celui qu'elle lui avait désigné.

Il avait bien oublié la pauvre femme étendue à ses pieds, sans connaissance, hors d'état de supporter cette scène. On ne peut dire le temps que tout cela dura ; la lune s'était voilée, comme pour ne pas assister à ce sacrilége. Un de ses rayons tomba sur le cercueil ouvert et en fouilla le terrible désordre. En ce moment, soit qu'un éclair de raison revint au malheureux roi, soit que ses forces fussent à bout après l'abominable scène qu'il venait de jouer, il poussa un grand cri, et tomba comme foudroyé à côté de la reine, entraînant avec lui le cercueil, dont les débris s'échappèrent et se répandirent autour d'eux.

Il ne faut pas croire que j'exagère; ce que je dis là est une vérité historique, connue de bien des gens et dont les témoins existent encore; mais je ne crois pas que rien de plus horrible se soit vu dans les siècles passés.

La reine en eut la fièvre chaude et le délire pendant plus de quinze jours.

Le roi ne mourut pas de ce coup, il vécut encore quelques semaines. Mais, avant de mourir, il fit son testament en faveur du duc d'Anjou, que Sa Sainteté lui déclara être son héritier légitime et que nous avons vu régner sous le nom de Philippe V.

Charles II, depuis ce moment, ne reprit pas sa raison et ne reconnut pas la reine, ou, du moins, si peu d'instants, qu'à peine eut-elle le temps de s'en apercevoir. Le testament fut fait lorsqu'elle était elle-même incapable de rien voir et de rien entendre.

Après la mort du roi, sa douleur fut aussi grande que son amour; ce sont de ces sentiments qu'il faut voiler, on ne les exprime pas.

Elle se retira à Bayonne, où elle vécut longtemps, entourée de quelques serviteurs, avec une bien petite cour, dans une retraite profonde et une tristesse que rien ne consola. A peine lui donnait-on de quoi vivre. M. de Saint-Simon, qui l'a vue en passant lors de son

ambassade de Madrid, m'a dit qu'elle était encore belle, mais qu'elle manquait de tout. Sa maison n'avait que deux fenêtres de front!

On ne voulut jamais croire à sa sincérité envers la France, et on l'en punit. Justice des hommes!

Cette femme n'aima qu'un homme, son mari! Il était fou, et il la laissa mourir aussi pure, aussi immaculée que le jour où sa mère la présenta au baptême. Quelle destinée!

Le pauvre d'Astorga est mort il n'y a pas longtemps, soigné par Yousouf, et sans vouloir quitter sa chapelle.

Le pauvre Darmstadt a été tué au Mont-Jouy, dans la guerre de la succession, voulant lutter contre Philippe V, qui ne traitait pas sa reine adorée comme elle devait l'être. Deux victimes de l'amour impossible!

Voilà ce que j'ai promis de raconter; maintenant, j'ai fini et je m'arrête. Je voudrais avoir amusé ceux qui me liront. Qu'ils sachent bien, du moins, que j'ai fait de l'histoire, et de l'histoire vraie; j'ai tâché d'être impartiale. J'aime mieux l'indulgence que la rigueur, et j'espère qu'on ne me refusera pas ce que j'accorde aux autres.

FIN.

Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

00100850

Date

23 AUG 1969

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 April, 2016